L'ISLAM ET LES RACES

II

DU MÊME AUTEUR :

PIERRE REDAN : *La Cilicie et le Problème ottoman.* — Paris, Gauthier-Villars, 1921. Prix. . . . . 10 fr.

P. J. ANDRÉ : *Etudes sur la Cilicie.*

1° Notes introductives à l'étude des Ansarieh (publié par l'Asie française).

2° Le Sandjak de Djebel-Bereket (Asie française).

3° Caractères de la guerre en Cilicie (Asie française).

4° Les Tcherkesses et les Kurdes (*en préparation*).

En collaboration avec J. CAMPARDOU :

1° Notes introductives à l'étude de la région de Taza (Maroc).

2° Notes sur quelques monuments anciens de Taza (Afrique française, août 1915).

En achèvement :

Aux Confins du pays berbère.

A 555t

P. J. ANDRÉ
CAPITAINE D'INFANTERIE COLONIALE
(PIERRE REDAN)

L'ISLAM ET LES RACES

TOME SECOND

LES RAMEAUX

(MOUVEMENTS RÉGIONAUX ET SECTES)

187517
19.2.24

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB — PARIS, 1922

L'ISLAM ET LES RACES

II

LES RAMEAUX
(MOUVEMENTS RÉGIONAUX ET SECTES)

Introduction.

« Il existe au sein de toute grande religion une force dissolvante, celle même qui a servi le plus puissamment à la constituer d'abord à la place d'une autre : l'indépendance du jugement individuel » (1). Cette force dissolvante se fit sentir dès que les successeurs de Mahomet eurent oublié son ascendant personnel, dès que des races étrangères converties à l'Islam eurent apporté leur esprit critique dans l'étude de la doctrine.

Les divisions politiques. — Le premier élément de division fut la raison politique. L'Imamat avait été transmis, selon les orthodoxes ottomans, des Arabes aux Turcs par une série d'usurpations qui rompirent l'unité politique et religieuse de l'Islam. Mahomet, en élevant sa famille au premier rang dans La Mekke, avait enlevé le pouvoir à des clans riches et puissants qui, après avoir d'abord vainement lutté contre lui, embrassèrent la nouvelle religion, les uns par conviction réelle,

(1) Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, Introd., p. XVIII.

les autres par ambition raisonnée. Ces clans, semblables à tous les çofs qui se partagent le monde arabe, tirèrent parti de toutes les occasions pour augmenter leur influence, finirent par s'emparer du khalifat, au détriment de la descendance naturelle du Prophète. Tels furent les Omeyyades, tels furent les Abbassides.

Les familles dépossédées du trône s'enfuyaient, allaient chercher refuge dans une contrée éloignée ou dans une province qui leur restait fidèle. L'islamisme, dans son libéralisme, n'avait pas éteint les particularismes locaux chez les peuples soumis et convertis. Les fugitifs étaient accueillis au mieux par ces peuples qui profitaient de leur arrivée pour affirmer leur vitalité, leur désir d'indépendance, et, sous un prétexte de secours à donner aux princes dépossédés, entraient en lutte ouverte contre le pouvoir central. Des états dissidents se formèrent ainsi : ceux des Alides en Arabie, en Perse, ceux des Omeyyades en Afrique, en Espagne. En même temps, à la faveur des rivalités et des luttes affaiblissantes, les gouverneurs des provinces éloignées fondaient des dynasties d'abord vassales, rapidement indépendantes.

Lorsqu'enfin les Turco-Mongols vinrent porter le dernier coup à l'empire abbasside, lorsque l'Ottoman Sélim se fut emparé de l'imamat, le pouvoir spirituel et temporel des premiers khalifes ne représentait plus qu'un fantôme traditionnel. Les Ottomans se considèrent comme les héritiers du khalifat. Or en dehors de toutes les dissidences arabes, les Turco-Mongols laissèrent aussi dans l'émiettement du khanat, des groupements musulmans sur des terres jamais soumises aux Ottomans. En Chine, en Afghanistan, en Russie, dans l'Inde vivent des communautés musulmanes grandies en dehors de l'obéissance directe à l'imamat. Dans l'inté-

rieur même de l'empire ottoman, les Arabes refusent au surplus le droit aux Turcs de se parer des trophées de leur victoire militaire.

Il existe donc, en dehors de l'imamat ottoman, une série d'évolutions particulières musulmanes, découlant les unes de l'expansion arabe, les autres de l'expansion turco-mongole.

Les divisions par l'esprit et la critique. — Les événements politiques ne furent pas les seuls à rompre l'unité, à diminuer la valeur de l'imamat. L'Islam fut à l'origine une religion de nomades, faite pour des nomades. Lorsque des peuples sédentaires convertis se furent introduits dans la communauté, lorsqu'aux Sémites s'ajoutèrent des Aryens, Hindous, Persans ou Grecs, des Egyptiens, des Berbères, l'influence de l'esprit particulier des races se fit sentir. Les nouveaux venus soumirent à une critique approfondie les préceptes du Coran, les adaptèrent à leurs propres conceptions. « L'extrême simplicité des éléments constitutifs de la religion musulmane, son cadre vaste, flexible et mobile, permit à chacun d'y faire entrer sans le rompre, ses idées, ses convictions, ses espérances, sans trop les violenter, pourvu qu'elles ne tiennent ni de l'athéisme, ni de l'idolâtrie (1). »

Les premiers commentateurs formèrent simplement des écoles rivales ; les philosophes eux durent se soumettre à la discipline générale ; mais une aggravation dans les différences de compréhension se produisit lorsque la critique se compliqua de questions de politique ou de rivalités de races. Il est assez difficile souvent

(1) P. Hugueney, *Christus*.

de les séparer les unes des autres. L'apport étranger cause nécessairement dans ces conditions l'apparition de sectes. Ou bien ces sectes sont une sorte de franc-maçonnerie, de mutualité, ou bien elles sont la manifestation extérieure d'agitations politiques.

Qu'est devenue la civilisation dite arabe au milieu de toutes ces divergences allant en s'aggravant ? Sous le gouvernement des khalifes arabes, l'apogée de l'empire fut marquée par le développement des études. Mais l'étude des sciences étrangères et profanes, la dialectique, la casuistique marquèrent le commencement du déclin. L'Islam avait porté aux peuples soumis une morale et une loi. L'indépendance reconquise garda la doctrine, mais dans chaque contrée, la civilisation, toujours à base musulmane, devint une adaptation à l'évolution générale des aspirations particulières de la race. De même qu'il existe un art mauresque, un art persan, un art égypto-arabe, de même la pensée, les tendances politiques, obéissent à un idéal local sous le grand voile commun de la religion islamique.

PREMIÈRE PARTIE

LES SCHISMES ET LES SECTES

CHAPITRE PREMIER

KHAREDJISME ET CHYISME

I. — Les divergences arabes.

Les théologiens musulmans, d'après un hadith de Mahomet, indiquent l'existence de 73 sectes. « Ce chiffre serait une perfection vis-à-vis du christianisme qui n'en aurait que 72, et du judaïsme qui n'en aurait que 71 (1). » Exact ou non, ce chiffre montre que de bonne heure les divisions furent nombreuses dans l'Islam. Le monde musulman s'est toujours divisé en deux grands groupes : les orthodoxes, les schismatiques. Déjà, avant Mahomet, les Arabes se partageaient en deux races ennemies : les Yéménites, parmi lesquels se comptent les Médinois, et les Maadites. Les deux fractions portaient dans chaque région des noms différents : en Syrie par exemple, les représentants du parti yéménite s'appelaient Kelbites, les Caïsites au contraire se réclamaient de Maad (2).

Dès les débuts de l'histoire musulmane, la discussion

(1) Dozy, *op. cit.*, p. 196. — Dans l'échelle des religions les Musulmans placent toujours dans l'ordre de valeur à leurs yeux : l'Islam, le Christianisme, le Judaïsme.

(2) V. Piquet.

porta sur les droits d'Ali à l'héritage de Mahomet. Maowiya fut soutenu par les Kelbites qui, à Kairouan, en Espagne, en Sicile, rivalisèrent à toutes les époques de l'histoire avec les Caïsites. Ces derniers, appelés aussi Caïsanites, attribuaient à Ali et à sa descendance « une science occulte surhumaine, une connaissance qui, seule, éclaircit le sens intime de la révélation divine, mais qui exige de ses adeptes une foi aussi grande et une obéissance aussi absolue aux dépositaires de ce savoir qu'à la lettre du Coran (1) ». Ces divergences furent l'origine du premier schisme : tous les mécontents se groupèrent autour d'Ali trois fois évincé du pouvoir.

Mais à la suite de l'arbitrage qui donna le pouvoir à l'Omeyyade Maowiya, un certain nombre des partisans d'Ali se séparèrent de lui sous prétexte que ce dernier avait remis à la décision des hommes ce qui ne devait appartenir qu'à Dieu. Au nombre de 12.000 environ, ils « sortirent » donc des rangs des Alides et furent appelés Kharedjites, du verbe arabe « kharadja », sortir.

II. — Le Kharedjisme.

Les Kharedjites renient également les Sunnites ou Orthodoxes, et les Chyites ou partisans d'Ali. Ils ne reconnaissent comme khalifes que les trois premiers souverains de l'Islam et nient toute valeur à l'imamat héréditaire. Pour eux, doit être seul souverain et pontife l'élu de la communauté. Leur hostilité envers Ali les poussa même à déclarer qu'un Musulman quelconque pouvait exercer l'autorité religieuse sans qu'il lui fut

(1) De Boer, *op. cit.*, III. 2. 1. V. plus loin, Ismaïliens

nécessaire d'appartenir à la famille du Prophète. Ils se divisèrent sur la question de l'unité de Dieu et de ses jugements en sept sectes différentes (1). Naturellement chaque groupe de Kharedjites en vint à reconnaître comme imam des personnalités différentes : dans le sud de l'Arabie, dans les îles occidentales et sur les côtes africaines de l'Océan Indien, en Afrique du Nord, régnèrent des souverains kharedjites. Ce schisme eut nettement des causes politiques et se développa de même pour des raisons politiques.

Le kharedjisme, au début de son histoire nommé aussi ouahbisme (2), qu'il ne faut pas confondre avec le wahabisme du Nedjd, comprit dès l'origine deux sectes distinctes, la première celle des Ibadites, la deuxième celle des Safarites, du nom de leurs chefs respectifs, Abd Allah ben Ibad et Abd Allah ben Safar. Après avoir été en honneur dans les royaumes du Maroc, de la Berbérie et de la Tripolitaine, le kharedjisme existe encore à Djerba, au Mzab, à Oman, Mascate et à Zanzibar. Nous retrouverons son histoire en étudiant celle des Musulmans dans l'Océan Indien.

En Afrique du Nord la secte contrebalança longtemps l'orthodoxie. Sous le khalife Hisham (724-743), les Berbères, conduits par les Kharedjites émigrés chez eux, se révoltèrent et empêchèrent les armées musulmanes d'aller venger l'échec de Poitiers. Lors de la première période abbasside, il se créa dans les provinces africaines un certain nombre d'Etats indépendants professant les différentes formes de la doctrine dissidente (3).

(1) Azraqites, Moakkima, Baïhassia, Nadjdates, Safarites, Ibadites, Adjarida.

(2) Du nom d'Abd allah ben Ouahb, chef du mouvement.

(3) En fait, comme l'a remarqué M. Mercier, ce mouvement représente beaucoup plus une réaction du particularisme afri-

Partout où ils se trouvaient, les Kharedjites, qui assassinèrent Ali et tentèrent de faire disparaître Maowiya et Amrou, traitaient les Musulmans avec plus de cruauté qu'ils ne traitaient les Chrétiens et les Juifs. « Un Kharedjite tuait-il un porc, il payait le dommage, dit un auteur arabe, mais il pouvait en toute liberté massacrer femmes et enfants, réduire des Musulmans en esclavage, quoique la loi le défende absolument ! » En revanche, Orthodoxes et Chyites traquèrent, exécutèrent de telle sorte les dissidents que les Kharedjites finirent par être chassés de leurs anciens domaines.

Les restes de la communauté kharedjite en Afrique du Nord sont au Mzab sous l'autorité française depuis 1882 et font partie du cercle de Laghouat. Comme leurs frères d'Oman, les Mzabites se donnent le nom d'Ibadis, d'après Abd Allah ibn Ibad qui vécut à la fin du Moyen Age (1). Leur territoire est divisé en paroisses avec au centre une mosquée. Les douze paroisses sont dirigées par douze azzabs, ou ermites, présidés par un cheikh. Trois d'entre eux sont chargés de l'instruction, un autre conduit la prière, un autre appelle les fidèles à cette dernière, cinq lavent les morts, deux surveillent les revenus des mosquées. Le cheikh rend la justice aidé de quatre azzabs. La peine de mort n'existe pas. Les châtiments consistent en amendes, en peines corporelles. L'excommunication est très redoutée, car elle implique le bannissement. Le pardon est accordé aux coupables, lorsque le conseil les juge suffisamment venus au repentir. Les Mzabites, agriculteurs patients, ont su faire de la

cain, berbère, contre les conquérants arabes, sémites, qu'une simple rébellion de gouverneur à sultan. — V. *Histoire de l'Afrique du Nord.*

(1) Henri Duveyrier : *Note sur le schisme ibahdite*, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1878, 6e série, tome XVI, p. 74.

région aride dans laquelle ils s'étaient réfugiés, loin de tout groupement, une série d'oasis riches et fertiles. En outre ils partent s'installer comme marchands dans les villes algériennes et sont réputés pour leurs aptitudes commerciales.

Le point caractéristique de la doctrine est l'attribution à l'homme du pouvoir d'agir (1). Les théologiens de la secte exigent l'interprétation stricte du Coran, condamnent les saints, les derviches, les ordres religieux et le culte des tombeaux. Les Mzabites reconnaissent comme pontife souverain l'imam de Mascate.

En Tripolitaine, au Djebel Nefouça, existait une assez importante agglomération kharedjite. Sous la direction de Sliman el Barouni, ces Kharedjites se rallièrent aux Italiens pour échapper en Lybie aux persécutions des Sunnites et des Senoussistes. Les Italiens laissèrent leurs ennemis massacrer ou disperser ces malheureux. Les débris des Kharedjites essayèrent de passer en Tunisie. L'entrée du territoire leur fut refusée par les Français. Les puissances européennes voulaient sans doute ne pas déplaire aux Turcs et aux Senoussistes, tout au moins ne pas créer de complications. Les Kharedjia errent maintenant en Tripolitaine, dispersés et lamentables. Il est curieux de les avoir vu se rallier aux Italiens tandis que leurs frères en Algérie sont plutôt opposés aux Français. Il semble que ce cas est un des rares où la politique musulmane italienne ait parue meilleure que la nôtre, et encore l'Italie n'a pas eu le mérite de persévérer.

En Orient, les Kharedjites ont fondé les imamats de Mascate et d'Oman, les sultanats de Zanzibar et de la

(1) Depont et Coppolani, p. 53.

côte orientale d'Afrique. Les Arabes et les Souahélis de ces régions sont aujourd'hui généralement orthodoxes, mais beaucoup d'entre eux sont encore Ibadites ou Beyazi (Abazi). Cette dernière secte tire son nom de son fondateur Abdullah ben Yahya ben Abaz. Fumer est pour eux un péché,bien que ce soit plutôt une croyance wahabite. Mais la divergence capitale entre eux et les Sunnites consiste en leurs théories sur le libre arbitre : ils pensent qu'un Musulman quelconque peut exercer l'autorité religieuse sans appartenir à la tribu de Mahomet.

La négation de la transmission de l'imamat selon le principe du consentement général (orthodoxie), la récusation des droits d'Ali à l'héritage du Prophète, condamnaient le kharedjisme à n'être qu'une secte protestataire. Elle durerait aussi longtemps que se maintiendrait le fanatisme de ses adeptes, c'est-à-dire aussi longtemps que demeureraient les causes de ce fanatisme : or c'est une question de personne qui opposait à l'origine les Kharedjites aux autres Musulmans. Lorsque les personnalités en cause eurent disparu, la secte n'eut aucune base pour construire, puisqu'elle n'était qu'une négation et non pas l'affirmation d'une œuvre de vie. Elle n'est plus qu'une défense du premier Islam : cependant les liens secrets qui unissent entre elles les différentes communautés kharedjites en font une secte encore importante dans le monde musulman, mais localisée dans un rayon d'action étroit. Ce rayon d'action va cependant du Mzab à Djerba (Afrique du Nord française), du Djebel Nefouça (Tripolitaine), à Mascate et à Zanzibar en passant par l'Yémen. C'est pourquoi malgré tout, l'étude et la surveillance des Kharedjites ne doit pas être négligée.

III. — Les Alides.

Les Musulmans restés fidèles à Ali formèrent un groupement beaucoup plus important que celui des dissidents kharedjites. Ils s'appelèrent Chyites, « de Shia » partisans. Ils récusent la légitimité des khalifes acceptée par les Sunnites ou Orthodoxes. Les successeurs de Mahomet reçurent l'Imamat par suite de l'obéissance au principe d'Ijma, ou consentement général. Mais les Chyites qui admettent encore la désignation d'Abou Bekr comme khalife, parce qu'il récita la prière à la place du Prophète mourant, se basent sur l'hérédité féminine pour reconnaître la souveraineté du fils adoptif et gendre de Mahomet, Ali, écarté trois fois du pouvoir par l'ambition des Omeyyades. Le schisme chyite a une origine nettement politique : les Chyites sont avant tout des Alides.

Après l'assassinat d'Ali par les Kharedjites, son deuxième fils Hossein se révolta contre l'Omeyyade Yézid Ier, mais perdit la vie dans sa tentative pour conquérir le trône. Ali et Hossein reposent en Mésopotamie près de l'ancienne capitale alide de Koufa, à Kerbelah et Nedjef devenus les lieux saints du chyisme. Le parti alide poursuivit son existence historique jusque vers 1502 après J.-C. Il se ruina complètement alors dans le royaume de Perse contre l'Islam sunnite (1). Un des petits-fils d'Ali, Zaïd, donna naissance à une dynastie chyite qui régna sur l'Yémen à Saada de 893 à 1300 après J.-C., date à laquelle le royaume fut incorporé à l'Egypte. A partir de 1360 la suzeraineté sur

(1) De Boer, *op. cit.*, chap. III, 2. 1.

la région fut exercée par les Turcs, lesquels ne s'en sont jamais rendus maîtres réellement.

En dehors des Zaïdites, nombreuse est la descendance d'Ali et de Fatima, fille de Mahomet, à laquelle essaient de se rattacher toutes les grandes familles musulmanes et les fondateurs des royaumes nouveaux (1). Des Fatimides existent encore à La Mekke et à Médine dans la région desquelles le fils aîné d'Ali, trop faible pour résister aux Omeyyades, consentit à se retirer en 661 moyennant une pension importante.

Le chyisme domine aujourd'hui dans l'Inde et surtout en Perse, où sa doctrine est religion officielle depuis 1499. Les Alides se prétendent là dans leur fief depuis que leur famille s'est unie par mariage à celle de Yezguerd, le roi de Perse chassé de son domaine par l'expansion arabe des premiers âges. A l'heure actuelle, le chyisme a complètement disparu de l'Afrique sur laquelle ont régné longtemps des souverains fatimides, mais sa puissance s'accroît en Orient.

IV. — Le chyisme.

Le chyisme récuse la légitimité des khalifes autres que les Alides (2) ; par là même ne croit pas à l'authenticité des hadiths recueillis par les souverains orthodoxes ; mais malgré ces négations il a une existence plus durable que celle du kharedjisme. Il s'appuie sur l'imamat d'Ali et de ses héritiers. Aujourd'hui encore, le martyre du

(1) Il faut noter qu'une descendance fatimide est orthodoxe. Nous la retrouverons au Maroc.

(2) Omar et Othman sont ainsi récusés. Abou Bekr, sans être positivement reconnu, est cependant admis comme ayant présidé la prière à la place de Mahomet.

fils adoptif de Mahomet et de ses enfants exaspère la fureur des Chyites, lesquels promènent, aux anniversaires de leur mort, des catafalques sur lesquels repose l'effigie d'Hossein et de son père, parmi les cris, les vociférations,dans un immense concours de peuple brandissant des flambeaux et des torches. En Arabie, en Perse, au Caucase, à Madagascar, partout où se rencontrent des Chyites, la même surexcitation se retrouve aux mêmes dates : cette fureur sacrée entretient la foi.

Cependant le chyisme est autre chose et plus qu'une simple revendication de droits anciens. Ses adeptes ne sont plus uniquement les partisans d'Ali. Le chyisme a peu à peu accueilli les différentes manifestations de la « pensée libre » dans l'islamisme. Déjà sous les Abbassides, après Aboul Abbas, le khalifat fut troublé par les menées des hérésiarques persans, communistes, ultra-chyites, libre-penseurs. Les régions dans lesquelles le chyisme s'est développé n'étaient plus seulement peuplées de Sémites. Dans l'Inde, en Perse, vivaient des populations aryennes, sédentaires. Ce fut, peut-être, dans ces pays que se manifestèrent, en dehors du christianisme, les plus grands élans de la pensée humaine vers la compréhension des choses divines. Persans, Hindous, convertis à l'Islam, y introduisirent le rationalisme de la philosophie grecque, la diversité du brahmanisme, la douceur et la pitié du bouddhisme. L'orthodoxie musulmane subit elle-même dans ces contrées l'atteinte des penseurs ; à plus forte raison le chyisme, débarrassé des formules étroites, devait-il s'ouvrir largement aux idées élevées venant du dehors, lui qui, dès ses débuts, admettait un Islam moins codifié, plus flexible, plus spiritualisé que celui du sunnisme. Le chyisme est d'ailleurs moins ritualiste

que le sunnisme. Il proscrit aussi l'usage du vin et la figuration des êtres vivants, mais de façon moins sévère, et sa diversité se montre dans la multitude de sectes (1) qui sont issues de lui. Une des plus curieuses est celle des Ismaïliens.

Les Ismaïliens. — Les Ismaïliens ont une conception spiritualisée de l'islamisme. Ils prétendent descendre d'Ismaïl, frère de l'imam Moussa, petit-neveu de Zaïd, quatrième enfant de la lignée d'Hossein, fils d'Ali.

Malgré son élasticité, le Coran leur semble être un formulaire trop rigide. Ils ont alors doublé la doctrine du Prophète d'un enseignement plus épuré. D'après eux, Mahomet reçut la révélation et la transmit aux hommes. Mais à côté de lui se trouvait Ali qui donnait à quelques initiés seulement la vraie signification des principes émis ; il montrait à ses fidèles qu'au-dessus du Dieu adoré par le vulgaire, il existait une « Essence divine unique » vers laquelle tendaient les hommes. Les prophètes sont des hommes surgis à la volonté du Tout-Puissant pour mener sur le chemin conduisant à Lui les hommes, qui, livrés à eux-mêmes, ne pourraient et ne sauraient longtemps suivre la route véritable sans commettre d'erreur. Chaque envoyé accomplissait sa mission ; un nouveau mahdi lui succédait plus tard dès que le besoin se faisait sentir de sa présence. Comme le Coran l'indique, le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, sont autant d'étapes vers la vérité, autant de stations vers le progrès, le rapprochement de Dieu. Un nouveau mahdi viendra sans nul

(1) Le chyisme se divise en 3 sectes principales : Ghoulat, (outrés), Zeïdia et Imamïa, lesquels se subdivisent à leur tour en un grand nombre de groupements.

doute accélérer la marche idéale vers le Bien. Cette croyance au mahdisme (1), au messianisme, répandue dans tout l'Orient, dans toutes les religions orientales, est encore sensible chez les Musulmans actuels.

La plus célèbre des dynasties ismaïliennes est celle des Oubaïdis ou Fatimides qui prétendaient descendre de Fatima, fille de Mahomet, épouse d'Ali. Cette dynastie régna en Egypte où dès 769 elle fonda le Caire. Le code fatimide ressemble assez à la doctrine orthodoxe, mais la forme de chyisme qui est représentée dans les principes contient des éléments mystiques inhabituels à l'Islam sunnite. Un long processus d'initiations dans la secte est graduellement imposé au néophyte à mesure qu'il prouve sa valeur. Un des mystères ismaïliens est que Dieu s'est incarné dans Ali lui-même ou dans l'un de ses descendants. Sur la donnée qu'un tel personnage ne peut mourir, est née la doctrine caractéristique d'un imam caché, faussement cru mort, mais encore vivant, et prêt à reparaître pour remettre l'humanité dans le droit chemin vers Dieu. Cette croyance s'est répandue dans le monde chyite, qui fête à certains jours la réincarnation d'Ali, idée venue sans doute de l'Inde ou de la Perse, à moins que ce ne soit un vieux reste de la mythologie égyptienne.

Le mahdi chyite. — Une curieuse manifestation du chyisme fut le mahdisme fatimide. Dans tout l'Orient était répandue l'idée « de la venue avant la fin du monde d'un souverain idéal, restaurateur de l'Islam ». Le Coran, empruntant la croyance juive du messia-

(1) Cf. James Darmesteter : *Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*. Paris, Leroux, 1885.

nisme, indiquait aux orthodoxes qu'un nouvel envoyé de Dieu viendrait régénérer l'Islam. Le chyisme, lui, avait admis une progression régulière vers Dieu grâce à la prédication successive de prophètes se succédant sur la terre, le dernier étant toujours supérieur à ses prédécesseurs. La croyance à l'imam caché, conservée par les Alides, renforçait cette idée de l'Envoyé promis par Dieu, du Mahdi que les conceptions philosophiques du soufisme (1) considéraient comme nécessaire à l'extension de l'adoration vers la nature divine. Orthodoxes et Schismatiques attendent le mahdi. Mais, naturellement, tel qui est le Messie pour une secte ne sera pas reconnu par une autre ; et la réciproque est juste. Le monde musulman vit ainsi surgir une quantité de faux prophètes qui eurent leur moment de splendeur, mais disparurent comme des étoiles filantes.

Un des mahdis les plus célèbres et les plus caractéristiques parce qu'il indique nettement le caractère politique du mouvement chyite fatimide, fut Obeid Allah. D'après la doctrine dite duodénarisme, les Chyites comptaient douze imams depuis Ali. Le dernier, mystérieusement disparu, devait revenir un jour pour faire renaître la justice sur la terre. M. Piquet dit que les Chyites, divisés en plusieurs sectes, avaient une école ne comptant que six imams, le septième désigné pour succéder à son père, étant mort avant ce dernier. Le troisième imam caché vivait à Salemia en Syrie vers la fin du IXe siècle. Son fils fut le mahdi qui s'appuya sur les Berbères d'Afrique pour créer un immense empire qui s'étendit des Syrtes au Maroc et fut l'origine de la dynastie fatimide qui régna plus tard en

(1) V. chapitre suivant : *Le Mysticisme dans l'Islam.*

Egypte. Ce mouvement, dont la vieille prédiction « Le soleil se lèvera à l'Occident ! » préparait l'apparition, eut un caractère uniquement temporel. Le schisme chyite, dont l'origine était politique, ne devait avoir des mahdis préoccupés de spiritualisme que dans les vieilles terres de la mystique, en Perse, dans laquelle apparut beaucoup plus tard le mahdi el Bab.

Les Druses (1). — De la croyance à l'imam caché est issue la secte des Druses qui vivent au Liban dans l'attente d'un nouveau prophète, n'étant satisfaits ni par la Bible, ni par le Coran.

Les Haschichim. — Les Haschichim (nom qui a donné le français assassins, de l'arabe haschich, chanvre, herbe) sont des Ismaïliens. Pour eux, le Vieux (2) de la montagne, le Cheikh el Djebel, était un nouveau prophète venu après Mahomet pour faire franchir aux hommes un nouveau degré vers Dieu. Le chef de la secte enivrait ses séides avec l'herbe magique qui leur donnait l'extase et les mettait au pouvoir complet du maître. Ce dernier en profitait pour leur faire commettre les crimes les plus sanguinaires. L'Asie Mineure fut terrorisée par les Haschichim du XIe au XIIIe siècles.

Le duodenarisme. — Le duodenarisme est une des formes du chyisme qui refuse tout compromis avec l'orthodoxie. Douze souverains doivent être reconnus après Mahomet, mais Ali est le seul qui ait réellement

(1) S. Reinach, *Orpheus*.
(2) Cheikh signifie à la fois chef et vieillard. Dans la société patriarcale les chefs sont les vieillards.

régné. Le douzième est encore inconnu, si bien que la doctrine n'attaque pas en réalité le khalife régnant.

Les Motawilah. — En Syrie, les Motawilah, d'origine obscure et peu nombreux, prirent le parti des Croisés chrétiens contre les autres Musulmans. Ils prétendent être les descendants directs des personnages auxquels, dans les premiers temps de l'Islam, fut donné le nom de Shiah ou partisans d'Ali. Ils disent représenter la plus ancienne forme de chyisme, mais ne sont qu'une secte sans importance.

Le chyisme comprend ainsi une quantité de sectes presque infinie, car il peut s'adapter à toutes les conceptions de l'esprit humain. La pensée libre chyite a même conduit certaines fractions à une interprétation vraiment singulière des textes islamiques. Nous citerons comme exemple les sectes dites de Mollah Zekki et Rouchânia.

Mollah Zekki. — La secte de Mollah Zekki, souvent confondue avec le soufisme, porte le nom de son grand patron résidant à Kaboul. « Ses membres pensent que tous les prophètes sont des imposteurs et toute révélation un conte fait à plaisir. Ils paraissent douter fortement d'un état futur et même de l'existence de Dieu » (1). Leur existence remonte à une haute antiquité et leurs dogmes représentent les idées d'un vieux poète, nommé Kheïoum, dont les œuvres manifestent une grande impiété. Kheïoum insiste particulièrement sur l'existence du mal, accuse l'Etre suprême d'en être la source, en des termes difficiles à reproduire. Les sectateurs de

(1) V. Perrin, *L'Afghanistan.*

Mollah Zekki se rencontrent en Afghanistan : ils profitent habilement, dit M. Perrin, de leur incrédulité et de leur absence de toute crainte de Dieu ou de l'enfer, pour être les scélérats les plus dissolus de tout le pays.

Secte Rouchânia (1).— La secte Rouchânia fit grand bruit en Hindoustan au XVIe siècle, mais est aujourd'hui à peu près éteinte. Elle eut pour fondateur, du temps de l'empereur mogol Akbar, Bayasid Ansari qui reçut de ses adversaires le nom de Piri-Tarik, apôtre des ténèbres, comme antinomie de celui de Piri-Rouchân, apôtre de la lumière, qu'il se donnait à lui-même. Sa doctrine était celle du soufisme, mais, comme il y ajoutait le principe de la transmigration des âmes, il est probable qu'il avait puisé sa croyance chez les Yogis ou philosophes hindous. Sur ses enseignements les Rouchâniens ont greffé quelques doctrines : 1° la manifestation la plus complète de la divinité s'opère dans les saints personnages et d'une manière toute particulière en eux, Rouchâniens ; 2° tous ceux qui ne partagent pas la foi de la secte peuvent être considérés comme morts. En conséquence, leurs biens deviennent la propriété des Rouchâniens, qui seuls survivent. Ces demi-héritiers se croient donc autorisés à s'emparer selon leur bon plaisir des biens appartenant aux prétendus décédés, et sans aucun égard pour ceux qui ont la prétention de vivre en dehors des décisions du Piri. Les armées des Grands Mogols eurent facilement raison des Rouchâniens. Cependant on en trouvait encore quelques-uns vers 1850 dans les environs de Peshawer.

(1) D'après N. Perrin, *L'Afghanistan*.

L'examen de ces deux dernières sectes montre jusqu'à quel point peuvent parvenir des adeptes du chyisme, mais ce dernier s'est réservé une part plus estimable dans le domaine de la pensée. L'histoire de la Perse contemporaine est remplie de la plus belle floraison du mouvement chyite avec le babisme (1), dont le mahdi atteint les plus hautes cimes de la réflexion et de l'idée. Dans les sectes, dit M. Guyau, on trouve en effet plus de raisonnement, d'inductions hardies, d'élans actifs de la pensée : hors du dogme, le meilleur de la vie religieuse se propage, lutte incessante des idées, mouvement et progrès de l'esprit, non universalité des dogmes, mais liberté des croyances. La pensée libre se retrouve dans le chyisme non ritualisé, a influé dans le développement des mouvements nationaux et régionaux par l'apparition de tous ses mahdis, incarnations d'Ali, s'est retrouvée même dans l'orthodoxie officielle par l'entrée en ligne d'un mouvement philosophique commun au sunnisme et au chyisme, le soufisme.

(1) V. *Mouvements régionaux. La Perse.*

CHAPITRE II

LE MYSTICISME DANS L'ISLAM SOUFISME ET CONFRÉRIES RELIGIEUSES

I. — Le Soufisme.

« L'idolâtre Oçaid, fils de Hodaïr el Kotaïb, ficha sa pique en terre et s'assit : Que faut-il faire pour entrer dans cette religion, demanda-t-il à Mossab, fils d'Omaïr, qui venait de lui expliquer les principes fondamentaux du Coran ? — Te purifier avec de l'eau, répondit Mossab, déclarer qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et que Mohammed est son prophète. Ainsi se posèrent les premières bases de l'une des plus grandes religions qui se partagent l'humanité (1). »

Depuis ces temps primitifs où l'Islam n'avait besoin ni de prêtre, ni de mosquée, la discussion et la spiritualité se sont introduits parmi la simplicité des dogmes. Déjà, les lacunes nombreuses du Coran avaient permis à de grandes écoles de se former dans l'orthodoxie par la controverse. Les rivalités politiques avaient amené des schismes importants. L'influence des Persans, des Hindous, des Egyptiens, se manifesta à son tour dans l'Islam par un mysticisme inhabituel aux premiers âges de la religion de Mahomet. Les Arabes, poètes et sensuels, s'emparèrent de ces idées avec un enthousiasme remarquable. Du Golfe Persique à l'Atlantique, le mys-

(1) Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*. Alger, Jourdan, 1897, Préface, p. 7.

ticisme donna naissance à un courant d'idées dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui, le soufisme.

Le mouvement eut peut-être son origine en Syrie sous les influences chrétiennes qui prêchaient l'ascétisme et l'état monacal. Les purs nomades répugnent assez à cet amoindrissement de la personne physique. Néanmoins, il se trouva parmi les nouveaux convertis sédentaires, parmi les illuminés, des gens qui dépassèrent la volonté du Prophète. Malgré la défense de Mahomet — « Pas de guerres dans l'Islam, la guerre sainte est le monachisme de l'Islam ! » — des Musulmans voulurent se consacrer uniquement à Dieu dans un renoncement absolu aux biens et aux joies terrestres. Cette tendance à l'ascétisme parvint à son apogée en Perse.

Ce fut vers l'année 700 qu'une femme nommée Rabiâ développa et mena à leur réalisation les idées de monachisme dans l'Islam, en un mouvement qui fut appelé soufisme. Les Soufis, d'après certains auteurs, tirent leur nom de l'arabe « souf » signifiant laine, avec laquelle leurs vêtements sont fabriqués. D'autres auteurs veulent voir dans le mot soufi l'équivalent du grec σοφος sage ; la civilisation grecque avait fortement agi sur la Perse et l'Asie Mineure et il est possible que Soufi ait cette dernière origine, d'autant plus que les premiers Musulmans, partisans de l'état monacal, se donnaient à eux-mêmes la dénomination de « Seddikia », sages.

Quoi qu'il en soit, le soufisme que de Wulf appelle la mystique orthodoxe (1) n'est pas le fruit du Coran. Il résulte des trois grandes influences indienne, néo-platonicienne, chrétienne, cette dernière lui donnant sa physionomie caractéristique : le but du soufisme

(1) De Wulf, *Histoire de la Philosophie médiévale*, 4e édit., Paris, Louvain, 1912, p. 279.

ou « tessououof », nom sous lequel le mysticisme s'est introduit dans la langue arabe, « est de mettre dans la conscience de l'homme l'esprit caché de la loi en accord avec la lettre et d'arriver par des pratiques pieuses à un état de pureté morale et de spiritualisme tel que l'on puisse voir Dieu face à face et sans voiles et s'unir à lui (1) ». L'anéantissement de l'individu en Dieu est la récompense promise ; le monde n'est qu'une illusion et tous les efforts de l'homme doivent tendre vers l'extase suprême. L'ensemble forme une doctrine idéaliste par laquelle l'esprit sensuel et rêveur des Orientaux se laissa facilement tenter.

Nous avons vu quelle influence le soufisme eut sur les sectes chyites, telles que celle des Ismaïliens ou les fameux Mollah Zekki. Mais ce ne fut pas seulement dans le schisme que se manifesta « l'Ilm el Baqa ou el Fana »,la science de rester ou de périr,comme l'appellent ses fidèles, ce fut aussi dans le monde orthodoxe (2). D'abord, de nombreux ascètes se réfugièrent dans le désert, comme aux temps des premiers chrétiens. La recherche de pratiques pieuses pour l'accès à une pureté morale plus parfaite séduisait l'esprit de tous les penseurs. L'ascétisme, la pauvreté, les prières, les mortifications, préparaient les âmes, émanations de Dieu, à se rapprocher de plus en plus de la divinité par des extases successives, à se réunir à lui par l'amour. Un certain nombre de philosophes musulmans célèbres,dont Averroès, se rattachent au monde soufite (3).

Dieu absorbe tout. Autant que l'on peut en juger

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. X, Préface.

(2) Les premiers soufis affirmaient leur caractère d'orthodoxes, mais l'école Rabiâ était chyite.

(3) V. *Les philosophes musulmans*, tome I, chapitre VIII.

par les enseignements mystérieux du soufisme, les objets animés ou inanimés doivent être considérés comme surnaturels. Il n'est qu'un être réel, Dieu, qui se manifeste sous une foule de formes à l'âme humaine, portion elle-même de l'essence divine. Les idées spéculatives des Soufis vont jusqu'à l'exaltation. Ils admirent Dieu en tout, et à force de méditer sur ses attributs, de le poursuivre sous toutes ses formes, ils s'imaginent parvenir à un amour ineffable de la divinité, et même à une union intime avec sa substance (1). La conséquence de cette théorie est de les amener à considérer les dogmes particuliers de toute croyance comme superflus, à n'avoir aucun rite religieux, à n'attacher que peu d'importance à la forme sous laquelle les pensées se dirigent vers Dieu, pourvu que sa grandeur et sa bonté puissent être contemplées.

Cependant un fait curieux se présente. Cette indépendance, si large en apparence, n'empêche pas l'attachement sincère des Soufis à la doctrine de l'Islam. Souvent les prêtres persans, les Mollahs leur ont tendu des pièges pour les amener à commettre des infractions à la loi musulmane, mais ils n'ont jamais réussi. Elphinstone cite le cas d'un Soufi qui, après s'être étendu avec complaisance sur les mérites excellents de la règle soufite et sur le caractère généreux et large des actions humaines dont elle est le mobile, ne montra pas moins d'ardeur, quelques instants après et devant la même compagnie, pour défendre chaque dogme de la religion musulmane, et repoussa avec horreur l'idée d'un doute sur l'éternité du feu de l'enfer. Quant à la difficulté de concilier cette croyance avec l'idée que rien n'existe

(1) Cfr. N. Perrin, *L'Afghanistan*, citant Elphinstone.

sinon Dieu, il dit que le système soufi était certainement vrai, mais que l'existence du feu éternel de l'enfer était prouvée par les paroles de Dieu lui-même.

Il faut donc admettre que malgré leurs tendances philosophiques au panthéisme et au fatalisme absolu, leur croyance au touhid « ou unité absolue de Dieu absorbant tout », les Soufis sont de fervents musulmans. Cependant l'expansion trop considérable de leur mystique a causé dans le monde musulman, sunnite ou chyite, une déformation de l'esprit religieux des premiers âges de l'Islam. Les ascètes, les moines, ont été peu à peu remplacés par des individus appelés derouichs (derviches), walis, lesquels errant de ville en ville, de tentes en tentes, ont joint à la méditation la pratique d'exercices religieux qui à l'origine devaient servir à donner l'extase, et plus tard n'ont souvent plus été qu'un ritualisme d'où l'imagination a chassé la raison. Tels sont les derviches hurleurs, tourneurs, et tous ces ascètes, fanatiques ou imposteurs qui ont fait entrer dans la religion des pratiques de jonglerie qui n'ont plus guère rien de religieux. En dehors de ces derviches, les ascètes sont devenus des personnages religieux révérés des tribus voisines de leur retraite. La seule noblesse de l'Islam était celle représentée par la descendance du Prophète, dont les membres s'appelaient cheurfa (chérif au singulier) en Occident, seyyid en Orient. Les personnages revêtus par leur entourage d'un caractère sacré, acceptés comme tels par le consentement des tribus, ont en dehors des cheurfa pris une importance considérable dans l'Islam. Les zaouïas, en Turquie tekkié, sortes de couvents, d'écoles, d'auberges aussi, dans lesquelles ils habitaient, sont devenues de véritables sanctuaires.

Les descendants du Prophète, les personnages sacrés appelés marabouts, santons, ont en leur pouvoir un don divin de bénédiction appelé baraka, lequel se transmet de père à fils, et souvent même dans certains cas, de marabout à tel homme de son entourage, jugé plus digne de la recevoir que sa parenté. A la mort de ces nobles religieux, leurs tombeaux reçoivent une sorte de culte qui a quelque peu contribué à obscurcir les dogmes coraniques. A l'Islam ont été ainsi rattachés un certain nombre de saints locaux qui jamais n'avaient été Musulmans. En Afrique du Nord, le maraboutisme a permis la continuation de croyances antérieures à l'Islam.

C'est que le soufisme avait porté son influence dans tout le monde musulman. En Afrique du Nord il se répandit avec rapidité notamment au XIVe siècle. L'ordre des Derqaoua le propagea avec enthousiasme à la fin du XVIIIe siècle ; le bey de Mascara lutta contre eux à Tlemsen ; par contre, le sultan d'Ifrikya les reconnut à Tunis (1). C'est vraisemblablement le soufisme qui a imprégné l'Islam du fatalisme que l'on reproche à tort à l'enseignement de Mahomet. Le système de Dieu absorbant tout devait mener à cette résignation que le Prophète n'avait jamais admise ainsi. L'idée fataliste préparait à l'obéissance aux ordres des émanations de la divinité.

En effet tous les hommes ne peuvent arriver d'eux-mêmes à l'extase. Ils ont besoin d'intermédiaires qui leur expliquent le monothéisme parfait. Le soufisme était parvenu à une dualité de religion, simple pour le commun des mortels, épurée pour les maîtres, pour les

(1) V. Piquet, *op. cit.*, p. 197.

penseurs. Dans tout l'Orient antique se retrouve ce dualisme, mais dans l'Islam, les conséquences ne furent pas les mêmes que dans l'Egypte pharaonique. Dans ce pays les prêtres commandaient le peuple à l'aide de la religion. Dans l'Islam, ce fut en dehors du culte officiel que se manifesta la nécessité des intermédiaires. Le culte originel était d'une simplicité à la portée de tous, instruits ou non instruits, mais l'introduction du mysticisme, de la controverse, détermina l'introduction du principe : l'homme a besoin d'un intermédiaire pour parvenir à la compréhension de Dieu, il se rattache à un maître spirituel auquel il est soumis corps et âme.

Tel est l'aboutissant du soufisme. L'obéissance au cheikh a remplacé le culte d'Allah. « Il ne s'agit plus de rechercher l'union de l'âme avec Dieu, mais simplement de se conformer d'une manière absolue à la volonté, à la pensée de son éducateur inspiré. Qu'il soit soufi, derouich ou marabout, le directeur d'une confrérie est le représentant, le délégué de Dieu sur la terre, et la soumission des adeptes à cet homme divin est telle qu'ils sont son bien et sa chose au sens absolu, car c'est Dieu qui commande par la voix du cheikh ...(1) »

Naturellement les marabouts, les santons ont groupé autour d'eux un grand nombre de sectateurs, mais tous ceux qui ont recherché par des pratiques pieuses à se rapprocher de Dieu sont devenus les centres d'une formation religieuse, se différenciant des ordres du même genre par des ritualismes divers et par des buts politiques souvent contraires. Ainsi sont nées dans l'Islam les confréries religieuses qui, à l'heure actuelle, représentent la force vive de la religion musulmane. L'abou-

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. XIII.

tissant de leur politique spirituelle ou temporelle se marque par l'apparition d'envoyés spéciaux de la divinité qui doivent réformer le monde islamique, chasser à l'occasion l'Infidèle envahisseur ; ce sont les mahdis, dont tout l'Orient attend perpétuellement la venue depuis les temps judaïques jusqu'à nos jours.

II. — Les confréries religieuses.

Hiérarchie des ordres. — Dans les premiers âges de l'expansion islamique, on ne comptait pas moins de 73 sectes ou ordres religieux se recrutant dans toutes les classes de la société et se groupant autour de certaines familles religieuses. Aujourd'hui le monde musulman est rempli des constructions faites par les ordres religieux : les zaouïas de l'Afrique du Nord, les tekkié de Turquie, les khanaks d'Orient. Ce sont à la fois des endroits sacrés qui renferment à l'occasion le tombeau ou des reliques du saint, des lieux de réunion pour l'accomplissement des pratiques rituelles, des écoles d'un degré plus ou moins élevé et des hôtelleries. Toute cette organisation tisse une véritable trame sur le monde islamique.

Le supérieur de la confrérie, le cheikh, peut résider dans un autre endroit que la zaouïa. Il est le maître absolu et ne consent à recevoir d'ordres que de Dieu. On comprend facilement qu'une telle conception ait facilité la désagrégation de la puissance temporelle de l'Islam. Le khalife ou vicaire est le coadjuteur du cheikh et le remplace à toute occasion dans laquelle ce dernier ne veut ou ne daigne paraître. Le naïb ou intérimaire remplit les fonctions du khalifa sans en avoir le titre et l'investiture officiels. Le moqaddem (au pluriel moqad-

dim) est l'agent du cheikh dans toutes les localités où se trouvent des affiliés. C'est lui qui est chargé d'administrer la zaouïa, de transmettre les ordres du maître, de diriger les exercices des frères, d'initier les néophytes. Les moqaddim peuvent être remplacés par un naïb, au pluriel naïoub. Enfin les chaouch et rokkab sont des plantons, des émissaires, chargés des commissions du moqaddem.

Au-dessous de cette hiérarchie sont les frères (khouan en Afrique du Nord, derouich en Orient, foqra, de fakir, pauvre, chez les Qadria, ashab, compagnons chez les Tidjania). Les femmes peuvent être admises dans la confrérie. Ce sont les khaounïat (sœurs). Les membres des tribus qui admettent l'autorité du saint sont les Khoddam. L'aspirant à l'initiation est le mourid.

De même que les mosquées du culte régulier, les zaouïa possèdent des biens immobiliers. Ce sont les habous dont les revenus servent à l'entretien des lieux saints. Les dons sont admis par cession entière d'une propriété, ou par fraction quelconque soit des terres, soit des ressources du sol. Enfin tous les adeptes doivent payer la ziara, sorte d'impôt spécial, dont la somme dépasse souvent de beaucoup les impositions officielles et que pourtant jamais un khouan n'a refusé de payer.

Telle est la hiérarchie apparente de ces ordres religieux qui se sont développés en grand nombre à mesure que s'étendait l'expansion islamique.

Organisation de l'ordre. — « Un ordre doit seulement, pour être reconnu, faire preuve d'orthodoxie musulmane et c'est là chose facile : il suffit que le fondateur ait suivi l'enseignement d'un docteur orthodoxe connu. Il établit alors une sorte de filiation ou chaîne mystique

remontant jusqu'au Prophète lui-même ; l'excellence de la doctrine enseignée se trouve ainsi affirmée. Les ordres religieux principaux se réclament, soit d'un des premiers khalifes, Abou Bekr ou Omar, soit directement d'une révélation divine qui, en général, s'est effectuée par l'entremise de Sidi El Khadir, le prophète Elie (1). Celui-ci, selon la croyance musulmane, a bu à la source de la vie et a été exempté de la mort. Sa personnalité s'est dédoublée : Elias erre sur la terre ; El Khadir vit au fond de la mer. Un jour par an, les deux personnalités se rencontrent pour se concerter, et El Khadir devient l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, leur donne le pouvoir de faire des miracles... (2) »

Lorsque les plus parfaits d'entre les Soufis (3) se sont purifiés du matérialisme humain, et que Dieu a daigné leur déléguer une étincelle de son pouvoir divin, la baraka, ils peuvent alors servir d'intermédiaires pour perfectionner les hommes ; ils groupent alors autour d'eux des disciples, appelés khouan, frères. Sous la haute autorité du cheikh, les aspirants (mourid) à l'ordre doivent subir une initiation progressive (ouerd) qui les élève peu à peu vers le monde surnaturel. Ils ne deviennent khouan qu'après avoir fait leurs preuves. Le cheikh communique à ses frères la formule que lui ont révélée Dieu ou bien El Khadir ; cette formule est le dikr, moyen infaillible d'atteindre l'extase et de parvenir à l'identification parfaite avec la nature divine. Le dikr est « le pivot réel du soufisme » (4). Il consiste en une prière répétée un certain nombre de fois, d'une certaine manière, suivant les ordres, dont la répéti-

(1) Mahomet admettait les prophètes antérieurs à lui.
(2) V. Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord*, p. 48.
(3) Originairement leur nom était fokra, pluriel de fakir, pauvre.
(4) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 88 et suivantes.

tion multiple doit amener la satisfaction pleine et entière du désir par « la vertu mystérieuse et ineffable attachée à cette oraison » (1).

Suivant son degré d'initiation, le khouan prononce le dikr vocal qui est un simple énoncé sans valeur, le dikr d'adoration, lequel est prononcé avec une intense conviction, le dikr émis avec le concours de tous les organes, réservé aux seuls élus de Dieu. L'ensemble de la baraka, de l'ouerd et du dikr forme El Tariqa, c'est-à-dire le chemin, la règle de la vie, dont les principes fondamentaux spéciaux à chaque ordre reposent dans l'ouaçia. L'ouaçia est un recueil que possède le détenteur de la Tariqa, le maître, le cheikh de tout le groupement. Le groupement des fidèles lui est dévoué corps et âme ; en effet « tout homme qui ne se fait pas conduire par un directeur spirituel est coupable de rébellion envers Dieu, car il ne saurait, sans guide, parvenir au chemin du salut, possédât-il, dans la mémoire, mille ouvrages de théologie » (2). Ce dernier précepte indique l'influence du cheikh sur les affiliés auxquels il peut faire accomplir toute espèce de besognes.

Les ordres. — Les ordres religieux nés de la diffusion de l'enseignement soufite couvrent le monde musulman entier. Les cinq principaux sont : les Qadria, aux doctrines humanitaires, remplies de pitié, d'abnégation, de charité ; les Khélouatia, contemplateurs et extatiques ; les Chadelia, spiritualistes ; les Naqechabendia, éclectiques ; et les Saharaouardia, lesquels possèdent les doctrines panthéistes les plus avancées. Ces cinq ordres se subdivisent à leur tour en des branches mul-

(1-2) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 86 et suivantes.

tiples qui, toutes, amènent leurs néophytes au féna, c'est-à-dire à l'union mystique avec Dieu.

Aux Indes, les ordres musulmans les plus importants sont les Chischtiya, les Madariya, les Akhbariya, les Qadria. Au Turkestan, les Naqechabendia, ont suivi l'invasion mongole, ont pris Bokhara pour siège et ont fait porter leur propagande sur les races ouralo-altaïques. En Chine, l'on croit que la société secrète Thien ti Haï, fondée au XVIIe siècle pour la restauration des Ming contre les Ching, a une branche musulmane affiliée aux ordres religieux ; en Turquie la secte des Bektachiya a une grosse influence. En Nubie, dans le Kordofan, les Emirghaniya sont une confrérie fondée par un disciple d'Ahmed ben Idriss, celui qui forma le fondateur du senoussisme. Les Saadia, les Badasnia sont répandus au Soudan (1).

Lorsque les ordres religieux perdent leur caractère uniquement mystique, pour se mêler à la vie politique, il est coutume de leur donner le nom de « confréries». En Afrique du Nord, parmi les confréries les plus connues sont les Qadria et leurs dérivés, les Aïssaoua, les Rahmania et les Tidjania, tous les deux sous-branches des Khelouatïa, les Derqaoua venus des Chadelia, ainsi que les Taïbia et les Cheïkhia, et enfin les Senoussïa issus des Khadirïa.

Les Qadria. — Les Qadria tirent leur nom de Si Mohammed Abd el Qader el Djilani, né à Djil (2) près de Baghdad en 471 de l'Hégire, mort en 561 (1079-1166 ap. J.-C.). C'était un chérif qui resta toujours pauvre

(1) Le Châtelier, *L'Islam au XIXe siècle.* X. Leroux, Paris, 1888.

(2) D'où le nom des adeptes : Djilala ou Qadria.

et se livra pendant toute son existence aux œuvres de piété et de propagande religieuse. MM. Depont et Coppolani (*op. cit.*, p. 294) résument ainsi son enseignement : « abnégation de l'être au profit de Dieu, mysticisme extatique aboutissant à l'hystérie au moyen de pratiques enseignées dans des zaouïa ayant une certaine analogie avec les monastères chrétiens, principes philanthropiques développés au plus haut degré, sans distinction de race ni de religion, une charité ardente, une piété rigoureuse, une humilité de tous les instants, et par suite une douceur d'âme qui en ont fait le saint le plus populaire et le plus révéré de l'Islam ».

L'ouerd imposé par Si Abd el Qader Djilani conduit rapidement à l'extase. Les affiliés portent leur tête alternativement de droite à gauche en répétant Allah, Allahou, Allahi, en augmentant à mesure la cadence du hochement de la tête et la force des cris. A la fin une sorte de congestion les frappe et ils tombent extasiés. Les Khouan deviennent de véritables illuminés qui se croient réellement par moments absorbés en Dieu. Les Qadria répètent encore dans leurs réunions de véritables litanies composées de versets du Coran.

Les Qadria sont répandus en Turquie, en Arabie, en Extrême-Orient, du Turkestan aux Iles de la Sonde. Ils progressent encore au Yun-nam. Leurs chefs de Tripolitaine et d'Egypte dépendent des Zaouïas tunisiennes. Les innombrables groupements qadria d'Algérie, de Tunisie, du Maroc semblent sans lien bien direct entre eux. Les Moqaddim de Tunisie portent leur influence jusque chez les Touareg, ceux du Maroc jusqu'au Soudan et dans l'Adrar.

On peut dire que les Qadria exercent depuis le xve siècle une grosse propagande pour l'Islam dans le

Sahara et le Soudan. La fameuse Zaouïa de Kounta forme des élèves qui sont célèbres. Les Bakkaïa, branche des Qadria, ont dans tout le bassin du Niger et de l'Oued Noun, dans le Sahara occidental, le monopole de l'enseignement. Auprès de tous les chefs noirs résident des marabouts, des légistes, des secrétaires, dont la formation est qadrienne.

Le mahdi. — L'apogée de la puissance politique des Qadria en Afrique fut atteinte vers 1880, date à laquelle un derviche du Soudan Egyptien fonda un état arabo-noir et se proclama mahdi. Il souleva si bien l'enthousiasme guerrier des Soudanais que l'Egypte en perdit le contrôle sur le Soudan, la Nubie et le Haut-Nil (1883) (1). L'Anglais Gordon pacha, celui qui avait combattu les Taï Pings en Chine, périt à Khartoum où l'avait envoyé le khédive contre les traitants arabes, marchands de chair humaine. Il fallut la victoire britannique d'Omdurman pour que le général Kitchener mît fin à l'agitation des mahdistes (1898).

Le mahdi avait tenté une grande entreprise : il savait l'Arabe hostile au Turc auquel il refuse le titre de Musulman. Les lettrés arabes prétendent que le Turc, bien plus que le Chrétien, est celui qui entrave le développement de l'Islam. Peut-être aussi les Arabes regrettent-ils la disparition des khalifes remplacés par les sultans ottomans. Le mahdi de Khartoum voulut le réveil de l'idée arabe : « J'atteste devant Dieu et devant le Prophète que j'ai pris le sabre, non dans le but de fonder un empire terrestre, ni pour amasser des richesses, ou posséder un somptueux palais, mais afin

(1) Cfr. Henri Dehérain, *Le Soudan Oriental sous la domination madhiste*, dans *Etudes sur l'Afrique* (Paris, 1904), p. 73-106.

d'aider et de consoler les Croyants de l'esclavage, à cause de l'esclavage dans lequel le tiennent les Infidèles, et pour rétablir l'empire des Musulmans dans son ancienne splendeur. Je suis donc décidé à porter ce sabre de Khartoum à Berber. J'irai ensuite à Dongola, au Caire et à Alexandrie, en rétablissant la loi et le gouvernement musulmans dans toutes les cités. De l'Egypte, je me dirigerai vers la terre du Prophète afin d'en chasser les Turcs dont le gouvernement n'est pas meilleur que celui des Infidèles et je rendrai à l'Islam l'Arabie avec ses deux cités saintes : La Mekke et Médine. Fils d'Ismaïl, vous pouvez vous attendre à me voir bientôt au milieu de vous, armé du sabre de la foi ! (1) »

On retrouve dans les sentiments du madhi les idées de Si Abd el Qader Djilali, mais passées dans le domaine des réalisations terrestres. Les Qadria ne furent pas soutenus par les autres ordres religieux et ont perdu beaucoup dans cette entreprise. Ils n'en restent pas moins un groupement puissant, et si, dans leurs manifestations soudanaises, ils ont eu des agitations xénophobes, en Afrique du Nord ils n'ont jamais cessé, d'accord en cela avec leurs doctrines humanitaires, d'être en de très bons rapports avec les autorités françaises.

Les Aïssaoua. — Si Mohammed ben Aïssa naquit à Meknès au IXe siècle de l'Hégire et y mourut vers 1523 de l'ère chrétienne. Ce fut un grand voyageur qui, de l'Orient à l'Occident, visita tous les centres, groupant autour de lui les mécontents. Grand mystique, thaumaturge, il fonda un ordre qui ne cessa jamais d'être favorisé par les sultans marocains auxquels les Aïssaoua

(1) Denis de Rivoyre. — V. *Bibliographie.*

semblent avoir toujours été dévoués. Si Mohammed était un fervent adepte des doctrines spiritualistes chadeliennes, mais il fut vivement frappé par les pratiques rituelles des Qadria. Il leur emprunta donc leur formule qui donne l'extase. Aux yeux des simples, le cheikh finit par être une véritable incarnation divine et son tombeau à Meknès jouit d'un grand renom, sert de lieu de pèlerinage pour les affiliés qui s'y rendent de toutes les zaouïa marocaines.

A certaines dates, les Aïssaoua pratiquaient leurs cérémonies extatiques le long des rues. A Taza (Maroc) le cortège se déroulait au début du printemps, au milieu de cérémonies indescriptibles dans lesquelles s'exaltaient à tel point les spectateurs eux-mêmes qu'ils risquaient de tomber dans l'hystérie (1). Peut-être faut-il voir dans ces rites la survivance d'antiques saturnales, des vieilles fêtes du renouveau ! Quoi qu'il en soit, les Aïssaoua doivent désormais se livrer à leurs exercices uniquement dans leurs zaouïas. C'est à eux que se rattachent ces exaltés qui se percent d'aiguilles en pleine chair, passent au milieu de tisons rougis ; mais ces aboutissants hystériques ne doivent pas faire oublier la doctrine humanitaire qui est à la base de l'enseignement. En dehors de leurs exercices, les Aïssaoua sont généralement des gens calmes qui, au Maroc, ne semblent pas faire d'opposition aux Français. Leur confrérie a toujours été fidèle au sultan reconnu.

Les zaouïa des Aïssaoua se rencontrent en Algérie, en Tripolitaine, en Egypte, de moins en moins nombreuses à mesure que l'on s'avance vers l'Orient. A La Mekke il n'existe qu'une hôtellerie-école de la confrérie.

(1) Pierre Rodan, *Aux confins du pays berbère*, Les Aïssaoua.

Les Rahmania. — Les Rahmania se rattachent à la confrérie-mère des Khelouatia qui apparurent dans le monde musulman environ un siècle après les Qadria. Le fondateur de l'ordre n'était plus un chérif comme chez ces derniers, mais un véritable ascète à la recherche de l'anéantissement corporel pour la plus grande purification de l'âme. Mohammed el Khelouati, le solitaire persan, fut l'instigateur du mouvement que développa Omar el Khelouati (mort en 800 de l'Hégire, 1397-98 ap. J.-C.). Le vieux panthéisme persan se retrouve sous le voile du soufisme épuré. Les tendances générales des Khelouatia sont : « au point de vue temporel : le serment avec toutes ses vérités, l'engagement sacré, le pacte entre le cheikh et le néophyte, la connaissance des sept noms de Dieu correspondant aux sept qualités cachées de l'âme, et le secret absolu. D'où, en morale : obstruction intellectuelle et asservissement de l'humanité ; et en politique : opposition systématique à tout progrès, fanatisme exalté, et comme conséquences immédiates, persécution à tout ce qui touche au pouvoir temporel, d'autant plus dangereuse qu'elle ne se manifeste qu'après avoir été longuement méditée dans le mystère et les ténèbres... (1) »

Les Rahmania sont issus des Khelouatia. Leur fondateur fut un Kabyle d'Algérie, Si Mohammed ben Abderrahman, né à Aït Smaïl vers 1126 de l'Hégire (1715), qui fut élève des Khelouatia. Ce fut un thaumaturge renommé qui voyagea au Soudan, au Hedjaz, aux Indes, en Turquie et revint faire du prosélytisme dans ses montagnes natales. La Kabylie et Alger furent l'objet d'une véritable propagande malgré les efforts des Turcs alors

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 373.

établis en Algérie. A la mort de Si Mohammed, les Ottomans, voulant éviter que son tombeau devînt un lieu de pèlerinage, un centre de rébellions, substituèrent un autre corps au sien dans le catafalque d'Aït Smaïl et enterrèrent le thaumaturge au Hamma, près d'Alger. D'où la légende des deux tombeaux de Si Mohammed ben Abderrahman surnommé Abou Qobrin (le père des deux tombeaux). Au lieu de n'avoir qu'un seul centre d'attraction, les Rahmania en eurent deux ; cependant la zaouïa du Djurdjura semble être la zaouïa-mère par excellence.

De tous temps les Rahmania ont été les interprètes du mouvement d'indépendance berbère, contre les Turcs, contre les Européens, contre les Français. Notamment en 1871, le cheikh el Haddad (Si Mohammed Amziam), maître de la confrérie, fut l'âme du soulèvement des Khouans du Tell et de Kabylie après avoir réussi à établir une entente avec les nobles (djouad) du Mokrani. Vaincu, avec ce dernier, le cheikh fut déporté à la Nouvelle-Calédonie,d'où il s'évada. Etabli à Djeddah il obtint son pardon et mourut à Paris en 1895.

La zaouïa-mère fut fermée par ordre supérieur et les Moqaddim, en l'absence du cheikh, se considérèrent comme les chefs de véritables petites principautés. En moins d'un siècle les Rahmania avaient englobé la plus grande partie de la population indigène d'Algérie, mais à l'heure actuelle, ils ne forment plus qu'une sorte d' « église nationale divisée en plus de vingt diocèses, avec ses maîtrises, ses évêques et ses vicaires ; mais une église sans unité de direction, désagrégée, dont les représentants sont séparés par des rivalités intestines et dirigent des chapelles indépendantes qui rivalisent d'audace et multiplient leur moyen d'action pour attirer

à elles le plus grand nombre possible d'adhérents (1) ».

Les 160 mille affiliés des Rahmania conservent cependant leur attachement à leur maître spirituel. Les principes khelouatia ne sont pas oubliés et le plus grave danger de la confrérie est le mystère absolu dans lequel elle se meut.

Les Tidjania. — La confrérie religieuse des Tidjania est le prototype de ces ordres nés de l'influence personnelle d'un savant, théologien et penseur, qui après s'être affilié aux Qadria, aux Khelouatia, Taïbia, s'écarte résolument de ses maîtres mystiques pour fonder une secte, suivant ses propres conceptions.

Cheikh Sid Ahmed ben Mohammed ben El Mokhtar el Tidjani était né vers 1150 de l'Hégire (1737-38) dans le Djebel Amour à Aïn Mahdi (fontaine de l'Envoyé de Dieu). C'était un lieu prédestiné, révéré, où s'élevait un de ces couvents (ribats) dans lesquels enseignaient des hommes pieux. Lorsqu'après avoir fait le pèlerinage de La Mekke, vu Médine, le Caire, le Tidjani revint à Aïn Mahdi, le consentement général des tribus lui accorda bientôt cette noblesse maraboutique, lui attribua ce don de bénédiction réservés généralement aux seuls descendants du Prophète.

En effet le cheikh n'était pas satisfait par son affiliation aux ordres existants. En 1781 ap. J.-C., il eut une révélation qui lui ordonna de se séparer des chioukh qui lui avaient enseigné la voie mystique et d'être l'intercesseur entre Dieu et les hommes. La formule qui synthétise la confrérie est celle d' « Hailala ! ». « Il n'y a pas de Dieu sinon Dieu ! » Un certain nombre de prières,

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 44.

de répétitions rituelles de mots ou de phrases sont toute la liturgie. Le fait significatif qui se dégage de l'enseignement est que tous les échelons mystiques des autres confréries, qui faisaient transmettre la baraka à travers les âges, sont supprimés. Le Tidjani saute d'un bond à Mahomet et ses adeptes ne doivent pas reconnaître d'autre loi que la sienne.

Le résultat est que les Khouans du Tidjani, malgré l'affiliation de leur maître à des voies extatiques, sont plutôt les sujets d'un souverain politique auquel ils sont liés par l'engagement. La doctrine est contenue dans le bréviaire appelé El Kounnach. L'esprit général de la secte est un libéralisme inhabituel aux autres confréries. Plus de pénitences, de macérations, de retraites pénibles, mais seulement une loi simple qui se plie à toutes les intelligences. La propagande de l'ordre devait donc avoir de grands résultats.

Dès qu'il se crut investi de la confiance divine, le cheikh el Tidjani agit en véritable successeur de Mahomet, convertit de nombreux « ahbab », compagnons qu'il nomma ainsi en souvenir des fidèles du Prophète, parcourut en soldat, beaucoup plus qu'en professeur, le Touat, le Sahara et l'Afrique du Nord. Il quitta Aïn Mahdi à la suite de dissensions intérieures pour se retirer à Fez, ville dans laquelle il eut une réussite consacrée par l'approbation du sultan Moulay Sliman. Il mourut dans sa nouvelle zaouïa le 19 septembre 1815, laissant une confrérie assez puissante pour inquiéter sérieusement la puissance turque.

« Avant de mourir, le cheikh el Tidjani, préoccupé des intérêts de son ordre, en laissa la direction à son plus habile moqaddem, Sid El Hadj Ali ben El Hadj Aïssa, originaire de Yambo (Arabie) et déjà grand-maître

de l'importante zaouïa de Temacin dans l'oued Rhir. Son testament portait qu'après la mort de son successeur, les chefs suprêmes de la confrérie seraient alternativement choisis parmi les membres de sa famille, alors composée de deux fils en bas âge, et ceux de la descendance de son khalifa Sid El Hadj Ali. De là, deux branches-mères ayant pour maîtrises principales Aïn Mahdi et Temacin (1). » L'unité de direction de la confrérie fut rompue par cette clause du testament.

Néanmoins, sous des chioukhs remarquables, les Tidjania étendirent leurs ramifications de toutes parts, en Afrique centrale, en Arabie. Ils se chargèrent de la protection du commerce et des caravanes par leurs zaouïas d'Algérie et du Maroc avec Tombouctou par l'Adrar, amenant ainsi à la confrérie d'immenses richesses. De 1830 à 1845, leur influence convertit de nombreux noirs à l'Islam. L'enseignement de ses professeurs se développe, pénètre même en Asie, après avoir conquis le continent africain. Du Maroc au Bornou, dans tout le pays des Touareg, le nom du Tidjani est révéré.

A dater de 1853 des rivalités entre Aïn Mahdi et Temacin rompirent la cohésion de l'ordre. Les chefs spirituels algériens furent débordés par les moqaddim du Soudan et du Maroc ; Fez devint un des centres directeurs de la secte. Mais alors, avec le déplacement de l'influence, la politique changea. Les Tidjania aux doctrines libérales avaient toujours donné des marques de sympathie à la France. Lors de la lutte avec l'émir Abd el Qader, peut-être par jalousie et rivalité avec les Qadria qui soutenaient ce dernier dont le père Mahieddin était le représentant, les Tidjania furent par-

(1) Depont et Coppolani, p. 421.

tisans des Français. Après avoir soutenu des sièges victorieux dans Aïn-Mahdi et chassé l'émir du Sahara, les chefs de l'ordre nous aidèrent à occuper pacifiquement Biskra, à soumettre les Larbaa et les Ouled Nayl, à pénétrer chez les Touareg ; mais l'enseignement donné à la zaouïa de Fez était nettement xénophobe.

Au Soudan, El Hadj Omar, Ahmadou Cheikhou étaient Tidjania, moqaddim de la zaouïa de Fez. Les professeurs tidjania dominent encore dans les écoles du Soudan. Les Maures, les Peuhls sont acquis à leur influence. Au Maroc même, les Branès, les Tsoul et bien d'autres sont en grande partie affiliés à l'ordre. Il est curieux d'ailleurs d'étudier combien les Tidjania algériens, nombreux dans les rangs français, ont pu aider la pénétration au Maroc par leurs affiliations avec les Marocains. Il est à souhaiter que les chefs spirituels des Tidjania qui ont toujours fait preuve d'un grand loyalisme pour nous, reprennent la direction générale de la confrérie, ce dont la France ne pourrait sans doute pas avoir à se plaindre.

Derqaoua. — Le prototype de la confrérie opposée aux Français est celle des Derqaoua. Cet ordre est peu répandu en Algérie, mais très développé au Maroc. La plus grande majorité des villes du Protectorat chérifien ont une zaouïa affiliée. Des corporations entières, notamment à Fez, appartiennent aux Derqaoua, lesquels à Taza résident dans un quartier séparé des autres par une muraille et des portes solides. Les Derqaoua représentent en quelque sorte le parti avancé qui ne veut supporter aucun pouvoir étranger, arabe, turc ou chrétien. Naturellement les Berbères marocains se sont affiliés en grand nombre à cet ordre qui satisfaisait leurs

desiderata. Les Ait Atta, les Aït Izdeg, les Aït Youssi, les Beni Mguild, de l'Atlas, les Beni Snassen, les Guezennaïa, les Mtalsa, les Ghiata, sont en grande partie Derqaoua ou soumis à leur influence. Si le roghi Bou Hamara réussit aussi longtemps dans ses entreprises, c'est que, Derqaoui, il fut aidé par la secte, ennemie naturelle du sultan puisque ce souverain représentait au Maroc le pouvoir existant. De 1915 à 1918, il est possible que le fameux Abd el Malek qui opéra contre nous sur le front nord de la trouée de Taza, aidé par les agents et l'or allemand, ait réussi sa jonction avec les Ghiata habitant au sud de l'Innaouen par l'intermédiaire des Derqaoua. En effet son grand-père Mahieddin était affilié à la secte et lui-même, tirant parti de la réputation de sa famille, put parvenir sur ces bases à liguer contre l'envahisseur des tribus irréductibles jusque-là. Au Touat, au Gourara, au Sahara jusqu'à Tombouctou, en Algérie, en Tunisie, en Egypte, à La Mekke, les zaouïa derqaoua ont une grosse influence.

L'ordre des Derqaoua dérive de la confrérie-mère des Chadelia. L'école mystique chadelienne a comme doctrines : « un spiritualisme épuré, l'abandon de l'être au profit de Dieu, la prière à toute heure, en tous lieux, et en toutes circonstances, afin de vivre en union constante avec la Divinité. C'est l'éternelle extase, mais l'extase sans transports mystiques, l'extase provoquée par cet ardent amour de la divinité, qui éloigne du monde et procure des sensations inexprimables. Chez les Chadelia point de kheloua — cellule souterraine — point de pratiques bruyantes, point de jongleries ; la vie errante et contemplative, avec, pour profession de foi, l'unité de Dieu (touahid) et pour enseignement, le

tessououf, ou science du spiritualisme, qui doit conduire le néophyte à vivre dans l'essence divine (1). »

L'unité de Dieu est si respectée chez les Derqaoua qu'ils suppriment la seconde partie de la formule du touahid : Il n'y a Dieu que Dieu, disent-ils, et ils n'ajoutent pas : Mahomet est son prophète. Cette suppression indique l'esprit particulariste de la secte.

Au Maroc, la science spiritualiste des Chadelia semble s'être dispersée au profit du maraboutisme local ; et ce fait entre pour beaucoup dans l'énorme diffusion de son influence. Nombre de chorfa, de saints locaux, inféodés au Maghzen, ont conservé l'enseignement, mais un faqih, réputé dans tout l'ouest africain pour sa sainteté et ses études théologiques, Abou'l'-Hassan Moulay ali ben Abderrahman el Djemal el Fasi, et son élève Moulay el Arbi ben Ahmed el Derqaoui (XIIIe siècle de l'Hégire), tombèrent dans un puritanisme étroit, fondèrent l'ordre des Derqaoua. Ce sont eux qui créèrent ces derviches exaltés, lesquels n'admettent aucun joug, prêchent une espèce de socialisme en haillons et combattent même les Musulmans non affiliés à leurs doctrines rétrogrades.

En Algérie, au Sahara, au Maroc, ils sont de toutes les agitations et de toutes les ligues xénophobes. Les Turcs eurent à souffrir de leurs attaques, les Français à leur tour les retrouvent devant eux, comme les sultans chérifiens les eurent autrefois. Il est possible que lorsque l'Atlas sera réduit, les dernières forteresses derqaoua puissent être surveillées facilement ; mais à l'heure actuelle la secte représente un danger parce qu'ayant le prétexte de la guerre, elle a une grande action sur

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 443.

les populations. L'influence des autres confréries ne suffit pas toujours à les contrebalancer chez les Berbères jaloux de leur particularisme.

Taïbia. — L'ordre des Taïbia (du nom de Moulay Tayeb) est issu d'un chérif qui, pour des motifs politiques, fit dériver des Chadelia une branche purement marocaine. En effet le sultan du Maghreb el Aqsa, chérif lui aussi descendant d'Idriss, avait besoin d'appui spirituel et temporel. Moulay Abd Allah Ech chérif ben Ibrahim, mort en 1879 de l'ère chrétienne, et son petit-fils Moulay Tayeb créèrent et développèrent la confrérie qui eut pour but d'être « une sorte d'église nationale mettant son influence au service de la cour de Fez ou la lui retirant selon les circonstances (1) ». Les sultans reconnaissent si bien l'autorité spirituelle des chérifs taïbia que ce sont ces derniers qui leur donnent en quelque sorte l'investiture aux premiers jours de leur règne. En échange, les souverains ont continuellement augmenté les privilèges des chorfas d'Ouazzan.

Ouazzan est le siège de la confrérie. « La zaouïa fut fondée par Moulay Tayeb, qui avait d'abord étudié à Dar el A'lem (la maison de la science), créée par Idriss et d'où sortaient les chorfa prédicateurs qui allaient propager l'orthodoxie musulmane dans tout le Maghreb (2). » La maison régnante marocaine était ainsi reconnue comme la seule orthodoxe en pays d'Islam aux dépens des sultans turcs de Constantinople. A la suite d'un rêve dans lequel Mahomet apparut à Moulay Tayeb, ce dernier bâtit le Dar ed Dahman, la maison de la sécurité à Ouazzan. Dans la zaouïa, le spirituel

(1-2) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 484.

et le temporel ont chacun leur chef particulier desquels ressortent tous les habitants de la région d'Ouazzan, et dont les jugements prononcés avec l'assistance du tribunal des chorfas sont révérés dans la plus grande partie du Maroc et même de l'Oranie.

Il est inutile de rappeler avec quelle continuité dans l'action, les chorfas d'Ouazzan ont soutenu la politique française en Afrique du Nord. D'abord ils ont spontanément mis leurs zaouïas algériennes et marocaines sous la juridiction éventuelle de la légation de Tanger d'une part, du gouvernement général de l'Algérie, d'autre part. Les voyages du chérif Abdesselem en Algérie, au Touat, les randonnées de leurs moqaddim ont de tous temps favorisé notre pénétration. En 1915 encore, ces chorfas se sont opposés aux agitations des Abd el Malek payés par l'Allemagne. Les zaouïas des Taïbia sont nombreuses en Oranie, où leur action est considérable, et dans toute la zone comprise entre Fez et la frontière oranaise. Parmi les tribus soumises, les Hayaïna, les Ahl Meknassa, les Branès, les Ahl Taza, les Haouara, les Beni Snassen, les Zemmour, reconnaissent leur autorité ; parmi les tribus insoumises, les Ghiata, Maghraoua, Beni bou Yahi, Beni Ouaraïn ont de tous temps respecté les envoyés des chorfas d'Ouazzan. Au moment où l'Allemagne souleva contre nous l'esprit indépendant des tribus berbères, les Taïbia, amis des Français, perdirent sans nul doute un peu le contact avec leurs affiliés de la montagne ; mais leur prestige religieux resté intact put et peut servir d'intermédiaire le jour où les irréductibles commencent à reconnaître les bienfaits de la pénétration française et cherchent à se rapprocher de nos postes. Enfin dans le Riff, en zone espagnole, chez les Gellaïa, chez les Kebdana, les chorfas d'Ouazzan ont de nombreux adeptes.

Les Cheikhia. — Parmi les personnages qui avaient pris le titre de Seddikia, « sages », aux premiers temps de l'islamisme, étaient un certain nombre de descendants du khalife Abou Bekr es-Sedik. Ces derniers, appelés Seddikia, sans rituel ou doctrine différente des autres Musulmans, mais ralliés au soufisme et se posant en défenseurs de la Sunna, vivaient par petits groupes en Egypte, en Turquie, en Syrie, au Hedjaz. Lorsque les Bou Bekerïa furent chassés de La Mekke à la suite de désordres religieux (1), après avoir traversé la Tunisie (XIVe s.), ils vinrent enfin s'établir en Algérie, au XVe siècle, sous la conduite de Si Mammar el Alia, dont un des descendants Sidi Cheikh Abd el Qader ben Mohammed fonda l'aristocratie guerrière et religieuse des Cheikhia.

Les Cheikhia sont moins une confrérie qu'une sorte de noblesse féodale prenant la défense des faibles et des opprimés. Cette confrérie se créa rapidement une clientèle d'affranchis, de noirs serviteurs (abid et zoua), unis dans leur attachement aux maîtres par la bénédiction de Sidi Cheikh. Ce dernier s'était affilié au soufisme et son action bienveillante faisait régner le droit et la justice. Il eut bientôt une énorme influence et sa tribu, avec un dikr spécial, tout en ayant le chapelet d'autres ordres, Chadelïa, Tidjanïa, Taïbia, est restée la maîtresse dans tout le sud oranais, a des partisans au Gourara, au Tafilelt, dans le sud marocain.

A la suite de rivalités de familles, les Oulad Sidi Cheikh forment deux branches rivales, les Gharaba, ceux de l'Ouest, et les Cheraga, ceux de l'Est. Depuis la terrible insurrection de 1864 à 1883, la tribu mara-

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 469.

boutique resta dans l'expectative à notre égard, avec une attitude semi-indépendante ; mais les oasis du sud une fois occupés par nous, les Oulad Sidi Cheikh se sont franchement ralliés à nous et nous ont aidés dans la pacification du Sahara et du Maroc par leur influence et par leurs armes.

Au Maroc notamment leur aide est appréciable. A El Aïoun Sidi Mellouk se trouvait devant nous le fameux Bou Amama qui, de 1881 à 1906,fut notre ennemi. Né à Figuig vers 1840, le célèbre agitateur descendait de Sidi Tadj, un des fils du grand Sidi Cheikh. En 1881 il sut se rallier les mécontents, au moment où les esprits étaient surexcités en Oranie. A la soumission des Oulad Sidi Cheikh, il se réfugia avec ses partisans à Figuig, d'où la colonne O'Connor devait le débusquer. C'est alors qu'il vint s'établir à El Aïoun Sidi Mellouk, entre Oudjda et Taourirt. Ses partisans forment une sous-division des Cheikhia, appelés Amamïa, comme les Cheikhia eux-mêmes étaient issus des Chadelïa. Les Amamïa ont un dikr, un chapelet spéciaux, mais au contraire de celle de leurs aïeux, leur doctrine prêche la haine du Chrétien, à la manière du senoussisme.

A la mort de Bou Amama qui fut enseveli à El Aïoun, son fils Si Tayeb hérita de la baraka, mais accepta bientôt de faire sa soumission aux Français. La Légion d'honneur l'a récompensé de son loyalisme. De 1913 à 1918, les Amamïa, de même que les Oulad Sidi Cheikh d'Algérie, ont fourni de nombreux contingents aux goums et maghzens combattant sur la Moulouya et l'Innaouen, et leur fidélité est restée aussi complète qu'il se peut. Dès que le chef de ces confréries ou de ces aristocraties féodales s'est rallié, ses fidèles le suivent avec un dévouement complet, dans la paix comme ils l'au-

raient fait dans la guerre. Si Tayeb Bou Amama recueille la ziara auprès du tombeau de son père ; son influence s'étend jusqu'à Taza, chez les Branès et chez les Tsoul.

Les Senoussïa. — Les Senoussïa sont un exemple frappant des sectes issues de l'entrevue d'un mystique avec le fameux El Khadir, le prophète Elie dédoublé. Le chérif marocain Abd el Aziz ben Debbahg fonda la secte des Khadiria à Fez à la fin du XVIIe siècle. Après une série de transmissions de la direction spirituelle, vers 1835, en Arabie où s'était rendu le cheikh, les Khadiria se scindèrent en deux branches : les Mirghanïa et les Senoussïa.

Les Senoussïa sont les disciples de Si Mohammed ben Ali ben Senoussi, lequel avait suivi son maître dans l'Yémen. Le Senoussi était né en Algérie au douar Thorch dans l'arrondissement de Mostaganem. A l'âge de trente ans, il avait quitté sa famille pour suivre le chef qu'il s'était donné. En 1848, en butte, comme ce dernier, aux persécutions du clergé malékite de La Mekke, il se rendit en Tripolitaine dans le Djebel Lakhdar, où il fonda une zaouïa. Sa réputation grandit et en même temps que se développa son influence, s'élevèrent les constructions de son ordre dans toute la Tripolitaine, à Ghat, à Ghadamès, à In Salah, en Arabie. Vers 1855, il s'établit à Djaghboub, à 15 jours de marche dans le sud à partir de Benghazi. Ses qualités et son ascendant personnel furent si grands qu'aucun de ses fidèles ne voulut croire à sa mort en 1859.

Le cheikh es-Senoussi admet le rite malékite, mais ordonne un puritanisme sévère. C'est à ce titre qu'il concurrence aujourd'hui le wahabisme dans le Nedjd. Le rituel commande : « de 1° porter son chapelet et ne

pas le suspendre au cou ; 2° n'avoir dans les réunions ni tambour, ni aucune espèce d'instrument de musique ; 3° ne pas danser ; 4° ne pas chanter ; 5° ne pas fumer ; 6° ne pas priser ; 7° ne pas boire de café (le thé est permis) (1) ». Tel qui veut entrer dans la confrérie des Senoussïa doit s'y préparer par la prière, le jeûne et l'aumône. L'usage de la soie, des broderies d'or et d'argent est formellement interdit au néophyte. « S'il se sert d'une montre, il faut que les couvercles soient de cuivre, la chaîne en fer ou en acier ; l'usage du pain trop cuit ou trop brûlé, celui des boissons alcooliques, lui est aussi défendu. L'obligation de combattre les infidèles lui est rappelée, et le ciel promis s'il succombe dans la lutte. Si le futur frère, strictement surveillé du reste, ne s'écarte en rien de ces dispositions, le cheikh de sa circonscription le reçoit solennellement. A cet effet, il prend les mains du nouveau disciple, les serre dans les siennes, lui rappelle les préceptes qui précèdent et les deux autres que voici : Que ton attitude en présence du Cheikh soit celle de l'esclave devant son roi. Sois entre les mains de ton cheikh comme un cadavre entre les mains du laveur de morts qui le tourne et le retourne à son gré ! (2). » Un certain nombre de formalités à remplir dans la prière, de répétitions rituelles de mots accompagnent l'enseignement. Rien qu'en Tripolitaine, on comptait seulement, en 1880, vingt-deux zaouïas senoussistes et leur nombre s'est considérablement accru depuis. L'influence de la confrérie s'étend sur toute

(1) Depont et Coppolani, p. 554.

(2) Dr Pasqua, *Revue de géographie*, Paris, avril 1880, p. 285. Cfr. Henri Duveyrier, *La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben 'ali es Senoussi et son domaine géographique en l'année* 1300 *de l'hégire* = 1883 *de notre ère. (Bull. Soc. Géogr.*, 1884, p. 145, avec carte.)

l'Afrique musulmane et même sur l'Arabie, où, dans le Nedjd, le senoussisme commence à remplacer le wahabisme. Le prestige du Cheikh es-Senoussi est tel, qu'un Khouan ne verrait peut-être aucun inconvénient à invoquer en vain le nom du Prophète, mais n'oserait jamais jurer, autrement qu'en toute sincérité, par celu de Sidi Senoussi, le khalifa de Djaghboub !

Le senoussisme a un but réformateur : débarrasser l'Islam de toutes les impuretés qui s'y sont introduites à travers les âges. Par conséquent les affiliés de la secte sont devenus les plus fermes soutiens du panislamisme arabe. L'imamat des premiers âges doit être reconstitué, aux dépens des Chrétiens sans doute, mais aussi des Turcs qui ont usurpé le pouvoir islamique. Dans ce sens, les Senoussïa ont tenté de fonder au cœur de l'Afrique un véritable état, refuge des vrais Musulmans. M. Le Châtelier pouvait écrire : « Les dénominations d'empire théocratique, d'imamat, peuvent fort exactement s'appliquer au domaine africain du senoussisme. Elles représentent beaucoup plus qu'une figure, et, à peu de réserves près, sont d'une entière exactitude. Il se produit réellement une agglomération politique, au sens islamique du mot, des populations africaines de la zone saharienne, sous la direction du grand maître de la confrérie (1). » A cet égard le senoussisme a pris en Afrique une organisation commerciale. Des postes servent de refuges aux caravanes qui sont protégées par des affiliés. Des bandes tirent du pays toutes les ressources possibles. De là l'opposition de la secte à l'avance européenne qui a fait cesser certains petits trafics comme la traite des noirs.

(1) Le Châtelier, *L'Islam au XIXe siècle*. Paris, Leroux.

La secte accumula des forces et un matériel de guerre considérables au nord-est de l'Afrique, dans le triangle compris entre la Tripolitaine, le Ouadaï et le Soudan Egyptien. Les Turcs finirent par ne plus être considérés comme des ennemis par les deux fils du fondateur de la secte, lesquels, en vue des buts communs à atteindre, adoptèrent une attitude conciliatrice à l'égard des Ottomans.

Pendant la guerre 1914-18, les Senoussis, âme de la résistance contre les Italiens en Tripolitaine, crurent le moment venu pour attaquer les Anglais en Egypte. Leurs premiers succès furent éphémères ; les revers suivirent bientôt. Atteinte à travers les sables dans ses repaires les plus éloignés par les auto-mitrailleuses britanniques, la puissance militaire senoussïa fut écrasée, fin d'un rêve d'empire (1).

Malgré le départ du grand Senoussiste transporté en Asie par un sous-marin allemand, la secte ne désarma point, bien que forcée de revenir aux agissements secrets. En Cyrénaïque elle se reforma sous la direction de Sidi Driss es Senoussi. Avec ce dernier, les Italiens ont réalisé leur théorie d'amitié à tout prix avec les Musulmans. Ils ont reconnu Sidi Driss comme émir de la Cyrénaïque. Ce prince est en fait le souverain et le maître du pays. Pour cette politique, les Italiens ont abandonné leurs alliés kharedjites ; il ne semble pas cependant qu'ils aient tiré de grands profits de cette méthode, au contraire. Les Senoussistes profitent de la situation pour se renforcer de nouveau ; en 1920 ils semblent notamment favoriser l'agitation en Egypte. Ils agissent également en Asie (2).

(1) Une étude des luttes entre Anglais et Senoussistes a été publiée par Charles Stiénon, *Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente*, Paris, Payot, 1918.

(2) Les Italiens viennent (mai 1922) de reprendre la lutte contre les Senoussistes en Tripolitaine.

Vers le milieu de l'année 1918, le grand cheikh des Senoussistes, comme nous l'avons dit, avait abandonné la Tripolitaine. Son premier soin fut de développer en Turquie les zaouïas de son ordre. Elles commençaient déjà fortement à s'implanter en Arabie, à attaquer au Nedjd même la doctrine wahabite. La secte, s'opposant aux autres confréries par son activité incessante, a décuplé en peu de temps le nombre de ses fidèles. En 1919, en 1920, en 1921, des zaouïas senoussistes se sont fondées un peu partout en Turquie : on peut craindre assurément que la secte, d'arabe à l'origine, ne devienne touranienne. Dans ces conditions, il serait dangereux pour nous d'avoir en Afrique du Nord une telle confrérie recevant le mot d'ordre d'Angora. Déjà, pendant la guerre mondiale, les Senoussistes nous ont suffisamment inquiétés dans le sud tunisien pour nous forcer à envoyer là-bas des bataillons de France.

A la fin de 1921, le grand chef des Senoussistes, qui, dès les débuts du mouvement nationaliste turc, s'était rendu auprès de Moustafa Kemal, continua ses voyages en Turquie. Au Kurdistan il essaya de ramener les Kurdes au kémalisme, sans y parvenir d'ailleurs, semble-t-il, mais il a laissé sur place des embryons de nouvelles zaouïas. Puis il s'est rendu au Caucase, auprès du général Kiazim Karabékir, le vainqueur de l'Arménie, et pour ce fait le plus populaire des généraux turcs ; au Caucase, il a retrouvé Enver pacha, son compagnon d'armes de Tripolitaine. A quoi visent ces voyages ? Désespérant sans doute de rallier à leur cause le sultan de Constantinople, qui les a condamnés comme rebelles, les Jeunes-Turcs d'Angora et du Caucase songent peut-être à faire du cheikh Senoussi le futur grand khalife du monde musulman ! Par ses fidèles répartis mainte-

nant sur la surface des terres d'Islam, ce khalife serait peut-être assuré de l'obéissance dans tous les pays d'Asie ou d'Afrique. Quel levier alors pour le pantouranisme !

Au début de l'année 1922, le cheikh senoussiste a même été nommé par le gouvernement d'Angora maréchal ottoman et chargé du commandement des tribus arabes de l'Irak, lesquelles se libéreraient du joug britannique. Sans doute aussi ce commandement visait la Syrie et peut-être plus loin encore, profitant des agitations arabes au Levant et des tendances de certains Africains du Nord... il ne faut pas oublier que Kémal a prononcé en avril 1922 un discours dans lequel il reconnaissait somme toute aux Tunisiens le droit de se rendre libres de la France... Mais il semble que les affiliés arabes reprochent en ce moment au grand Senoussiste d'inféoder une confrérie arabe à une politique touranienne. Une fois de plus les rivalités de sectes et de races empêcheraient ainsi de se parfaire l'unité agissante de l'Islam.

En effet, heureusement, les sectes de ce genre ont des ennemis héréditaires, férocement jaloux de tout succès chez leurs rivaux. En 1885, les Senoussïa ne voulurent pas soutenir à Khartoum le mahdi des Qadria ; de même ils refusèrent de soutenir les Ottomans contre les Russes. Il est probable qu'à leur tour, les autres confréries — surtout si nous les aidons — ne tiendront pas à voir se développer l'influence des Senoussistes, ce qui, naturellement, diminuerait leur influence particulière et leurs propres revenus.

III. — Influence des confréries religieuses.

Les confréries religieuses musulmanes sont les agents les plus actifs de la rénovation musulmane. Depuis que les imams ont perdu le khalifat et que le panislamisme ottoman n'a pu réussir à réunir les Musulmans sous une seule autorité, ce sont elles qui ont converti à la doctrine islamique des milliers et des milliers d'Asiatiques et d'Africains. Dans le continent d'Afrique, Senoussïa, Qadria, Tidjania redonnent à l'Islam une vitalité nouvelle dans ses anciens foyers arabes, en allument sans cesse de nouveaux chez les noirs. « C'est une seconde hégire. Mahomet regagne en Afrique tout ce qu'il a perdu en Europe (1). »

La secte est un instrument de propagande redoutable dont on retrouve les agissements dans toutes les agitations, dans toutes les dissidences. Le danger du senoussisme, comme de tous les ordres similaires, est d'être une affiliation secrète, aux décisions sévèrement gardées, dont les mots de passe, les mots d'ordre, circulent avec une rapidité inconcevable, avec une sûreté insoupçonnée, par le couvert de frères voyageurs, de derviches, de jongleurs, de musiciens ambulants. Le cri d'alarme est au besoin jeté de cime en cime, de dune en dune, par le trille d'un berger ; les rassemblements, les combats sont ordonnés par des feux allumés de hauteur en hauteur, télégraphie rapide et sûre, que les anciens ont connue, que les Africains ont conservée.

Cependant cet instrument de propagande, qui aurait pu devenir une arme politique excessivement dangereuse, est resté sans effet, malgré d'éphémères succès

(1) De Vogué, *Les Indes noires*, *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1890.

locaux. En effet si les Senoussia, les Derqaoua, les Rahmania se sont montré xénophobes, d'autres confréries comme celles des Qadria restent dans l'expectative ; certaines encore, telles que les Cheikhia, les Taïbia, les Tidjania et même les Aïssaoua, semblent s'être ralliées au conquérant dans un but intéressé. Ces ordres se jalousent les uns les autres, et si leurs khouans, sous le costume de musiciens, de jongleurs, de moines errants, s'en vont recruter des adeptes dans les douars ou dans les ksours, leur propagande s'exerce autant contre l'activité des confréries rivales que contre l'envahisseur européen.

Il n'en reste pas moins vrai que les mystérieux agissements des confréries religieuses musulmanes doivent être particulièrement surveillés. Les zaouïas, les couvents, répandus dans tout le monde islamique, des côtes du Pacifique aux rivages de l'Atlantique, sont restés les lieux d'asile, les refuges non pas de la religion officielle, mais d'un Islam adapté au particularisme local des races. Des ordres nouveaux sont issus des confréries-mères pour répondre à un besoin religieux, politique, momentané; d'autres se forment encore pour s'adapter à de nouvelles aspirations.

Il est donc nécessaire, à qui veut commander en pays d'Islam, de se tenir au courant des agissements des chioukhs, des moqaddim et des khouans. C'est une tâche rude, dangereuse même quelquefois, mais indispensable. Les chefs appelés à administrer des territoires peuplés de Musulmans doivent connaître les tenants et aboutissants des confréries sur leur zone d'action, même petite (1), s'ils veulent ne pas être surpris à un moment

(1) Par exemple, en Tunisie, avant de nommer un fonctionnaire indigène, il faut connaître ses affiliations possibles et celles des membres de sa famille.

donné par des agissements, des menées qu'avec une attention soutenue ils auraient pu prévoir. Mais il ne faut jamais intervenir dans l'organisation, dans le choix et la nomination des moqaddim, ce qui pourrait blesser la susceptibilité religieuse des adeptes, nous aliéner les chefs de la confrérie. Une indifférence affectée, mais vigilante, semble être la meilleure ligne de conduite à adopter : ainsi les moqaddim ne prendront pas un relief qu'ils n'ont pas, et peut-être, par suite de l'évolution naturelle des choses, verrons-nous ces ordres religieux se modifier, se transformer au bout de quelques générations (1).

La haine et l'horreur du nom chrétien, augmentées à la suite de l'installation des Européens en Afrique, semble devoir faire place peu à peu à d'autres sentiments. Les aumônes moins nombreuses dans les confréries algériennes font peut-être prévoir le délaissement des ordres religieux lorsque ces derniers n'auront plus leur influence politique. Groupées autour de chorfa, de marabouts, de santons, de personnages à baraka locaux, ce sont de véritables associations que ces confréries, et elles répondaient à un besoin. Ces « mutuelles » existaient bien avant l'Islam, parmi les caravaniers obligés à voyager, à trouver aide et assistance en des lieux très éloignés de leur demeure familiale. Les communautés sacerdotales de la Chaldée, dit M. Poinsard, avaient ainsi créé une sorte de franc-maçonnerie pour encourager et soutenir les commerçants et les transporteurs.

Avec l'islamisme apporté par un chamelier de La Mekke, la tradition se continua puisqu'elle était utile

(1) V. Tebessa, *Bibliographie*.

et bonne. Mais, avec le développement des idées, ces associations ne furent plus seulement des mutuelles. Les personnages à baraka, devenus les centres des groupements, continuèrent à ordonner l'entr'aide entre leurs affiliés, mais surtout au profit du cheikh, et leurs préoccupations d'ordre politique entraînèrent la suite des fidèles après eux. Aujourd'hui la sécurité établie permet aux individualités d'être libres et de vivre suivant leurs propres conceptions, sans se rattacher obligatoirement à une association puissante. Les mutuelles ont changé de but ; de même l'intensification de l'instruction donnée a ouvert bien des esprits qui ne veulent plus être un « cadavre entre les mains du cheikh ». C'est pourquoi si les confréries religieuses musulmanes ont pu paraître dangereuses à un moment donné, elles le sont beaucoup moins, et resteront inopérantes tant que leurs dirigeants seront rivaux les uns des autres.

IV. — Le Wahabisme.

Les manifestations du mouvement soufite eurent naturellement pour conséquence des réactions. Une tentative hardie pour ramener l'Islam à sa simplicité première fut l'œuvre au XVIIIe siècle d'Abd ul Wahab, fondateur de la secte des Wahabites (1). Née dans le Nedjd en Arabie centrale, elle se rattache à la doctrine hanbalite (2), mais pousse le rigorisme à un degré extrême. Les Wahabites sont convaincus que les com-

(1) Il ne faut pas confondre les Wahabites du Nedjd avec les Ouahbites, premier nom des Kharedjites après le schisme alide. Pour éviter des confusions, j'emploie une transcription différente pour les deux groupements.

(2) V. tome I, p. 121.

mentateurs du Coran l'ont corrompu par et dans leurs appréciations ; la doctrine de Mahomet a été viciée par des alliages impurs ; des pratiques religieuses ordonnées bien après le Prophète ont altéré son œuvre. « Abd ul Wahab, dit M. de Saint-Martin, résolut de ramener la foi à sa simplicité première et d'arracher son pays aux ténèbres de la superstition. »

En même temps, le wahabisme voulait mener une active campagne contre le culte des tombeaux de personnages à baraka, contre celui des reliques. Le soufisme avait abouti à ces manifestations locales de la religion ; mais, par une curieuse rétro-action, après avoir permis le développement des idées particularistes que mettaient en œuvre les Wahabites, il attirait maintenant sur lui la fureur des nouveaux schismatiques. La nouvelle « réforme », qu'on a voulu quelquefois appeler le protestantisme de l'Islam, condamnait le luxe et la corruption des mœurs, interdisait même le tabac que « Mahomet sans doute aurait condamné s'il l'avait connu ».

A cette doctrine sévère qui ne voulait point d'intermédiaire entre l'homme et son créateur, qui faisait dépendre les tribus de Dieu seul, les Arabes du centre de l'Arabie se rallièrent avec un fanatisme rappelant les premiers âges de l'Islam. Ils se réservaient le nom sacré de Musulmans, traitant leurs ennemis de Turcs impurs, d'infidèles, de kafirs (1). La haine des Arabes, race aristocratique de la religion islamique, intervenait contre les Ottomans usurpateurs du khalifat. Peut-être aussi, les croyances locales, qui s'étaient manifestées avant Mahomet dans les oasis du Nedjd par

(1) Du mot Kafir, infidèle, est venu le nom des Cafres.

l'adoration de l'idole des Benou Rabia au temple de Rodha, transportée ensuite à la Kaaba, ont-elles eu une influence dans l'établissement d'une doctrine séparatiste.

Quoi qu'il en soit, les « protestants de l'Islam » entrèrent en lutte vers 1800 contre les Ottomans, s'emparèrent de La Mekke, de Médine, renversèrent la Pierre Noire, ruinèrent le tombeau de Mahomet. Ils rasèrent de même les sanctuaires chyites de Kerbela. Le sultan de Constantinople, impuissant à réduire les Wahabites, chargea de ce soin le vice-roi d'Egypte Méhémet Ali, lequel y parvint en 1818.

La doctrine a survécu aux visées politiques du Nedjd. Elle subit même une curieuse et sensible renaissance vers 1900. En 1913, le jeune émir wahabite, après avoir chassé du Hasa les gouverneurs turcs, s'offrit à payer à la Porte un loyal tribut de vassalité. Le journal *Le Temps* du 22 novembre 1913 signalait que, si le sultan repoussait les demandes du chef, il risquait de voir lui échapper d'immenses territoires. Il serait curieux d'étudier les agissements des Wahabites pendant les campagnes des Alliés en Mésopotamie et en Syrie et leurs relations avec le roi du Hidjaz. Il faut remarquer cependant que depuis une vingtaine d'années s'était dressé en Arabie centrale un nouveau rival du wahabisme, le senoussisme, et que probablement les deux sectes ont dû se nuire l'une à l'autre.

En 1916 et en 1917 les Wahabites eurent une attitude amicale vis-à-vis du malik Hussein (1). Ils vinrent en grand nombre au pèlerinage de juillet 1917, avec le fils

(1) Ces renseignements me sont fournis par le Colonel Brémond, chef de la mission française près le roi du Hidjaz, en 1916-1917.

de l'émir du Nedjd, et nombre de femmes de haute naissance. Le malik de La Mekke leur fit de nombreux cadeaux et les reçut avec la plus grande amabilité. Mais ils laissèrent l'impression de barbares sales et pillards. Le malik lui-même vit les principaux d'entre eux s'emparer publiquement des objets ou bijoux qu'ils trouvèrent à leur convenance sous la tente où il leur donnait audience.

A cette époque les Wahabites passaient pour assez favorables aux Anglais ; les Turcs esquissèrent alors des opérations contre eux ; M. Stors, secrétaire oriental de l'Egypte, alors en mission à Bassorah, annonça même son retour de Bassorah en Egypte à travers leur pays, projet d'ailleurs auquel il renonça, à la suite, a-t-on dit, d'une insolation.

Les Wahabites ravitaillèrent cependant Médine alors assiégée, et les colonnes de l'émir Abdallah s'emparèrent de plusieurs de leurs caravanes. Le capitaine de spahis français Raho se distingua à plusieurs reprises dans ces combats. Il devait périr bravement au cours d'une nouvelle bataille en 1920.

En 1920, jaloux d'avoir vu les succès de l'émir de La Mekke Hussein et de son fils Faysal soutenus par l'Entente, les Wahabites, continuant les vieilles traditions de haine entre eux et les Orthodoxes, soulevèrent les tribus de l'Arabie centrale contre les Anglais, protecteurs des Chérifiens. Leurs attaques en Mésopotamie contre les Européens visaient sans doute plutôt les protégés des Anglais que les protecteurs. Si l'émir Faysal n'avait pas été renversé de son trône illusoire de Damas par le général Gouraud, il est possible que les Wahabites eussent poussé leurs menées en Syrie contre les Français, protecteurs des Chérifiens. En Asie

Antérieure, les Wahabites restent, avec les Turcs, les seuls éléments forts et organisés capables réellement de combattre (1)

Depuis, les Anglais ont su agir sur les Wahabites. L'émir du Nedjd a été reconnu sultan par le roi d'Angleterre. Les deux souverains ont, en 1920, échangé des messages très amicaux, ce qui n'empêche toujours pas des partis wahabites d'attaquer les villages soumis aux Chérifiens. La politique arabe inaugurée en 1909 par Lord Curzon, alors vice-roi des Indes, continue à poursuivre ses buts avec une implacable rectitude. Le colonel Lawrence, chargé de la question arabe, peut être fier de son œuvre. Les Arabes sont pour ainsi dire tous dans la main de l'Angleterre et garderont bien la route terrestre des Indes contre l'Allemand et ses serviteurs Jeunes-Turcs.

(1) Des essais d'entente ont lieu en ce moment entre Français et Wahabites.

CHAPITRE III

LES TRANSFORMATIONS MYSTIQUES DE L'ISLAM

Les conséquences premières du mouvement soufite furent — sans tenir compte de l'apparition des ordres mystiques qui couvrent l'Afrique et l'Asie, sans tenir compte également de l'actuelle propagande qui convertit les noirs — furent la décentralisation et l'émiettement progressifs de l'Islam. Sous le prétexte de « Dieu absorbant tout », le soufisme a favorisé l'éclosion de la pensée chez l'individu, le développement de localisations qui ont dirigé la religion vers l'adaptation au particularisme de la race. Ce furent d'abord les confréries, les mahdismes, les révolutions qui, sous le couvert de principes religieux, amenèrent les peuples aux réalisations temporelles. Ce sont les Wahabites du Nedjd, les Babistes de Perse, ce sont tous les mouvements régionaux des sectes et des races... Mais c'est aussi, sous prétexte de soufisme, la survivance des anciens rites, des religions mortes, c'est la « survivance du paganisme » dans l'Islam. L'Islam primitif a perdu sa pureté, s'est transformé sous l'influence mystique du passé.

A Java, « la vieille foi animiste populaire n'a, dans la grande masse, rien perdu de sa force et le culte de la nature, l'adoration des esprits sont encore aujourd'hui en honneur chez les Javanais qui les pratiquent à l'abri de l'Islam » (1). En Arabie, les saints actuels sont pour

(1) E. Montet, *De l'état présent et de l'avenir de l'Islam*, p. 40. Paris, Geuthner, 1911.

la plupart ceux du passé. Les Touareg ont gardé toutes les superstitions antéislamiques ; ils croient aux mauvais génies — ce qui d'ailleurs fut emprunté par l'Islam aux vieilles croyances d'Arabie — mais pour les conjurer ont recours « comme les nègres fétichistes à la musique, paient des artistes indigènes pour les éloigner » (1). Les Massalis de l'Afrique centrale qui pratiquent le cannibalisme n'ont certes pas emprunté cette pratique à l'Islam. Alors que les Musulmans de Java ont des arbres fétiches et continuent à représenter la figure humaine à la mode antique de l'hindouisme, de leur côté sur la côte orientale d'Afrique, des Musulmans somalis et hindous possèdent encore des images de la Vache sacrée.

Sous un grand nombre de superstitions, de coutumes locales, ne pourrait-on pas retrouver la croyance monothéiste de la religion épurée des prêtres égyptiens ; ou bien encore la religion mystérieuse de Mithra, celle qui, selon Renan, aurait sans doute conquis le monde si le christianisme n'avait existé ? Aux trois premiers siècles après Jésus-Christ, l'influence de Mithra, le Dieu solaire, se retrouvait dans le monde : en particulier les initiations terribles des thaumaturges mithriates ont peut-être servi de modèles aux rites initiateurs des Soufites et des chefs de confréries musulmanes.

Le culte antique du tonnerre se retrouve dans la conception chyite d'Ali commandant aux éclairs ; le vieux mythe solaire d'Adonis, du soleil mourant et renaissant, du printemps succédant à l'hiver, c'est l'histoire d'Hossein, fils d'Ali, assassiné à Kerbela, et dont

(1) A. Kuenen, *Revue de l'Histoire des religions*, t. 6, p. 28-29. Depont et Coppolani, p. 101.

le sang donne sa teinte pourprée au ciel crépusculaire. C'est auprès de Kerbela, la mosquée du soleil construite à l'endroit où se trouvait Ali quand il arrêta l'astre lumineux, tel le Josué de la Bible.

En Egypte se continue le culte des serpents sacrés; de même en Oranie. Et ne faut-il pas voir dans la prédilection de certains ordres pour ces reptiles, la continuité des anciennes conceptions ? A la côte d'Ivoire, d'après le capitaine Adam, de l'Infanterie coloniale (1), survivrait le culte du bœuf Apis, apporté là par les grandes migrations venues de l'Est.

Le chat, dont ne parle jamais la Bible, est un animal révéré par les Musulmans. En Tunisie notamment (2) la multiplicité et la confiance des chats frappe le nouvel arrivant d'Europe. A Ben Gardane court la tradition suivante : Le chat a une âme comme l'homme. Il est musulman et fait ses ablutions en se tournant vers l'Orient ; s'il se tourne d'un autre côté, ce n'est qu'une erreur de sa part. Le chat ne doit pas manger de porc, et s'il en mange, le péché est pour son maître. Il ne doit pas manger les souris, animal immonde, et son maître doit lui enlever les bêtes tuées pour lui éviter un péché ; cependant en tuant les souris, le chat est agréable à Dieu. Le chat est susceptible de prendre la religion de son maître ; aussi ne pourra-t-on faire cadeau à un Roumi de jeunes chats que s'ils sont déjà bons Musulmans, ce qui se reconnaît à ce qu'ils font leurs ablutions. Si un Roumi possède un chat trop jeune, il est méritoire de le lui prendre pour le faire élever par une chatte

(1) Conférence faite à l'Ecole coloniale française de Neuchâtel, octobre 1918.

(2) Je tiens ces renseignements du médecin-major Millet-Horsin, correspondant du Muséum national d'Histoire Naturelle.

musulmane. Les chats qui vivent à l'état sauvage sont des infidèles : il est bon de les tuer, mais c'est être agréable à Dieu que de capturer les jeunes pour les élever dans la foi. Les chats errants qui, trop vieux pour chasser, se réfugient dans un douar, sont les envoyés de Dieu. On enterre le chat qui meurt ; on ne laisse pas le cadavre abandonné comme il se fait pour le chien (1). Les tirailleurs ne mangent jamais les chats et Sidi Catous revient souvent dans les chansons de marche des contingents tunisiens. En Orient également le chat est vénéré.

La raison de ce respect des Musulmans pour les chats est que le Prophète ordonna de protéger ces animaux utiles pour protéger les tentes contre les rongeurs et les serpents. Peut-être faut-il voir encore en cette tradition une réminiscence du culte jadis rendu au chat par les Egyptiens, vraisemblablement dans le même but utilitaire.

La survivance du passé se manifeste surtout dans le culte des saints. Aux Indes, certains personnages sacrés brahmaniques se sont mués en saints musulmans. Ces manifestations sont différentes de l'apparition des ascètes et des santons, chefs de confréries. Les deux mouvements procèdent l'un de l'autre et se sont aidés mutuellement, mais il est évident qu'il y a dans ces manifestations une survivance du polythéisme ancien dans le monothéisme islamique. En Afrique du Nord, le culte des saints « est l'enveloppe sous laquelle les restes survivants des religions vaincues se sont maintenus dans l'Islam » (2). C'est une des raisons pour les-

(1) Le Docteur Millet a même vu deux chats enterrés la patte droite de devant levée en l'air !

(2) *Muhammedanische Studien*, t. II, p. 275-378, Halle, 1890 ;

quelles les marabouts se sont si facilement implantés dans ces régions. Le fétichisme ancien se retrouve, en Afrique du Nord, où se rencontrent non seulement des marabouts-hommes, mais encore des marabouts-choses. Combien d'arbres, de rochers, de sources, auxquels les indigènes ont conservé leur caractère sacré pré-islamique ! L'Afrique du Nord est ainsi remplie de kerkours.

Le kerkour est une enceinte de pierres posées à même le sol ; au centre un arbre ou même quelquefois un pieu auquel s'accrochent des ex-voto, chiffons, lanières, cheveux, brins de laine, etc. Lorsqu'une enceinte de cette sorte contient une koubba (petite bâtisse à coupole), elle prend le nom de haouita. La légende veut que le kerkour soit hanté par des revenants, fantômes de gens ayant péri de mort violente. Ces mauvais génies sont nuisibles à ceux qui les rencontrent (1). Le passant doit jeter une pierre sur le kerkour, car l'entassement des cailloux empêchera le fantôme de sortir du sol. L'amoncellement des offrandes faites ainsi par les voyageurs finit par donner une masse croulante qui s'étale, gagne sur la piste... Le passant s'écarte, continue à jeter sa pierre... C'est alors le redjem (2).

Ces kerkours, ces arbres sacrés, ces sources, représentent des restes du paganisme ancien. De même que le christianisme accepta avec la qualité de saints les personnages révérés des Bretons, en les rebaptisant, ainsi l'Islam donna le nom de mzara à ces endroits vénérés, les toléra comme des lieux que l'on pouvait visiter; puis, après

E. Montet, *Le culte des saints musulmans*, p. 52. Paris, Geuthner, 1911.

(1) V. Mauchamp, *Sorcellerie au Maroc.*

(2) Consulter le tome I du *Marrakech* d'Edmond Doutté.

avoir converti les hommes, il accepta leurs croyances.

Le poisson est encore un signe traditionnel. Les Chrétiens l'avaient pris comme signe de reconnaissance. Or le poisson est le signe mystérieux d'anciennes associations et d'anciens rites. Ne retrouve-t-on pas dans le totétisme animal le poisson comme caractère distinctif des confédérations ? Déjà les invasions qui envahirent l'Afrique noire, aux temps mystérieux de l'histoire, marchaient en avant, venues d'Asie, sous le signe du lamantin, du poisson ! Ne serait-ce pas l'antique idée chaldéenne, orientale, de l'élément marin, source de toute vie et de toute civilisation? En tout cas, le culte du poisson, adopté par les Chrétiens, est passé chez les Musulmans. En Afrique du Nord, on voit, à l'entrée des maisons indigènes, une queue de poisson dessinée sur le mur, pour porter bonheur aux habitants. Et cette main de Fatma, dans laquelle on a voulu chercher des explications mystiques, philosophiques, peut-être serait-ce cette queue de poisson incomprise, transformée en une main aux doigts joints, au pouce écarté...

Rome avait déjà accepté dans son Panthéon les divinités locales. Mithra avait influencé les croyances locales. D'où que viennent les croyances solaires, importées d'Asie, venues d'Egypte, ou nées dans le pays, il semble que le soleil, auquel Mahomet a peut-être rendu hommage en ordonnant à son lever la prière du fedjer, fasse encore quelque impression sur les indigènes ; et comme souvent le culte des ancêtres semble uni à celui du feu, germe de la vie, créateur de la continuité de l'espèce, de l'effort, peut-être les lieux sacrés (mzara), sur lesquels l'indigène vient trancher la gorge à quelque mouton, à quelque poulet, déposer des ex-voto, servent-ils dans l'Islam de prétexte à l'antique croyance de la

terre fécondée par le soleil, des ancêtres nés et profitant de cette fécondation, transmission de toute force et de toute vie. D'ailleurs, le culte du passé se retrouve distinct en certains points. Les ancêtres sont encore honorés par les Mzabites qui, à certaines époques, se réunissent pour la zerda, sorte d'agapes.

La zerda, « réunion solennelle ayant un but religieux accompagnée d'un repas » (1), se fait en d'autres circonstances de la vie musulmane. Les saturnales, les fêtes champêtres de l'antiquité, existent encore sous le voile islamique. Les réjouissances à l'occasion du printemps ont dû être reconnues jadis en Syrie et en Perse par les khalifes, gardiens de l'orthodoxie. En Afrique du Nord, à l'occasion des semailles d'automne, à la fin des récoltes d'été, au solstice d'été — alors qu'en France s'allument les feux de la St-Jean, vieux reste du culte du feu, ou de Mithra, à la nouvelle lune — les Arabo-Berbères s'offrent des repas plantureux, font parler la poudre en des fantasias échevelées. De même à Taza (Maroc), pour les premières roses, au début du printemps, les habitants de la ville cessent tout travail, et fleuris des premières fleurs processionnent gaiement... Du même genre est la coutume qu'ont les bergers arabes à la canicule d'aller se baigner avec leurs troupeaux, à la mer ou au premier fleuve venu, fussent-ils même distants de soixante à cent kilomètres.

Le fameux carnaval des Riffains ne rappelle-t-il pas les antiques saturnales et la tradition suivante ne semble-t-elle pas un souvenir des anciens mystères célébrés à Rome, en Grèce, dans l'Inde ? A l'instar de peuples d'Asie-

(1) Depont et Coppolani, *op. cit.*, p. 114, note 1.

Mineure ayant subi l'emprise byzantine (1), certaines tribus marocaines pratiquent encore ce que leurs voisines nomment la nuit de l'horreur. A une certaine date de l'année — et dit-on, ceci se passe encore dans une casbah voisine de Taza dont les habitants mangent la chair du porc, et sont méprisés par les gens des autres fractions — hommes, femmes, enfants se réunissent dans une grande salle. Des rites mystérieux se déroulent, à l'issue desquels une sorte d'hystérie gagne les fanatiques. Lorsque les assistants, au milieu de hurlements, des danses mystiques, ont atteint le paroxysme de la surexcitation, la nuit totale se fait ; hommes et femmes s'accouplent au hasard... et, le lendemain, chacun retourne à ses occupations sans chercher à reconnaître son associé de la veille. Du même genre sont les cérémonies réservées aux seuls initiés, qui dans certaines sectes, livrent les femmes à l'impudicité lubrique des affiliés sous le prétexte de donner la maternité aux infécondes et autres raisons semblables. Mais ce n'est plus l'Islam qui est en cause ; il ne saurait être question de l'attaquer sur de tels sujets.

Il est tentant de penser qu'en Afrique du Nord notamment, les vieilles croyances ont laissé une empreinte durable. L'Islam n'a pas failli à la règle : au lieu d'être modifié par le nouveau venu, le continent africain a réagi : dans le moule où étaient venues déjà se perdre, se transformer tant de civilisations différentes, l'Islam a été également obligé de subir l'empreinte des temps passés.

Les génies. — La superstition ne s'attache pas seule-

(1) V. P.-J. André, *Les Ansarieh de Cilicie*, *Bulletin de l'Asie française*, Paris, juillet-août 1921.

ment aux mzara, aux kerkour, redjem, arbres, sources fétiches. Bien que la sorcellerie soit nettement condamnée par le Coran : « Celui qui croit à la sorcellerie donne un démenti et fait affront à 3.600 prophètes » (1), de nombreuses pratiques se retrouvent dans la médecine : les porte-bonheur, les envoûtements, toutes choses que le Moyen Age chrétien connut, et que l'instruction seule fait périr.

Le pouvoir des pointes se retrouve en Afrique du Nord. On connaît le geste contraire à la jettatura. Chez les Musulmans, la corne de gazelle est un préservatif contre le mauvais sort. — L'enfant nouveau-né a un pouvoir presque surnaturel. S'il est posé sur les genoux d'un humain sans que ce dernier s'en aperçoive, il ne peut qu'accéder aux demandes de celui qui lui a confié le bébé. — La vieille croyance française de l'œuf de coq se retrouve au Maroc. Si un coq reste pendant sept ans dans une basse-cour, il pond un œuf d'or dont il faut s'emparer sans tarder, car les génies le guettent ; avec lui, les trésors amassés par ces derniers peuvent être découverts par l'homme possesseur de l'œuf. Il n'aura qu'à le poser sur le sol ; s'il y a des trésors en dessous, la terre s'ouvrira.

Cette légende nous amène aux génies. Le Coran lui-même parle des anges, des génies ; mais les légendes qui courent le monde sur les esprits, les djinns, ont continué à subsister dans l'islamisme. Les génies se retrouvent dans tous les contes arabes, dans les prestigieuses Mille et une Nuits comme dans les derniers récits populaires. Il semble que cette croyance aux génies soit un merveilleux épanouissement de l'imagina-

(1) Mauchamp, *Sorcellerie au Maroc.*

tion orientale, qui aime à mêler le surnaturel à la vie de tous les jours. Les génies font partie beaucoup plus du folk-lore particulier à chaque peuple musulman que de la théologie islamique et c'est, semble-t-il, localement qu'ils doivent être étudiés.

L'intervention de toutes ces superstitions, sorcelleries, croyances, permet de comprendre ce que peut être le fanatisme dans le monde musulman.

Ce fanatisme ne sera plus l'exagération d'un sentiment unique, mais sera, dans les cas où il existera, un mélange d'idées, de conceptions, de sujétions souvent très difficiles à déterminer. Ainsi que nous l'avons montré déjà, le fanatisme musulman se montre le plus souvent non dans les individualités, mais dans les foules. Et ce résultat paraît bien être une des conséquences du particularisme introduit dans l'Islam par les confréries religieuses et par la survivance d'un état mystique dépendant des races, lesquels ne peuvent guère se faire jour que dans l'âme des foules.

CHAPITRE IV

LE FANATISME MUSULMAN

La guerre sainte pendant la guerre mondiale

Le fanatisme a certainement existé aux débuts de l'expansion islamique, mais pendant la guerre de 1914-18, pourquoi la proclamation de la guerre sainte par les Ottomans n'a-t-elle pas été suivie d'un soulèvement général ?

La lutte des Arabes contre les Turcs, l'accueil empressé fait par les habitants de La Mekke aux délégués musulmans de l'Afrique du Nord surprennent les non initiés qui se demandent pourquoi l'islamisme, représenté, semble-t-il, par le sultan ottoman de Turquie, n'a pas réuni, dans un seul élan contre l'oppresseur, tous les peuples soumis à sa loi. Bien plus, les Arabes musulmans soutiennent une guerre acharnée contre les Turcs, Musulmans comme eux. L'islamisme n'était donc pas le Tout unique qui pouvait soulever l'arme brandie séculairement contre les infidèles, la guerre sainte ? A ces différentes questions, voici ce que l'on peut répondre :

1° Le sultan ottoman de Constantinople se considérait comme le souverain, le pontife, en un mot l'imam de tout le monde musulman. Ce titre, son ancêtre Sélim Ier l'avait acquis en 1517 dans la ville du Caire du dernier membre de la famille des Abbassides, autrefois maîtresse du khalifat arabe et réfugiée à la cour

des rois mameluks d'Egypte. L'acquisition de l'Imamat devait, dans l'esprit des Turcs, leur attribuer le pouvoir spirituel et temporel réservé jusque-là au khalife arabe. Pleins de cette croyance surannée, les Allemands espérèrent sans doute, en entraînant les Ottomans dans la guerre mondiale, soulever à la voix de l'imam, héritier de Mahomet, toutes les populations musulmanes soumises à la France, à l'Angleterre, à la Russie.

Pour donner plus de force encore à cette voix, les Allemands et les Jeunes-Turcs, leurs fidèles, répandirent dans tout le monde islamique une série d'opuscules et de brochures en turc, en arabe, en persan, en arménien, en kurde, dont des millions d'exemplaires furent distribués gratuitement en Asie et en Afrique, notamment en Afrique du Nord, pour démontrer la nécessité de combattre les ennemis du khalife, donc du sultan de Constantinople, tout en ménageant les Alliés chrétiens de ce dernier.

Le 29 octobre 1914, était publiée à Constantinople la fetoua, ou texte sacré proclamant la guerre sainte contre l'infidèle. Quelques tribus répondirent à l'appel, comptant sur des butins prochains, mais en fait le monde islamique ne bougea pas. D'abord le parti jeune-turc, quoique à la tête du gouvernement, ne formait qu'une minorité ; ensuite les Arabes récusaient au sultan la qualité d'Imam.

2° Depuis une quinzaine d'années les Arabes avaient repris conscience de leur valeur, aidés en cela par la propagande active de l'Angleterre. Les généraux turcs s'épuisaient à réduire les révoltes « qui faisaient la tache d'huile dans les déserts, de l'Yémen aux rives du Golfe Persique » (1). En 1911 dans l'Yémen, l'imam

(1) *Revue hebdomadaire*, 18 janvier 1913, *L'intérêt de la France*,

Yahya, chérif (1) vénéré de Sana, assiégeait les Turcs dans cette ville qu'il avait enlevée en 1906. A la même date, un ancien élève de l'Université du Caire, le cheikh Idriss, au courant de la politique mondiale, menait à la lutte les tribus du nord de l'Yémen. Profitant de la guerre entre la Turquie et l'Italie, le chef se faisait accorder de nombreuses concessions par le pacha ottoman pour lui prêter son aide contre les attaques de la flotte italienne croisant dans la Mer Rouge ; il dut d'ailleurs venir ensuite à composition.

Il n'en reste pas moins vrai que les populations côtières de la Mer Rouge, retranchées dans leurs montagnes presque inaccessibles, ne furent jamais soumises réellement par les Turcs. De même, dans les déserts du centre de l'Arabie, les Bédouins n'ont jamais été positivement réduits. L'histoire de la secte religieuse des Wahabites prouve que les Arabes sont toujours prêts à entrer en lutte contre les usurpateurs ottomans de l'Imamat musulman. Les Bédouins qui sont entrés au service de l'Angleterre, en Mésopotamie et en Syrie, en plus de l'attrait du butin et des pillages, avaient sans doute la satisfaction d'assouvir de vieilles rancunes.

Bien plus : invoquant la communauté de race et rappelant la glorieuse histoire des Arabes de Syrie et de Mésopotamie aux temps des grands khalifes omméades et abbassides, le Comité national arabe, « dans son appel de tous les citoyens de la patrie arabe asservie aux Turcs, met en parallèle la grandeur et la prospérité

par G. Hanotaux. — V. le livre de Nezib Azoury bey, *Le réveil de la nation arabe dans l'Asie turque*. Plon, Paris, 1905 ; Eugène Young, *Les Puissances devant la révolte arabe*. Hachette, 1906.

(1) Descendant du prophète.

d'autrefois avec les humiliations et la misère d'aujourd'hui sous le joug ruineux de l'Osmanli » (1).

Telles étaient les tendances arabes avant la proclamation de la guerre sainte à Constantinople le 29 octobre 1914. A ces mouvements politiques répondit immédiatement l'appoint des chefs religieux (2).

Les Arabes n'obéirent donc pas au commandement ottoman. Si les sédentaires de l'Etat turc furent obligés de fournir des contingents, les nomades plus jaloux de leur indépendance, plus difficiles aussi à atteindre, restèrent indifférents à la fetoua. La plupart des Arabes se rallièrent complètement à l'action contre les Osmanlis, se joignirent aux Anglais et surtout à l'émir de La Mekke (3) qui représente, sinon le nouveau souverain spirituel de l'Islam arabe, tout au moins un roi arabe opposé au sultan turc et grâce auquel les Bédouins pensent continuer à vivre leur ère coutumière d'indépendance et de pillages.

Si ces Arabes, au fond peu croyants, comme s'en étaient rendus compte eux-mêmes Mahomet et ses successeurs, n'avaient pas répondu à la fetoua, peut-être était-ce la normale. Mais il existe dans l'Islam des sectes importantes, des ordres religieux au fanatisme bien connu qui auraient pu s'extérioriser de l'antique querelle de races entre Ottomans et Arabes.

3° Intolérance et fanatisme devaient d'après certains être sinon les caractères dominants de l'Islam, tout au moins ses conséquences naturelles.

On a souvent pris les Musulmans pour des fanatiques

(1) René Pinon, cité par Hanotaux, *Revue hebdomadaire.*
(2) Voir tome I, p.263, *l'étude sur la fetoua du Cheik hul Islam.*
(3) V. *Journal de Genève, La guerre en Arabie* (28 juin et 3 juillet 1918, signé L. S.).

aveugles poussés par leurs mahdis à ne rêver que sang et massacres pour chasser l'infidèle du monde islamique. Il faut comprendre que le Musulman a senti l'impossibilité de s'opposer à notre force ; il se contente de ne pas permettre l'emprise sur sa personnalité. Le Musulman reste à côté de l'Européen conquérant, mais si ce dernier ne touche pas à ses coutumes, à sa religion, le premier s'en remettra à Dieu qui a permis la défaite temporelle de son fidèle. Il est à remarquer que cette conception tend à changer depuis les succès diplomatiques des Kémalistes sur les Français (1921), succès que les Musulmans considèrent comme obtenus par la force.

D'ailleurs à l'origine de la doctrine islamique les conquérants musulmans n'imposaient même pas leur religion aux peuples soumis. « Les peuples rencontrés par les armées, dit M. de Castries, étaient mis dans la triple alternative ou de se convertir au Coran, ou de garder leur religion en payant un tribut, ou de s'en remettre au sort des armées. » Le prophète Mahomet n'avait d'autre but que de substituer le culte de Dieu unique à celui des idoles. Les détenteurs d'écritures saintes, Chrétiens et Juifs (1), trouvaient grâce à ses yeux. Le fanatisme pousse les adeptes d'une religion à convertir de gré ou de force, par tous les moyens, ceux qui ne croient pas comme eux : dans de telles conditions l'islamisme est plutôt tolérant. M. E. Mercier reconnaît que la tolérance est le fond de la doctrine islamique. De nos jours encore, les adorateurs d'un Dieu unique peuvent vivre en paix en terre musulmane arabe. L'Arabe se croit toujours d'une race supérieure à toutes

(1) Les Juifs furent persécutés plus tard. Voir tome I, p. 34, mais le statut des « Ahl Kitab » resta le même.

les autres, mais cette confiance en soi a une origine politique, provient du temps où les Arabes étaient les maîtres incontestés d'un monde.

Quant à la prétendue haine religieuse, au fanatisme auxquels certains ont voulu attribuer la responsabilité de la résistance et des révoltes que les Français par exemple ont eu à supporter en Algérie, M. Mercier fait encore justement remarquer que ce n'est pas sur ces causes qu'il faut faire reposer l'éclat des meurtres et des guerres. Il faut en voir l'origine dans les maladresses, les ordres blessants, les fautes administratives, ignorants des coutumes séculaires, dans les erreurs de tous genres qui n'ont pas manqué dans les débuts d'une politique non encore adaptée aux besoins indigènes. Les Anglais ont souvent eux aussi payé durement ces erreurs, comme dans la révolte des Cipayes de l'Inde.

A cause de ces fautes, réelles ou imaginaires, pour des raisons politiques ou personnelles à un agitateur follement ambitieux, des mouvements restreints se sont produits au moment de la guerre mondiale dans les territoires musulmans, français ou anglais. Mais ce ne furent que des agitations locales, lesquelles ne revêtirent jamais un caractère d'ensemble. Ces explosions sont naturelles chez des sujets qu'il est facile de traiter de fanatiques pour faire oublier ses propres erreurs, leur propre particularisme et leur amour de l'indépendance. Ces explosions n'ont pas une origine religieuse, ne sont pas du fanatisme ; elles ont des raisons presque uniquement politiques. Voilà pour le monde arabe. Il en est autrement en Asie Mineure où, comme nous l'avons montré dans le tome I, les Turco-Mongols n'ont pas continué à observer la primitive tolérance des Arabes. Pour des raisons politiques, ils ont voulu écraser les

particularismes qui les gênaient ; ils ont soulevé alors le fanatisme intolérant de leurs peuplades farouches contre les Arméniens, les Syriens, les Maronites.

4° De 1900 à 1910, on a souvent fait un épouvantail du fanatisme musulman. M. Dicey de Londres écrivait (1) : « Des Anglais ont fini par ouvrir les yeux et par reconnaître que les neuf dixièmes des fellahs d'Egypte se lèveraient contre eux s'ils avaient affaire au sultan, comme cela a failli se produire lors de l'occupation d'Akaba. Tout le bien que l'Angleterre a pu faire au pays sera compté pour rien le jour où l'Islam commandera. » *Le Bulletin de la Société de géographie d'Alger* signalait : « Il faut jeter un rapide coup d'œil sur le monde musulman, en particulier sur l'évolution qui s'y manifeste, évolution dont la gravité n'est pas soupçonnée en France. En effet, un chef à Stamboul, un cœur bien vivant à La Mekke, la ville sainte, des essaims d'adeptes vigoureux et prolifiques dans tous les pays du monde, une religion bien vivante, un fanatisme poussé à la folie, faisant luire aux yeux des Croyants l'espoir que le Coran deviendra la loi des mondes, voilà l'Islam ! »

Dans ces dernières années, l'on a fait justice de cet épouvantail suranné du fanatisme musulman et du soulèvement général du Croissant contre la Croix. Dans tout l'islamisme, sous l'apparent couvert de dogmes intangibles, il existe une multiplicité de sectes, un développement excessif de confréries religieuses rivales qui ont perdu de vue le but religieux primitif pour n'être plus en réalité que des associations politiques. Que chacune d'entre elles songe à reprendre un pouvoir temporel sous un prétexte religieux, c'est possible !

(1) *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1908, 2e semestre.

Il est même probable que les aspirations locales sont soutenues par la confrérie locale. Mais cette extension même des sectes, l'apparition du culte des saints locaux, des marabouts, ont tué l'unité primitive de l'islamisme, unité qui ne se reformera sans doute plus à la voix de quelque imam génial, puisque celui-là même sera contre-battu par les chefs des ordres rivaux. Mahomet avait prévu le danger lorsqu'il avait interdit les moines et les santons. Le maraboutisme a dispersé les efforts de l'Islam ; en outre, les puissances européennes jouent des ambitions opposées des hommes saints, et maintiennent ainsi dans leur division les Musulmans les plus croyants.

Et les masses populaires suivent bien plus les ordres de leurs santons qu'elles ne se préoccupent des dogmes originels du Coran. Ce ne sont plus des fanatiques auxquels l'on a affaire, mais ce sont des hommes soumis à toutes les passions politiques de l'heure. Le vrai croyant musulman ne parle jamais de religion, méprise uniquement ceux qui ne croient à rien, d'accord en cela avec les préceptes coraniques ; les lettrés, les grammairiens peuvent discuter à l'ombre des mosquées ou des zaouïas sur quelque point subtil de grammaire, commenter quelque verset douteux, ce ne sont pas eux qui pousseront les masses à la rébellion. L'ambition et l'esprit de domination seuls poussent certains au simulacre du fanatisme.

5° On a souvent pris pour du fanatisme ce qui n'est au fond que la tendance moderniste des Musulmans à prendre part eux-mêmes aux discussions administratives qui les touchent. Depuis que le Président Wilson a émis ses fameux principes, si les Musulmans ne réclament pas encore partout le « Self government », les gens instruits qui ne manquent pas dans l'Afrique du

Nord française revendiquent une plus large part dans la gestion de leurs intérêts sans perdre leur statut spécial de Musulmans vivant sous la loi française. Ils veulent se marier, hériter, etc., comme l'ordonne leur loi religieuse, intimement unie chez eux à la loi civile. Or la loi française, celle qui fait le citoyen français, a ses origines profondes dans la morale chrétienne, dissemblable souvent des ordonnances coraniques. Dans ces conditions, il faut comprendre que les Musulmans cherchent à trouver la meilleure formule pour vivre en harmonie avec ceux qui leur ont apporté un bien-être et un progrès différents de leurs conceptions primitives.

La haine existe certainement encore chez les Turco-Mongols ralliés par les Jeunes-Turcs. Peut-être existe-t-il encore dans les âmes musulmanes arabes ou berbères un vieux levain de haines contre le Chrétien conquérant, mais il faut avouer que ces indigènes africains qui ont versé sans compter leur sang sur tous les champs de bataille de la guerre mondiale, ont bien droit à quelques compensations, à un véritable crédit de loyalisme. Aussi l'année 1918 a-t-elle vu l'application d'un grand programme de politique indigène destiné à récompenser les Musulmans algériens de leur concours loyal et constant à la Métropole envahie (1). Ce geste de la France reconnaissante efface toutes les espérances conçues par l'Allemand, instigateur de la guerre sainte, et prépare pour l'avenir une seconde France industrieuse et féconde, « dans l'ombre chaude de l'Islam ». Et les nouvelles entreprises des Communistes, des Bolchevistes ne

(1) V. *Le Temps, Raymond Recouly*, juin 1918.
Le Journal de Genève, La France et l'Algérie, René Payot, 11 juillet 1918 ; *Le Journal des internés français*, n°s 18 et 20, *L'Afrique du Nord et la guerre*, Lucien Broche. Neuchâtel, 1918.

pourront faire oublier aux Arabes que leur réel intérêt se trouve dans une collaboration étroite avec la France.

Conclusion.

Le fanatisme n'a pu être réveillé dans la guerre sainte par suite des divisions islamiques. Le khan d'Afghanistan a essayé en 1920 de ravir au sultan de Stamboul son titre de Commandeur des Croyants.

Mais il ne faut pas confondre panislamisme, idée politique, germano-bolcheviko-kémaliste, avec l'Islam, idée religieuse ne comportant plus l'unité politique. Les concessions répétées que nous avons faites aux Kémalistes, et qui les ont logiquement amenés à se considérer comme nos vainqueurs, ont contribué à développer la politique panislamique qui menace aujourd'hui de Kaboul à Madras, de Tunis à Rabat : même au Maghzen de Rabat, en 1921, on évoquait l'Egypte et Fouad Ier. Nous avons laissé se constituer le bloc Berlin-Moscou-Angora qui finirait par nous écraser si nous ne prenions pas la résolution de le briser et de le dissocier, ce qui est pour nous une nécessité absolue. En cela nous sommes aidés par l'Islam lui-même.

L'Islam n'a pas échappé aux rivalités économiques qui divisent depuis longtemps l'Europe et l'Amérique. La croyance au Coran peut toujours permettre à un moment donné une union éphémère contre un ennemi commun, mais les rivalités et les dissensions reparaîtront bien vite, car elles sont fondamentales.

Les schismes qui ont séparé l'Islam en des branches diverses ont diversifié la doctrine, ont atteint — qu'ils le veuillent ou non — l'intégrité du dogme. Sous le couvert d'orthodoxie, le soufisme a orienté les âmes vers

les plus dangereux ennemis de l'unité islamique, vers les confréries religieuses devenues des associations dont les membres sont plutôt les esclaves de leurs chioukhs que les fidèles observateurs de la loi du Prophète.

Comme le spirituel et le temporel sont intimement unis dans l'Islam, tous ces groupements religieux eurent des visées politiques. Ils ont aidé, favorisé l'éclosion des mouvements nationaux chez les races converties. Les particularismes locaux se sont aidés des prétextes religieux pour revendiquer leur autonomie ; les aspirations locales se sont fait jour à l'aide des mahdismes, des ordres, des confréries. C'est pourquoi l'étude des schismes devait précéder celle des mouvements régionaux.

DEUXIÈME PARTIE

LES MOUVEMENTS RÉGIONAUX ISSUS DE L'EXPANSION ARABE

Chapitre V. — La Question arabe.
— VI. — L'Egypte et la Tripolitaine.
— VII. — L'Afrique du Nord et l'Islam.
— VIII. — L'Islam chez les noirs.
— IX. — L'Abyssinie.
— X. — Les sultanats de l'Océan Indien.
— XI. — Zanzibar et Madagascar.
— XII. — La Croisade des Epices.

CHAPITRE V

LA QUESTION ARABE (1)

Nous avons vu dans l'étude de l'expansion turco-mongole combien les Touraniens (2) avaient peu soumis les Arabes à leur suzeraineté. A partir de 1879, Sultan Abd ul Hamid chercha à trouver en Asie les compensations aux pertes subies par la Turquie en Europe. Il inaugura en Turquie et en Arabie la politique dite « des chemins de fer ». L'état ottoman est à base militariste : les voies ferrées doivent servir à porter rapidement les troupes de l'Empire sur les lieux où des minorités menacent l'intégrité du sultanat. Bien que construit sous le prétexte de conduire plus facilement les pèlerins vers La Mekke et Médine, le chemin de fer du Hedjaz était une arme de l'impérialisme ottoman contre les révoltes perpétuelles des Arabes. A l'instigation de l'Allemagne, le sultan avait organisé la Turquie en corps d'armées ; le 6e eut son siège à Baghdad, le 7e devait tenir Sanaa dans l'Yémen. L'Allemagne préparait par ces moyens l'ossature du Baghdad-bahn contre l'Angleterre.

Le gouvernement britannique avait depuis longtemps prévu ces tentatives germano-turques. Déjà, en 1812, des relations avaient été nouées avec les chefs arabes de la

(1) Lire la remarquable étude du Colonel E. Bremond : *L'intervention arabe et chérifienne dans la guerre* 1914-1915. Paris, 1920.

(2) Touran chez les écrivains arabes se dit par opposition à Iran et signifie tout ce qui se trouve au nord de l'Iran. C'est une ancienne terminologie persane.

péninsule. Des voyageurs britanniques avaient parcouru l'Arabie. Lord et lady Burton atteignirent même les oasis fermées des Wahabites au Nedjd. Depuis la défaite russe en Mandchourie (1905), l'Angleterre ne craignait plus dans le Proche Orient que l'Allemagne appuyée sur la Turquie. Dès cette époque, la Grande-Bretagne essaya d'organiser les Arabes d'Arabie contre les Germano-Turcs.

Déjà l'émir wahabite Ibn Saoud s'était allié au cheikh de Kouweit, allié du Gouvernement des Indes. Cet émir fonda contre les Ottomans dès 1904 un empire des confins de la Mésopotamie à ceux de la Syrie. En 1905 d'autre part les Yéménites infligeaient aux Turcs des défaites sévères. Les garnisons de l'Assyr et du Hedjaz furent bloquées par les Arabes.

A cette époque, se poursuivit un véritable réveil national arabe, appuyé par des publications en Europe. L'Angleterre soutenait sans doute en dessous le mouvement, car de cette époque, datent entre elle et la Turquie poussée par l'Allemagne les incidents de Kouweit dans le Golfe Persique et de Tabah sur la Mer Rouge.

En 1907, se produisit une accalmie. Le sultan de Stamboul reçut la délégation du Yémen et promit de ne laisser que quelques garnisons dans le pays. Les Ottomans ne devinrent d'ailleurs pas plus libres de circuler. Les révolutions jeunes-turques de 1908 à 1909 ne comblèrent pas le fossé entre Ottomans et Arabes. Les députés arabes firent toujours bloc avec les non Turcs, soutenant la politique des petites nationalités. Les Jeunes-Turcs saisirent bien vite cette mentalité des Arabes; et reprenant la politique d'Abdul Hamid, cherchèrent à turquiser l'Arabie ; ils interdirent de leur mieux les fonctions publiques aux Arabes, et tentèrent

d'extirper la langue arabe pour la remplacer par la langue turque.

De leur côté, les Arabes continuaient bien à faire la prière au nom du sultan de Stamboul, mais ils rêvaient le retour au khalifat arabe, voulaient en tout cas échapper au joug ottoman. C'est ainsi que, profitant de la guerre italo-turque, les Arabes du Yémen avec le cheikh Idriss nouèrent des relations d'amitié avec les Italiens. En vertu de ces relations, signale le colonel Brémond, les Italiens revendiquent l'Yémen comme une dépendance naturelle de l'Erythrée.

Les Anglais tiraient également parti de cet état d'esprit. Lord Curzon, vice-roi des Indes, inaugurait en 1912 et en 1913 cette politique d'alliance avec les chefs arabes dont les résultats devaient se manifester pendant la guerre mondiale.

Il faut avouer d'ailleurs que les Jeunes-Turcs opéraient bien maladroitement. Par exemple en janvier 1913, l'assassinat au nom d'Enver pacha, du ministre de la guerre ottoman francophile, Nazim pacha, et le mouvement terroriste qui s'en suivit suscitèrent en Syrie une véritable révolution en faveur de l'autonomie provinciale.

Les Jeunes-Turcs, diminués par leurs revers dans la guerre balkanique, furent effrayés par le séparatisme menaçant. En juillet 1913 ils traitèrent à Paris avec les délégués arabes. La reprise d'Andrinople par les Turcs redonna confiance à ces derniers qui refusèrent de tenir leurs promesses. En août 1913 cependant, le comité Union et Progrès fit de nouvelles promesses :

1° Emploi de l'arabe dans les fonctions publiques.

2° Nomination de trois ministres de race arabe dans le gouvernement.

3° Attribution aux Arabes d'un certain nombre de sièges de députés et de sénateurs.

Naturellement les Jeunes-Turcs manquèrent encore une fois à leur signature. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les Arabes marchèrent aux côtés des Alliés contre l'Allemagne et la Turquie dans la guerre 1914-18. La guerre pour eux ne faisait que s'étendre.

Le grand chérif de La Mekke, Hussein, était en fonctions depuis 1909. Pour bien montrer la mentalité islamique, laquelle n'est jamais satisfaite d'une victoire de Chrétiens sur des Musulmans, il est bon de signaler que cet Hussein apprenant l'entrée des Anglais à Baghdad s'écria : « C'est un désastre » ; Hussein n'a jamais été turcophobe. Il s'est montré ennemi des Jeunes-Turcs, mais a toujours témoigné la plus vive admiration pour Abd ul Hamid.

C'est autour de cet Hussein que se concentra la résistance arabe. La Grande-Bretagne fut représentée près de lui à Djeddah par le lieutenant-colonel Wilson, gouverneur de la province de la Mer Rouge (Red-Sea à Port-Soudan), qui était venu en cette ville comme chef du Pilgrimage office. Le colonel Lawrence, qui s'attacha si fortement à la politique arabe et devint célèbre depuis, était un professeur d'Oxford qui avait depuis de longues années exécuté des fouilles archéologiques à Palmyre. Il y reprenait les traditions de Lady Stanhope (1) et s'était lié avec les Arabes, en particulier avec Faysal. Lawrence s'est montré francophobe, ou plutôt très colonial anglais. Il n'avait aucune sympathie pour sir Mark-Sykes, le meilleur connaisseur de la Turquie,

(1) Lady Stanhope, sœur de Pitt, s'était installée au Liban, et s'était vers 1812-13 créé une grosse influence dans la région. Elle fit échec à Lascaris, l'envoyé de Napoléon Ier en Orient pour ouvrir la route des Indes.

riche financier francophile, dont les égards pour la France étaient mal vus de ses compatriotes coloniaux.

L'émir Hussein, malgré les avances faites par les Britanniques, lesquels payaient davantage et étaient sur place, montra toujours à la mission française une sympathie profonde, cherchant ainsi à maintenir son indépendance par une attitude égale envers les grandes puissances. Le colonel Brémond, chef de la mission française, en profita pour prendre sur l'émir une réelle influence, et fit exécuter avec succès par nos ressortissants les pèlerinages à La Mekke de 1916 et de 1917.

Enver pacha craignait la valeur de l'émir Hussein : aussi fit-il à Constantinople nommer contre lui Grand Chérif de La Mekke, le chef de la famille chérifienne des Aoun, rivale d'Hussein, Haïdar pacha, complètement rallié aux Germano-Turcs.

Le 10 juin 1916 les hostilités commençaient officiellement. Les Turcs étaient obligés d'évacuer le Hedjaz, mais avaient montré le peu de développement de leur sens religieux en bombardant la kaabah de La Mekke. Par contre les Ottomans se maintenaient à Médine.

Le grand chérif de La Mekke lançait des proclamations dénonçant les tromperies et la mauvaise foi des Jeunes-Turcs. Pour répondre aux aspirations des Arabes, il se faisait proclamer malik el arab, roi des Arabes. L'Angleterre lui reconnut ce titre de malik après de longues négociations, mais lui refusa la qualification de Djellala, majesté. La France accorda satisfaction au Malik sur les deux points ; mais les deux puissances européennes lui dénièrent la qualité de roi des Arabes et ne lui reconnurent que celle de Roi du Hedjaz.

Les troupes arabes conduites par l'émir Faysal ne menèrent évidemment pas la grande guerre contre les

Ottomans ; cependant elles gênèrent considérablement les Germano-Turcs par leurs raids et leurs razzias.

A la conclusion de l'armistice avec la Turquie (octobre 1918), Faysal reçut au même titre que les Anglais et les Français une zone des territoires turcs occupés à administrer : ce furent les gouvernements de Damas et d'Alep, toujours sous le haut commandement du maréchal Allenby (1919). C'est de cette époque que datent les premières frictions entre Français et Chérifiens.

Les Arabes comptaient sur la formation d'un Etat arabe, allaient même jusqu'à revendiquer la Cilicie sous le prétexte que ce pays comprenait un grand nombre des leurs (ansarieh) (1). Il est probable que les agents britanniques ne se montrèrent pas toujours disposés à mettre de l'huile dans les rouages ; toujours est-il que le malentendu devint tel entre les Chérifiens rappelant les promesses faites et les Français forts des accords de 1916, qu'une colonne fut jugée indispensable. En 1920, le général Gouraud marchait sur Damas et détrônait Faysal, lequel venait de se faire nommer roi.

Les Anglais avaient laissé faire la colonne mais protestèrent contre l'expulsion de Faysal. Fidèles à leur politique implacable de dresser le monde arabe contre le monde touranien, les Britanniques recueillirent Faysal et le nommèrent roi de Baghdad. En même temps son frère Abdullah recevait la Transjordanie. Il est certain que le mouvement arabe si bien disposé pour nous devint ainsi francophobe.

Or si l'on considère une carte du monde musulman, il est facile de constater que nous sommes dans l'axe du monde arabe, et que le mouvement turc n'est pour nous qu'un mouvement périphérique. Entre l'amitié

(1) Sur les Ansarieh voir P. J. André, *Les Ansarieh de Cilicie*, dans *l'Asie française*, juillet-août 1921.

turque et l'amitié arabe, il semblait préférable de choisir l'amitié arabe. L'hostilité chérifienne a eu comme contre-coup immédiat de fermer aux Musulmans français le pèlerinage de La Mekke, car le roi Hussein a naturellement pris fait et cause pour son fils. Cette situation ne saurait se prolonger sans danger pour nous, car le pèlerinage est indispensable aux Musulmans.

Les Britanniques ont cherché à pousser plus loin leur politique d'emprise ; il leur apparut désirable de reformer le khalifat arabe au détriment du khalifat ottoman institué par droit de conquête. Mais ce n'est pas chose facile : d'après les principes islamiques, l'ijma ou consentement universel est nécessaire pour la désignation du khalife dans la famille du Prophète en l'absence de tout facteur héréditaire. C'est pourquoi fut essayée la réunion d'un Congrès islamique à La Mekke pour désigner le khalife arabe. Cette tentative a l'air d'avoir échoué, car les Musulmans ne peuvent supporter une immixtion étrangère dans les affaires religieuses. Il est à remarquer d'ailleurs que Moustafa Kémal n'a pas mieux réussi dans sa réunion de Congrès islamique.

La situation est telle : quoique déconsidéré, le sultan ottoman reste le khalife, parce que la Turquie est le dernier grand Etat libre musulman. Sa déconsidération se montre en ce sens qu'en Afghanistan comme en Arabie, les princes tentent de revivifier le titre de Commandeur des Croyants. Gardons-nous d'agir dans un sens ou dans un autre. Les Musulmans seuls ont qualité pour désigner leur khalife ; toute action de notre part dresserait vraisemblablement contre nous même nos amis d'Islam. Bornons-nous à constater l'hostilité entre Turcs et Arabes, et l'éveil des particularismes nationaux dans tout le monde musulman.

CHAPITRE VI

L'ÉGYPTE ET LA TRIPOLITAINE

I. — L'Égypte.

L'Egypte pharaonique, romaine, byzantine, fut une proie facile pour l'Islam. En 639, un des lieutenants du khalife Omar, Amrou ibn el As, pénétra dans la vallée du Nil. L'Egypte était alors un pays mal administré, ravagé par les discussions religieuses, ruiné par les exactions des légats impériaux byzantins. Aussi, comme en Syrie, la population accueillit favorablement les envahisseurs. La conquête fut rapide : les Arabes se mirent immédiatement à l'œuvre ; ils apportaient en effet avec eux une civilisation originale. La lettre par laquelle Amrou fit hommage de sa conquête au khalife est une pure merveille.La justice avec laquelle les Arabes administrèrent le pays et le relevèrent de ses ruines déterminèrent de nombreuses conversions à l'Islam, rallièrent les Egyptiens à leur domination, tant et si bien que l'Egypte prit le caractère complet d'un pays arabe. La langue arabe devint sans heurts la langue de tous (1) ; l'architecture elle-même s'arabisa.Il est vrai

(1) Les Coptes chrétiens, descendants des anciens Egyptiens, ont conservé la langue pharaonique jusqu'au commencement du XIXe siècle ; ils la parlaient encore en partie à l'époque de Bonaparte : c'est ce qui a permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes en utilisant leur vocabulaire. Actuellement les Coptes parlent arabe, leur langue propre n'ayant plus que le caractère de la langue sacrée. Dans le mouvement actuel les Coptes chrétiens se sont unis aux Musulmans, quoiqu'avec peu d'ardeur.

que de nombreuses tribus arabes vinrent s'établir dans l'Egypte dont la population avait été réduite par les guerres et aidèrent ainsi à l'islamisation de la région. Néanmoins l'Egypte présente un rare exemple d'assimilation au conquérant. Depuis lors, l'Egypte est demeurée un pays arabe.

L'Egypte fut d'abord une province de l'empire ommeyyade, puis de l'empire abbasside. Au IXe siècle, elle devint Etat indépendant avec les Fatimides chyites venus de Tunisie (1). La puissance des Fatimides d'Egypte battit en brèche celle des khalifes de Baghdad. Lorsque ces souverains furent renversés par l'invasion mongole (prise de Baghdad, 15 décembre 1055), le dernier émir des émirs El Malik Er Raïm s'enfuit ; son vizir Basasiry, pour sauver le khalifat arabe, proclama la déchéance des Abbassides et reconnut comme khalife le Fatimide El Mostansir. Mais Toghrul Beg réduisit bientôt à néant cette tentative : les Fatimides durent renoncer au khalifat. D'ailleurs en Egypte le pouvoir passait presque aussitôt à la dynastie des Eyyoubites (1171-1254) avec le Kurde Salah ed din (Saladin).

Les Eyyoubites contribuèrent largement à la prospérité de l'Egypte. Ils protégèrent et développèrent les industries nationales, favorisèrent un grand commerce avec la Grèce et la Syrie. Le riz que les Arabes avaient introduit dans le Delta faisait la base des exportations avec les épices venus de l'Orient.

Cette prospérité musulmane fut gênée par les Croisades qui eurent lieu contre les Fatimides et les Eyyoubites (2). La chrétienté ne trouva pas devant elle les armées innombrables de l'Islam. Les rivalités des gou-

(1) V. *Histoire de l'Afrique du Nord*, Chapitre VII.
(2) V. *La Croisade des Epices*, Chapitre XII.

verneurs, l'incapacité et la faiblesse des khalifes dans leur capitale de Baghdad d'où ils assistaient impassibles à la préparation des invasions turco-mongoles, empêchèrent la concentration des Musulmans contre les Croisés. Cependant à part la prise de Damiette par saint Louis en 1250, les Chrétiens ne purent cependant pas grand'chose contre l'Egypte.

En 1254 la dynastie mameluk remplaça la dynastie eyyoubite. Les sultans mameluks rendirent un grand service au monde occidental en écrasant à plusieurs reprises les Mongols qui envahissaient l'Afrique à son tour. Sous les Mameluks, l'Egypte reste une grande puissance commerciale ; mais au début du xve siècle « le sultan Bours beg interdit à ses sujets le commerce des produits de l'Inde ». Son but était de faire un monopole d'état afin de tirer de ce commerce des bénéfices plus considérables. Il tarit par cette imprudence la source la plus claire de ses revenus. Les négociants francs limitèrent en effet leurs achats au strict nécessaire. Ce fut le début de la décadence de l'Egypte comme puissance de transit entre l'Orient et l'Occident. La découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance fit le reste. Sur le conseil des Vénitiens jaloux des Portugais, les Mameluks envoyèrent des flottes dans l'Océan Indien, mais furent battus.

Vaincus sur mer par les Portugais, les Mameluks le furent sur terre par les Turcs, héritiers des Mongols. Toman bey fut écrasé par Sélim Ier qui en 1512 fit de l'Egypte une province ottomane. A cette époque commençèrent la désorganisation et l'appauvrissement de l'Egypte : les beys et les fonctionnaires turcs ne cherchant qu'à faire rapidement fortune, laissaient les canaux s'ensabler et le pays sans travaux publics. L'adminis-

tration turque ne réussit pas à l'Egypte qui perdit en peu de temps les résultats de la sage organisation arabe.

En s'emparant du Caire (1517), Sélim Ier trouva à la cour des Mameluks le dernier descendant des Abbassides. En effet, lorsqu'Oulagou Khan se fut emparé de Baghdad et eut fait étrangler le dernier Abbasside régnant, un descendant de l'avant-dernier souverain était allé chercher refuge au Caire; Sultan Beïbars l'avait accueilli et fait proclamer khalife sous le nom d'El Mostansir. Ses successeurs, au nombre de seize, héritèrent de ce titre illusoire et restèrent sans influence en Egypte. Sultan Sélim, réalisant la pensée de Tamerlan, s'empara du khalife qu'il emmena avec lui, et lui acheta son titre. C'est ainsi que le khalifat passa des Arabes aux Ottomans. Les Turcs prirent par la force la qualité héréditaire d'imam réservée à la descendance du Prophète. Malgré le transfert du dernier khalife, le Caire, après la conquête turque, resta le centre de l'enseignement théologique musulman avec la mosquée d'Al Ahzar, tandis que Constantinople prenait sa place et celle de Baghdad comme capitale politique de l'Islam.

Depuis lors, l'histoire de l'Egypte fut celle d'une province turque. L'expédition de Bonaparte chassa un instant les Ottomans de la vallée du Nil, mais en 1801 une armée anglaise restaura les Turcs. Les querelles qui suivirent se terminèrent par l'arrivée au trône d'un Albanais, Méhémet Ali (1). Cet aventurier de génie, par des guerres successives, voulut reformer un empire d'Orient puissant, soutenu par la France, et ce fut là un

(1) Il est utile de rappeler la présence de Sebastiani à Constantinople en 1805, et que l'insistance des Anglais à vouloir rester en Egypte amena la rupture qui fut le début de la fortune du Mameluk albanais Méhémet Ali.

célèbre épisode de la Question d'Orient. L'Angleterre et la Russie tenaient au maintien de la Turquie ; la France dut abandonner son protégé. Malgré les victoires de son fils Ibrahim qui parvint devant Constantinople, Méhémet Alid dut se contenter du khédivat d'Egypte. L'Egypte redevenait du moins un Etat.

Le successeur de Méhémet Ali, Ismaïl pacha, fit appel à la France et à l'Angleterre. L'on peut dire même que la France avait une situation privilégiée en Egypte, où ses éducateurs, ses savants tenaient la première place. Mais en 1882, l'Angleterre fut seule à fournir au khédive régnant l'appui de ses troupes contre des insurrections ; depuis, les soldats britanniques n'ont plus quitté l'Egypte ; peu à peu les Anglais ont remplacé les Français, si bien qu'en échange de la reconnaissance de ses droits sur le Maroc (1905), la France a dû admettre en fait le protectorat de l'Angleterre sur la vallée du Nil.

Depuis 1914, date à laquelle Abbas Hilmi resta à Constantinople près des Turcs, il n'y a plus de khédive en Egypte, mais un Sultan. Le Sultanat d'Egypte fut proclamé pour rendre définitive la rupture politique et dissoudre les liens entre le khalifat et l'Egypte. Le 1er sultan fut Hussein Kemal Ier ; le prince régnant actuel est Fouad Ier.

Cependant il ne semble pas que les Anglais aient réussi à s'attacher les sympathies égyptiennes. L'accueil réservé par les Egyptiens aux Senoussistes pendant la guerre mondiale, la nécessité pour les Anglais de remplacer le khédive, les émeutes d'Alexandrie et du Caire sont autant d'indications contraires. Il ne semble pas non plus que les Egyptiens aient beaucoup pardonné aux Britanniques les « Labour Corps » où des milliers d'Egyptiens ont travaillé sous le fouet pendant la guerre.

En outre le président Wilson en écrivant les quatorze

points de son projet de paix n'avait sans doute pas prévu quelle arme il donnait au monde musulman, et les plénipotentiaires alliés n'avaient sans doute pas prévu en les acceptant, quelles conséquences allaient découler de cette utopie généreuse évidemment, mais peu en harmonie avec les réalités présentes. Le progrès doit découler d'une évolution, et dans le monde colonial doit être la résultante d'un bienfait du gouvernement mais non pas un apport de l'extérieur.

Quoi qu'il en soit, le nouveau khédive d'Egypte, appuyé par tout son peuple, sut faire comprendre au gouvernement britannique que le pays réclamait son autonomie. Le maréchal Allenby, commandant les forces alliées en Syrie-Cilicie, rentra au Caire en 1919, à la suite de l'accord franco-anglais au sujet du Levant, et remplaça sir Reginald Wingate comme Haut-Commissaire en Egypte. Une commission spéciale fut envoyée d'Angleterre sous la présidence de lord Milner (1919-20) pour étudier les moyens de faire concorder les aspirations locales avec les besoins du Royaume-Uni. Cette commission termina ses travaux (août 1920) sans grand succès. Mais quand bien même une entente serait actuellement réalisée, il n'en reste pas moins vrai que la suprématie anglo-saxonne a été touchée. Il est probable que les Egyptiens sont encouragés par les Allemands et les nationalistes turcs. Il est à noter également que Fouad Ier est officier italien et fut candidat au trône d'Albanie pour le compte de l'Italie ; même livrés à eux seuls, il est hors de doute que l'autonomie locale sera de plus en plus réclamée par les Musulmans locaux et qu'ils obtiendront leur « self government ». L'emprisonnement du leader égyptien Zaghloul pacha et les démonstrations qui suivirent ont montré que tout le peuple égyp-

tien s'est rangé derrière ses chefs. Les Anglais se maintiennent par la force, mais en terre d'Islam la force est bien, à condition de n'être qu'une sanction. La force ne doit pas empêcher la politique d'entente. Comment les Anglais sortiront-ils de cette situation dangereuse, surtout maintenant que les prétendues victoires de Moustafa Kémal ont redonné confiance à l'Islam ! Beaucoup de sang sans doute coulera avant que la question égyptienne ne soit réglée. Nous avons tout intérêt à ce qu'elle le soit rapidement, car notre monde musulman suit d'un œil attentif ce qui se passe dans le Proche Orient.

Cependant la politique avisée du maréchal Allenby semble avoir rétabli provisoirement la paix : le maréchal a pu faire reconnaître par le Gouvernement de Londres la constitution en Egypte d'une sorte d'Etat indépendant, Etat dont les Britanniques gardent le contrôle au point de vue militaire et économique. La politique implacable de l'Angleterre dans le Proche-Orient s'explique facilement : le sol de l'Angleterre ne produit pas suffisamment pour nourrir les Anglais ; pour ces derniers la route des Indes représente « la route du boulanger » ; quiconque se dressera sur cette route devra être écarté. Si l'on veut bien se rappeler ce concept, on s'expliquera facilement les apparentes contradictions de la politique anglaise en Orient et leurs conséquences.

II. — La Tripolitaine (1).

Les Italiens sont débarqués à Tripoli en automne 1911 ;

(1) Je remercie le Colonel Brémond d'avoir bien voulu me confier ses notes sur la Tripolitaine et tiens à rendre hommage à ce parfait connaisseur des choses musulmanes.

ils ont commencé, par la proclamation d'octobre 1911, à promettre aux indigènes les mêmes droits qu'aux Italiens. Ils promettaient également aux Tripolitains qu'ils seraient gouvernés par l'intermédiaire de leurs chefs.

Le décret royal du 5 novembre 1911, contrairement à cette promesse, a placé la Lybie (Tripolitaine et Cyrénaïque), sous la souveraineté de l'Italie, faisant des Lybiens des *sujets italiens* (Décret du 6 avril 1913).

Depuis le traité de Lausanne (1913), l'Italie a suivi en Lybie la politique de conquête et d'occupation coloniale habituelle qui l'a menée à Ghadamès.

Mais en 1915, une révolte générale balaya sa domination, bloquant les Italiens dans Tripoli, Homs et Zuara.

Après la guerre de 1914-18, l'Italie amena près de 80.000 hommes en ces régions, mais par suite de l'anarchie intérieure, dut les réembarquer sans avoir rien fait.

Un décret royal du 1er juin 1919 (statut tripolitain) accepta la situation ; les Tripolitains devinrent *citoyens italiens* avec les mêmes droits que les *citoyens italiens métropolitains*. Un décret du 1er novembre 1919 étendit cet état de choses à la Cyrénaïque.

Les *citoyens italiens* élisent au suffrage universel et direct un député par 20.000 habitants, pour 4 ans.

Il y a 48 députés en Tripolitaine (population réelle : 600.000 habitants dont 10.000 Européens et 16.000 Israëlites). *Le Président doit être Musulman* !

Les nouveaux citoyens *ne doivent pas* le service militaire.

Le Parlement vote les lois, les impôts directs et *nomme* les fonctionnaires, y compris les cadis.

Le Sénat et la Chambre de Rome ont sanctionné ces incroyables décrets.

On se trouve à présent dans la situation suivante :

En Cyrénaïque le souverain est Seyyid Idris, grand cheikh des Senoussia, qui va à Rome fréquemment.

En Tripolitaine, les Musulmans arabes ont détruit les Berbères ibadites du Djebel Nefouça, qui s'étaient alliés aux Italiens : les Italiens n'ont à peu près rien fait pour les en empêcher.

Il s'est réuni à Garian un congrès arabe (les Berbères en sont exclus, c'est-à-dire la majorité de la population) qui a eu une attitude peu amicale pour les Italiens.

Ceux-ci n'occupent que Tripoli, avec Tadjourah et Aïn Zabra comme avancées, Homs et Misrata, lequel vient d'être réoccupé. La garnison de Garian a été prise (150 hommes) et vient d'être rendue moins 12 officiers gardés comme otages.

L'Italie semble vouloir revenir ces temps-ci à la manière forte, et a fait réoccuper Misrata-Marine.

L'Italie ne veut pas faire la conquête de la Lybie, trop pauvre. Elle laisse toute liberté aux chefs indigènes, avec le droit de se servir du drapeau italien, bien qu'elle n'ait aucun moyen de contrôle ou d'action ; ce qui amènera des difficultés évidentes avec les Français de Tunisie ou du Tchad et les Anglais d'Egypte.

Elle se propose par cet acte de libéralisme, qui marque son impuissance, d'attirer à elle toute l'opinion musulmane.

Le député G. Sanarelli (*Illustrazione Coloniale*, août 1919) écrit :

« L'orgueil de race des Anglais et des Français ne leur permettra jamais de concevoir quelque chose de semblable à la tutelle de la liberté arabe que nous avons promise en 1911 et qu'aujourd'hui finalement nous avons commencé à réaliser (après 8 ans d'impuissance)...

Ce qui devra unir les deux nations italienne et arabe, ce sera le programme politique vraiment islamique de la lutte contre le désert au moyen de grands travaux hydrauliques consistant à dériver vers le Nord par un nouveau Nil, l'eau des lacs équatoriaux (1). »

L'Italie espère des compensations orientales ; son rêve est de se faire la servante du panislamisme et d'en tirer sans frais les profits.

La France a montré dans l'Afrique du Nord la vraie politique à suivre. Elle s'est laissée entraîner en Orient par l'exemple de l'Italie. Lionello de Benedetti a répondu à ces rêves illogiques : « Comment les indigènes peuvent-ils croire que nous soyons les défenseurs qualifiés des droits des Musulmans dans le monde des nations, *alors que nous n'arrivons pas seulement à nous faire respecter d'eux-mêmes dans notre propre colonie, dans un territoire soumis à la souveraineté italienne* ? » (Lo Statuto della Tripolitania e della Cirenaica).

Le danger des rêveries italiennes, c'est qu'elles sont basées sur la fin des colonies européennes en pays musulman à bref délai. Au premier soulèvement, d'ailleurs, tout leur château de cartes s'écroulera, puisqu'ils sont hors d'état, de propos délibéré, de se défendre. C'est le retour pur et simple à la situation des puissances chrétiennes vis-à-vis des pirates barbaresques ou ottomans avant 1815 : on sait ce qu'elle a été. L'Italie elle-même s'en rend compte et maintenant que sa désorganisation sociale s'atténue, elle recommence à sentir la nécessité de faire sentir sa volonté en Tripolitaine : ce qu'elle y a fait de 1915 à 1921 est un simple défi au bon sens, et elle y a gaspillé en utopies des sommes plus élevées

(1) *Une Mission en Tripolitaine*, par Camille Fidel.

que celles qui auraient été nécessaires pour obtenir un résultat sérieux (1).

Actuellement, l'Agence Reuter publie :

Malte, 22 mai 1922.

Les Italiens ont déclanché en Tripolitaine une grande offensive contre les Arabes rebelles. Les forces italiennes sont composées principalement, semble-t-il, de levées locales, d'Erythréens, renforcés par quelques régiments italiens. Les opérations sont sous la direction du général Badoglio. Les Italiens emploient de nombreux avions de bombardement et infligent par ce moyen de lourdes pertes à l'ennemi. »

Tôt ou tard, une réaction semblable devra se faire en Orient, et il faut rendre cette justice à la politique anglaise qu'elle aura été la seule à ne jamais se laisser leurrer par d'autres espoirs.

(1) Il est à noter que le cheikh Idriss, grand chef apparent des Senoussis, suit toujours les directives du Grand Senoussi parti en Turquie pendant la guerre mondiale et actuellement en liaison directe avec Moustafa Kemal et Enver pacha.

CHAPITRE VII

L'AFRIQUE DU NORD ET L'ISLAM

Introduction. — L'Afrique.

Le premier passage des Arabes musulmans d'Asie sur la terre d'Afrique eut lieu sous le règne du khalife Omar (634-644). Commandés par Amrou ibn el As, ils traversèrent la vallée du Nil, atteignirent la Cyrénaïque, parvinrent au sud à la Nubie, et dans l'Est à la contrée nommée par eux Afrikya ou Ifrikya.

Le mot Afrique viendrait, dit-on, des Berbères Awrigha (Africani ou Afri), qui habitaient le territoire de Carthage et dont le nom fut appliqué par les Romains non seulement à la province qui fut leur première conquête en Afrique, mais par extension au continent tout entier. Les érudits européens et arabes ont de tous temps cherché l'origine du mot Afrique. M. Auguste Cherbonneau donne une hypothèse séduisante, s'arrêtant à l'assertion de Suidas qui reconnaît en Africa l'appellation primitive de Carthage : Καρχηδὼν, ἡ καὶ Ἀφρικὴ καὶ Βύρσα λεγομένη ! « Le sens est dès lors emprunté à l'idiome phénicien, et le vocable sus-mentionné désigne une colonie détachée, un établissement séparé de Tyr (1). » De même que les Romains étendirent au continent le nom de la province de Carthage, de même firent les Arabes en appelant

(1) Aug. Cherbonneau, *Revue de Géographie*, 1880, II, p. 313. Consulter V. Garnier, *Anthologie, L'Afrique*.

Afrikya ou Ifrikya, les territoires dépendants de l'ancienne Africa. L'Ifrikya des auteurs musulmans comprend d'après les dénominations actuelles, les régences de Tripoli et de Tunis, la partie orientale de l'Algérie jusqu'à Miliana, l'Egypte dont l'histoire est unie à celle de l'Asie Mineure, restant à part. Le Maroc actuel, ou Maghreb el Aqça, c'est-à-dire le Couchant le plus éloigné, ne fut jamais soumis par les Arabes et resta la forteresse de la race berbère.

La nation berbère avant l'islamisme.

1° *Ethnographie et religion.* — Quelle est cette race berbère dont le renom d'indépendance, de fierté, d'opiniâtreté, s'est conservé jusqu'à nos jours ? Quelle est cette nation dont l'histoire, d'après Ibn el Khaldoun, est celle de l'Afrique du Nord, cette race qui, sur les pentes de l'Atlas marocain, s'oppose encore à l'avancée de nos soldats ?

On ignore trop souvent dans le public quels sont les groupements ethniques qui se sont fondus dans le creuset de l'Afrique du Nord.Pour ceux qui ne se sont pas livrés un peu à l'étude des Musulmans d'Afrique, Turcs, Arabes, Berbères, Maures, sont des désignations sans valeur propre, alors qu'au contraire ces dénominations recouvrent des types, des peuples bien différents. En dehors de conquérants musulmans arabes, turcs, bien d'autres envahisseurs les ont précédés, les ont accompagnés, les ont suivis dans le bassin méditerranéen. Passant rapidement comme un flot destructeur, ou s'installant dans les régions conquises, ces peuples ont laissé des traces en Afrique du Nord.

S'il existe une région dans laquelle les mouvements migrateurs ont agi sur l'ethnographie locale, c'est sans nul doute en Ifrikya, au Maroc, où se rencontre une mosaïque de types ethniques, résultant de la juxtaposition et du contact des races.

Jusqu'à nos jours, on a basé l'étude de l'ethnographie sur les diversifications des types physiques, crânes plus ou moins allongés, arrondis, poils, cheveux de différente couleur, pigmentation, structure et autres caractères purement matériels. Ces bases étaient sans nul doute suffisantes à la limite de la préhistoire et de l'histoire, lorsque les types ne s'étaient pas encore mélangés, lorsque les cerveaux de l'humanité apprenaient encore à penser, bégayaient en des embryons de phrases des embryons d'idées. Mais à l'heure actuelle, il serait peut être nécessaire d'appliquer une autre classification, tenant compte du moral,du mental pour la création d'un nouveau type ethnique. En effet les idées, les mœurs, les coutumes, la langue, la religion, modifient lentement, mais inéluctablement, un type déterminé, lorsqu'il se trouve en contact avec un autre type plus avancé que lui en civilisation.

C'est ainsi que l'ethnographie de l'Afrique du Nord a été modifiée par un élément extérieur, par la religion, l'islamisme. Jusqu'à l'expansion du musulmanisme dans le bassin occidental de la Méditerranée, les invasions successives des armées venues d'Italie ou d'Asie, les hordes venues d'Espagne, de l'Europe nordique, avaient conquis le Maroc, l'Ifrikya, mais n'avaient eu qu'une influence relative sur les races aborigènes. Au contraire l'Islam niveleur, égalitaire, après s'être imposé par la force des armes avec son code religieux, politique, social, a pénétré peu à peu les populations, les a modi-

fiées plus ou moins sensiblement dans leurs habitudes, leurs coutumes, leurs mœurs. La communauté de religion, de convictions profondes ou superficielles, a permis aux Sémites, Arabes et Syriaques, de se mêler plus facilement aux Berbères, aux Romano-Berbères de l'Afrique du Nord. L'Islam a fondu ainsi dans un même creuset tous les restes des migrations passées, a réussi, mieux que le christianisme, à la formation d'un type nouveau qui, s'il ne présente pas un type réellement ethnographique, est néanmoins nettement caractérisé : le Musulman de l'Afrique du Nord.

Comment s'est faite la création de ce nouveau type ? La désignation de l'Ifrikya par les auteurs musulmans nous donne la marche à suivre pour l'étude historique de ces régions. Nous devrons étudier l'Egypte séparément, puis l'Ifrikya avec la Tripolitaine disputée entre elle et l'Egypte, le Maroc dans ses luttes avec l'Ifrikya, le Maroc auquel par suite d'une série de circonstances politiques, doit se rattacher l'Espagne.

2° *Les origines de la race berbère.* — L'Ifrikya et le Maroc, qui dans l'Ouest continuent l'Egypte et la Tripolitaine, sont les fiefs de la race berbère. Il est difficile de connaître les origines de la race berbère. Qu'elle ait été formée de deux groupes humains, l'un venu du Sahara vers le nord, l'autre de l'Europe méridionale vers le sud (1), qu'elle ait été modifiée sur les pentes septentrionales de l'Atlas par un apport de blonds partis du nord de l'Europe, par des Ibères, il n'en reste pas moins

(1) V. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1888, t. I, p. 402.

net que la première race formée, Maures (1), Numides, Libyens — où se rencontrent des types blonds — et la deuxième race notée, Gétules restés bruns — plus tard Zénètes, Sanhadja, Touareg — formèrent de bonne heure un groupement sinon autochtone, tout au moins très ancien sur le sol auquel il est fermement attaché.

Le cinématographe de la colonne Trajane à Rome nous a laissé l'image d'un type ethnique de petite taille, à tête ronde, semblable à l'Ibère, en opposition d'aspect avec le Sémite arabe, de grande taille, au crâne ovale allongé en forme de pain de sucre, type « berbère » déjà connu des auteurs latins qui appellent ces Africains Imasigh (Salluste), d'après le nom d'Imaziren qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Les Berbères parlent une langue spéciale, le tamazirt, divisé à l'heure actuelle en de nombreux dialectes dont le plus proche de la source originelle semble être celui des Touareg du Sahara. Les mots s'écrivent à l'aide de caractères spéciaux, alors que les Aryens ont été obligés de se servir de signes phéniciens (2).

Ce sont ces Berbères que les Arabes rencontrèrent pour la première fois dans la vallée du Nil sous le nom de Brabra, qui, après avoir été les ennemis des Romains, furent parmi leurs auxiliaires les plus dévoués dans les guerres civiles de l'Empire.

3° *L'Etat social des Berbères.* — Les Berbères n'ont jamais pu créer un empire durable s'étendant sur tous

(1) Il ne faut pas confondre la dénomination Maures datant des Romains, avec celle de Maure, employée plus tard dans un autre sens que nous retrouverons.

Lire Chantre et Bertholon, *Recherches anthropologiques sur la Berbérie orientale.*

(2) V. V. Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord.*

les peuples de leur race. Sédentaires, semi-nomades ou nomades, célèbres dans l'antiquité par leur aptitude au commerce et leur esprit de négoce, ils se divisaient en tribus dont les rivalités jointes à celles des clans (çofs), aux ambitions particulières des chefs locaux, empêchèrent de tous temps l'établissement d'une « grande nationalité indigène (1) ».

En effet, les Berbères, monogames, ont le sentiment de l'individualisme poussé au plus haut degré. S'ils acceptent, pour la courte durée d'expéditions de guerre ou de pillage, l'autorité précaire autant que temporaire de chefs désignés par le choix (amrars), ils reviennent bien vite à leur état anarchique de tribus, de clans, de familles, divisés à l'infini, très fermés, jaloux les uns des autres, soumis quand il leur plaît à l'unique direction d'assemblées bruyantes, appelées djemaas.

L'état social anarchique des Berbères a causé le succès des conquérants qui se succédèrent en Afrique du Nord, Carthaginois, Romains, Byzantins, Vandales, Goths, Musulmans. Cependant le particularisme, le caractère de la race sont tels que jamais les Berbères n'ont été réellement entamés par les envahisseurs. Devant ces derniers, ils refluaient dans les montagnes difficilement accessibles, se reformaient derrière l'assaillant par un retour offensif, maintenant leur indépendance par un mouvement perpétuel de flux et de reflux. C'est pourquoi, s'il s'est créé sous la domination latine un type romano-berbère (2), c'est moins par métissage que par

(1) V. Poinsard, *op. cit.*, t. I, *Les Berbères.*

(2) V. *Le St Augustin* de M. Louis Bertrand (Fayard, 1913), pour une belle reconstitution de la vie sociale romano-berbère.

J. Campardou et P.-J. André, *Notes historiques sur Taza*, dans le *Bulletin de l'Afrique française*, septembre 1915.

une influence de l'esprit latin chrétien sur le Berbère, prenant dans la civilisation offerte ce qui lui semblait convenir à ses goûts. Il n'est pas besoin que les sangs soient mélangés pour que l'influence d'une race sur une autre se manifeste : l'esprit d'une civilisation influe sur la race la moins civilisée. C'est en ce sens qu'exista une modification du Berbère autochtone par la civilisation romaine. Massinissa déjà avait rendu sédentaires ses nomades ; d'ailleurs en dehors de son influence morale, Rome envoya des colons. On a évalué arbitrairement la population romaine pure en Afrique à 4 millions d'âmes au moment de l'invasion vandale. Il est à noter qu'actuellement les Européens du Nord-Afrique français sont plus d'un million en face de 9 millions d''indigènes et forment ainsi en moins d'un siècle le dixième de la population. Le Berbère, cependant, conserva sa manière de vivre, ses mœurs, ses coutumes sous la domination romaine, et réagit contre elle dès qu'il lui fut possible de le faire.

4° *Les Berbères et le christianisme.* — La preuve en fut donnée lorsque l'autorité des Césars commença à décroître aux derniers siècles de l'empire. Les Berbères s'étaient convertis au christianisme,mais leur obéissance aux dogmes ne fut jamais parfaite. Ils embrassèrent surtout les doctrines hérétiques du donatisme (1) et de

(1) *Donatisme*,du nom de l'évêque de Carthage Donat (313). Son hérésie s'abattit presque exclusivement sur l'église d'Afrique et fut condamnée au concile d'Hippone. Elle fut combattue par St Augustin, en 400. Les Donatistes se faisaient de l'Eglise une notion exclusivement subjective. L'Eglise n'a d'existence réelle que dans l'âme des Justes. L'efficacité des sacrements dépend des dispositions de celui qui les donne. Tout pécheur ne fait pas partie de l'Eglise. Les Donatistes formèrent des bandes fanatiques (Circoncellions) qui mirent la province de Carthage à feu et à sang et furent réprimés avec la dernière rigueur (Edits de 414-428).

l'arianisme (1) : c'était un moyen d'affirmer leur particularisme, leur désir d'autonomie, d'indépendance, par opposition aux enseignements officiels des gouvernants. Il serait intéressant de vérifier si le concile d'Hippone (330 ap. J.-C.) n'a pas conservé les noms des 70 évêques chrétiens d'Afrique du Nord pour savoir si en partie leurs évêchés ne coïncideraient pas avec des djemaas berbères (2). Des chrétiens indigènes résidèrent à Tunis jusqu'à l'époque de Charles-Quint. Un évêque chrétien

(1) *Arianisme.* Du nom de l'évêque Arius. « On savait par les livres sacrés, par l'histoire, que Jésus-Christ 1° est homme ; 2° est fils de Dieu. Beaucoup d'hérésies sont nées au début du Christianisme, de la tentative de concilier, d'expliquer cette antinomie et de formuler le dogme. »

1° Les Photiniens disaient : « Jésus est né *homme*, mais ensuite Dieu l'a adopté et ainsi il est devenu Christ et Fils de Dieu. » D'où attaques vives des Pères. Alors les Ariens essayèrent de prendre une nouvelle et meilleure position.

2° Les Ariens concèdent « que le Fils de Dieu a existé avant l'incarnation, mais seulement comme une *créature* première et supérieure et par qui d'ailleurs tout le reste eut été créé ».

(Théologie dogmatique de Christian Pesch. S. J. : *De verbo incarnato* : *De personae divinae et naturae humanae in Christo unione.*)

3° Contre les Ariens, les polémiques de St Athanase, de St Basile, de St Grégoire de Nazianze amènent la formule orthodoxe : Union des *deux natures*, divine et humaine, mais en *une seule personne* divine, la 2e personne de la Sainte Trinité.

(2) Les restes du christianisme subsistèrent dans les montagnes de l'Atlas jusqu'au règne d'Idriss (vers 804 ap. J.-C.) et même au delà. Ibn el Khaldoun parle des Chrétiens berbères, mais nous n'avons pas de données précises (V. *Notes historiques sur Taza, Afrique française*, septembre 1915).

Au moment où les Fatimides fondent le Caire, il existait en Ifriqya cinq évêques en fonctions. El Calaa était peuplée de chrétiens Berbères. Au XIe siècle les Hammadites entrèrent en relations avec le Saint-Siège pour attirer chez eux les commerçants chrétiens.

Somme toute les mauvaises relations de la Berbérie avec la chrétienté semblent dater des attaques portugaises et espagnoles et de l'arrivée des Turcs en Afrique.

occupait le siège de Fez au xve siècle aux temps de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique.

Quoi qu'il en soit, la tendance à embrasser les doctrines dissidentes est restée la même chez les Berbères, qu'ils soient soumis aux Romains, aux Vandales, aux Byzantins, aux Chrétiens, aux Musulmans. Sous la domination de l'Islam, nous retrouverons rebelles les Berbères, Kharedjites et Chyites, par haine de l'orthodoxie musulmane représentée par les gouverneurs envoyés d'Asie. Il est donc possible d'affirmer la réalité, la vivacité, le particularisme, de la nation berbère dont l'histoire peut se résumer en quelques lignes : d'abord une résistance très vive à l'envahisseur, une apparente soumission à la faveur de laquelle le Berbère se ressaisit, prend chez le conquérant ce qu'il juge bon à prendre, puis grâce aux schismes, aux rivalités, essaye des reprises d'indépendance suivies de succès ou de nouvelle soumission. C'est pourquoi l'histoire de l'Afrique du Nord est celle de la nation berbère (1).

5° *La Berbérie sous les Vandales et les Byzantins.* — Lorsque l'empire romain commença de ressentir l'emprise des Barbares venus du nord, lorsque les frontières des Césars eurent été enfoncées par les hordes germaniques, l'Afrique du Nord subit le contre-coup des invasions qui s'écoulèrent de la Gaule vers l'Espagne, vers la Berbérie. Ainsi les Vandales, après avoir tout ravagé sur leur passage, finirent par s'établir dans les

(1) Cette volonté berbère s'affirme encore par le fait que leur khalife est un chérif, originaire du Tafilelt, Sultan Moulay Youssef, vers lequel le maréchal Lyautey a sans cesse tenté d'attirer les yeux de nos Musulmans africains. Cette politique s'inspirait réellement de l'histoire et bien appuyée aurait pu donner d'excellents résultats.

villes de la Tunisie actuelle, mais ils furent rapidement absorbés dans cette contrée par les masses qui les entouraient.

Tout autres furent les Byzantins. C'est une curieuse histoire que celle de cette ville où se réfugièrent les derniers restes de l'autorité des empereurs latins. Lorsque Rome fut tombée sous les coups des Barbares, la ville où s'était consacré le double de la divinité césarienne, la Rome orientale, la fastueuse Byzance (1), resta l'unique héritière de la domination impériale. Placée comme un brise-lames en face de la marée asiatique, elle résista tour à tour à tous les remous, à tous les flux, à tous les reflux, à tous les flots montants partis de l'Asie centrale, tenta même de maintenir les droits de la Rome antique sur le bassin méditerranéen. La tradition impériale explique les tentatives faites par les Byzantins pour reconquérir le domaine africain des Césars. Mais cet essai louable de résurrection de l'impérialisme latin ne réussit qu'à maintenir des gouverneurs, des soldats un peu plus longtemps dans les places fortes de l'Afrique du Nord. Lorsque les Arabes, après s'être heurtés au nord à l'imprenable Byzance, détournèrent leur flot envahisseur vers l'Ouest, ils n'eurent aucune peine à chasser d'Afrique les faibles forces des comtes byzantins qui n'avaient eu ni le temps, ni l'autorité nécessaires pour affermir leurs relations avec les Berbères.

En résumé, la nation berbère reçut de Rome la civilisation chrétienne qui ne put se maintenir, se développer en Afrique du Nord par suite de la dégénérescence de l'empire romain, de l'affaiblissement du pou-

(1) Kurth, *Histoire de la Civilisation, Byzance.*

voir central, des schismes du christianisme. Enfin la ruée des Barbares, qui détruisit le cerveau directeur, favorisa le réveil de l'indépendance des Berbères ; ces derniers revinrent à leurs anciennes croyances qu'ils n'avaient pas eu le temps ni le vouloir d'oublier pendant le court règne du christianisme. Ils retrouvèrent rapidement leur état anarchique antérieur, sans être capables de créer une grande nationalité indigène. Mais de cette époque troublée de ces invasions, de ces guerres se succédant sans répit, date la ruine, le dépeuplement de cette « province romaine », jadis si prospère, état lamentable dans lequel elle est restée jusqu'à nos jours.

La conquête musulmane vers l'ouest.

1° *La conquête arabe en Ifrikya.* — Au moment où les Arabes envahissaient la Cyrénaïque, la Tripolitaine et atteignaient la Tunisie actuelle, les Byzantins avaient ramené leurs garnisons dans les villes de la côte, les Berbères étaient divisés en états indigènes ayant chacun leur organisation propre. Le christianisme, qui avait dominé à la fin de l'occupation latine, se perdait dans les discussions stériles de l'arianisme et du donatisme (1).

Le premier raid arabe dans le sud de l'Ifrikya eut lieu en 647 ap. J.-C. (25 de l'Hégire). La conquête de

(1) Il est à remarquer que l'arianisme fut alors la forme dominante du christianisme. C'est Clovis, le 1er en Gaule, qui se fit chrétien romain pour se concilier les évêques. Burgondes, Goths, Vandales, Lombards, Berbères, étaient ariens. C'est ce qui explique le succès de l'Islam qui, reconnaissant Jésus comme un prophète, n'apportait avec Mahomet qu'un prophète de plus, une religion simpliste et un moyen de lutte contre les dominateurs.

709 à 713 n'eut rien de désordonné comme l'invasion qui suivit au XIe siècle. Elle fut effectuée par de véritables armées bien organisées, bien commandées, envoyées par les khalifes, souverains alors incontestés de l'Islam. En 669, Abdallah parcourt l'Est de l'Ifrikya, fonde Kairouan. Sous des généraux tels que Sidi Okba ben Nafi, célébré encore aujourd'hui dans les légendes algériennes et marocaines, Moussa ben Nouïr ou Nousaïr, les troupes des khalifes refoulèrent les autochtones dans la montagne, détruisirent sans peine les faibles forces des comtes byzantins. Les Berbères, sous le commandement de Koceila, chef de la tribu des Aoureba, furent défaits, et se convertirent à l'Islam, obligés par le glaive de se soumettre à la loi du Prophète de La Mekke. En 705, Hassan, gouverneur de l'Egypte, conquiert définitivement la Berbérie, prend Carthage dont la chute marque la disparition de la domination byzantine en Afrique du Nord. Les Berbères luttèrent encore quelque temps, notamment dans l'Aurès sous le commandement de leur reine restée fameuse, la Kahenah, mais ce fut sans succès.

2° *Continuation de la conquête d'Espagne.* — En l'an 665, Abdallah, poussant son cheval dans l'Atlantique, s'était écrié : « Tu le vois, ô Dieu, la mer seule m'arrête (1). » En 706, Moussa prit Tanger. Pour renforcer ces contingents, le général profita de l'esprit guerrier des indigènes, de leur amour du butin, pour enrôler les Berbères marocains sous les ordres d'un nommé Tarik. La trahison du comte Julien à Ceuta

(1) V. *Rois catholiques, d'Isabelle* Ire *à Philippe II.* Paris, Grassart, 1895, p. 14.

permit aux Musulmans de poursuivre en Europe leur épopée.

Le roi goth d'Espagne Roderick (709-711) s'était fait aimer de la belle Florinde, fille du comte Julien. Plein de colère, le père appela les Musulmans au secours de sa vengeance, leur fournit des vaisseaux. Déjà les Arabes avaient des intelligences dans la péninsule ibérique. Les Juifs, persécutés par l'intolérance religieuse et sociale des Goths et des Espagnols, invitaient les Musulmans à passer en Espagne. Le 30 avril 711, Moussa jette sur la côte d'Algésiras (1) Tarik qui brûle ou renvoie ses navires, remporte à Guadalete auprès de Xérès une éclatante victoire (26 juillet 711) sur les Goths dont le royaume s'écroule dans cette seule bataille. La tête de Roderick, tué par Tarik, est envoyée au khalife de Damas. L'Espagne en deux années est conquise au pas de course. C'est l'heure où l'empire des khalifes atteint son plus haut degré de puissance, s'étend des monts du Turkestan aux Pyrénées. L'écrasement de l'Espagne gothique coïncide comme date avec la prise de Kashgar, en Asie centrale, et l'occupation de la vallée de l'Hindus.

3° *L'arrêt de la conquête. La Gaule.* — La chevauchée épique se continua vers le nord de l'Espagne, où de nouvelles terres s'offraient aux sabots des coursiers. L'avant-garde musulmane envahit l'Aquitaine, se heurta entre Tours et Poitiers (732) aux Francs de Charles-Martel. Dans la nuit qui suivit un combat acharné, mais indécis, les Arabes rompirent le contact, se replièrent vers la Garonne. Une grande révolte berbère, éclatée en Afrique du Nord, détermina l'arrêt de l'in-

(1) A la montagne de Tarik, en arabe Djebel Tarik, devenu par corruption Gibraltar.

vasion arabe, affaiblit les forces musulmanes en les détournant de la conquête par la nécessité de soumettre les révoltés et sauva sans doute l'empire des Francs contre lesquels les khalifes ne purent envoyer des renforts, des généraux, pour venger l'échec de Poitiers.

Les Arabes n'insistaient jamais sur un premier revers, ne s'acharnaient pas s'ils voyaient le succès immédiat impossible, revenaient en arrière pour repartir plus forts et rompre la résistance sous le nombre et la valeur. La tactique habituelle ne put être employée en Gaule par suite de la révolte berbère ; cependant, pendant de longues années, les « Sarrasins » se maintinrent dans le midi de la France actuelle, remontèrent la vallée du Rhône jusqu'au département de l'Ain (1) d'aujourd'hui, livrèrent aux chevaliers chrétiens des combats sans nombre dont les récits emplissent les légendes, les chansons de geste des temps moyenâgeux.

Ayant échoué par la trouée de Poitiers, les Musulmans de la Septimanie remontèrent la vallée de la Saône ; on les vit à Dijon et à Lyon qui fut pris et brûlé. Charles-Martel reprit Avignon, remporta une victoire sur la Berre, mais échoua devant Narbonne (735-739). Les Arabes reconquirent Arles en 737 et occupèrent la Provence. Charles-Martel et le roi des Lombards, Luitprand, les battirent en 739. Mais le royaume de Fraxinet, près Saint-Tropez, se maintint indépendant ; en 942 ces Musulmans s'emparaient encore de Fréjus et de Toulon

(1) Pont-de-Vaux a comme armes un croissant d'argent sur fond d'azur. Faut-il voir dans ce fait une influence sarrasine ? Après Poitiers, des Musulmans se fixèrent aussi, paraît-il, dans la région de Châteauroux. Ils se convertirent plus tard au catholicisme et fondèrent l'abbaye de Deals. Dans le pays les habitants de cette sorte sont encore considérés comme descendants des Arabes et appelés « Turqains ».

et pénétraient jusqu'en Suisse où arrivaient les Hongrois par l'Est.

A l'orient de l'Europe, Byzance avait arrêté la ruée arabe, avait forcé l'Islam à trouver une autre route pour son expansion à travers le monde. Les Musulmans avaient alors reflué en Afrique, avaient atteint de nouveau l'Europe à l'Occident par un chemin détourné, le long de la Méditerranée. Mais leur passage à travers des peuplades belliqueuses affaiblirent leur puissance guerrière, les livrèrent loin de leur base, diminués, et gênés déjà par leurs conquêtes mêmes, à l'effort d'un peuple naissant, plein de valeur et de foi dans sa destinée. Mais que se serait-il passé si la vague islamique ne s'était pas heurtée de 673 à 717 à la digue byzantine (1), si l'enveloppement de l'Europe tenté par l'Est et par l'Ouest avait réussi ? La Germanie qui eut tant de mal à se débarrasser de l'influence byzantine (2), conquise, aurait eu encore plus de mal à se libérer de l'emprise musulmane. L'histoire du monde était changée. Les Byzantins, les Francs de Charles-Martel ont donc un rôle égal dans l'endiguement de la grande poussée islamique. Les uns et les autres ont permis à la civilisation chrétienne, moderne, de devenir ce qu'elle est devenue.

Luttes pour l'indépendance berbère.

1° *Le prétexte religieux.* — L'élan arabe une fois rompu par suite de l'arrêt général de l'expansion en Occident et en Orient, les Musulmans manquèrent du souffle nécessaire pour reprendre la conquête de nouveaux pays.

(1) Les Turcs prirent bien Byzance, mais à cette époque l'unité islamique était rompue.

(2) V. Kurth, *Histoire de la Civilisation. Byzance. Les Germains.*

Guerriers, nomades par nature, pas assez nombreux pour organiser, administrer les régions soumises, ils ne purent longtemps maintenir leur domination sur des populations aussi particularistes que celles de l'Afrique du Nord. Les Berbères se laissèrent un instant entraîner à la suite des Arabes par l'amour du pillage et du butin, mais, même convertis à l'Islam, revinrent bien vite à leur chère indépendance.

Comme dans tout le monde musulman, l'influence d'une race va s'imposer à l'islamisme, l'entraîner dans son évolution particulière. Dès que les Berbères commencèrent à réagir contre le pouvoir central des khalifes, l'histoire de l'Afrique du Nord, comme dit Ibn el Khaldoun, n'est plus que celle des tribus qui tour à tour s'emparent de l'autorité.

Les mouvements politiques eurent d'ailleurs presque toujours comme prétextes des agitations religieuses. De même qu'ils avaient opposé à l'orthodoxie chrétienne les doctrines hérétiques de Donat et d'Arius, de même, les Berbères opposèrent à l'orthodoxie musulmane de leurs vainqueurs les allégations dissidentes du kharedjisme d'abord, du chyisme ensuite, moyens de ne pas reconnaître l'autorité temporelle des khalifes, en récusant leur pouvoir spirituel. Comme l'imamat consiste en la réunion de ces deux pouvoirs en un seul, les Berbères avaient une excuse, une base toute trouvée pour revendiquer leur indépendance à la faveur de l'affaiblissement du pouvoir des Souverains Pontifes de l'Islam.

2° *Les révoltes contre les gouverneurs arabes.* — Jusqu'en l'année 800, la Berbérie fut soumise à l'autorité précaire de gouverneurs arabes, nommés par les kha-

lifes et résidant à Kairouan. Mais, de bonne heure, l'esprit d'insoumission des indigènes se fit jour. La doctrine kharedjite s'était facilement répandue dans l'Afrique du Nord. De 740 à 742, une insurrection générale éclata contre la domination arabe orthodoxe. En 758, Sijilmasa, dans le Tafilelt, fut fondé comme capitale d'un Etat kharedjite ; Kairouan même fut assiégé par les sectaires essayant de fonder un empire. Cette tentative fut étouffée, Kairouan repris en 762. En 761, un autre royaume kharedjite avait été fondé dans la province d'Oran actuelle avec Tiharet pour capitale. Mais ces mouvements ne furent guère que des agitations locales, représentant, comme M. Mercier le fait justement observer, une révolte des aspirations berbères contre la conquête arabe. Aucun de ces royaumes n'eut une longue durée ; cependant, les agitations kharedjites continuèrent à troubler l'Afrique du Nord jusqu'à l'apparition des Fatimides.

Haroun al Raschid, le khalife abbasside, comprit au IXe siècle la difficulté pour lui de se faire obéir en Berbérie. Il résolut de ne plus envoyer en Ifrikya de gouverneurs peu écoutés, par suite de leur succession rapide dans la charge. Le khalife désigna Ibrahim ben Aghlab comme son représentant en Afrique du Nord avec pleins pouvoirs. Ce dernier fonda une véritable dynastie, celle des Aghlabites, qui régna plus de cent dix ans et livra de nombreux combats aux Berbères, aux Chrétiens, en Sicile et en Italie.

L'avènement des Aghlabites, l'établissement à Fez des Idrissides, la fondation des royaumes kharedjites de Tiharet et de Sijilmasa, marquent nettement l'affaiblissement de la domination arabe en Afrique du Nord. Les Berbères ont absorbé les quelques Arabes restés

dans la région après le passage des armées musulmanes organisées. La race indigène, dont les révoltes sans nombre contre les gouverneurs des khalifes indiquaient l'agitation profonde, tendait à recouvrer son autonomie. Cette réaction eut son aboutissant dans le mouvement fatimide devant lequel disparut en 909 le dernier des Aghlabites.

3° *Les Fatimides.* — Le troisième imam caché chyite vivait au IXe siècle en Syrie (IIIe et IVe siècle de l'Hégire). Son fils Obéid Allah résolut de lutter contre les orthodoxes pour reprendre l'autorité souveraine usurpée par les khalifes aux dépens des descendants d'Ali. De tous temps, les Berbères d'Afrique avaient reçu avec enthousiasme les membres des grandes familles arabes en rébellion contre les khalifes, Omeyyades ou Idrissides. Il en fut de même lorsqu'Obéid Allah, descendant du Prophète par sa fille Fatima et son gendre Ali, — d'où le nom de Fatimides donné à la dynastie, — vint au Xe siècle prêcher la guerre contre les Orthodoxes au nom du chyisme. Les Berbères ne manquèrent pas cette fois encore l'occasion offerte de chasser les Arabes de l'Afrique du Nord, sous le prétexte de lutter contre l'orthodoxie (1).

La Berbérie croyait à la venue d'un mahdi. Obéid Allah devint l'apôtre des Berbères qui, groupés sous les ordres de son lieutenant Abou Abd Allah, commencèrent par résister victorieusement aux Aghlabites de Kairouan, finirent par les renverser du trône sous la conduite du mahdi arabe. Le mouvement fatimide, appuyé sur la tribu berbère des Ketama, représente

(1) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 95 et 102.

une réaction de l'indépendance berbère, défendue par des soldats berbères, contre le conquérant oriental.

Dès lors, l'Ifrikya fut gouvernée par des princes d'origine arabe sans doute, mais de tendances franchement berbères. Ce fait explique les luttes continuelles que les Fatimides berbères chyites engagèrent contre les khalifes de Baghdad, arabes et sunnites. On dirait que la Berbérie à peine délivrée du joug de l'envahisseur n'ose pas encore confier ses destinées à des chefs de son sang. Ses hésitations, son manque absolu de foi en ses grandes familles, lui font prendre un moyen terme : avoir des princes arabes à tendances politiques berbères, jusqu'à ce que par la force des choses, la Berbérie puisse se diriger avec ses propres forces.

Obéid Allah reçut la soumission de toute la Berbérie, celle de la région de Fez où régnaient les Idrissides (923). Les successeurs du mahdi, après avoir lancé leurs tribus fidèles sur le Maroc révolté, soumis les rois de Sijilmasa, Tiharet, se retournèrent vers l'Orient, soumirent l'Egypte où El Moezz transporta le siège de son gouvernement, loin de l'orthodoxe Kairouan, dans une nouvelle ville qu'il nomma El Kahera, la Triomphante, le Caire. Le Fatimide laissait le commandement des tribus berbères aux chefs des tribus soumises, comme faisaient déjà les Romains. L'Ifrikya échut en lot au Sanhadja Bologuin ben Ziri. Les Berbères, sous les Fatimides, régnaient dans leur pays : mais avec le nouveau régime c'est une autre tribu que celle des Ketama, la tribu des Sanhadja, qui prend la suprématie en Ifrikya et donne naissance à la dynastie nouvelle des Zirides.

4° *Les Zirides.* — Ce Bologuin était le fils d'un marabout vénéré, Ziri ben Menad, qui a donné son nom à la

dynastie des Zirides. Gouverneur de l'Ifrikya pour le compte des Fatimides résidant en Egypte, le Sanhadji essaya naturellement d'établir son indépendance. Les Fatimides suzerains étaient Chyites. Bologuin et ses successeurs tirèrent parti de l'opposition religieuse pour grouper autour d'eux les indépendants berbères. Ils se posèrent en soutiens de l'orthodoxie contre le chyisme fatimide. Rapidement se joignirent aux Zirides, les Berbères qui, pour retourner à leur indépendance, par haine de l'étranger, aidèrent les nouveaux champions de la foi sunnite à se séparer des souverains du Caire.

Le chyisme disparut ainsi de l'Afrique du Nord. L'orthodoxie resta seule maîtresse de ces régions. En effet, dans les siècles qui suivirent, les Berbères n'eurent à lutter que les uns contre les autres, comme avant l'Islam. Quand les Turcs apparurent, les indigènes n'eurent pas besoin de se baser sur une secte dissidente pour justifier la guerre : les Turcs avaient rompu la transmission légale de l'imamat, leur sultan n'était même pas reconnu comme imam par la majorité des Sunnites. Ils ne pouvaient donc se poser en soutiens de la foi, en souverains légaux de tous les Musulmans. Avec le chyisme éclairé des Fatimides, disparut de l'Afrique du Nord la tolérance envers les Chrétiens. L'intolérance devait apparaître plus tard, après les combats avec les Portugais, avec les Espagnols, s'affirmer après l'arrivée des Turcs.

Les Sanhadja, devenus les maîtres de l'Ifrikya avec les Zirides, fondèrent deux royaumes : celui du sud avec Kairouan et El Mehdia, celui du nord avec El Qelâa et Bougie. Le royaume du sud disparut bientôt sous les coups des Normands de Sicile et des Arabes venus d'Orient.

5° *Les Hilal et les Soleim* (1). — En effet un événement important venait de se produire ; l'événement capital qui allait transformer les destinées de la Berbérie, lui imposer l'influence arabe sociale que les puissantes armées des khalifes n'avaient pu lui apporter. Les Fatimides d'Egypte, mécontents de voir leur échapper la souveraineté en Afrique du Nord, lancèrent sur l'Ifrikya d'effroyables pillards, soumis théoriquement à leur autorité, mais dont ils furent bien aises de se débarrasser.

Les Hilal, les Soleim étaient des nomades venus se réfugier en Egypte, après avoir été chassés du Hidjaz en Arabie par les khalifes de Baghdad. Lorsque les Zirides de Kairouan rejetèrent le chyisme, persécutèrent les Alides, les Fatimides, pour venger leur autorité méconnue, poussèrent sur la Berbérie deux cent mille familles des nomades réfugiés sur leur territoire. El Mestamer fit publier que toutes les familles qui passeraient en Berbérie recevraient en quittant l'Egypte un dinar par tête. Commencée au milieu du XIe siècle, l'invasion battit son plein jusque vers 1100, mais se continua jusqu'au XIVe siècle.

Les conséquences de l'irruption de l'immense vague des Hilal, des Soleim, qui, « comme un vol de sauterelles » (Ibn el Khaldoun), ravagèrent tout sur leur passage, ne se firent sentir que lentement. Elles sont de deux sortes : l'une ethnographique et sociale, l'autre historique.

L'arrivée des tribus arabes, venues en masse compacte avec femmes et enfants dans le pays berbère, s'y installant à demeure, permit une fusion du sang arabe

(1) C'est à M. Mercier que revient l'honneur d'avoir montré l'importance de cette invasion.

et du sang berbère, d'une façon plus ou moins complète suivant les régions, action sensible surtout dans les plaines. En même temps, les mœurs, les coutumes des Arabes dont le code était l'Islam, s'introduisirent davantage par cette fusion dans la nation berbère, favorisant sinon sa pénétration, tout au moins son islamisation. Certains groupes berbères s'arabisèrent, mais, par contre, certaines tribus arabes, au contact d'autochtones plus nombreux, se berbérisèrent, tout en influant sur leurs voisins.

Si les autochtones firent d'abord le vide devant les envahisseurs, se réfugièrent dans les montagnes inaccessibles à la cavalerie des nomades, ils tentèrent, une fois le premier choc — le plus néfaste — évité, des retours offensifs vers les plaines qui se traduisirent par la formation d'îlots de race arabe au milieu du flot berbère.

L'influence des deux races l'une sur l'autre se manifesta surtout à la périphérie de ces îlots, facilitée par la communauté de religion, laquelle avait déterminé un régime social assez semblable. L'Islam, religion de nomades, de semi-nomades, de semi-sédentaires, convenait aux Berbères qui trouvaient dans les dogmes coraniques la tolérance, la liberté, nécessaires au libre développement de leur particularisme. L'Islam, de son côté, favorisa la fusion ethnographique et sociale. Il s'établit bientôt une espèce d'équilibre dans lequel trouvèrent peu à peu leur place les anciennes tribus coupées, séparées les unes des autres d'abord par la ruée hilalienne, ensuite par le retour offensif berbère, équilibre maintenu à grand'peine par le tassement de cette mosaïque de familles, de clans, de tribus, origine de l'anarchie actuelle de la Berbérie, impossible à com-

prendre sans l'étude de ces grands mouvements de peuples.

La deuxième conséquence de l'invasion des Hilal et des Soleim est d'avoir transformé l'histoire politique de l'Afrique du Nord. L'éparpillement, le morcellement des tribus déterminèrent naturellement l'anarchie politique. Les Hilal, les Soleim, venus par le sud, causèrent la rupture de l'ancien ordre établi, précipitèrent les tribus berbères les unes contre les autres jusqu'à ce que chacune d'elles eût trouvé sa place, son territoire, ses terrains de parcours, ait fait respecter, reconnaître le nouvel ordre essayé. Mais ces poussées successives provoquèrent de grandes migrations qui renversèrent les dynasties régnantes, établirent de nouveaux trônes sur les ruines des anciens.

L'amour des Berbères pour leur indépendance, les prétextes religieux qu'ils invoquèrent pour les luttes politiques ont donc abouti à une transformation profonde de l'Afrique du Nord qui s'est islamisée plutôt par suite de l'agitation berbère que par l'action directe des Arabes. L'invasion hilalienne est un événement capital dans l'histoire de la Berbérie, mais cette entrée en ligne d'Arabes pillards ne réussit cependant pas à empêcher les Berbères de régner sur leur contrée. De nouvelles tribus deviendront souveraines, mais en somme, elles profiteront de l'anarchie pour établir des empires plus puissants que ceux qui avaient jusque-là existé dans la Berbérie.

Les grandes dynasties berbères.

1° *Les dynasties de l'Ouest.* — Le passage des premières armées arabes régulières n'avait fait subir

aucune transformation à l'Afrique du Nord. L'islamisation des Berbères se poursuivit, mais avec une absence de continuité déterminée par l'action du kharedjisme et du chyisme. L'invasion des Hilal, des Soleim, modifia profondément l'état existant en Afrique du Nord. Ce n'est pas que les Berbères se soient arabisés en grand nombre — ils berbérisèrent plutôt les Arabes au point de vue ethnographique — mais la poussée des nomades disjoignit, sépara, disloqua les groupements établis, facilitant l'introduction des coutumes islamiques dans le monde indigène. La religion, la langue même des Arabes se sont ainsi introduites solidement en Afrique du Nord ; de nouveaux groupes ethniques ont été formés, mais l'esprit berbère est resté le même.

Les Hilal, les Soleim furent moins des acteurs que des spectateurs dans les luttes pour la souveraineté. Ce sont toujours des Berbères, sans prête-nom arabe cette fois, qui veulent diriger la nation berbère, et s'ils cherchent à prendre des titres, des noms de charge, de fonctions, jusqu'alors réservés aux seuls khalifes de race arabe, c'est que l'islamisation est devenue assez profonde en Afrique du Nord, pour que les souverains se servent de ces noms faisant toujours impression sur les Musulmans, pour affermir leur autorité. Que le Berbère soit superficiellement ou profondément croyant, convaincu de la vérité de l'Islam, le chef parvenu au trône cherchera toujours à se rattacher par une filiation spirituelle ou par des liens du sang à quelque grande famille arabe, aristocratie de l'islamisme.

Les dynasties berbères du Maroc, de Tlemsen, de Tunis, brillèrent par leur éclat, favorisèrent les arts, les sciences, eurent une puissance réelle, mais conservèrent dans l'Islam les défauts des anciens Berbères

qui ne purent jamais dans l'histoire fonder un empire durable.

Jusqu'à l'invasion hilalienne, jusqu'à l'éparpillement de tribus qui s'ensuivit, l'essai de domination générale était venu, en Afrique du Nord, de l'Orient vers l'Occident. A dater du XIVe siècle, ce sera au contraire un mouvement de l'Ouest vers l'Est qui poussera les armées berbères. L'Islam a atteint en Espagne l'extrême limite de son expansion, commence même à reculer vers le détroit de Gibraltar ; en Méditerranée, les îles, Corse, Sardaigne, Sicile, sont reconquises sur les Musulmans par les Chrétiens qui y débarquent à la suite des Normands. L'affaiblissement du pouvoir central islamique, l'avènement des dynasties indépendantes d'Afrique, ont abouti au recul de l'Islam en Europe. Ce ne sont plus les armées musulmanes qui marchent à la conquête du monde. Les Berbères, s'ils se sont islamisés, ont victorieusement gardé leur caractère propre ; leurs souverains, leurs armées, leurs tribus règnent maintenant en maîtres à tour de rôle sur l'Afrique du Nord. C'est au Maroc, la grande forteresse berbère d'Afrique, qu'est atteinte l'apogée de la puissance berbère.

2° *Les dynasties arabes du Maroc.* — Des princes arabes avaient commencé par régner dans l'Ouest. A l'heure trouble de l'histoire arabe, quand les Abbassides précipitèrent les Omeyyades du trône des khalifes pour y prendre place à leur tour, un des membres de la famille déchue, ayant échappé au massacre ordonné, s'était réfugié en Espagne (755), avait fondé à Cordoue une dynastie nouvelle dissidente qui, au Xe siècle, avec Abd er Rahman III, avait soumis le Maghreb el Aqsa,

pour, en 1025, être chassée du trône par la grande poussée berbère marocaine.

Une nouvelle dynastie était apparue en effet dans la Berbérie de l'Ouest. Les Alides révoltés à La Mekke contre les Abbassides avaient été massacrés, mais un descendant de l'époux de Fatima réussit à s'enfuir au Maroc, s'établit à Oulili, l'ancienne Volubilis. Avec l'appui des Berbères toujours prêts à embrasser les doctrines dissidentes, Idriss fonda un royaume kharedjite puissant qui, de 788 à 971, s'étendit sur tout l'Ouest de l'Afrique du Nord. La haine des Abbassides poursuivit Idriss jusque dans son empire. Le souverain fut empoisonné, paraît-il, sur l'ordre du khalife Haroun al Raschid, et enseveli au Djebel Zerhoun. Idriss est devenu le plus grand saint du Maroc et son tombeau un lieu de pèlerinage. Son fils posthume, Idriss II, né d'une femme berbère, lui succéda, et fonda Fez en 808.

A cette époque, la dynastie fatimide était puissante. Elle fit un louable effort pour organiser l'Afrique du Nord, fut amenée à combattre au Maroc. Les Chyites fatimides de Kairouan s'appuyèrent sur la grande tribu des Meknassa, qui habitaient la région de la Moulouya, pour essayer d'affermir leur autorité dans la contrée. L'empire idrisside, en 910, était donc attaqué à la fois par les Fatimides et par les Omeyyades d'Espagne. Ces derniers amenèrent à leur cause les Meknassa, qui proclamèrent leur autorité à Fez en 942. Dès lors, les Fatimides, dans une politique d'équilibre, cherchèrent à maintenir les souverains idrissides pour faire contrepoids aux Omeyyades. Mais les Idrissides reconnurent eux-mêmes la suzeraineté des souverains de l'Espagne musulmane. Ce fut une ère de temps troublés où les Berbères, partagés entre les divers prétendants au trône,

restèrent au fond inattentifs à cette politique qui s'appuyait uniquement sur telle ou telle tribu pour faire reconnaître une autorité souvent plus nominative qu'efficace.

Après les tentatives des Chyites Fatimides arabes, des Zirides, le Maghreb el Aqsa resta sous la domination omeyyade qui semble n'avoir pas obtenu une réelle obéissance dans tout le pays. La plupart des tribus demeuraient comme toujours indépendantes, et les princes de race arabe firent bientôt place aux dynasties purement berbères, comme en Ifrikya.

Les Musulmans du Sénégal. Les Almoravides (1).— Dans le sud saharien, les Arabes, les Berbères, nomades — Lemtouna, Guedala des Sanhadja (2) au litham appartenant à la famille Zénéite — s'étaient étendus vers la région du Niger, avaient fondé des groupements importants, de véritables royaumes dont la capitale, Tombouctou, est restée en signe irrécusable de leur puissance. Quand les Fatimides chyites transportèrent au Caire le siège de leur gouvernement, et que l'orthodoxe Kairouan réagit contre leur influence, un notable des Guedala adopta dans cette ville les doctrines sunnites, puis revint fonder un couvent (rbat) de ce rite sur le Sénégal (3).

Le marabout et ses adeptes décidèrent de répandre leur doctrine — puritanisme austère — par la force des armes. Ils convertirent d'abord les noirs du Haut-

(1) Transcription espagnole devenue usuelle pour El Mrabtin, les gens du « rbat ».

(2) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 129.

(3) On a cherché l'étymologie du mot Sénégal qu'on a voulu faire venir de Sanhadja. Il semblerait plus logique peut-être de le rapporter au nom de tribu Zénaga.

Sénégal, remontèrent vers le nord, s'emparèrent du Tafilelt, apparurent enfin en 1056 dans le Sous, sous le commandement de Ibn Tachfin qui fonda Marrakech en 1062. En 1084 la secte nouvelle, celle des Almoravides, avait conquis le Maroc ; en 1090, elle s'était emparé de l'Espagne. La belle civilisation andalouse, qui avait fleuri dans ce dernier pays sous l'habile protection des khalifes omeyyades de Cordoue, s'éteignit avec eux. Youssef ben Tachfin écrasa Alphonse VI de Castille à la bataille de Zallarca, mais fut rappelé au Maroc par les révoltes habituelles.

L'invasion almoravide, comme toutes celles qui suivirent, y compris les tentatives de Ma el Aïnin, el Hiba, Merebi Rebbo, représente un phénomène normal, semblable en Asie aux mouvements des Araméens, des Nabatéens, des Mongols, des Arabes de Faysal vers Damas et Baghdad : les déserts sont des centres de répulsion ; à leurs limites, sans cesse, se présentent des mouvements vers la périphérie. Encore aujourd'hui, au Maroc, les Beni Mguild poussent les Beni Mtir qui poussent les Beni Hassen qui poussent enfin les Gharb vers le nord.

A l'Ouest, les Almoravides se heurtèrent aux Zirides de Bougie. Les malheureuses régions de l'Afrique du Nord, du Maghreb central, déjà ravagées par les invasions, furent dès lors le théâtre des luttes entre les souverains du Maghreb el Aqça et ceux de l'Ifrikya. Les Zirides s'établirent à Tlemsen. Néanmoins, vers 111, les Almoravides étaient à l'apogée de leur puissance : Youssef ben Tachfin prit le titre d'Emir el Moumenin, Commandeur des Croyants (1060). La division de l'empire musulman était marquée par la présence de trois commandeurs des Croyants, le 1er à Baghdad, le 2e au

Caire (chyite), le 3e à Fez. Il semble que ne reconnaissant plus l'autorité du souverain pontife de l'Islam, les Musulmans tendaient cependant à se grouper autour du titre jadis si respecté par le monde islamique tout entier. De leur côté, les souverains cherchaient à profiter du prestige religieux pour affermir leur autorité politique, si grande est dans l'Islam l'union des deux principes.

Cependant, la dynastie almoravide avait apporté avec elle, du Sahara, les tendances polythéistes des Berbères superficiellement islamisés. En effet, surtout au Maroc, où les compartiments montagneux conservaient mieux que partout ailleurs le particularisme local, l'islamisme ne se présentait plus, en Berbérie, comme aux premiers temps de la conquête. Les réactions contre le conquérant ne prenaient plus la forme d'une hérésie classée comme le chyisme ou le kharedjisme. Les préceptes coraniques avaient été adaptés plus ou moins vaguement aux croyances des tribus dont la plupart avaient leur prophète particulier, même leur Coran rédigé en langue berbère. L'Islam se transformait ainsi peu à peu dans son essence et dans sa forme. Les Berbères, qui avaient si bien réagi contre l'influence ethnique des Arabes, étaient en train de modifier suivant leur propre concept les idées venues d'Orient. Une réaction devait se produire. Ce fut celle des Almohades ou Unitaires (1).

4° *Les Almohades. Renaissance de l'Islam.* — Le mouvement almohade représente encore une réaction politique sous un prétexte religieux. Une tribu du grand

(1) Transcription espagnole devenue usuelle pour El Mouhaiddin.

Atlas, celle des Masmouda, s'empara du pouvoir, donnant raison à la théorie d'Ibn el Khaldoun : l'histoire de l'Afrique du Nord est celle des tribus qui tour à tour y prirent le pouvoir. Un Berbère des Masmouda, nommé Ibn Toumert, après avoir voyagé dans le monde musulman de Tunis à Cordoue, se déclara le mahdi (1), certifia être le 12e imam caché,et comme,en ces régions, un agitateur trouve facilement des partisans, groupa autour de lui assez de monde pour s'attaquer à l'empire almoravide. Ibn Toumert, qui avait subi l'influence soufite, commença par prêcher en montagne leurs doctrines mystiques. Habile politique en même temps, profitant de l'exemple de la tribu des Beghouata qui avait traduit le Coran en tamazirt, il fit écrire en berbère les préceptes qu'il enseignait, flattant ainsi le particularisme de ses frères. Ces derniers formèrent la secte dite « El Mouahedoun », partisans de la doctrine de l'unité de Dieu, d'où l'on a fait Almohades.

Le disciple d'Ibn Toumert, Abd el Moumen (1130-523) se débarrassa définitivement des Almoravides en 1137, leur faisant subir une défaite complète, puis il reconquit l'Espagne en 1132. Ce fils de potier reforma l'empire des Almoravides en réduisant l'Ifrikya, prenant Bougie en 1160. La dynastie des Hammadites Zirides disparut avec la prise de leur capitale.

Abd el Moumen, que l'on a souvent appelé le Charlemagne de l'Afrique du Nord, fit partout régner l'ordre

(1) Le Rogui en 1900 devait suivre la même filière. Rogui est le nom d'un prétendant de la tribu des Seffian (Gharb) en 1862, qui appartenait à la fraction des Rouga, Djelil er Rogui. Il périt assassiné au Djebel Zerhoun sous Sidi Mohammed. Depuis lors, tous les agitateurs ont été désignés par le Maghzen et ses partisans sous le nom de Rogui, pour indiquer comment l'on envisage la fin de leur aventure. Tel fut le cas d'ailleurs en 1909 du Rogui Djelali ben Driss.

et la sécurité. Ce fut en Afrique du Nord une véritable renaissance de l'Islam uni.

Ses successeurs, Abou Yacoub Youssef (1163/557), Yacoub el Mansour (1184/579), furent aussi de grands souverains. Le dernier se rendit célèbre par ses conquêtes en Espagne où il éleva comme au Maroc de splendides monuments. C'est de cette époque que datent la Koutoubia de Marrakech, la Giralda de Séville, la tour Hassan de Rabat, nouvelle cité fondée par le sultan.

La décadence des Almohades se fit bientôt sentir. Les derniers Almoravides dispersés par El Mansour soulevèrent les Arabes du sud de l'Ifrikya contre les Almohades. El Mansour reconquit le pays jusqu'à Gabès, mais les Arabes, jaloux des Berbères, continuèrent à mener une agitation néfaste en Afrique du Nord. Les Chrétiens attaquaient violemment en Espagne l'autorité des sultans marocains. En 1212, le pouvoir maghrébin recevait une atteinte sensible à la bataille de Las Navas de Tolosa. Enfin, l'arrivée par la trouée de la Moulouya d'une nouvelle famille, celle des Beni Merin ou Merinides, précipita la chute des Almohades, dans le déclin desquels se détache la personnalité d'El Mamoun. De même que les Almohades avaient chassé les Almoravides, de même les Almohades furent chassés à leur tour par les Mérinides, venus eux aussi du Sahara.

Encore plus que chez les Turcs, où les traditions byzantines avaient déformé le gouvernement, tout rappelait au Maghzen la vie sous la tente : même dans le Dar el Maghzen, les sultans vivaient comme en mehalla (armée) ; tous les fonctionnaires sont ceux dont on a besoin quand on campe.

Le sultan devait être avant tout un soldat pour maintenir son autorité sur des sujets turbulents. Les chefs

des grandes dynasties berbères durent perpétuellement monter à cheval pour réduire les révoltés, les fomentateurs de troubles. Dès que le souverain devenait trop faible, un nouveau conquérant, prétextant la religion pour se rallier des adeptes, le remplaçait, cherchait à reconstruire l'empire désagrégé dans lequel les tribus tiraient parti de toutes les occasions pour refuser de payer l'impôt et partir en dissidence. L'empire ne pouvait s'organiser, s'administrer, il devait perpétuellement être conquis. Dans ces conditions, une dynastie ne pouvait durer sur le trône du Maghreb. Tel fut le sort des familles régnantes qui se succédèrent en Afrique du Nord.

Deux tribus nomades berbères, qui avaient l'habitude de venir chaque année se ravitailler dans le Tell, remontèrent en même temps du Sahara vers le nord, celles des Béni Mérin et des Abd el Ouad. Les premiers, profitant de l'anarchie constante, s'installèrent à Fez en 1248 avec Abou Yahya, et dix-huit ans plus tard à Marrakech où ils furent appelés par les Almohades eux-mêmes, qu'ils devaient supplanter en se réclamant des Hafsides de Tunis ; les seconds se fixèrent à Tlemsen. Dès lors, trois royaumes se fondèrent sur les ruines de l'empire maghrébin, avec Tunis, Tlemsen et Fez pour capitales respectives (XIIIe siècle). Dans l'Afrique du Nord commencent ainsi à se dessiner la Tunisie, l'Algérie, le Maroc actuels, ayant chacun leur histoire particulière. La nation berbère, malgré ses tentatives répétées, n'a pu réussir à s'unifier d'une façon durable sous une autorité unique. Fatimides, Zirides, Almoravides, Almohades, sont autant d'acteurs qui marquent les aspirations du peuple berbère.

Les Berbères n'en ont pas moins eu, au Maroc et en

Tunisie, des centres d'une véritable renaissance des sciences et des arts, après la période troublée des grandes migrations qui détruisirent l'empire romain. Le Maroc où vécurent des penseurs tels qu'Averroès, sa colonie l'Espagne où fleurit la civilisation andalouse, sont les preuves du rayonnement de cette civilisation arabo-berbère que l'on a trop souvent attribuée aux seuls Arabes, rayonnement arrêté par la désorganisation politique qui, au XIIIe siècle, transforma l'histoire générale de l'Afrique du Nord en une série d'histoires locales.

5° *Les Mérinides* (1248-1548). — La dynastie des Beni Mérin ou Mérinides marque la transition entre les grandes dynasties berbères du Moyen Age et les dynasties régnantes actuelles du Maroc. Les souverains tenteront de reformer l'immense empire des Almoravides et des Almohades, mais la nation berbère a trop goûté des schismes, des révolutions, pour que les tribus aient une confiance bien suivie envers les mahdis, les fondateurs de sectes, les empereurs, qui peu à peu n'ont plus qu'une autorité limitée sur les tribus immédiatement proches d'eux, et ne sont plus que des souverains locaux.

Arrivés du sud par la vallée de la Moulouya, les Beni Mérin, se réclamant des Hafsides de Tunis, commencèrent par vaincre les Almohades qui, dépouillés, s'enfuirent à Taza et à Fez. Pendant ce temps, les Abd el Ouad s'établissaient dans le Maghreb central avec Tlemsen pour capitale. Le pays de Marrakech resta seul aux derniers Almohades réduits à l'impuissance. Les Mérinides, installés à Fez en 1248 avec Abou Yahya, entrèrent dix-huit ans plus tard à Marrakech où ils furent appelés par les Almohades qu'ils évincèrent bien-

tôt de la souveraineté (1). Ce fut Abou Youssef Yakoub, deuxième successeur d'Abou Yahya, qui leur enleva Marrakech et battit au Telagh les Abd el Ouad commandés par le célèbre Yaghmorasen (1262), fondateur de l'empire de Tlemsen.

Sous les Mérinides, des luttes incessantes s'engagèrent entre les trois empires de Tunis, de Tlemsen, de Fez, sans qu'aucun des souverains parvint à établir sa supériorité sur les autres de façon durable. Au Maroc, les successeurs les plus fameux d'Abou Yahya (1248-1258), Abou Youssef (1258-1286), Abou Yacoub (1286-1331), Abou Hassen (1331-1350), Abou Heïnan (1350-1367), Abd el Aziz (1367-1908), passèrent leur règne à soumettre les tribus révoltées, à mettre le siège devant Tlemsen, à reprendre et à perdre l'Espagne, d'où les Mérinides furent définitivement chassés en 1492. A ces luttes entre Berbères s'ajouta, au xve siècle et au début du xvie siècle, l'entrée en ligne des Chrétiens (2), notamment des Portugais, qui s'établirent sur les côtes marocaines et lancèrent dans l'intérieur des coups de sonde. C'est l'origine des forteresses-comptoirs commerciaux semblables au « Bastioun » (3) de Taza. Ces Portugais, héritiers des Puniques, semblent avoir parfaitement réussi dans leurs entreprises de pénétration marocaine.

Enfin les derniers souverains berbères du Maroc disparurent sous les coups des agitateurs chérifiens, tou-

(1) Les derniers Almohades se réfugièrent dans la montagne du Tine Mellel, « berceau de leur puissance où plus tard ils furent mis à mort » (V. Piquet, p. 155).

(2) L'apparition des Castillans sur les côtes du Maroc date de 1263, date à laquelle Alphonse X de Castille prend Safi. En 1399, Enrique III prend Tétouan ; en 1414, les Portugais prennent Mazagan.

(3) V. *Bulletin de l'Afrique française*, septembre 1915. Notes sur quelques monuments de Taza.

jours nomades venant du sud, des Saadiens qui devaient inaugurer au Maghreb el Aqsa, le régime de l'autorité de quelques Arabes descendant du Prophète sur la masse berbère. Jusqu'à cette époque, des mahdis avaient surgi de la montagne, entraînant les Berbères à la lutte contre les envahisseurs à quelque race qu'ils appartiennent ; les grandes tribus berbères du sud étaient remontées vers le nord à la conquête des régions plus riches que celles qu'ils parcouraient, avaient fondé des empires puissants, mais peu durables. Le caractère du Berbère est instable en politique. Les divisions de clans, de familles, de tribus, intervenaient bien vite pour faire renaître l'anarchie dont devaient à la fin profiter quelques ambitieux arabes. Cependant la masse berbère restera inaccessible dans ses montagnes, jusqu'au moment de la pénétration française.

6° *Tlemsen. Les Abd el Ouadites* (1). — Au début du XIIIe siècle, les Abd el Ouad, Zénètes comme les Beni Mérin, s'étaient installés entre la Moulouya et le Zab, puis se confinèrent après l'invasion hilalienne auprès du Tafilelt. Les Almohades les chargèrent de combattre les Beni Mérin menaçants. En échange de leurs services, les Abd el Ouad reçurent le droit de percevoir l'impôt (kharadj) sur un certain nombre de villes et de peuplades du Maghreb central. En 1227, ayant contribué à réprimer la révolte de l'Almoravide Ibn Ghanya, les Abd el Ouad reçurent des Almohades la région de Tlemsen. Ils s'y établirent de façon stable ; vers 1240, le chef de la tribu, Yaghmorasen ben Zeyan, faisait de Tlemsen le siège d'un empire qui devait devenir célèbre par sa puissance, ses luttes contre Fez et Tunis.

(1) V. V. Piquet, *op. cit.*, p. 169 et suiv.

Battu par les Hafsides de Tunis en 1242, Yaghmorasen reconnut la suzeraineté de ces princes et conserva son royaume. De concert avec les Mérinides, il battit l'Almohade Es Saïd qui s'enfuit à Taza. Mais cette victoire permit aux Beni Mérin de devenir les maîtres du Maghreb el Aqsa ; dès lors, les deux tribus, Abd el Ouad et Beni Mérin, devaient entrer en conflit pour la souveraineté. Ce fut là l'origine de ces guerres sans nombre qui jalonnèrent de combats et de meurtres la « route des sultans » : Tlemsen, Oudjda, Taza, Fez, par la trouée de l'Innaouen. Aucun succès ne permit aux rivaux d'obtenir l'avantage, et chacun des souverains ennemis s'occupa bientôt de réduire simplement ses ennemis particuliers.

Mais, pris entre les Hafsides et les Mérinides, les Abd el Ouadites s'affaiblirent et finirent par succomber devant les Espagnols apparus en Oranie au début du XVIe siècle. L'histoire des Abd el Ouad est caractéristique de l'histoire des grandes tribus de l'époque.

7° *Tunis. Les Hafsides.* — Lorsque les Almoravides chassés par les Almohades perdirent l'empire de la Berbérie, au XIIIe siècle entièrement entre les mains des Almohades, un membre de la famille dépossédée, Ibn Ghanya, se réfugia dans le sud tunisien. Le khalife almohade En-Naser, fils d'El Mansour, vint le poursuivre jusque dans ces régions. Vainqueur, le sultan maghrébin laissa comme gouverneur en Ifrikya un nommé Abou Mohammed, fils d'Abou Hafs. Mais,à la suite des défaites subies en Espagne, du relâchement de l'autorité almohade qui s'ensuivit, les Hafsides s'érigèrent en souverains indépendants avec Abou Zekeria (1236),qui prit le titre d'émir. Les Hafsides devinrent bientôt puissants, étendirent au XIIIe siècle leurs pos-

sessions de l'Ifrikya jusqu'à Ceuta, Tanger et Sijilmessa. Ce furent des souverains éclairés, qui favorisèrent les arts, les sciences, le commerce, traitèrent avec Frédéric Barberousse d'Allemagne, demandèrent à la papauté des artisans chrétiens pour introduire leur art à Tunis. Ce fut cependant contre l'Hafside Abou Abd Allah el Mostanser que fut dirigée l'expédition de Saint-Louis à Carthage.

A ce moment, comme dit Ibn el Khaldoun, « le khalifat de l'Orient et de l'Occident venait de succomber ». L'Espagne chrétienne avait enlevé Cordoue, Valence et Séville. Baghdad venait d'être pris par les Mongols. « Le chérif de La Mekke reconnut alors El Mostanser comme sultan de l'Ifrikya. » Les Almohades de Marrakech dirent la prière au nom du Hafside, les cheikhs mérinides de Fez en firent autant. Le roi des noirs, souverain de Kanem, seigneur du Bornou, lui envoya des présents. L'unité de l'Islam s'était rompue avec la chute du pontife de Baghdad. Dans l'Inde, en Perse, en Ifrikya, au Maroc, les souverains essayaient de la reformer à leur profit en s'emparant du titre d'émir el Moumenin. Mais l'histoire ne peut revenir en arrière : chaque race ayant embrassé l'Islam avait apporté avec elle son caractère et ses aspirations propres ; son évolution s'était particularisée dans le coin du monde où elle régnait.Le caractère général de l'Islam ne pouvait plus être invoqué par l'une de ces races. Le titre de souverain pontife musulman pourra être saisi par les souverains d'Afrique ou d'Asie, il ne correspondra plus dans l'Islam à la signification ancienne du mot khalife, alors que les premiers imams successeurs du Prophète lançaient leurs armées de Croyants à la conquête du monde infidèle. L'évolution générale de

l'Islam s'est transformée en une série d'évolutions particulières.

Les révoltes des Arabes en Ifrikya, l'accès au pouvoir des Mérinides, puis l'entrée en ligne des Chrétiens, celle des Corsaires turcs, affaiblirent la monarchie hafside qui, s'appuyant tour à tour sur ses ennemis de la veille, finit par succomber en même temps que l'influence des Espagnols, ses derniers soutiens en Afrique du Nord à la fin du XVIe siècle.

8° *Les grandes dynasties berbères.* — Ainsi, après avoir victorieusement résisté à la conquête arabe, puisque, s'ils acceptèrent l'Islam, les Berbères du moins réussirent à conserver leur indépendance, les peuples de la Berbérie ont cherché la formule de gouvernement la plus favorable à leur caractère. Divisés en tribus rivales, les Berbères furent donc en proie aux luttes de ces tribus qui tour à tour cherchèrent à s'emparer des territoires les plus riches, de l'autorité suzeraine que cette possession comportait. L'histoire des Berbères est celle de leurs tribus qui se succèdent au pouvoir. D'abord des princes arabes dissidents furent acceptés comme les plus capables de résister au conquérant.

Mais dès que le danger fut disparu, dès que les khalifes eurent renoncé à se faire obéir en Afrique du nord, les gouverneurs dénouèrent les liens qui les attachaient au suzerain, les grandes familles berbères fondèrent des dynasties régnant de la Tripolitaine à l'Espagne. L'empire conquis à cheval ne peut se gouverner à cheval. Or le sultan, obligé de perpétuellement soumettre les tribus perpétuellement dissidentes à mesure que le souverain allait plus loin, n'avait pas le temps d'organiser, d'administrer. S'appuyant sur une tribu pour régner,

sa dynastie ne pouvait durer qu'autant que durait la puissance de la tribu. Mais, en ces temps de déséquilibre, par suite des migrations, de nouvelles tribus cherchaient toujours un territoire, des terrains de parcours pour s'établir. Ces tribus, guerrières par nécessité, finissaient par remplacer le clan au pouvoir, et c'est là l'histoire des Almoravides, Almohades, Mérinides, Ab del Ouadites. Mais quand, dans la Berbérie, se dessina la division entre Tunis, Tlemsen et Fez, quelque chose était changé en Afrique du Nord. Ce n'était plus l'antique Berbérie : les migrations arabes, l'invasion des Hilal et des Soleim, les randonnées des nomades berbères avaient donné naissance à une ethnographie nouvelle.

Les conséquences de l'invasion musulmane sur l'ethnographie en Afrique du Nord.

1° *Alternance géographique et ethnique.* — L'enchevêtrement des royaumes, consécutif aux migrations des tribus, le passage des dynasties arabes, berbères, l'invasion des peuples sémites lancés d'Arabie et d'Egypte sur la Berbérie, eurent des conséquences considérables sur l'ethnographie de l'Afrique du Nord. Après l'invasion hilalienne et les grands parcours des nomades berbères du sud, une fusion sociale suivit.

Au point de vue géographique, l'Afrique du Nord se divise en trois zones distinctes séparées par l'Atlas : 1° une région méridionale moins arrosée, moins productive, plus chaude, sablonneuse ; 2° une zone médiane de hauts plateaux au climat chaud en été, froid en hiver ; 3° un « sahel » ou région maritime, fertile, à la température douce et égale qui participe des deux premières.

A cette répartition physique correspond une alternance ethnique. Dans le sud, aux confins du Sahara ou dans le désert, des Berbères nomades, Touareg, Maurétaniens, errent avec leurs troupeaux au hasard des pâturages. Plus au nord, ou intercalées avec les précédents, des tribus arabes mènent la même vie nomade. Les Hilal, les Soleïm venus par le sud, laissèrent derrière eux des familles, des clans qui régularisèrent peu à peu leurs transhumances, subsistèrent sur place en rapports amicaux ou hostiles avec les autochtones. Le long des cours d'eau souterrains, des îlots de verdure, les oasis sont occupés par les sédentaires, ksouriens, de race métissée par les croisements avec les nomades ou les esclaves noirs venus du Soudan. Sur les hauts plateaux, dans les montagnes aux pics neigeux dépassant parfois comme au Maroc 4.500 mètres, dans les compartiments séparés par les chaînons escarpés, vit la pure nation berbère, le plus important des groupes ethniques de l'Afrique du Nord, avec ses forteresses naturelles du Maroc, de la Kabylie et de l'Aurès, pendant que dans les sahels vit la population composite et mêlée des régions côtières de la mer.

2° *Les Berbères.* — Malgré les invasions, l'islamisation, malgré l'arabisation des groupes périphériques, la nation berbère, toujours divisée en clans indépendants, reste dans ses forteresses naturelles inatteinte, à peine entamée. Chez elle, le Coran, à peine lu, n'a guère transformé les mœurs. Les sectes successives, les schismes de l'Islam, ont montré aux Berbères, dès le début, la valeur négative de la foi musulmane qu'ils estiment cependant comme un voile commode pour leur indépendance.

Leur régime social est resté le même qu'aux temps du paganisme et du christianisme (1). La femme garde chez eux sa condition plus relevée que chez les Arabes. La polygamie se rencontre peu, existe seulement chez les riches. Des chefs de sexe féminin continuent parfois à mener au combat les montagnards comme aux temps de la Kahena de l'Aurès. Cultivateurs et sédentaires, les Berbères possèdent d'immenses troupeaux de chèvres et de moutons que la rigueur du climat sur les hautes terres force à descendre l'hiver dans les régions plus chaudes. Cette transhumance annuelle est la source de nombreux conflits avec les habitants des plaines. La possession de terres, de troupeaux forcés de transhumer, fixe les conditions de vie des montagnards. Ils sont semi-sédentaires par nécessité. La région des hautes terres est accessible seulement par les trouées creusées par les cours d'eau, Sebou, Moulouya, Meloulou, Chéliff, Medjerda. C'est ce qui explique la facilité de résistance des Berbères retranchés dans leurs forteresses des montagnes, fermant sans peine les voies de pénétration aux conquérants.

3° *Les Arabes.*— Les Arabes, peu nombreux, nomades, finirent avec le temps, et par la force, à se réserver quelques territoires au milieu des tribus berbères. Le retour offensif des autochtones sépara leurs groupements les uns des autres, fixa la race arabe en îlots isolés.

(1) On emploie à tort le mot de tribu pour désigner les groupements berbères. Certains nomades berbères vivent en effet sous la tente, forment réellement des tribus, mais la plupart des Berbères habitent des maisons, des villages, sont des sédentaires. Pour ces derniers, le mot de tribu indique un ensemble de villages, de maisons, obéissant aux ordres d'une assemblée, d'une djemâa commune.

Mais nomades et sédentaires, Arabes ou Berbères, errant avec leurs troupeaux, enfermés dans les alvéoles de leurs montagnes, purent sans doute trouver sous leur tente, dans leur village, pendant un certain temps, l'industrie, les matières premières nécessaires à la fabrication de tous les objets dont ils avaient besoin. Avec le mélange des civilisations, par le contact de l'Orient et de l'Occident, avec le développement du progrès, de la civilisation sensibles chez ces peuples, par la force même des grandes migrations, par suite des guerres entre le Maghreb, l'Espagne, l'Ifrikya, l'Egypte, les besoins grandirent, nécessitèrent l'apparition d'un nouvel organe social, sédentaire, remplissant les fonctions incompatibles avec la vie nomade, surtout depuis l'apparition, le développement des nouveaux besoins.

De même que dans la vie nomade primitive, les Ksouriens remplirent ce rôle, furent les dépositaires des grains, les gardiens des richesses difficiles à transporter, dans leur enceinte, forteresse-refuge ; de même il se développa, dans les cités où jadis vécurent les Romano-Berbères, un nouveau type de commerçant, de négociant, appelé à tirer parti des richesses naturelles de l'Afrique du Nord, le Maure.

4° *Le Maure.* — Les Maures, qu'il ne faut pas confondre avec les Maures connus des Romains (nomades primitifs du sud), sont le produit du métissage de toutes les races qui traversèrent la Berbérie, Romains, Vandales, Arabes, Chrétiens renégats ou esclaves, avec les autochtones. Les mélanges de race ont déterminé un type ethnique très reconnaissable, au teint blanchi par les occupations sédentaires dans les échoppes minuscules, l'existence paisible au milieu de murs protecteurs

du soleil. Les Maures musulmans, généralement fort lettrés, spécialisés dans la petite fabrication, le petit commerce, eurent pour rôle, dans la civilisation islamique parvenue jusqu'à nos jours, de fournir d'objets de première nécessité (1) leur voisinage immédiat et les marchés périodiques qui se tiennent à intervalles rapprochés, par exemple chaque semaine, dans tous les centres, ou bien en pleine campagne, au croisement des pistes, au confluent des cours d'eau. Dans ces sortes de foires se rencontrent montagnards, sédentaires, qui profitent de l'occasion pour s'entretenir des affaires de la région, au besoin discuter de la paix ou de la guerre.

Peu à peu,certains Maures ont étendu leur commerce, sont devenus de véritables négociants en gros. C'est à leur instigation sans doute que les souverains de Tunis entrèrent en rapports avec la papauté pour développer les rapports commerciaux avec la chrétienté. A la fin du XIXe siècle, beaucoup de Maures se rendaient en France, en Angleterre, avaient des comptes courants dans les banques de ces pays, principalement à Marseille et à Manchester, sans que pour cela leur état d'esprit musulman fût entamé par l'influence chrétienne.

Poussés par l'esprit d'intrigue, de politique avisée qui les distingua de tous temps, en même temps que leur intelligence et leur sens artistique facilement développé par la vie rêveuse et calme du sédentaire, les Maures, en relations constantes avec les tribus par les marchés, les Maures intermédiaires obligés, après être arrivés dans les villes à former de véritables clans, se disputèrent la direction politique, soit dans les affaires

(1) V. Poinsard, *op. cit.*, t. I, *Les Maures*. Il ne faut pas confondre non plus ces Maures avec les peuplades qu'il est convenu d'appeler Maures au Sénégal et en Mauritanie.

locales, soit dans le gouvernement central lui-même. Les Maures, qui dirigèrent l'Espagne, font encore à la cour des sultans marocains un cercle de fins lettrés, à la politique subtile, habile à tirer parti des textes et des paroles pour maintenir l'autorité du souverain au milieu de la turbulence des tribus, des attaques des Chrétiens, en s'appuyant sur telle ou telle tribu pour réduire les autres, politique qui a reçu de nos jours le nom de politique maghzen.

5° *Les Juifs.* — Aux Berbères, aux Arabes, aux Maures, il faut ajouter en Afrique du Nord un certain nombre de Juifs, race méprisée, tenue à l'écart, obligée par une ordonnance des Abbassides à porter un couvre-chef spécial qui les distingue des bons Musulmans. Il serait curieux d'étudier comment les communautés juives sont venues s'infiltrer en Afrique du Nord.

Il semble qu'un certain nombre de tribus berbères, avant l'islamisation, aient embrassé le judaïsme. Les premiers Juifs seraient apparus en Tunisie au IIe siècle après Jésus-Christ, venant de la Cyrénaïque, chassés par les persécutions. Le judaïsme parut aux Berbères de cette époque, supérieur au christianisme, qui était mal connu par eux, et surtout dans sa forme byzantine. Les Berbères qui semblent avoir eu de tous temps une tendance monothéiste, se rallièrent donc en grand nombre au judaïsme. La nouvelle religion s'implanta assez solidement en Berbérie, tellement qu'au moment de la conquête arabe, la résistance la plus farouche du particularisme berbère fut celle de la Kahena (1) de l'Aurès, qui était juive (VIIIe siècle ap. J.-C.). L'Islam

(1) Ce nom n'est-il pas d'origine juive. Kahena, Kohen, signifie prêtre en hébreu.

fit rapidement disparaître de la Berbérie le judaïsme qui se maintint cependant en certains points (1). Enfin, après la chute du royaume de Grenade en 1492, de nombreux Juifs se réfugièrent d'Espagne sur la côte africaine, surtout au Maroc où ils formèrent à Fez même une colonie. La grosse émigration juive d'Espagne date de Philippe III (expulsion des Mouiscos).

Le type ethnique hébraïque n'est pas pur en Afrique du Nord ; il va du négroïde au sémite par suite du contact de toutes les races avec le judaïsme. Les Juifs vivent en communautés sédentaires, sont généralement petits artisans et colporteurs. Certains, dans ce cas, vivent sous la tente avec les nomades. Les Arabes, les Berbères sont souvent la proie des Juifs usuriers. Par contre, ces derniers sont souvent pillés par les premiers qui rétablissent ainsi l'équilibre de la fortune.

Les Juifs au Maroc se répartissent en deux catégories :

1° les autochtones, habitant dans les mellahs, ou convertis à l'Islam ;

2° les émigrés d'Espagne et de Portugal habitant hors des mellahs. En avril 1922 on évaluait les Juifs au nombre de :

Maroc, 103.712 ; Algérie, 70.271 ; Tunisie, 54.664 ; Turquie d'Asie, 177.500 ; Palestine, 85.000.

6° *Turcs. Coulouglis. Conclusion.* — On voit combien différente de l'ancienne Berbérie, de la Berbérie romaine, est l'Afrique du Nord après la conquête arabe, l'invasion

(1) Le Judaïsme est considéré par les Musulmans comme inférieur au Christianisme. Le juif qui se convertit à l'Islam doit d'abord se convertir au Christianisme. Cependant le cas n'est pas signalé à ma connaissance au Maroc et en Algérie.

des Hilal et des Soleïm, les mouvements de peuples causés par l'établissement des grandes dynasties berbères. Après l'apparition des corsaires turcs, la mosaïque de races deviendra encore plus riche. Le métissage des Turcs avec les sédentaires des villes donnera les Coulouglis, différents des Maures, lesquels seront les alliés des Français (1). La complexité de la question africaine de nos jours provient de cette juxtaposition, de cette pénétration de races si différentes, étant donné surtout que le brillant de la civilisation maure, l'éclat du nomadisme arabe empêchèrent longtemps les Européens d'apercevoir et de comprendre sous les multiples aspects de l'Afrique la grande masse berbère qui reste toujours le fond de la population de l'Ifrikya et du Maghreb.

L'occupation turque en Algérie.

Dans leurs luttes avec la chrétienté, les sultans ottomans avaient lancé leurs flottes en Méditerranée. Les Espagnols s'emparèrent de 1504 à 1510 des côtes de l'Algérie. En 1510, les habitants de Bougie, fatigués du joug des étrangers, appelèrent les Turcs à leur secours. Alger fit de même. Les plus fameux amiraux ottomans, les deux frères Barberousse (2), répondirent à l'appel, pour échouer d'abord devant Bougie. Mais Khair ed din Barberousse s'installa à Alger, fît pendre Sélem ben Temi, prince régnant, s'empara du pouvoir avec ses corsaires, battit les Espagnols et établit ainsi les

(1) Cavaignac par ex. à Tlemsen tint avec l'aide des Coulouglis.

(2) D'ailleurs les Barberousse, pas plus que Dragut, ou la plupart des corsaires turcs, n'étaient de véritables turcs, mais bien des renégats chrétiens. De même les fameux arabes qui du Maroc parvinrent au Niger étaient des Espagnols renégats.

corsaires barbaresques en Méditerranée occidentale.

Cette installation des Turcs en Algérie procède de l'expansion ottomane cherchant à rétablir en son entier l'empire des khalifes arabes ; cependant les dissensions dynastiques à Stamboul ne permettaient pas au sultanat de commander les événements d'Occident. Barberousse, amiral turc, se reconnut d'abord vassal de la Porte dont il recevait recrues, armement, munitions et subsides : c'est à ce titre qu'il battit en 1518 et 1541 les flottes de Charles-Quint envoyées contre lui. En fait, Barberousse était indépendant, malgré le pacha envoyé par le sultan de Constantinople à Alger pour le représenter. Ces pachas, qui touchaient une large part dans les bénéfices des croisières, disparurent d'ailleurs bientôt devant l'hostilité des Corsaires qui obtinrent de Stamboul le droit d'avoir un chef choisi par eux. Ce chef fut le dey (oncle, patron) (1710). Les Corsaires barbaresques étaient organisés. Une milice composée de Turcs, d'aventuriers de tous pays composait l'Odjak (marmite) à l'imitation des Janissaires du sultan. Les forces militaires se divisaient en deux, celles de mer et celles de terre. Les premières étaient les plus réputées sous le commandement des reis ou capitaines. Les secondes étaient composées de l'Odjak turc, des contingents fournis par les villes et par les tribus soumises.

Cette organisation soutenue par les Ottomans était uniquement formée pour la guerre et pour le pillage. Les pirateries commises sur les flots et sur les côtes d'Europe furent telles qu'à plusieurs reprises différentes, les nations européennes envoyèrent des flottes contre Alger ; ce fut toujours sans succès. En 1617, la France obtint cependant le droit de pêcher le corail au bastion de la Calle qui avait été cédé à Charles IX par le sultan. L'ex-

pédition de 1664 commandée par le duc de Beaufort s'empara de Djidjelli, mais rentra aussitôt en France ; en 1683, celle de Duquesne, malgré un premier succès, ne réussit pas mieux à cause du mauvais temps. En 1685 et 1686, d'Estrées et Tourville bombardèrent Alger. Les Espagnols, en 1775, furent mis en complète déroute par les Barbaresques, de même en 1779. En 1815, les Etats-Unis ne réussirent pas mieux. En 1816 l'Angleterre, chargée par l'Europe de réprimer l'esclavage, envoya une flotte formidable contre les Barbaresques, réussit à détruire leurs bâtiments, mais dut se retirer après que l'amiral anglais eut fait signer au dey des conditions de paix illusoires, car dès l'année suivante les navires corsaires reconstruits grâce à l'aide des Ottomans, des Marocains et des Tunisiens, écumaient à nouveau les mers. La puissance barbaresque était telle que la France, l'Espagne, la Hollande, la Suède, l'Angleterre et Naples avaient accepté de payer un tribut au dey pour que leurs vaisseaux de commerce puissent traverser en paix la Méditerranée.

Après 1815, l'Europe parvint à réprimer la piraterie grâce à son union dans ce but. Cette piraterie n'avait duré jusqu'alors que par la mésentente des nations européennes qui cherchaient toutes à se concilier les bonnes grâces des pirates à l'exclusion et au détriment des autres puissances. Dès que l'union se fit, la piraterie disparut. Sidi Mohammed la désavoua officiellement au Maroc en 1820. Cette situation de l'Europe devant les Corsaires pourrait utilement se comparer à celle des puissances de l'Entente devant le Gouvernement d'Angora (1920-22).

Pendant que les marins corsaires se faisaient ainsi redouter, l'Odjak étendait son pouvoir dans l'intérieur.

Des expéditions suivies finirent par établir des beys vassaux à Constantine, Médéah, Tlemsen et enfin Oran, abandonné en 1790 par les Espagnols.

Conquête française.

Cette situation ne pouvait durer. Les deys devenaient de plus en plus insolents : Hussein-dey, arrivé au pouvoir en 1818, avait de très mauvaises dispositions envers la France. En 1793, des commerçants israélites d'Alger avaient, par l'entremise d'une maison de Marseille, fourni des céréales au gouvernement français. Des difficultés de payement s'étaient produites, car l'Etat barbaresque réclamait pour lui-même, suivant la coutume locale, une somme rondelette, contestée naturellement. Le jour du Beïram les consuls étrangers se rendirent au palais, selon l'habitude, pour complimenter le dey. Hussein interpella M. Deval, représentant de la France, avec véhémence, lui reprochant de ne pas lui apporter une lettre de son souverain. Le dey s'oublia jusqu'à frapper le consul au visage avec son chasse-mouche (30 avril 1827).

En juin, une escadre parut devant Alger sans pouvoir tirer réparation de cet outrage, malgré un blocus rigoureux. Le gouvernement français proposa au vice-roi d'Egypte, Méhémet Ali, de châtier les pirates et de s'emparer des trois régences. Le vice-roi adhérait à ce plan à la condition de gouverner au nom du sultan ; l'Europe acceptait la combinaison, mais l'Angleterre s'opposa avec une telle force au projet que la France dut se faire justice elle-même.

Le 14 juin 1830, la flotte de l'amiral Duperré débarqua l'armée du comte de Bourmont à Sidi Ferruch, près d'Alger. Le dey Hussein capitula peu après la prise

du Fort l'Empereur et fut autorisé à gagner Naples et Livourne avec sa famille.

Tous les Turcs partirent d'Alger à ce moment : l'opinion publique les vit s'en aller avec joie. Il ne reste rien d'eux sinon quelques mosquées où se réunissent les quelques Hanéfites de la région, l'ensemble de la Berbérie étant malékite. Une de ces mosquées existe à Constantine. Elle était misérable en 1902.

Ainsi préluda la conquête de l'Algérie qui devait donner à la France une de ses plus belles provinces.

Nous ne suivrons pas le développement des campagnes françaises en Algérie, ni celle de Tunisie, ni la pénétration du Maroc : le but de notre travail était d'amener notre lecteur du début de l'Islamisme à l'étude des questions actuelles. Nous avons exposé comment, de la conquête arabe primitive de l'Afrique du Nord, sont sorties la Tunisie, l'Algérie et le Maroc ; nous avons déterminé la complexité de l'ethnographie en ces régions et insisté sur le caractère permanent, inébranlable de la race berbère, à peine touchée par les influences étrangères et gardant malgré toutes les pressions son caractère particulariste et persévérant.

Nous n'avons pas l'intention maintenant de soulever les graves questions politico-sociales qui se posent à l'heure actuelle en Afrique du Nord française, mais qu'il nous soit permis de faire un vœu, au moment où la propagande jeune-turque, bolcheviste, l'ébranlement moral et social causé par la guerre mondiale, troublent de trop nombreux esprits. Le dévoûment avec lequel les Musulmans français se sont battus contre l'Allemagne mérite récompense ; les lettrés musulmans rêvent l'autonomie ; mais le seul terrain d'entente peut être trouvé dans une coopération absolue. Le citoyennat

français est ouvert aux Algériens qui ne profitent guère des avantages proposés, car ils craignent de perdre le statut musulman qui les régit socialement. Notre vœu serait qu'une formule soit trouvée pour que, tout en étant citoyens français politiquement, les Musulmans puissent conserver leur statut personnel civil et religieux. Il serait peut-être bon encore que si les Africains du Nord arrivent ainsi à la réalisation d'une vie politique réelle, un parlement africain soit créé, avec comme résultante l'établissement d'un régime « genre Dominion » qui donne satisfaction à toutes les aspirations. Plus l'élément musulman s'instruira et voyagera, plus il tendra à réaliser ses aspirations particulières ; et pour les atteindre, plus il adhèrera au mouvement général islamique, s'il ne trouve pas dans la Métropole la volonté ferme d'une coopération étroite. De leur côté les Musulmans doivent être persuadés que les concessions de la Métropole seront le résultat de leur loyalisme, et non celui des agitations. Les bienfaits doivent provenir non de l'extérieur, mais de l'intérieur. Et nous qui avons vu en étudiant l'Islam et les Races la diversité du monde islamique, nous devons être persuadés de la nécessité d'encourager, en dehors du panislamisme, les tendances particularistes des Musulmans qui doivent contribuer en ce qui les concerne à la prospérité de la plus grande France.

Ainsi que l'a indiqué M. Millerand, président de la République, dans son récent voyage en Afrique du Nord, rien ne peut se faire sans le temps. L'Islam, par suite de son caractère fermé, est resté en dehors du mouvement de la civilisation moderne ; il se trouve actuellement dans la situation de la chrétienté au Moyen Age ; ses peuples ne conçoivent pas ou à peine l'organisation

civile indépendante de la religion ; mis brusquement en contact avec le monde moderne, malgré les frictions inévitables, les peuples musulmans seront obligés d'en venir à cette conception, mettant l'idée de nation avant l'idée de religion. Il nous appartient de ne pas créer de malentendus irréparables et d'aider les Musulmans dans cette transformation qui n'est en somme qu'une application nouvelle du principe des nationalités.

CHAPITRE VIII

L'ISLAM CHEZ LES NOIRS

Introduction.

L'expansion de l'Islam vers le centre de l'Afrique a suivi deux routes principales. La première part de Zanzibar et fut suivie par les traitants arabes, marchands de bois d'ébène qui, à la recherche d'esclaves, pour en fournir l'Asie et le nord de l'Afrique, n'oublièrent pas la propagande recommandée par le Coran. Après deux années d'absence Stanley constatait l'envahissement du Congo par les associés et les coreligionnaires de Tippoo-Tib, le fameux commerçant arabe, sultan réel ayant sous ses ordres une véritable armée que l'on nomma, ne pouvant s'en débarrasser, gouverneur du Congo belge. M. Trivier est encore plus formel : « L'invasion des Arabes s'accentue chaque jour davantage : au train où ils vont, ils seront loin bientôt » ; et plus loin : « Les avis qui m'avaient été donnés jusqu'à ce jour, de provenance blanche, jaune ou noire, étaient tous les mêmes sur l'envahissement du pays par les Musulmans. » Et M. Trivier ne compte plus les villages traversés par lui, commandés par des Arabes. Les randonnées des traitants dans le centre de l'Afrique avaient abouti à la création de véritables royaumes musulmans, dont le fanatisme accru par les qualités militaires de chefs tels que Ahmadou et Samory, nous a donné beaucoup de mal dans notre avance du Sénégal au Niger, au Tchad.

La deuxième route suivie par l'Islam dans sa propagation à travers le continent africain, le blad es-soudan, le pays noir, part du nord. Les confréries religieuses telles que le senoussisme et la secte des Kadrya, avaient retrouvé l'ardent esprit de prosélytisme des compagnons du Prophète. Leur volonté de restaurer l'empire des khalifes au centre de l'Afrique, loin des Chrétiens et des Turcs, avait causé entre la Tripolitaine et l'Ouadaï le rassemblement de groupes fanatiques prêts à porter le glaive de l'Islam sur les Infidèles. L'avance momentanée des Italiens vers Ghadamès et l'action énergique des Gentil, des Lamy, des Moll en Afrique occidentale, au Ouadaï, avaient encerclé les Senoussistes dans une zone limitée. Mais leur action politique toujours aussi puissante s'est retrouvée dans tous les mouvements dissidents de Tunisie, du Soudan, et en général de l'Afrique du Nord.

Comment expliquer que les noirs fétichistes adoptent avec tant de facilité la croyance de ceux qui les ont tant persécutés ? Il est hors de doute que les races noires subissent à l'heure actuelle un éveil confus, un lent besoin d'ascension à des échelons de vie supérieure (1). Or le musulmanisme, qui demande si peu à ses néophytes, répond suffisamment à ce besoin. Sauf en certains points, par exemple dans l'Ouganda et peut-être au Zambèze, la propagande chrétienne n'obtient que peu de résultats, et encore sont-ils peu durables, quand elle agit seule dans un milieu noir. Partout où elle doit lutter avec l'expansion islamique, ses gains sont nuls ; ceux des Musulmans rapides et considérables. C'est un fait que l'on ne peut nier. « Les colonies euro-

(1) De Vogüé, *Les Indes noires. Revue des Deux-Mondes.*

péennes, dit M. de Vogüé, ne font pas exception ; au Sierra Leone, où il n'y a pas trente ans on n'eût pas trouvé un Musulman, on en compte aujourd'hui 50.000. De même au Libéria. Il n'est si petite bourgade de la côte de Bénin qui n'ait sa mosquée aux lieux où trônaient naguère encore les dieux fétiches. Les nègres sont de grands enfants, menés par deux passions : les femmes et la boisson. Le Musulman leur interdit l'alcool, mais il leur accorde la polygamie. Le Chrétien permet l'alcool, mais il prohibe le harem. Les pauvres noirs sont fort embarrassés ; l'événement prouve qu'ils penchent vers le harem. »

A ces plaisirs sensuels, il faut ajouter la simplicité de la doctrine monothéiste de l'Islam, facile à comprendre pour les cerveaux primitifs du continent noir. A la persuasion s'est ajoutée la force. Le prosélytisme musulman s'est exercé autant par le fer que par la parole, et ce que l'Islam tient, il ne le lâche plus. En Afrique, plus de 59 millions de croyants suivent l'enseignement islamique. Les conversions sont de plus en plus nombreuses, malgré les efforts des missions chrétiennes à qui d'ailleurs il est quelquefois interdit, comme au Soudan égyptien, de prêcher les populations musulmanes et permis seulement de se confiner aux fétichistes et aux payens (d'après Margoliouth).

Le souffle puissant qui animait autrefois l'immense vague des Arabes qui, comme un vol de sauterelles, se répandit sur l'Asie et le bassin de la Méditerranée, est venu, semble-t-il, vivifier les fanatiques affiliés aux confréries religieuses de l'Afrique tropicale pour les animer d'un esprit ardent de prosélytisme.

A. — L'Afrique noire française.

L'Afrique noire française a subi l'influence arabe venue d'Egypte aux premiers âges de l'époque islamique, puis de l'Afrique du Nord, enfin de Zanzibar aux époques relativement récentes.

Parties d'Egypte, les tribus arabes remontèrent d'une part le Nil jusqu'aux sources du grand fleuve, essaimant de loin en loin leurs colonies, se mélangeant avec les populations indigènes ; quand plus tard les traitants arabes partirent de Zanzibar et de Dar Es Salam sur les traces des grandes invasions hymiarites, ils trouvèrent la région des Grands Lacs toute préparée à leur propagande par cette première avancée venue d'Egypte. D'autre part, d'autres tribus parties d'Egypte suivirent le Bahr el Gazal vers le Ouadaï et le Baghirmi.

Ces dernières tribus trouvèrent dans ces régions, et dans les régions voisines, un double élément, l'élément berbère et l'élément noir. Les Berbères méditerranéens avaient naturellement essaimé vers le centre du continent (1). Tout comme les Arabes, ils avaient de grandes tribus nomades guerrières qui asservissaient les sédentaires. L'action arabe musulmane se porta d'abord, semble-il, sur les éléments noirs. Le mélange des nouveaux venus avec ces derniers donna les Choua ; l'action fut moins facile sur les Berbères.

Les Berbères sont très particularistes et ne subissent l'envahisseur que par la force. Les Touareg, les Tibbous,

(1) Les Berbères formèrent, semble-t-il, la population autochtone habitant du Nil (Berberah) au plateau d'Auvergne. Certains auteurs prétendent que les Berbères venaient du Sud, mais rien n'est moins certain.

chez lesquels se retrouvent encore les vestiges des anciennes djemaas (assemblées) berbères, livrèrent des luttes terribles aux envahisseurs. Il fallut des vagues renouvelées d'Arabes pour faire brèche dans les îlots berbères, et encore maintenant dans les pratiques islamiques des plus fanatiques de ces peuples, peuvent se retrouver les anciennes croyances ou superstitions berbères.

La rapidité avec laquelle l'Islam étendit (1) son domaine spirituel sur l'Afrique du Nord et sur le Soudan est remarquable. Dès la première invasion d'Okba en Afrique du Nord (vers 600), les Berbères du Sahara occidental — Sanhadja et Lemtouna — étaient touchés par la propagande islamique. Les Sanhadja se firent à leur tour les propagateurs de la nouvelle religion. Dès le xe siècle après J.-C. (IVe de l'Hégire),ils avaient fondé entre Tagant et Oualata un empire commandant à dix-huit royautés nègres. Ils furent rejetés dans le désert par les Soussous, mais ils avaient apporté en ces régions la civilisation islamique.

L'empire senhadji fut remplacé par l'empire noir de Tombouctou. Au VIIIe siècle après J.-C., le célèbre voyageur arabe Ibn Batouta signale un grand Etat musulman à Mellé. Le roi Koukou Moussa se rend à La Mekke, entretient des relations avec les khalifes d'Egypte et les émirs du Maroc. Son empire comprenait trois grandes provinces divisées chacune en douze sultanats. Les chroniqueurs musulmans s'accordent à vanter les richesses de l'empire soudanais, à célébrer com-

(1) Pour l'étude de l'Afrique noire française, je suis l'ouvrage du Ct O. Meynier, *L'Afrique noire*. Paris, Flammarion, 1911, et Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, Collection Payot, Paris, 1922.

bien les lettres, les sciences et les arts ont une place importante dans les préoccupations de l'Etat. M. Le Châtelier veut « réserver surtout aux Berbères et aux Arabes venus du nord, qui formaient la classe élevée de la société », la gloire de cette civilisation, mais il est probable qu'en Afrique noire, comme dans les autres terres d'Islam, les aspirations particulières des peuples se sont fait jour sous l'égide islamique. Le XIVe siècle marqua au Soudan comme en Afrique l'apogée berbère. Les savants soudanais rivalisèrent alors de science avec les docteurs musulmans. De cette époque datent en architecture les mosquées de Gao et de Tombouctou.

Au XVIe siècle les Songhaï — avec comme villes Gao, Tombouctou et Dienné — s'emparent du pouvoir. El Hadj Mohammed, chef de la lignée des Askia, prend l'Islam comme un nouveau moyen de domination, encourage ainsi que ses successeurs la diffusion de l'Islam. Une civilisation éclatante répondit aux efforts des chefs et des savants songhaï. L'empire s'étendait du Tchad à l'Atlantique ; le commerce était florissant. Parmi les écrivains soudanais, Abderrahman ben Abdallah, auteur du fameux Tarikh es Soudan, mentionne « longuement les mérites des savants, pieux commentateurs du Coran, marabouts éminents, jurisconsultes, historiens qui à son époque faisaient la gloire de Dienné, de Tombouctou et de Gao ».

Pendant que l'Islam florissait ainsi entre le Sénégal et le Niger sous l'impulsion des Berbères convertis par les successeurs d'Okba, la religion musulmane, sous l'impétueuse poussée des Hilal et des Soleim, prenait en Afrique du Nord une extension considérable. Les sultans marocains cherchèrent naturellement à s'étendre

vers le sud. Dès 1591, le pacha Djaouder el Mansour (1), envoyé par Sultan Moulay Ahmed, s'empare de Tombouctou et superpose à l'ancien empire de Gao une province marocaine. L'occupation garda un caractère essentiellement militaire. La civilisation soudanaise resta ce qu'elle était, avec uniquement, au-dessus des populations, une nouvelle caste militaire. Dès la fin du XVIIIe siècle les relations étaient interrompues entre le Maroc et sa colonie du Soudan ; les provinces formaient des Etats semi-indépendants en pleine décadence.

Le Kanem était au XVIIIe siècle gouverné par de véritables rois fainéants. Mais au XIXe siècle les Oulad Sliman, chassés de Tripolitaine par les Turcs, vinrent s'installer au Kanem. Après avoir tout dévasté, ces Arabes se mirent au service des rois du Bornou et de l'Ouadaï.

La fin du XVIIIe siècle (2) marque, pour tout le Soudan occidental, une époque de régression sensible dans la marche de la civilisation chez les sociétés noires. La conquête marocaine avait complètement désorganisé l'empire songhaï. La grande colonie arabo-berbère se divisa en infinité de petits royaumes, de petits sultanats en guerre les uns avec les autres.

Profitant de la désorganisation, les Touareg, jusque-là refoulés, se rapprochent du Niger, prennent Tombouctou, détruisent Bamba et Gao, franchissent le fleuve, dévastant tout sur leur passage.

Les Bambara occupent le sud du bassin nigérien, s'établissent en royaume puissant sur les ruines des

(1) Il semble que Djaouder et ses hommes furent des renégats chrétiens qui, le pays une fois conquis, se livrèrent au luxe et à la débauche, et finirent bientôt, submergés par les peuples locaux.

(2) Ct O. Meynier, *op. cit.*, p. 129.

pachaliks marocains. Segou Sikoro devient leur capitale (1650). « Le bassin du Sénégal, qui avait vu se succéder plusieurs civilisations, quelques-unes prospères, était envahi par les hordes maures (ainsi que nous appelons les Arabo-Berbères qui nomadisent entre ce fleuve et le Maroc). Là aussi les ruines s'accumulaient ; le désert, continuant sa route victorieuse vers le sud, semblait devoir avec les nomades arriver jusqu'au golfe de Guinée. »

Dans le Soudan oriental, le Bornou, quoique moins riche, moins prospère que naguère, conservait encore son rang de monarchie organisée, mais contenait à grand peine les efforts des envahisseurs... Le Baguirmi, le Ouadaï, le Darfour atteignaient ou étaient sur le point d'atteindre le plus haut degré de prospérité. Seules, les guerres les empêchaient de former des sociétés aussi civilisées que celle des anciens Songhaï. Les sultanats de l'Est vivaient séparés de tous les autres, s'avilissant de plus en plus par la traite des esclaves.

C'est alors qu'apparurent les Peuhls ou Foulbès. Dans le courant du XVIIIe siècle l'Islam s'introduisit au Fouta Djalon, berceau des Peuhls. L'Almamy (1) Abd el Qader fonde un Etat musulman duquel découlera le grand empire d'El Hadj Omar. Les Peuhls s'attachent à l'étude des textes coraniques et deviennent un peuple extrêmement religieux. Au début du XIXe siècle, Othman Dan Fodié, véritable prophète mystique, soulève les Peuhls au nom de l'Islam et proclame la guerre sainte. Ce fut un enthousiasme délirant chez les Peuhls. Un immense empire, du Bornou au Mossi, du désert à l'Adamaoua compris, récompensa leurs efforts.

(1) Almany est une altération de l'arabe Il Imam.

Malheureusement, la guerre sainte ne civilise pas les populations, elle les extermine ou les réduit à l'état d'esclaves. Othman Dan Fodié,vieilli, partagea son empire entre ses fils, mais aucune idée créatrice ne permit de construire sur ses ruines. L'Empire foulbé subit le sort de tous les empires du Niger ; il se désorganisa bientôt en une poussière de principautés.

Sokoto déclinait déjà lorsqu'un nouveau prophète se révéla chez les Peuhls de l'ouest, le fameux El Hadj Omar. Ce nouvel imam fut rejeté vers l'est par le général Faidherbe. Il se vengea sur les royaumes noirs, en 1855 s'empara de Tombouctou et étendit son empire de Tombouctou au golfe de Guinée, du Sénégal à Sikasso et au Mossi. El Hadj Omar, avant tout guerrier, ne sut pas construire. Son neveu Tidiani prit une partie du territoire. Son fils Ahmadou Cheikhou régna sur Segou. Le Djihad prit le caractère de razzias d'esclaves contre lesquelles combattirent les Français du Sénégal.

Les nomades maures ou touareg profitèrent encore de l'anarchie pour avancer vers le fleuve ; Samory commence ses conquêtes. Depuis 1886, les efforts des marsouins français nous ont valu la conquête du Soudan. Moins que partout dans le monde, l'Islam avait réussi en pays noir à fonder une civilisation stable. Les Marocains n'avaient fait que passer. La religion de Mahomet était, il est vrai, parvenue au Soudan, par l'intermédiaire de pillards, et elle avait sans doute perdu ainsi de sa force civilisatrice.En Perse, dans l'Inde, en Berbérie, les conquérants avaient apporté l'Islam, mais les civilisations locales avaient continué leur développement propre sous le voile islamique.Ainsi s'explique la floraison incomparable des différents peuples sous l'Islam arabe. Au pays noir la civilisation a laissé des traces, mais

les noirs n'étaient sans doute pas encore aptes à assimiler à l'Islam leurs conceptions propres du monde. Peut-être faut-il expliquer ainsi que des sociétés certainement supérieures comme celles des Songhaï, n'aient laissé aucun Etat fermement organisé avec l'aide de l'Islam.

Au point de vue colonial français, peut-être vaut-il mieux que les événements se soient passés ainsi, car, si le Soudan avait été entièrement et profondément islamisé, nous aurions pu nous faire aimer, servir de conseillers et de guides, mais jamais nous n'aurions pu aussi bien assimiler à notre patrie ces populations non musulmanes qui sont notre soutien le plus solide. L'Islam crée une différence entre Musulmans et Chrétiens. Quoi qu'on fasse, la civilisation chrétienne et la civilisation islamique procèdent de bases différentes, et tout en étant en excellents termes avec les Musulmans, il est facile de constater,en pays noir, que les populations fétichistes par exemple se donnent plus entièrement à nous que les islamiques.

Somme toute, après une période d'engouement islamique, qui nous avait porté à favoriser le développement de l'Islam en Afrique, il a fallu reconnaître qu'une erreur politique était peut-être commise. Le noir n'adopte que les formes extérieures de la religion ; mais devenu Musulman, il tombe entre les mains de dirigeants qui peuvent facilement devenir défavorables à notre cause, alors que les dirigeants chrétiens ou non-musulmans ont au contraire intérêt à s'appuyer sur notre autorité.

Jusqu'à présent, en Afrique Occidentale Française, le panislamisme n'a guère été inquiétant (1). L'action

(1) M. Delafosse, *Les points sombres de l'horizon en Afrique Occidentale Française.Bulletin de l'Afrique Française*, juin 1922.

des marabouts locaux a été et sera sans doute encore « beaucoup plus puissante qu'un mot d'ordre venu de Constantinople ou de La Mekke, ou de quelque autre métropole lointaine de l'Islam », sur le noir beaucoup plus éclectique en religion que le musulman blanc. Cependant l'esprit de nationalisme créé dans l'Islam par le mouvement d'Angora mène à un panislamisme politique qui peut devenir dangereux à un moment donné. C'est pourquoi la mentalité des marabouts et les menées des Senoussistes, propagandistes de ce panislamisme, doivent être étroitement surveillées.

B. — Le centre du continent noir (1).

L'expansion islamique dans le centre du continent africain se fit par l'intermédiaire des traitants arabes de l'Océan Indien. En plus du commerce des épices, ces marchands faisaient surtout la traite des noirs. En effet, si la Turquie et le monde musulman réclamaient encore des eunuques, des femmes et des travailleurs, surtout, l'Amérique, manquant de bras pour ses plantations, demandait à tout prix des noirs esclaves. Il exista des contrats entre les gouvernements européens et des compagnies privées formées dans ce but. Un contrat aurait été ainsi signé en 1517 entre Charles-Quint et l'un de ses compatriotes des Flandres.

La traite se faisait par les ports autour de l'Afrique. Mais l'Angleterre la proscrivit en 1807, les Congrès de Vienne (1815) et de Vérone (1822) sanctionnèrent l'interdiction. La conférence géographique de Bruxelles en

(1) Dr Hinde, *The fall of the Congo arabes* ; René Dubreucq, *A travers le Congo belge*. Bruxelles, juillet 1909, sous le patronage de l'Expansion belge ; A. J. Wauters, *L'Etat indépendant du Congo*. Bruxelles, Falk fils, 1899.

1876 et la conférence de Berlin la renouvelèrent. Enfin l'Encyclique du 5 mai 1888 de Léon XIII, adressée aux évêques du Brésil, la condamnait formellement. L'action religieuse se montrait également sous une forme active avec le cardinal Lavigerie, évêque de Carthage.

Ces dispositions de l'Europe, accompagnées d'efficaces croisières de guerre contre les navires négriers, fermèrent bientôt à la traite les ports de l'Atlantique. La question fut plus difficile à résoudre dans l'Océan Indien, en raison de l'existence sur les côtes d'Etats arabes favorables à la traite.

De Khartoum, sur le Haut-Nil, partaient ainsi annuellement des expéditions armées vers les bassins de l'Uele et du Bahr el Gazal. Ces expéditions installaient des postes (zeribas) portant le nom du chef, réduisaient les indigènes par la force à l'état d'esclaves. Il fallut toute la campagne anti-esclavagiste du général Gordon pour mettre fin à ces agissements ; mais ce ne fut réellement qu'en 1878, que Gessi pacha put réellement supprimer la traite au sud de Khartoum.

Le véritable centre esclavagiste fut Zanzibar. Vers 1830, les Arabes de ce sultanat, parcourant l'Afrique à la recherche de l'ivoire, arrivèrent dans l'Unyanyembe et s'établirent à Tabora. Dix ans plus tard ils étaient au Tanganika (à Udjidji). En 1868 le métis Dougembi s'établissait à Nyangwe, bientôt suivi d'autres traitants. Livingstone en 1871 trouva cette colonie arabe très prospère. Stanley raconte longuement les horreurs commises par elle dans le Manyema.

De 1830 à 1872, le commerce de l'ivoire et celui des esclaves deviennent inséparables, car les traitants ayant besoin de porteurs pour amener les défenses à la côte, trouvent très pratique d'amener en même temps un

capital humain qui leur porte l'ivoire. Quand la répression de la traite se fera très sévère, les Arabes reviendront plus ou moins au trafic de l'ivoire.

En novembre 1883, Stanley trouve les Arabes aux chutes du Congo ; à son tour le capitaine belge Van Gele y trouve le fameux Tippo-Tib installé depuis 6 mois aux chutes. On commença par faire un traité de paix. En effet les traitants, possédant de véritables troupes bien armées, avaient tendance à créer de véritables états arabes en pays noir. Tippo-Tib est le maître du genre.

Cette paix ne dura pas. Le 28 août 1886, le neveu de Tippo-Tib engagea les hostilités. La question arabe se posait désormais pour l'Etat belge du Congo. Il n'était pas possible à cet Etat de déclarer la guerre aux traitants de Nyangwe, de Kassongo et du Manyema. On employa un moyen terme, celui qu'au Maroc on appela : politique des grands Caïds. Tippo-Tib fut nommé vali du territoire des chutes pour le compte de l'Etat belge. En même temps deux camps retranchés furent fondés, l'un à Basoko (1889), l'autre à Luzambo (1890), futures bases d'opérations contre les Arabes.

Depuis la soumission de Tippo-Tib (1886), les chefs arabes continuaient pacifiquement leur expansion, poussant même leurs reconnaissances aux sources du Lopori et de la Mongola. L'occupation islamique faisait tache d'huile : l'influence des sultans des cataractes et de Nyangwe se faisait de plus en plus sentir sur les chefs indigènes du pays. L'Etat belge ne pouvait supporter plus longtemps une situation semblable, qui risquait de devenir dangereuse.

La société anti-esclavagiste belge fut autorisée à opérer sur le Tanganika. De 1891 à 1894, elle lutta contre la traite, malgré les efforts de Rumaliza, sultan arabe

d'Udjidji. L'action de la société se termina par l'occupation belge du Manyema.

En octobre 1891, le capitaine Ponthier se heurte à des partis arabes qu'il défait au confluent du Bomokandi. Par contre, en avril 1892, Sultan Rumaliza bat le capitaine Jacques à Towa. Les conflits se multiplient. Des chefs indigènes se rallient aux Arabes. La lutte prit bientôt un caractère de guerre à outrance. Mais il fallait en finir. La question arabe fut promptement réglée par l'offensive de Dhanis. « En 1892, à la tête d'une colonne congolaise, appuyée par les puissants chefs indigènes du Haut-Sankuru, Dhanis partit de Lusambo et marcha vers les bomas arabes ; après maints combats, il chassa les esclavagistes de l'Entre-Lomani et Lualaba, franchit le fleuve en face de Nyangwe et le 14 janvier 1894, à deux jours au sud-est de Kasongo, infligea à Rumaliza un échec décisif. Ce fut le signal de la déroute pour les esclavagistes que Lothaire, l'adjoint de Dhanis, poursuivit jusqu'à la frontière orientale de l'Etat. Pendant ce temps, Chaltin affirmait l'autorité belge aux Stanley Falls et Jacques occupait victorieusement la rive Ouest du Tanganika. » La campagne arabe dura 19 mois et se termina par la victoire incontestée des Belges, lesquels s'étaient montrés habiles politiques. Tous les chefs arabes étaient tués ou dispersés. Le vieux Tippo-Tib s'installait à Zanzibar. En même temps l'installation des Anglais à Mombassa, celle des Allemands à Dar Es Salam fermaient dans l'Océan Indien la route des esclaves.

Les traitants ont ouvert à la pénétration européenne les routes du continent noir. L'Islam dans le centre Afrique a moins été civilisateur qu'explorateur ; mais néanmoins son rôle fut considérable et mérite d'être signalé.

Pendant la guerre de 1914-18, les Belges, sous le commandement du général Tombeur, à la tête de soldats (askris) indigènes, partis du Congo, sont allés par terre opérer avec succès dans l'Est africain allemand, apportant aux Britanniques une aide inestimable par la mobilité de leurs colonnes et leur connaissance de l'indigène. De telles entreprises montrent que les Belges ont été les dignes émules coloniaux de leurs frères d'armes de France (1).

C. — L'ancienne Afrique orientale allemande.

Dans l'ancienne Afrique orientale allemande, les traitants arabes s'établirent comme dans le reste de l'Afrique centrale. Ils obéissaient plus ou moins au représentant du sultan de Zanzibar ; l'influence arabe avant la suppression de la traite était telle que le proverbe suivant pouvait être dit sans exagération : « Quand on joue de la flûte à Zanzibar, toute l'Afrique des lacs se met à danser ». Comme nous l'avons déjà vu, la suppression de la traite et l'installation des Allemands à Dar es Salam portèrent un coup sensible à l'autorité des Arabes.

Ces derniers s'étaient occupés bien plus de commerce que de prosélytisme ; « peu de peuplades sont passées à l'islamisme : certains explorateurs donnent pour raison que la circoncision les en empêcha, car chez beaucoup d'entre elles les mutilations sont considérées comme un crime (2) ». D'après le commandant Bührer, le nombre total des Musulmans s'élevait en 1913 à environ

(1) Lire sur le rôle des Belges dans cette campagne le remarquable ouvrage du Commandant Bührer, *L'Afrique orientale allemande et la guerre de* 1914-1918. Paris, 1922.

(2) Commandant Bührer, *op. cit.*, chapitre III.

300.000 âmes ; Dar es Salam, considéré comme très islamisé, ne comptait qu'environ 13,6 % de Musulmans.

Cependant, l'influence arabe se retrouvait en ce sens que dans chaque village il était bien rare que l'on ne trouve pas un ou deux indigènes parlant l'arabe ou le souahéli ; on peut dire en somme que le souahéli était compris partout.

Une remarque intéressante est à faire sur la politique suivie par les Allemands à l'égard de leurs sujets musulmans. Alors qu'en Turquie, les Allemands se posaient en défenseurs du Croissant, au contraire dans leurs possessions est-africaines, ils semblaient s'efforcer de limiter la propagande islamique. Cette tendance se découvre dans une circulaire du gouverneur Schnée adressée à tous ses chefs de poste.

L'Islam représente évidemment un progrès pour les fétichistes et les payens ; en ce sens son prosélytisme serait à encourager ; en outre l'Islam donne l'autorité à quelques individualités qu'il est plus facile pour un chef de poste de surveiller et de diriger. Mais l'Islam représente une arme à deux tranchants : l'Islam imprime aux masses un esprit particulier, des tendances, contre lesquels il n'est plus possible de réagir. Le christianisme fait des noirs des hommes moins guerriers peut-être, mais plus maniables. Le gouverneur allemand avait sans doute saisi ces nuances ; c'est pourquoi il essaya de limiter l'expansion islamique.

En tout cas il est utile de remarquer que si les Allemands eurent dans l'Est africain de nombreux déserteurs, c'est le seul point où ils aient trouvé un réel concours parmi les indigènes : la raison est donnée en ce sens que les Allemands faisaient du soldat la caste supérieure et que leurs askris étaient réellement convaincus de leur supériorité sur le reste des noirs.

CHAPITRE IX

L'ISLAM EN ABYSSINIE

L'Abyssinie. — Le développement de la conquête musulmane ne fit qu'effleurer l'Abyssinie. La grande ruée arabe vers l'Egypte et l'Ifriqya (Afrique du Nord moins l'Egypte) toucha bien le massif montagneux, mais ne put y pénétrer. Les hordes nomades de cavaliers furent nécessairement entraînées par le déroulement des plaines vers l'Ouest.

L'Abyssinie, jadis appelée Nigritie ou Ethiopie, a toujours été une réunion d'états féodaux pratiquement indépendants les uns des autres, dont Gondar et Choa sont les plus importants. La population, de type très mélangé, depuis le blond, le cuivré, jusqu'au nègre crépu, parle de nombreux dialectes dont les plus répandus, ceux d'Amhara et de Tigré, semblent sortir du même idiome que celui des inscriptions des ruines d'Axum. Autour du massif montagneux gravitent au Sud et à l'Est les tribus errantes des Gallas et des Somalis, tandis qu'à l'Ouest, les frontières restées incertaines entre l'Egypte et l'Abyssinie laissent les tribus nomades de la région livrées aux pillages des guerriers de l'un et de l'autre pays.

L'Abyssinie chrétienne en Arabie. — Dans l'antiquité abyssine apparaît, légendaire, la figure des vieux rois d'Axum, mi-Césars, mi-pontifes, auxquels le Moyen Age avait décerné le nom de « Prêtre Jean ». De race caucasique comme leur peuple, les rois d'Axum, ville

située dans la province de Tigré, à l'orient du fleuve Takazzé, étaient encore puissants à l'époque des Croisades. Leurs rapports avec les Grecs d'Alexandrie, avec l'empire romain lui-même, avaient été suivis de l'établissement du christianisme en ces régions. En effet depuis plus de quatorze siècles, le peuple abyssin professe un rite catholique oriental, où l'interruption des rapports avec la chrétienté par suite de l'essor musulman, a laissé pénétrer force superstitions coptes, grecques, judaïques, et même force pratiques payennes ou fétichistes. C'est ce christianisme bâtard qui fut introduit par les Ethiopiens en Arabie Heureuse lors de leur domination de plusieurs siècles. Il n'a malheureusement pas laissé de traces, ayant simplement donné naissance aux communautés chrétiennes du Yémen que détruisit la conquête musulmane. Les rois d'Axum furent renversés par les Amharas, race forte, dure et belliqueuse, qui s'assimila cependant au peuple subjugué et l'union se fit dans la lutte contre les grands Etats islamiques qui attaquaient le massif abyssin à l'Est et au couchant, ainsi que contre les Danakils et les Gallas, d'abord païens, ensuite musulmans, qui le débordaient au midi.

Musulmans et Abyssins. — Les premiers rapports historiques entre les Musulmans et les Abyssins eurent lieu vers 615-16, quand, à la suite des vexations continuelles de l'aristocratie mekkoise envers les partisans de Mohammed, un certain nombre de ces derniers durent chercher refuge auprès du Négus d'Abyssinie. Le potentat refusa d'ailleurs la demande d'extradition faite par les persécuteurs. Quelques-uns des réfugiés se convertirent au christianisme, mais la plupart, restés fidèles

à leurs croyances, revinrent plus tard à La Mekke à la nouvelle de l'entente survenue entre Mahomet et ses ennemis. Les Arabes avaient déjà eu maille à partir avec les Abyssins, lorsque les rois d'Axum avaient conquis l'Arabie Heureuse : La Mekke ou Baccah et son Dieu Allah avaient acquis une grande renommée par leur surnaturelle résistance à une expédition éthiopienne dont le but avait été la destruction du culte.

Les Musulmans avaient effleuré le bloc abyssin en convertissant à leur foi les tribus nomades de la périphérie ; maîtres de l'Egypte, ils livrèrent sans grand succès de nombreux combats aux montagnards. L'Islam ne put conquérir l'ancienne Nigritie, mais l'invasion de la vallée du Nil eut une influence désastreuse sur les destinées religieuses des Abyssins : l'Eglise copte d'Egypte fut opprimée par les Musulmans. Or, de cette dernière dépend hiérarchiquement l'Eglise d'Abyssinie. « L'abouna (notre père en arabe), chef religieux de l'Abyssinie, devant canoniquement recevoir l'investiture du patriarche alexandrin, et le grand régulateur de l'Eglise abyssine au XIIe siècle, saint Thecla Haïmanot, ayant décidé que l'abouna serait toujours un étranger — probablement pour éviter le népotisme des grandes familles féodales — il en résulta une situation facile à prévoir. Le clergé abyssin, généralement docte, curieux d'études théologiques, qui aurait inventé la scholastique si elle n'avait pas existé, se trouva subordonné à des moines ignorants et hautains, sortis des tristes couvents coptes où l'on façonnait encore, il y a cinquante ans (1864), des eunuques pour les harems musulmans. Sept siècles durant, l'Abyssinie fut stérilisée, notamment dans la théologie, le droit et l'histoire nationale. » (1). Les Portugais, qui, dès le début de

(1) G. Lejean, *Revue des Deux-Mondes*, 1864, p. 617.

leurs croisières, avaient fréquenté les marchés abyssins en tenant leurs expéditions secrètes et avaient au XVIe siècle sauvé la monarchie éthiopienne, essayèrent bien autrefois d'introduire dans le pays les Jésuites, mais ces derniers furent rapidement chassés à cause de leurs cruautés.

L'Islam contemporain. — Malgré la christianisation de l'Abyssinie, un certain nombre de Musulmans habitaient le pays. En 1843, l'*Edinburgh Review* signale à Gondar et dans les villes frontières des marchands musulmans et étrangers, mêlés aux commerçants coptes ou Juifs. En plus, d'après G. Lejean, un certain nombre de cités de l'intérieur étaient musulmanes, soit en totalité comme Derita, Emfras, Alitiou-Amba, Haoussa, soit en partie comme Gondar ou Mahdera-Mariam. Ces Musulmans occupaient en ces régions exactement la même situation subalterne que les Chrétiens en Orient dans les états soumis à l'Islam. Restés depuis des siècles étrangers au métier des armes, ils n'avaient jamais pris part aux troubles de l'empire, et se contentaient de s'enrichir par le commerce qu'ils avaient en partie monopolisé. Il est à remarquer d'ailleurs que la moralité privée de ces Musulmans était généralement supérieure à celle de la population chrétienne. De même les villes habitées par eux sont plus riches, plus industrieuses. Le commerce s'y fait avec plus d'équité, les transactions y sont plus sûres et les engagements plus respectés. Cette supériorité intelligente et morale, dit l'*Edinburgh Review* de 1843, leur a acquis la confiance du gouvernement abyssin qui leur afferma le revenu des villes. Cependant par un décret d'avril 1864, Théodore II proscrivit l'islamisme dans toute l'étendue de

l'empire et déclara rebelles tous les Musulmans qui n'apostasieraient pas en mangeant des viandes signalées comme impures par le Coran.

Il faut voir, sans doute, dans cette attitude, une mesure de représailles contre l'action offensive des Egyptiens, qui de tous temps, s'efforcèrent d'agir sur la périphérie du massif et même sur la côte de la Mer Rouge. Quoi qu'il en soit, les Musulmans, en apparence du moins, se soumirent à Théodore II. Il n'en reste pas moins vrai qu'ils reprirent rapidement leur condition d'autrefois et le commerce musulman est encore florissant en Abyssinie. Comme on le voit, l'Islam n'influa pas beaucoup sur les destinées de ce pays. Il n'en était pas moins intéressant de mentionner la protection que les potentats éthiopiens avaient accordée aux premiers Musulmans et les luttes farouches qui suivirent la conquête arabe de l'Egypte, luttes terribles qui se sont poursuivies jusqu'à nos jours.

Pendant la guerre de 1914-1918, les Allemands tentèrent d'opérer en Abyssinie. Ils avaient noué des relations avec les Musulmans du pays. Le Négus, Jésus, faible, dissolu, se fit Musulman à leur instigation ; une mission germano-turque se rendit auprès de lui. Mais une réaction chrétienne se produisit et mit sur le trône la fille du Négus Menelik, qui restaura la religion chrétienne. Avec le concours des Français et des Britanniques, notamment grâce à la surveillance des navires de guerre, la mission allemande fut dispersée, prise ou tuée. L'ex-négus Jésus dut s'enfuir chez les Gallas ; il a été tué, dit-on, dans un combat en 1920. Un Turc et sa femme, laissés à Hodeïdah avec un code secret pour communiquer avec les Allemands d'Ethiopie, revinrent

en 1915 avec la compagnie de débarquement de l'Emden et regagnèrent Constantinople avec les marins de von Mücke. Cette simple histoire permet de constater avec quel soin les Allemands avaient tendu leur trame autour des puissances de l'Entente.

CHAPITRE X

LES SULTANATS DE L'OCÉAN INDIEN

De même qu'il existe une civilisation, une mentalité méditerranéenne, il existe une unité dans l'Océan Indien de l'Ouest : les mêmes influences se retrouvent à Djeddah, à Souakim, à Mascate, à Oman, à Bombay et à Zanzibar. La mer réunit les peuples que les distances terrestres ont séparés jusqu'à la construction des routes et des chemins de fer.

Premiers apports arabes. — Malgré des traces d'influence égyptienne et chinoise, les chroniques s'accordent à attribuer la fondation des villes de la côte aux Arabes et aux Persans (1). La juxtaposition de ces deux noms n'a rien d'étonnant, car tout l'Orient est rempli des conquêtes accomplies par ces deux peuples unis pour la propagation de l'Islam, ou luttant entre eux pour la suprématie. Dans l'Afrique de l'Est, les Arabes sont les plus nombreux ; mais la présence de vrais Persans est établie. Burton a découvert une de leurs inscriptions près de Tanga ; des monnaies de même provenance ont été trouvées à Mélindi. Bien que ce ne soit pas une preuve, car les Arabes originaires du sud de l'Arabie auraient bien pu introduire avec eux l'art persan, il faut aussi signaler que les mosquées anciennes

(1) Le Grec Ptolémée vers 150 avant J.-C. appelle l'Est africain Azuana et cite le cap Zingis. A rapprocher du nom arabe de la côte zany, pluriel zunuy, semblable au persan zang qui signifie noir (Lane Poole).

de la contrée sont, d'après Eliott, d'architecture persane et non arabe. La tradition indique Makdishu comme le plus vieil établissement construit sur la côte (908) ; ensuite Kilwa (975), puis un ou deux siècles plus tard Mombassa, Kilifi, Mélindi, les établissements de l'archipel Lamu, Pate ou Pattak, Siù, Faza et Lamu.

Les premiers venus de race sémitique furent les Himyarites. Il existait, avant l'ère musulmane, dans l'Arabie méridionale, une population pastorale, convertie en partie au judaïsme et hostile au christianisme : les Himyarites. Chassés de leur pays à une date inconnue, sans doute par une de ces révolutions intérieures si fréquentes en Orient, ils avaient émigré tout le long de la côte africaine. Ce sont peut-être eux encore, dit M. Lane Poole, qui construisirent Zymbabie et les autres cités aujourd'hui ruinées de la Rhodésia. Les habitants d'Oman, ville arabe de l'Arabie du sud, convertis au musulmanisme, suivirent les traces de ces voyageurs.

Oman et Mascate, villes et territoires sur la mer, devant un hinterland désertique, ne pouvaient subsister que par l'Océan.

Les Omanais utilisèrent, comme refuges, les baies les mieux situées de la côte. Leurs plus vieux comptoirs furent ainsi, dit-on, établis par les Emmozéides (Ammû Saïd) d'Oman. Badger (1), citant le Futûh el Buldan, raconte que Saïd et Suleïman, chefs d'Oman, résistèrent à El Hajjaj, gouverneur de l'Irak, qui attaqua leur pays en 684, mais qu'à la fin, ils furent vaincus. Ils s'embarquèrent alors avec leurs partisans pour la « Terre de Zanj », où ils fondèrent un royaume musulman. La

(1) V. Krapf, *Travels and Missionary labours*, p. 252 ; Badger, *Imams and Seyyids of Oman*, p. XII ; Huart, *Histoire des Arabes*.

tradition (1), sans donner de détails, parle de la colonisation de la côte aux xe siècle et suivants de l'ère chrétienne. Nous n'avons donc guère de renseignements sur cette première installation des Omanais en ces régions. On sait seulement que des émigrations successives du sud de l'Arabie vinrent renforcer les premiers partis.

Lutte contre les Chrétiens. — L'Islam se développait avec eux dans l'Océan Indien, quand les Portugais vinrent un instant compromettre son essor. Les peuples européens, qui, lors de la grande conquête arabe en Occident, avaient levé de nombreux guerriers pour la défense des lieux saints du christianisme, n'avaient plus répondu, au xve siècle, aux efforts de la papauté, pour s'élever à nouveau contre l'invasion turque. La chrétienté, divisée en catholiques, protestants et orthodoxes, avait perdu son unité ; les grandes maisons rivales des royaumes d'Europe étaient plus disposées à se combattre mutuellement qu'à s'en aller au loin s'affaiblir en des luttes, paraissant pour elles inutiles.

Les premiers Européens qui tournèrent l'Afrique furent les Portugais. Vasco da Gama, après avoir touché à Mozambique, jeta l'ancre à Mombassa le 7 avril 1498. Cette ville alors riche et prospère tire son nom du mot indigène mvita qui signifie « guerre ». A considérer l'histoire troublée de la cité, cette appellation semble bien portée. Sans nul doute, le sultan de Mombassa était disposé à recevoir les étrangers de son mieux,

(1) Les chroniques arabes de Kilwa sont publiées dans le *Journal of the Royal asiatic Society*, 1895. — Autre version dans Barrosda, *Asia-Lisbonne*, 1778. — Les chroniques de Mombassa ont été données par Strandes, Guillain et Krapf. Celles de Pate existent à Mombassa, mais n'auraient pas encore été publiées d'après Lane Poole.

mais le Portugais, à tort ou à raison, soupçonna une perfidie, et inaugura la longue suite de querelles et de meurtres qui devait former l'histoire des relations des nouveaux venus et des Musulmans de la Ville de la Guerre : Vasco eut quelque difficulté à entrer dans le port, son vaisseau fut abordé par celui qui venait derrière, et les pilotes confessèrent sous la torture qu'ils avaient reçu l'ordre de couler la flotte.

Le fond de cette aventure est difficile à expliquer. Gama raconte que les pilotes furent mis à la torture. On leur fit tomber sur la chair nue des gouttelettes de graisse bouillante : ils avouèrent alors « que des ordres avaient été donnés de nous capturer dès notre entrée au port ». Correa (1) raconte que le cheikh de Mozambique avait envoyé un coureur prévenir le sultan de Mombassa de l'arrivée des Portugais, l'informant que Vasco était un brigand. Il est probable que les Européens, suivant leur habitude en ces temps d'aventures, avaient commis quelques déprédations à Mozambique, et que le cheikh avait prévenu ses voisins de se tenir sur leurs gardes.

Cependant Correa ajoute que, après le départ de la flotte portugaise de Mombassa, « le roi, pour dissimuler sa perfidie, se prit de querelle avec les pilotes en la présence d'un Européen resté sur le rivage et ordonna que ces marins soient battus de verges ». Le Portugais qui apparaît dans cette relation était un condamné de droit commun nommé Diaz qui rejoignit plus tard les comptoirs indiens de sa nation. Il faisait partie de ces forçats envoyés avec Gama pour être aventurés dans

(1) Correa, *Leudas da India*, traduction Stanley pour la Hakluyt Society, 1879, p. 105.

les endroits dangereux où l'on avait besoin de savoir dans quelle mesure on pouvait se risquer.

Si la relation de Correa est exacte, il est difficile de comprendre pour quel motif le sultan se serait déclaré sincèrement navré de ce qu'il avait désiré. Il n'avait aucune raison de dissimuler sa perfidie,et si sa première intention avait été d'attaquer Gama, il aurait probablement fait disparaître Diaz. Le fait que le roi de Mélindi reçut les Portugais avec autant d'empressement montre que les indigènes ne leur étaient pas foncièrement hostiles. En réalité, quand il se crée des malentendus entre Européens et Orientaux, la faute en est généralement aux premiers.

En tout cas, Vasco da Gama, trouvant que nulle revanche n'était possible,cingla vers Mélindi où le sultan du lieu le reçut avec empressement. Mais il ne voulut pas toucher terre, par méfiance sans doute, et continua sa route vers l'Inde, piloté par des navigateurs arabes dont le plus célèbre fut Abd ul Medjid (1). A son retour, l'année suivante, il ne s'arrêta pas à Mombassa, mais à Mélindi où il érigea une colonne de pierres en remercîment d'avoir échappé à la perfidie du sultan. Camoens décrit l'expédition de Gama dans ses *Lusiades*, livres II-V. Dans son livre II il raconte « l'essai de trahison » du roi de Mombassa dont, grâce aux avis de Mercure, Vasco fut délivré. Dans les livres III-V, le navigateur fait au roi de Mélindi un récit prolixe de son voyage et de l'état de l'Europe. D'autres renseignements indiqueraient que les marins arabes qui pilotèrent Gama vers l'Inde lui furent donnés par le sultan

(1) V. la remarquable étude de M. G. Ferrand, *Ibn Medjid, Pilote de la mer*. Geuthner, Paris, 1921.

de Mélindi qui espérait, en se débarrassant ainsi des Européens, ne les voir jamais revenir de l'Inde.

De nouvelles flottes portugaises suivirent celle de Vasco da Gama et se mirent à conquérir le pays pendant que d'autres continuaient l'œuvre entreprise dans les régions indiennes. C'est ainsi que peu d'années après le passage de Vasco, Mombassa eut à payer durement l'accident survenu au vaisseau portugais. La ville fut mise à sac en 1500 par Cabral, en 1505 par Francisco da Almeida, le premier vice-roi portugais de l'Inde, en 1528 prise et brûlée après un siège de quatre mois par Da Cunha, soutenu par le sultan de Mélindi. Vinrent ensuite une cinquantaine d'années paisibles pendant lesquelles Mombassa et les autres villes de la côte purent sans doute se reconstruire et redevenir prospères, mais on ne possède pas de renseignements bien précis sur l'histoire de cette période.

Suprématie portugaise. — Le contrôle de la côte orientale de l'Océan Indien n'en était pas moins passé des mains des Arabes entre celles des Portugais. Le sultane deMombassa était devenu leur vassal ainsi que les princes de Mozambique, de Zanzibar, de Kilwa, de Sofala, de Barawa et de Lamu. En 1571, le vaste empire portugais en Orient était divisé en trois gouvernements : le Gouvernement central, du cap Gardafui à Ceylan, avec Goa comme capitale ; le Gouvernement de l'Est, du Pégou à la Chine, avec Malacca comme capitale ; enfin celui de l'Ouest, comprenant la côte de l'Afrique de l'Est, administrée de Mozambique (1).

A ce moment, les Musulmans d'Egypte s'inquiétèrent

(1) Justus Strandes, *Die Portugiesenzeit von Deustch-und-English-Ost Afrika.* Berlin, D. Reimer, 1899.

de l'avance portugaise. Depuis la plus haute antiquité, la route de l'Europe aux Indes passait par l'Egypte. Les marchands romains avaient été des familiers de la ligne Méditerranée-Mer Rouge-Côte de Malabar. Mais l'occupation de l'Egypte au VIIe siècle par les disciples de Mahomet avait coupé les communications commerciales entre l'Europe et l'Inde de l'Est : les échanges ne purent se faire que par l'entremise des Musulmans. En Occident, les Vénitiens avaient le monopole de ce commerce de transit. La papauté avait défendu toutes autres relations avec les Infidèles. Aussi dès le XVe siècle, les Européens cherchèrent-ils une autre route par le Cap de Bonne-Espérance, afin d'échapper à l'emprise islamique. Et si, en 1487, Bartholoméu Diaz de Novaes doubla la pointe méridionale de l'Afrique, si Mombassa et les autres villes de la côte furent solidement occupées, si en 1510 Albuquerque s'empara de Goa, ce ne furent que des épisodes de la lutte séculaire méditerranéenne des Chrétiens et des Musulmans, qui trouvèrent en ces mers lointaines de nouveaux champs-clos.

Maîtres des mers, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'en Chine, les Portugais jalonnèrent les côtes de forteresses, qui interdirent le passage à tout navire non muni d'un passe-port fourni par eux. Les voyageurs arabes aussi bien que les commerçants européens essayèrent en vain de chasser les envahisseurs et de reprendre leurs anciens privilèges.

Le dernier sultan mameluck d'Egypte Kansuh el Ghuri, furieux de voir lui échapper le monopole du transit entre l'Europe et l'Inde, essaya d'intervenir : il résolut de chasser les Portugais de la « Mer Arabe ». Ses appels à la papauté et ses traités avec elle n'ayant donné aucun résultat, il recourut aux armes. Les Ma-

meluks maintinrent longtemps une flotte de guerre dans la Mer Rouge, mais furent définitivement vaincus en 1509 par d'Almeida. Ce fut la fin du commerce de transit par l'Egypte.

Plus tard, les Turcs cherchèrent à reprendre la maîtrise des mers orientales. Pendant qu'en Méditerranée, Barberousse battait Doria, le sultan Soliman III fit construire sur la Mer Rouge par Soliman, pacha d'Egypte, 80 vaisseaux pour dominer l'Arabie et menacer les Indes. Ces navires prirent Aden, ravagèrent les comptoirs portugais de l'Inde et rentrèrent à Suez chargés de dépouilles, mais ce ne fut là que des raids. Les Portugais restèrent les maîtres de la situation. Toutefois le vainqueur portait en lui la germe de son déclin. Les établissements portugais qui, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'en Chine, jalonnaient les mers, n'étaient que des forteresses et des comptoirs commerciaux d'où les conquérants ne cherchaient nullement à sortir pour coloniser dans l'intérieur.

Cependant si l'on considère qu'au Maroc, les Portugais ont eu une politique indigène remarquable, quand on constate ce qu'ils firent avec des moyens misérables, il est difficile d'admettre qu'ils ne surent pas établir dans l'Océan Indien une méthode politique suffisante pour « pénétrer » le pays, surtout si l'on tient compte de l'époque : XVe siècle, fin de la guerre de Cent ans. Sans doute, les Portugais, attirés par l'Inde et par la Chine, ne considéraient les côtes de l'Océan Indien que comme lieu d'escales, ou bien encore les Arabes et les Européens qui leur succédèrent avaient-ils intérêt à leur faire la réputation de cruauté et d'incapacité qu'ils ont conservée dans ces régions ?

Quoi qu'il en soit, un pouvoir uniquement basé

sur la force ne peut être maintenu que s'il empêche toute puissance ennemie de se développer auprès de lui ou de l'approcher. Les Portugais, menacés en Europe, trouvant sur les mers des rivaux comme les Hollandais, les Espagnols, les Français et les Anglais, ne pouvaient conserver la maîtrise de l'Océan Indien que tant ces régions resteraient à peu près inconnues en Occident. Mais en Orient aussi ils trouvaient un redoutable ennemi, l'Islam. Sur la côte orientale de l'Afrique, les Portugais virent les Musulmans essayer de retrouver leur puissance.

Les Turcs. — Le grand mouvement turc, qui, en Asie Mineure, revivifia l'Islam endormi, n'eut pas d'influence sur les destinées de la côte Est. Le contre-coup s'en fit cependant sentir vers la fin du XVIe siècle par l'apparition de corsaires qui vinrent jouer leur partie dans le drame monotone du pillage de la côte. En 1585, arriva dans la région un nommé Mirale Beque (1), ou Ali Bey qui imposa un tribut à Mombassa, Lamu, Faza et Jumbo (Kismayu), au nom du sultan ottoman. Il chassa les Portugais d'un grand nombre de leurs établissements, et quand il s'en retourna dans la Mer Rouge l'année suivante, il y emmena avec lui cinquante captifs portugais et environ six cent mille livres de butin. Le vice-roi de l'Inde envoya de Goa une flotte qui, ne trouvant plus les Turcs, brûla Mombassa sans doute pour la punir d'avoir été brûlée par Mirale Beque.

Cette même année (1586), arriva du sud du Zambèze une tribu de féroces guerriers : les Zimbas. On possède peu de renseignements sur cette tribu. On dit

(1) Il semblerait que les indigènes aient pris pour un nom l'appellation honorifique de ce chef de mer « amiral bek ».

que Madagascar fut envahi et occupé, avant l'arrivée des Malais, par une tribu appelée Vazimba ou Bazimba qui peut être le même peuple.

De 1586 à 1589, ces Zimbas parcoururent l'Est africain et atteignirent Melindi. Ils commencèrent par s'emparer de Kilwa dont les habitants furent massacrés. Après quoi, ils s'en allèrent assiéger Mombassa. Pendant qu'ils s'y occupaient, campés à Makupa sur la terre ferme, Ali Bey et ses Turcs revinrent en 1588. Ces derniers s'installèrent à Ras Serani, à l'extrémité de l'île de Mombassa, et y construisirent un fort.

Quelque temps après, en mars 1589, Thomas da Suza Coutinho s'en vint à son tour dans ces parages avec vingt navires. Dès lors, il y eut, les uns à côté des autres, trois rivaux assiégeant plus ou moins la « Cité de la Guerre ». Il semble que les Zimbas firent d'abord cause commune avec les Portugais pour attaquer les Turcs. Ali Bey et un certain nombre de ses compagnons furent pris, les autres chassés.

Les Portugais combattirent alors les Zimbas avec l'aide de la tribu noire des Wasegeju. Les Zimbas furent entièrement et à jamais défaits. Les Européens mirent à sac Kilifi, qui ne s'en releva pas et aussi encore une fois Mombassa. Ahmad-Cheikh de Melindi fut nommé roi de cette dernière ville à la place de Shaho ben Misham, le dernier sultan de la vieille dynastie (1592).

Les Portugais, reconnaissant l'importance de Mombassa, y nommèrent un gouverneur européen et y construisirent le fort ou citadelle qui donne encore sa physionomie particulière à la ville. Commencé en 1593, cet ouvrage fut appelé fort de Jésus. Un blockhaus fut élevé à Makupa contre la tribu des Wanyika.

Les sultans locaux. — Pendant quelques années, le pouvoir portugais connut en ces régions une espèce de renouveau. Mais en 1612, le sultan Hassan ben Ali se prit de querelle avec le gouverneur portugais, s'enfuit de la ville, et après plusieurs aventures fut assassiné par les indigènes. Son fils Yusuf ben Hassan fut envoyé à Goa et élevé dans cette ville. Il y fut baptisé catholique sous le nom de Jeronymo Chingouha et marié à une Portugaise. Sa profession de foi au christianisme et son loyalisme hypocrites lui firent accorder le sultanat en 1630, mais l'année d'après, il en profita pour massacrer traîtreusement tous les Européens de Mombassa et prendre possession de la citadelle.

Francisco da Moura fut envoyé de Goa avec une flotte pour le punir, mais Yusuf réussit à s'échapper après avoir pris deux navires, démantelé le fort et, selon la coutume, détruit la ville. Pendant quelques années, le fugitif causa de grands ennuis aux Portugais en leur faisant la guerre de course. Ces derniers cessèrent de nommer des sultans. En 1635, le nouveau gouverneur, Francisco da Seixas da Cabreira, répara la citadelle où se trouvent encore deux inscriptions, l'une rapportant ces travaux, l'autre relatant le récit de la première construction en 1595.

Ces escarmouches avaient montré que les Musulmans ne supportaient qu'avec peine le joug portugais. Pendant un assez long intervalle de paix qui suivit l'année 1595, la tyrannie des Européens continua sans doute à s'exercer, car vers le milieu du XVIIe siècle, les habitants de Mombassa et des autres villes de la côte envoyèrent une députation en Arabie demander à l'imam de Mascate de les aider à se délivrer des cruautés portugaises.

Les traitants et les voyageurs arabes qui avaient propagé l'Islam parmi les tribus noires de l'intérieur en allant chercher auprès d'elles les esclaves et les produits précieux de la forêt équatoriale, avaient pu continuer leur commerce avec les Portugais, mais ces derniers, en faisant leurs échanges directement avec les noirs, avaient porté atteinte aux intérêts des Musulmans qui, d'un autre côté, obéissaient avec peine aux Chrétiens. En commerçant, les Arabes propageaient leur foi ; ils profitèrent de la première occasion pour secouer le joug de leurs oppresseurs disséminés tout le long d'un empire maritime trop étendu pour eux, menacé de tous côtés et dans lequel, à cause de leurs cruautés, ils n'avaient pu se rallier aucun indigène (1).

L'imamat local. — Oman et Mascate formaient alors un seul royaume, gouverné par la famille des Yorubi (2) (Yu'rabi ou Ya'arubah), qui combattit avec succès contre les Persans et fit même des incursions auprès de Bombay. Cette famille appartenait à la secte musulmane des Ibadhi ou Bayazi. D'après cette secte, un homme pieux peut atteindre la haute situation d'imam sans qu'il lui soit nécessaire d'appartenir à la tribu du Prophète ainsi que l'exige le rite orthodoxe. En vertu de cette doctrine que certains sultans de l'Inde proclamèrent aussi de leur côté, et que les Sunnites considèrent comme hérétique, les dirigeants de Mascate annoncèrent qu'ils devaient être pontifes aussi bien que souverains. Leur titre séculaire était seyyid (ou

(1) Pourtant on retrouve la trace d'alliances portugaises avec des rois ou des tribus indigènes, mais il semble que ces alliances n'aient été que temporaires.

(2) V. Badger, *Imans and Seyyids of Oman*, p. 93.

moins correctement seïd), prince ou chef. Les ouvertures de la députation des villes de la côte orientale d'Afrique furent naturellement bien accueillies par cette famille ambitieuse,et le seyyid Sultan ben Saïf qui avait déjà chassé les Portugais de Mascate, envoya une flotte considérable contre leurs possessions africaines.

Entre 1660 et 1690, de nombreux combats furent livrés pour la prise des villes de la côte qui furent incendiées suivant la formule habituelle, pendant que les cités de l'archipel Lamu changeaient plusieurs fois de maîtres. Cependant l'avantage resta aux Arabes qui, le 15 mars 1696, entrèrent dans le port de Kilindini et s'efforcèrent d'enlever Mombassa. Ce siège dura trente-trois mois. Les Européens et deux mille cinq cents indigènes, parmi lesquels le roi de Faza, se réfugièrent dans le fort Jésus, tandis que les Arabes occupaient la ville, Makupa, la chapelle de Nossa Senhora das Merces au Ras Seraîn, et le fort Saint-Joseph à Kilindini (1).

Les Musulmans empêchèrent d'entrer au port quatre navires portugais qui se présentèrent à Noël ; en janvier, la situation pénible des assiégés fut encore aggravée par une épidémie de peste. Tous les Européens moururent, le commandant, don Antonio Mogo da Melho, le dernier de tous ; en septembre 1697, le fort était seulement défendu par le roi de Faza et une poignée d'hommes. Juste à ce moment, des renforts du Mozambique arrivèrent et parvinrent à débarquer. Le siège en fut prolongé de plus de quinze mois, mais la résistance fut vaine. Les Arabes pénétrèrent dans le fort le 12 décembre 1698, et passèrent au fil de l'épée les

(1) D'après Eliott.

Les traitants et les voyageurs arabes qui avaient propagé l'Islam parmi les tribus noires de l'intérieur en allant chercher auprès d'elles les esclaves et les produits précieux de la forêt équatoriale, avaient pu continuer leur commerce avec les Portugais, mais ces derniers, en faisant leurs échanges directement avec les noirs, avaient porté atteinte aux intérêts des Musulmans qui, d'un autre côté, obéissaient avec peine aux Chrétiens. En commerçant, les Arabes propageaient leur foi ; ils profitèrent de la première occasion pour secouer le joug de leurs oppresseurs disséminés tout le long d'un empire maritime trop étendu pour eux, menacé de tous côtés et dans lequel, à cause de leurs cruautés, ils n'avaient pu se rallier aucun indigène (1).

L'imamat local. — Oman et Mascate formaient alors un seul royaume, gouverné par la famille des Yorubi (2) (Yu'rabi ou Ya'arubah), qui combattit avec succès contre les Persans et fit même des incursions auprès de Bombay. Cette famille appartenait à la secte musulmane des Ibadhi ou Bayazi. D'après cette secte, un homme pieux peut atteindre la haute situation d'imam sans qu'il lui soit nécessaire d'appartenir à la tribu du Prophète ainsi que l'exige le rite orthodoxe. En vertu de cette doctrine que certains sultans de l'Inde proclamèrent aussi de leur côté, et que les Sunnites considèrent comme hérétique, les dirigeants de Mascate annoncèrent qu'ils devaient être pontifes aussi bien que souverains. Leur titre séculaire était seyyid (ou

(1) Pourtant on retrouve la trace d'alliances portugaises avec des rois ou des tribus indigènes, mais il semble que ces alliances n'aient été que temporaires.

(2) V. Badger, *Imans and Seyyids of Oman*, p. 93.

moins correctement seïd), prince ou chef. Les ouvertures de la députation des villes de la côte orientale d'Afrique furent naturellement bien accueillies par cette famille ambitieuse,et le seyyid Sultan ben Saïf qui avait déjà chassé les Portugais de Mascate, envoya une flotte considérable contre leurs possessions africaines.

Entre 1660 et 1690, de nombreux combats furent livrés pour la prise des villes de la côte qui furent incendiées suivant la formule habituelle, pendant que les cités de l'archipel Lamu changeaient plusieurs fois de maîtres. Cependant l'avantage resta aux Arabes qui, le 15 mars 1696, entrèrent dans le port de Kilindini et s'efforcèrent d'enlever Mombassa. Ce siège dura trente-trois mois. Les Européens et deux mille cinq cents indigènes, parmi lesquels le roi de Faza, se réfugièrent dans le fort Jésus, tandis que les Arabes occupaient la ville, Makupa, la chapelle de Nossa Senhora das Merces au Ras Seraîn, et le fort Saint-Joseph à Kilindini (1).

Les Musulmans empêchèrent d'entrer au port quatre navires portugais qui se présentèrent à Noël ; en janvier, la situation pénible des assiégés fut encore aggravée par une épidémie de peste. Tous les Européens moururent, le commandant, don Antonio Mogo da Melho, le dernier de tous ; en septembre 1697, le fort était seulement défendu par le roi de Faza et une poignée d'hommes. Juste à ce moment, des renforts du Mozambique arrivèrent et parvinrent à débarquer. Le siège en fut prolongé de plus de quinze mois, mais la résistance fut vaine. Les Arabes pénétrèrent dans le fort le 12 décembre 1698, et passèrent au fil de l'épée les

(1) D'après Eliott.

derniers survivants de la garnison, soit onze hommes et deux femmes ! Une flotte portugaise arriva de Goa deux jours après, mais l'amiral voyant flotter sur le fort de Mombassa l'étendard de l'Islam, jugea inutile d'essayer de débarquer et se retira.

Les Arabes occupèrent alors Pemba, Zanzibar et Kilwa et parvinrent en fait à chasser les Portugais de toutes leurs colonies de l'Est africain, sauf de Mozambique. Des walis ou gouverneurs furent placés par eux dans les principales villes. Mombassa fut confiée à Nasir ben Abdallah el Mazrui, chef de cette célèbre famille qui devait jouer un si grand rôle dans les destinées politiques de la côte lors de la révolte Mazrui en 1895, sous la domination anglaise.

La prise du fort de Mombassa en 1698 marque en réalité la disparition du pouvoir des Portugais au nord de Mozambique. Ils parvinrent cependant à reprendre la suprématie pendant deux ans de 1727 à 1729 : après plusieurs expéditions malheureuses, ils profitèrent d'une querelle entre les Walis de Zanzibar et de Mombassa pour réoccuper cette dernière ville ainsi que Pate. Mais en 1729, la population de Mombassa rappela les Arabes qui chassèrent les Portugais pour la dernière fois. Une flotte dépêchée par le vice-roi de l'Inde fut détruite par un ouragan. Une expédition envoyée de Mozambique pour reprendre Mombassa jugea plus prudent de s'en retourner sans toucher terre.

Les Arabes, somme toute, n'eurent guère de difficultés à remplacer les Portugais sur la côte orientale d'Afrique. Ces Européens, comme toujours tyranniques et brutaux envers les indigènes, étaient détestés par eux. Il faut cependant signaler que souvent des naturels contractèrent des alliances avec eux, et que, non seu-

lement un certain nombre de natifs s'enfermèrent dans le fort de Mombassa avec leurs maîtres, mais encore que, pendant le siège qui s'ensuivit, les Wanyika attaquèrent spontanément les Arabes. Il faut sans doute voir dans la fidélité des premiers un intérêt politique, surtout pour le roi de Faza qui, probablement, ayant gouverné avec l'appui des Portugais, devait succomber avec eux, et n'avait d'autre ressource que de les suivre avec ses partisans. Quant aux seconds, il est naturel que les tribus guerrières noires de la côte n'aient pas désiré un autre maître, qui, sans doute, serait plus envahissant que les Portugais.

En effet, comme nous l'avons déjà vu, leurs établissements sur la côte n'étaient que des comptoirs. Ces factoreries n'avaient d'autre but que le commerce. Il semble n'exister aucune preuve que les Portugais aient pénétré dans l'intérieur, quoiqu'ils aient sans nul doute entendu parler du Kilimandjaro, et qu'il nous paraisse naturel qu'ils aient essayé de pénétrer dans les riches contrées ouvertes devant eux. Le rôle des Portugais dans l'Océan Indien pourrait se comparer avec celui des Crétois, puis avec celui des Phéniciens, des Grecs et des Carthaginois dans la Méditerranée. Le but purement commercial de leurs établissements, en dehors de tout esprit de colonisation durable, explique le peu d'importance des résultats de leur occupation. Ils n'ont laissé qu'un petit nombre de constructions dont la plus considérable est le fort de Mombassa.

L'occupation arabe part d'un autre principe. Les Musulmans s'étaient établis dans les ports et dans les villes comme commerçants, mais avaient essayé en plus de fonder des états, de soumettre les tribus noires avoisinantes et de les convertir à l'Islam. Bien que la con-

quête arabe en ces régions ne présente plus le caractère de guerre sainte pour la propagation de la foi qui l'animait en Afrique du Nord ou dans l'Inde, il n'en reste pas moins vrai que les Arabes avaient un esprit envahisseur que ne connaissaient pas les Portugais.

Les marins de Mascate et d'Oman étaient accoutumés à parcourir ces mers connues par leurs ancêtres depuis des siècles. Le petit nombre des Arabes était compensé par leur union et par l'adaptation immédiate des nouveaux convertis à l'Islam. Ils ne se bornèrent pas à s'installer sur la côte, mais bien armés, pénétrèrent sans crainte dans les forêts et les brousses de l'intérieur, accaparant la direction des caravanes, le commerce des esclaves, assujettissant parfois les tribus lointaines en fondant des royaumes de leur foi, portant dans l'Afrique séculairement ignorante, l'écriture coranique, première apparence de civilisation pour la primitivité des noirs.

En dehors de la tentative, dont nous avons parlé, des Portugais pour réoccuper Mombassa, une partie du XVIIIe siècle se passa sans événement notable. Il y eut naturellement de petits combats, mais sans plus d'importance que d'habitude. Ce fut une période d'indépendance arabe sur la côte occidentale de l'Océan Indien. Mais comme on pouvait s'y attendre en pays musulman, suivant la similitude dans l'évolution qui a régi les peuples ralliés à la foi de l'Islam, les liens de vassalité qui unissaient la côte à Mascate se relâchèrent de plus en plus jusqu'en l'année 1740. Alors Othman ben Mohammed, le gouverneur Mazrui de Mombassa, et le roi Nabahan de Pate se déclarèrent indépendants. Non moins naturellement, les rebelles se mirent à lutter entre eux pour la suprématie sans qu'il y eût de résultat appréciable.

Cette séparation coïncida, sans doute, avec une révolution à Oman, révolution qui eut une grande importance sur les destinées de l'Est africain. Les Yorubi furent remplacés sur le trône par les Bou Saïdi ou Ahl Bou Saïdi (ahl signifie famille), dont descendent, à l'heure actuelle, les sultans de Zanzibar. D'abord, ces Bou Saïdi ne s'occupèrent pas plus de leur domaine que ne l'avaient fait les Yorubi, mais en 1785, l'imam Ahmad ben Saïd se rendit à Mombassa et força les Mazrui à le reconnaître comme souverain. Par la suite, les sultans eurent sans doute en Arabie un certain nombre de difficultés difficiles à résoudre, car Saïd ben Soltan, cinquième de la lignée, prit la résolution décisive de transférer sa capitale à Zanzibar. Cette détermination eut pour premier résultat d'accroître l'importance de l'Est africain en général, et de Zanzibar en particulier.

CHAPITRE XI

LE SULTANAT DE ZANZIBAR ET MADAGASCAR

I. — Zanzibar.

Jusqu'à cette époque, l'île de Zanzibar n'avait joué qu'un rôle minime dans l'histoire de la côte. Son nom Souahéli est Unguja ou Terre des Noirs. Zanzibar est une variation de Zang ou Zanj en dialecte arabe. L'île est très fertile, mais par malheur n'a pas de bons ports et est très malsaine.

Zanzibar fut d'abord conquis pour le compte des Portugais par le corsaire Ravasco en 1503, puis définitivement par da Lamos, six ans plus tard. En réalité, les Portugais ne se soucièrent pas d'y résider. En 1635, le sultan de l'île se rendit indépendant, quoique en bons termes avec les Européens. Les Chrétiens furent d'abord tolérés par lui dans ses possessions, mais vers 1660, ils furent chassés ou massacrés.

Après la conquête de Mombassa par les Yorubi, Zanzibar tomba aussi entre leurs mains et fut gouverné par des walis envoyés d'Arabie. Au moment où Seyyid Saïd ben Soltan décida d'y établir sa capitale, il n'y avait là, dit-on, qu'une rangée de huttes en guise de ville. Le prince fut sans doute guidé dans son choix par l'idée que dans cette île négligée, il ne trouverait pour le gêner dans son autorité aucune vieille famille de dirigeants, comme les Mazrui de Mombassa, ou les grands de l'archipel Lamu. De plus, la situation de

Zanzibar en face de la côte du continent rend l'île précieuse au point de vue du commerce spécial des Arabes. Leurs caravanes et leurs entreprises à main armée avaient besoin d'un point d'appui sérieux pour servir d'entrepôt aux marchandises, et au besoin de refuge à l'escorte. Aussi Zanzibar devint rapidement, malgré son port défectueux, la ville commerciale et politique la plus importante de l'Est africain au nord de Mozambique. Elle est encore aujourd'hui un entrepôt considérable.

Ce fut en 1832 que le Seyyid s'établit définitivement à Zanzibar, mais la conquête de la côte orientale d'Afrique par les Mascatais commença dix ans plus tôt, quand, à la demande des gens de Pate, défaits par leurs ennemis les Mazrui de Mombassa, ils occupèrent Pate et Pemba.

Craignant l'attaque du sultan, le chef Mazrui, Suleiman ben Ali, appela à son secours l'escadre anglaise qui croisait dans les eaux de l'Est africain. La protection de la Grande-Bretagne lui fut accordée, sauf approbation du gouvernement de Londres. Le lieutenant Reitz, celui qui donna son nom à Port-Reitz (Eliott), fut nommé résident. Si cet arrangement avait été accepté, la marche des événements sur la côte en eût été accélérée, mais le Seyyid se plaignit au gouvernement de Bombay de l'entrée en ligne des vaisseaux anglais, et deux ans après, l'éphémère résident fut rappelé (1824-26). C'est la première immixtion de l'Angleterre dans les affaires de l'Est africain.

Saïd se décida alors à attaquer les Mazrui ; mais des troubles à Mascate l'empêchèrent de concentrer ses forces sur Mombassa qu'il assiégea et occupa trois fois entre 1828 et 1833. Chaque fois d'ailleurs, il fut obligé de s'en retourner, en se contentant d'une victoire nomi-

nale. Ne pouvant en finir par la force, il employa la ruse. Le gouverneur Mazrui et vingt-six des membres les plus importants de son parti furent attirés par de faux serments sur le pont d'un navire, et conduits au Golfe Persique sur les rivages duquel ils périrent en exil. Cette perfidie brisa la puissance des Mazrui, et l'on n'entendit presque plus parler d'eux jusqu'en 1895 : ils quittèrent Mombassa. La branche aînée s'établit à Gasi au sud, et la cadette à Takaungu, au nord.

La dernière partie du règne de Saïd se passa à opérer dans les îles de l'archipel Lamu, où l'occupèrent une suite ininterrompue d'alliances compliquées, de querelles et de guerres peu claires. Les habitants de l'archipel, l'aristocratie Nabahan, les Somalis et Saïd, furent continuellement en guerre les uns contre les autres. En particulier, les gens de Pate, qui avaient appelé le sultan à leur aide contre ceux de Mombassa, se révoltèrent contre lui. Pate et Siu ne se soumirent à Zanzibar qu'en 1866.

Saïd mourut en mer, en 1856, dans une croisière près des îles Seychelles. Ce fut sans aucun doute, dans l'Est africain, l'Arabe le plus éminent des temps modernes. Intelligent, brave, tolérant puisqu'il protégea les missions chrétiennes, disposé à encourager le commerce, il montra pendant son règne de réelles qualités de chef d'Etat encore qu'entachées parfois de perfidie. Son testament divisait son empire : Oman était donné à son fils aîné, Seyyid Twain ou Thuwayni ; Zanzibar et la côte restaient au plus jeune de ses fils, Medjid. Les deux frères entrèrent en rivalité et recoururent à l'arbitrage du vice-roi de l'Inde, lord Canning, qui reconnut la validité du testament, et déclara Zanzibar indépendant d'Oman.

L'arbitrage de lord Canning et la division de l'em-

pire de Saïd marquent la date du déclin de la puissance arabe en Océan Indien. Les Musulmans, qui avaient pu repousser les Portugais et résister aux attaques des Européens aux XVIIe et XVIIIe siècles, vont perdre le pouvoir temporel devant les grandes nations occidentales modernes.

La pénétration européenne commença, vers le milieu du XIXe siècle, par la série de grandes explorations qui ouvrirent aux Européens l'accès du continent noir. De la côte orientale d'Afrique partirent les pionniers qui soulevèrent le voile dont furent si longtemps revêtus les Grands Lacs et les Sources du Nil. De hardis géographes et missionnaires suivirent les traces des marchands d'esclaves arabes en partant du pays ci-devant allemand. Ce furent en 1857 l'Allemand Krapft, les Anglais Burton et Speke, Grant et Baker en 1864, en 1882 le docteur allemand Fisher, enfin en 1887 le Hongrois Tleki. Et je ne parle pas des Livingstone, des Slatine pacha, des Cameroun qui s'immortalisèrent par leurs hardis voyages.

Ces explorations attirèrent l'attention des gouvernements européens sur la côte et en 1885, l'Allemagne, soucieuse d'inaugurer une politique coloniale, profita des traités que les marchands germains avaient signé avec des chefs indigènes. Une charte de protection fut accordée à la Société de colonisation allemande qui avait acquis le droit d'user de ces traités.

De son côté, l'Angleterre ne restait pas inactive. En 1872, sous la suzeraineté de la vice-royauté de l'Inde, la « British India Steam Navigation Company » avait établi une ligne de navigation entre l'Europe, Zanzibar et l'Inde. Cette Société finit par obtenir du sultan une concession de territoire. Le gouvernement britannique,

dit Eliott, ne fut pas d'abord favorable à cet arrangement. Cette même année 1877 vit la suppression de la traite, acte gros de conséquences pour les Musulmans de la côte.

En effet un des plus gros revenus du Seyyid était la taxe imposée aux marchands d'esclaves, et ces derniers, Arabes pour la plupart, formaient la plus grande partie des riches influents de l'Est africain. La suppression de la traite causa des troubles sans nombre dans la région, mais la victoire demeura à la cause de l'humanité. Il n'en reste pas moins vrai que si les croisières des navires de guerre empêchèrent l'enlèvement des noirs sur une aussi grande échelle qu'auparavant, Zanzibar resta pendant longtemps encore un important marché d'esclaves, et que sur la terre ferme, l'esclavage subsista jusqu'en ces dernières années.

L'Angleterre avait fait, en 1875, des représentations à l'Egypte qui avait inauguré une politique de conquête en ces régions. Le khédive Ismaïl Pacha, celui qui essaya d'envahir l'Abyssinie et remplaça les soldats turcs par les siens dans les postes de la côte africaine de la Mer Rouge, voulut annexer la région nord de l'Est africain et y envoya quatre navires sous les ordres d'un Ecossais du nom de Mac Killop Pacha. Cet officier débarqua des troupes à Kismayu et occupa la bouche du Juba pendant environ trois mois. Mais devant les représentations de la Grande-Bretagne, l'Egypte rappela ses émissaires.

Les visées de l'Angleterre se firent bientôt jour, et en 1886 fut signée avec l'Allemagne, suivant la polique d'expansion conseillée par Bismarck, une convention pour le partage de la côte.

Les possessions du sultan, c'est-à-dire Zanzibar, Pem-

ba, les archipels Lamu et Mafia, la terre ferme sur dix milles entre Tungi Bay au sud de Kifini, jusqu'à l'embouchure de la rivière Ozi, enfin au nord les ports de Kismayu, Brava, Merka, Makdishu et Warsheikh furent réservés à l'Angleterre, pendant que l'Allemagne prenait la côte de Dar es Salam jusqu'aux territoires portugais de Mozambique.

Le pouvoir du Seyyid, bien que diminué, subsistait cependant. L'influence de la Grande-Bretagne se faisait sentir sur lui, mais il avait encore l'illusion de la liberté. Les cités musulmanes semblent avoir vécu en paix à cette époque. Cependant, quelques pirates commandés par un nommé Fumo Bakari s'établirent au nord de la rivière Tana. Pourchassés, ils réclamèrent la protection allemande. Les Allemands les déclarèrent indépendants et en profitèrent pour établir leur protectorat sur Witu.

En 1887, Seyyid Barghash accorda une charte à « l'Imperial British East Africa Company » et en 1888, son successeur, Seyyid Khalifat, octroya, par compensation sans doute, la même concession aux Allemands au sud de l'Umba. Germains et Anglo-Saxons se disputaient ainsi la région.

Pour en finir, le 1er juillet 1890, fut signé un traité anglo-allemand qui déterminait les zones d'influence. Héligoland fut cédé par l'Angleterre à l'Allemagne en échange de la région nord de la côte, qu'avaient occupée les pirates protégés par les Allemands. La France reconnaissait le protectorat anglais sur Zanzibar en échange de sa liberté d'action à Madagascar. L'Italie acquiesçait en 1891, et achetait pour trente-six millions de francs au sultan de Zanzibar une partie des pays des Somalis avec Makdishu comme capitale (1905).

Les Anglais, les Allemands et les Italiens, s'étant ainsi partagé les dépouilles des Seyyids, n'eurent plus qu'à s'organiser en ces pays musulmans cédés à leur influence. A la suite du meurtre de dix Allemands à Witu à la fin de 1890, une expédition britannique occupa les lieux. Des missionnaires ouvrirent la route de l'Ouganda qui fut bientôt occupée par la « British East Africa Company ». En 1893, à la suite de l'expédition de sir Gerald Portal, la Compagnie passa ses privilèges au gouvernement britannique. En 1894 le protectorat fut proclamé, et un chemin de fer, commencé en 1895, atteignit les Grands Lacs en décembre 1901. Il allait de Mombassa à Port-Florence.

De même la « Deutsch Ost Afrikanische Gesellschaft », vu les difficultés soulevées par l'hostilité des tribus noires guerrières, était bientôt remplacée par l'Etat allemand. Deux chemins de fer étaient rapidement poussés : l'un de Dar es Salam atteignait le Tanganika, et l'autre de Tanga, le Kilimandjaro.

Mais les Musulmans avaient essayé de réagir. Les Mazrui et leurs partisans n'avaient que difficilement supporté l'intrusion des Européens. L'activité mal comprise des missionnaires chrétiens servit de base aux haines soulevées par la venue des étrangers, exacerbées par la suppression de la traite. Une révolte éclata. Les Mazrui avaient toujours foi en la grandeur de leur famille. Ils ne craignirent pas de lutter.

En 1895, Rachid ben Selim fut nommé par les Anglais wali de Takaungu, résidence de la branche cadette des Mazrui. Mais les Arabes qui désiraient comme chef son parent, Mbarek de Tafaungu, candidat par droit de primogéniture, prirent les armes. Le soulèvement devint particulièrement grave quand la branche

aînée des Mazrui, celle de Gasi, se joignit aux dissidents. Mbarek de Gasi fut vaincu en 1896 par les Anglais, et Mbarek de Tafaungu se réfugia en territoire allemand.

La rébellion des Mazrui est un fait capital de l'histoire musulmane en ces régions. A la suite de leur victoire sur les chefs indigènes, les Européens prirent toute l'influence jusqu'alors réservée aux Arabes. Avant ces événements, la côte formait un Etat musulman protégé : ce ne fut ensuite qu'une série de colonies diverses.

Cette même année 1896, Zanzibar était en proie à la guerre. A la mort de Sultan Hamid ben Twaïn, son parent Khalid usurpa le trône et s'empara du palais avec des forces armées. Il ne voulut pas se rendre aux représentations anglaises : la ville fut bombardée par la flotte britannique (1). Khalid s'enfuit au consulat d'Allemagne, et de là sur le territoire de l'Afrique germanique. Sultan Hamid fut placé sur le trône. A sa mort, il fut remplacé par son fils Ali qui avait été élevé à Harrow en Angleterre.

En 1897, eurent lieu les derniers événements militaires qui intéressent l'Islam. Le mouvement mahdiste, qui fut arrêté à Khartoum par lord Kitchener, avait gagné l'Ouganda. Emin Pacha avait laissé des forces dans cette région pour lutter contre les Mahdistes. Ces troupes mal payées se révoltèrent. Les rois d'Ouganda et d'Ounyoro se joignirent à elles. La guerre de répression ne fut terminée qu'en 1899. Ce fut le dernier effort musulman (2).

(1) On voyait encore en 1912 à Zanzibar, les traces du bombardement et en rade les mâts d'un bâtiment coulé.

(2) Le protectorat anglais sur Zanzibar a été établi en 1890. Le protectorat sur la côte et l'Ouganda dans les limites actuelles en 1902.

A l'heure actuelle, il ne reste plus rien de l'ancien empire de Mascate et d'Oman. Le sultan est bien toujours à Zanzibar, mais il règne dans un palais délabré sous la surveillance de l'Angleterre. Les traitants arabes et les marchands, hindous venus s'installer dans l'île, n'en avaient pas moins réussi à faire de l'île le plus grand entrepôt de l'Océan Indien occidental. Cette suprématie commerciale s'est gardée souveraine jusqu'en ces dernières années, où l'activité allemande a réussi par des services directs entre Dar es Salam et Hambourg à échapper au contrôle du vieux port arabe. Si les marchands musulmans ne font plus dans l'Afrique équatoriale de ces longues randonnées qui aboutissaient à la ruine de régions entières ou à la création de véritables royaumes, si les caravaniers arabes ne ramènent plus à la côte les ivoires, les plumes, les gommes et les épices, leur activité est cependant restée entière. L'industrie de l'Islam n'est pas morte en ces contrées. Elle s'est transformée : les Arabes ne sont plus les maîtres. Mais ceux qui en Abyssinie ont su conquérir le contrôle du marché sous un gouvernement hostile à leur foi, ont, sous l'autorité bienveillante de l'Europe, continué à commercer et leurs efforts sont marqués de succès.

Au point de vue religieux, l'Islam progresse encore en Afrique équatoriale où il est en compétition directe avec le christianisme. On a remarqué en effet que si ce dernier fait de grands progrès dans les tribus qui n'ont encore reçu aucune foi monothéiste, il lui est difficile d'entamer les adeptes de l'Islam. Les Arabes et les Souahélis sont généralement dans l'Est africain de la foi orthodoxe (Sunnis), mais certains sont Ibahdis (1).

(1) Cfr. Badger, *Imans and Seyyids of Oman*, Appendice B.

Pour les Ibahdis, fumer est un péché, bien que ce soit plutôt une croyance wahabite. Mais la divergence capitale entre eux et les Sunnis consiste en leurs théories sur le libre arbitre. En outre, d'après eux, un Musulman quelconque peut exercer l'autorité religieuse sans qu'il soit forcé d'appartenir à la tribu du Prophète, ce qui est une hérésie au point de vue orthodoxe.

Les Somalis qui habitent à la périphérie du massif abyssin et sur les bords de la Mer Rouge et de l'Océan Indien sont de fervents Sunnis. Bien que commerçants avisés et respectueux des lois quand ils se trouvent dans les villes de la côte, ils changent d'allures en rentrant dans l'intérieur.

II. — Madagascar.

L'histoire de Madagascar est encore mal connue. L'invasion malaise qui a laissé des traces si profondes sur l'île n'a pas encore été étudiée, de même les rapports des Musulmans avec la « Grande Terre ».

La proximité du continent africain avait déjà permis aux tribus noires d'envahir Madagascar. Il est probable que les Zimbas qui, en 1586, guerroyaient sous les murs de Mombassa, occupèrent l'île sous le nom de Vazimba ou Bazimba avant la conquête malaise. Il reste encore trace de ces Vazimbas dans le fétichisme des Malgaches qui, en enduisant de graisse de porc le bout poli des « pierres levées » (tsangam-batou), croient adorer les mânes de ces ancêtres.

L'expansion arabe atteignit de bonne heure Madagascar. Le pays des Antemoros aurait été peuplé par des Arabes, les Zafy Raminia (1). D'après les légendes de

(1) *La vie à Madagascar*, Henri Mager. Paris, Didot, p. 79, 80. Lire les études remarquables de M. Grandidier sur Madagascar.

la côte, Raminia et sa sœur seraient venus de La Mekke à Madagascar à la suite de la défaite des Alides au VIIe siècle. Ils auraient laissé sur place une jarre en terre et un animal en pierre qui renfermerait des manuscrits arabes. En tout cas, semble-t-il, au XVIe siècle le pays des Antemoros était peuplé de ces Zafy Raminia.

Les Antemoros conservent le Sorabé (probablement contraction de Sourate et de bé grand), texte sacré malgache de prières et de légendes écrit en caractères arabes. Ils ont des amulettes avec sentences écrites en arabe.

Les Arabes Zafy Raminia et Zafy Kazimando, lesquels, d'après la légende, vinrent plus tard de La Mekke ou de l'Est africain, s'allièrent aux femmes noires du pays. Admettant la pluralité des épouses, ils créèrent ainsi une race métissée. Dans l'extrême sud de l'île, habitèrent les Anosy, rameau détaché des Zafy Raminia.

S'il entre une grosse part de légende dans ces récits, il est certain que les croisières de Mascate et d'Oman touchèrent les Comores et Madagascar, et l'Islam vint avec elles. L'Islam se répandit facilement dans ces îles aux populations métissées d'arabe. Il faut sans doute attribuer aux Omanais de la première époque la construction de ces villes aujourd'hui disparues, dont les ruines ont été récemment signalées, notamment dans le Sumbirana (côte ouest).

Madagascar et surtout la côte Ouest sont peuplés de nombreux Anjouanais et Comoriens musulmans et même d'Hindous chyites, dont les cérémonies rituelles notamment pour l'anniversaire de la mort d'Hossein sont caractéristiques en ces parages.

La loi du 12 juillet 1912 a déclaré les îles Comores

colonie française. Le sultan des Comores, Saïd Ali, se vit assigner comme résidence Tananarive où il habite avec sa cour près de la mosquée. Décoré de la Légion d'honneur, il est pensionné par la France et groupe autour de lui un noyau musulman.

L'influence arabe a également touché la race conquérante des Hovas. C'est ainsi qu'en langue hova, les jours de la semaine ont une appellation venue de l'arabe :

	Hova	*Arabe*
Dimanche	Ala hady	Ioum el had.
Lundi	Ala tsinany	Ioum et-tnine.
Mardi	Ala talata	Ioum et-tlata.
Mercredi	Ala robia	Ioum el arba.
Jeudi	Ala kanisy	Ioum el khemis.
Vendredi	Ala zoma	Ioum el jemaa.
Samedi	Ala sabotsy	Ioum es-sebt.

Ala signifie jour en hova, ioum a le même sens en arabe. Les noms arabes désignant le zodiaque ont formé également les mots hova indiquant les lunes ou mois. De même,quantité d'expressions qu'il serait oiseux d'énumérer ! Un mot, baraka, le don divin de bénédiction des Arabes, est passé en hova avec le sens de considération ! Cette influence linguistique arabe avait été déjà remarquée dans l'Hindoustan où l'urdu, langue créée de toutes pièces pour servir de lien entre les différents peuples de la péninsule, fut formé de mots arabes, persans et hindous.

Les Hovas ont dans leur rite la circoncision, emploient la même coupe de cheveux que les Musulmans. Il serait infiniment intéressant d'étudier « la Magie dans la religion à Madagascar », pour y rechercher les in-

fluences islamiques. Il serait également curieux de déterminer les apports réciproques des Musulmans arabes et des Musulmans hindous, nombreux dans l'île.

Conclusion.

Tels sont les aboutissants de l'expansion arabe dans l'Océan Indien. L'établissement des nations européennes sur les ruines de l'empire des Seyyids a déçu les espoirs des Musulmans de la côte orientale qui, dépossédés de toute influence politique, ont transformé leurs énergies guerrières en énergies commerciales. Zanzibar, Dar es Salam furent les points de départ des intrépides traitants arabes vers l'intérieur du continent noir. Or, « l'aboutissant d'une société composée d'explorateurs, c'est le choix par ceux-ci du mode d'exploitation le plus commode et le plus rémunérateur » (Préville). Ce fut l'aboutissant des sultanats arabes de l'Océan Indien auxquels les Européens vinrent disputer les routes commerciales dans la « Croisade des Epices ».

CHAPITRE XII

LUTTES COMMERCIALES DE LA CROIX ET DU CROISSANT

La Croisade des Epices.

Une survivance du paganisme dans la chrétienté fut le souvenir de la vie large et sensuelle que la domination romaine avait introduite dans le monde méditerranéen occidental. Les poussées successives des Barbares, Goths, Vandales, Francs, Germains, en recouvrant la civilisation gallo-romaine de la rudesse des hordes guerrières, ébranlèrent momentanément les bases de cette existence imitée des familles patriciennes de la « Ville ». Mais l'influence des Méditerranéens, plus civilisés, sur les Barbares fixa ces derniers sur les terres conquises ; les chefs formèrent la noblesse ; leurs hommes se mêlèrent aux vassaux, aux populations soumises par le glaive, lesquelles achetèrent leur sécurité par un tribut payé aux nobles, chargés de la défense du sol.

A mesure que la société féodale ainsi formée devenait, par une conquête de l'esprit sur la force, plus policée, plus civilisée, des habitudes, des raffinements inconnus des Barbares s'introduisaient dans la vie coutumière. Les Méditerranéens n'avaient pas oublié les douceurs de la domination latine, les apports précieux que le monde entier faisait à la Métropole, à la Rome des Césars, d'où ils se répandaient à leur tour à la suite des proconsuls, des préfets, des patriciens, sur les provinces d'Occident. Et au nombre de ces merveilles que

des marins intrépides allaient chercher au fond de la Mer Noire, sur les rives de laquelle les apportaient les caravaniers mystérieux de terres ignorées, que des voyageurs entreprenants achetaient en Egypte, sur les bords de la Mer Rouge ou du Golfe Persique, figuraient les épices, les aromates, inestimable cadeau que l'Orient faisait à l'Occident, et dont ce dernier ne pouvait plus se passer (1).

Venise. — Le monopole des épices.

Venise. — Les deux zones d'échange entre l'Orient et l'Occident étaient donc la Mer Noire et la Mer Rouge, trait d'union entre l'Europe et la Chine ou l'Inde lointaines.Byzance, Alexandrie, au débouché des deux routes commerciales, étaient les centres du marché. Mais le monde latin n'existait plus, la période antique avait fait place à l'âge médiéval : l'empire d'Auguste avait disparu sous les coups des Germains ; seul subsistait celui des Byzantins, lequel étendait à l'Ouest ses domaines jusqu'à l'Adriatique. Dans cette disparition des pouvoirs établis par Rome, l'héritière du grand commerce méditerranéen fut la seigneurie de Venise, fondée vers 813 après Jésus-Christ.

Vassale de Byzance, Venise échappa à toutes les vi-

(1) L'Egypte pharaonique avait eu déjà sa campagne des épices. Les sculptures du temple de la reine Hatshopsitou à Thèbes représentent le pays de Pount duquel une escadre de cinq navires lui rapporta 31 arbres à encens, des monceaux de gommes aromatiques, de l'ébène, de l'ivoire, de l'or vert, des bois précieux, de la poudre d'antimoine, des singes, des lévriers, des peaux de léopard.

Cette énumération, quinze siècles avant notre ère, définit les épices mais oublie la soie. Le pays de Pount était en Afrique et serait probablement l'Abyssinie ou un territoire plus au sud.

cissitudes politiques des royaumes d'Occident. Charlemagne, après l'avoir soumise, dut la restituer à l'empire grec, et la seigneurie sut bientôt s'affranchir de la tutelle byzantine. Malgré la rivalité de Pise et de Gênes, Venise, de par sa situation maritime privilégiée, et par le génie de ses doges, se créa une influence prépondérante sur les relations commerciales de l'Europe avec l'Orient. Par les traités de l'an 992, signés avec les Byzantins, Venise devint l'intermédiaire obligé des achats et des ventes.

Son monopole commercial. — Le développement de l'expansion musulmane vint troubler cette situation unique. L'interdiction fut souvent donnée par la papauté de nouer des relations avec le monde islamique. Mais Venise, orientée vers Byzance par sa première vassalité, brava la défense des Papes de la manière la plus catégorique, et resta toujours dans une position intermédiaire qui lui permit de continuer à envoyer ses navires, ses marchands, ses ambassadeurs, dans les ports et les villes conquis par l'Islam. Des conventions passées au milieu du xe siècle avec les princes d'Europe, notamment avec les empereurs allemands, lui assuraient le commerce continental des épices. L'influence politique de la Seigneurie, ses conquêtes sur les côtes d'Europe et d'Asie, ses bases navales dans les îles de la Méditerranée, lui donnaient le contrôle de la mer. La papauté dut reconnaître à Venise, dans son interdiction de nouer des relations avec le monde islamique, le droit, le monopole exclusif, de continuer avec les Musulmans les échanges accoutumés, tellement l'Occident avait besoin des épices et des aromates.

Les routes des épices. — Les conquêtes des Arabes en Asie Mineure, en Egypte, interposèrent peu à peu l'Islam comme un écran entre l'Orient bouddhique et l'Europe chrétienne (1). Constantinople tenait toujours, mais les deux grandes routes commerciales par lesquelles arrivaient à la Méditerranée les produits de la Chine et de l'Inde étaient fermées.

Les combats, les luttes, les révoltes qui se succédèrent en Asie antérieure pour la chute des anciens empires et la formation de nouveaux peuples, interdirent le passage aux convois de commerçants. La route du Pé-Lou, ou Pentapole, celle du Nan-Sou, ou Hexapole, devinrent définitivement impossibles à fréquenter, lorsqu'au XIIIe siècle les khanats de Transoxiane se développèrent. La voie fut rouverte un instant par l'organisation méthodique des souverains mongols, successeurs de Gengis-Khan, pour se refermer de nouveau lorsque les Khans, ayant opté pour la Chine bouddhique, allèrent résider à Pékin, abandonnant les régions nestorienne, musulmane, de l'Occident de leur empire.

Restait la route de la Mer Rouge et du Golfe Persique par l'Egypte. Les Arabes, jadis caravaniers par nécessité et par habitat, connaissaient la valeur des importations, celle des exportations, savaient encore mieux l'importance considérable du transitaire, l'intérêt à tirer de leur situation d'intermédiaire. Les Vénitiens, libres, par suite des privilèges de 1082, d'acheter et de vendre sur tous les territoires de l'empire grec sans payer aucun droit, cherchaient le moyen de s'introduire complètement dans l'Orient musulman que pénétraient déjà leurs marchands, allant à Damas, à Alep,

(1) Louis Aubert, *Paix japonaise*, Colin, Paris, 1906.

jusqu'à Baghdad, dont le khalife devait au XIIIe siècle conclure un traité avec la République (1).

Cet état de choses dura tant que le khalifat arabe fut puissant. Mais la présence des mercenaires turcs auprès des souverains, les soulèvements de la populace des villes ou des travailleurs de la campagne, les menées religieuses dissidentes, chyites ou ismaélites, le désir d'indépendance des provinces éloignées de Baghdad (2), déterminèrent la rupture de l'empire musulman abbasside. Les provinces livrées à des dynasties indépendantes, à des gouverneurs, à des princes en luttes les uns contre les autres, perdirent toute sécurité au point de vue commercial comme au point de vue politique. Les épices ne passèrent plus ; de même les produits apportés d'Occident pour servir aux échanges restèrent inemployés. Une crise économique violente éclata : la solution fut donnée par les Croisades.

Les Croisades. — Bien loin de nous l'idée de diminuer l'incomparable valeur de l'enthousiasme religieux qui, au Moyen Age, souleva le monde chrétien à la parole ardente des prêtres, retour de Terre-Sainte ! Les moines dénonçaient la conduite inqualifiable des adeptes de Mahomet qui pillaient les caravanes, rançonnaient les pèlerins, les retenaient même comme esclaves, empêchaient, par leurs actes, le libre accès aux lieux où le Sauveur souffrit pour la rédemption du monde. Ceux-là qui prêchèrent, ceux-là qui obéirent à l'appel de la foi, ceux-là furent des fervents, des convaincus prêts à payer de leurs deniers, de leur sang, de leur vie, le droit de se sacrifier à leur tour.

(1) Diehl, *op. cit.*, p. 36.
(2) De Boer, *Geschichte der Philosophie in Islam.* Stuttgart, 1901.

Le moment de la prédication était bien choisi. La chrétienté avait vécu dans l'attente de l'anéantissement général qui devait survenir en l'an 1000. La joie de se retrouver vivant après la date fatidique détermina chez les peuples d'Occident une explosion de sentiments qui se manifestèrent par une renaissance des lettres, des arts, un réveil expansif de la foi (1). A cet instant précis, la nouvelle des cruautés commises en Terre-Sainte par le troisième souverain fatimide d'Egypte, El-Hakim, oublieux de la tolérance habituelle musulmane, procura aux souverains-pontifes le moyen de fournir au monde chrétien le dérivatif nécessaire à sa nouvelle activité. La papauté crut le moment venu de reprendre à l'Islam les Lieux saints du christianisme.

C'était en même temps l'occasion de détourner de l'Europe vers l'Asie la féodalité franque et germanique dont les princes, d'une religion sans doute profonde mais irrespectueuse, ne craignaient pas d'attaquer la souveraineté temporelle et même spirituelle des successeurs de Saint Pierre (2). Si donc les premières Croisades, la colonisation de la Syrie qui suivit, furent des mouvements dus à l'enthousiasme religieux, il n'en reste pas moins vrai qu'elles eurent des causes politiques et économiques impossibles à nier, et qu'entre autres raisons, l'influence de Venise ne fut pas étrangère à leur développement.

Influence de Venise sur les Croisades. — En effet, la maîtresse du commerce des épices entre l'Orient et

(1) V. Duruy, *Histoire de France.*

(2) Les Croisés ne trouvèrent pas devant eux l'Etat seljoucide déjà détruit, et les Egyptiens furent souvent leurs alliés. Ils eurent donc des circonstances très favorables à leur action.

l'Occident, la République de Venise, se heurtait dans le développement de ses affaires à des difficultés sans nombre. Les Hongrois étaient arrivés qui atteignirent la Suisse et les Alpes à l'Adriatique, occupaient Zara (1170) ; les Allemands, sous l'impulsion d'Henri VI, fils de Barberousse, formaient le rêve prestigieux d'une Allemagne occupant Thessalonique, Constantinople et la Terre sainte ; les Pisans faisaient une concurrence acharnée sur les routes maritimes, combattaient sans répit les flottes des doges ; les Byzantins, après avoir été les protecteurs de la République, n'avaient plus qu'injures et dédains pour elle ; les Arabes, divisés par l'abaissement du khalifat en monarchie seljoucide, n'existaient en Méditerranée que sous l'autorité des souverains d'Egypte. Venise devait donc, pour ouvrir à nouveau la route des épices, se débarrasser des Hongrois, abaisser Constantinople, diminuer l'influence des Egyptiens. La seigneurie y employa toutes ses forces habilement dirigées par le doge Dandolo (1192-1205). Son action fut particulièrement intéressante dans la quatrième croisade.

Le pape Innocent III avait prêché la quatrième croisade à laquelle s'étaient ralliés Philippe-Auguste de France, Richard Cœur de Lion d'Angleterre, Otton IV d'Allemagne. La mort du fils de Barberousse avait fait disparaître avec lui son plan de domination universelle et le nouvel empereur allemand avait promis son concours. L'appui des Vénitiens, maîtres à nouveau de la mer par leurs récentes victoires sur les Pisans, était nécessaire aux Croisés pour passer en Asie. En 1201, la Seigneurie sut persuader à leurs chefs que les clefs de Jérusalem étaient à Constantinople et au Caire.

En réalité, le fait était exact. Les derniers Abbas-

sides n'avaient à Baghdad qu'une autorité spirituelle bien diminuée ; les armées de l'Islam n'étaient plus à craindre. L'empire byzantin, malgré les attaques musulmanes, malgré ses dissenssions intestines, malgré les ruines amoncelées à l'intérieur par un régime fiscal déplorable qui épuisait les provinces au profit de l'Etat et de la plèbe, amante des seuls jeux du cirque et des distributions de vivres qui les suivaient (1), l'empire byzantin était encore assez fort pour tenir une partie de l'Asie Mineure. D'un autre côté, les Fatimides d'Egypte, très puissants à cette époque, occupaient la Syrie suivant la loi inéluctable qui rendait jadis la possession de cette province indispensable à qui voulait la sécurité de la vallée du Nil. Pour tenir solidement la Terre sainte, il était donc nécessaire de prendre Constantinople et le Caire. Où l'habileté politique de Venise éclatait, c'est que la possession, ou tout au moins la neutralité de ces villes, était indispensable pour que le commerce des épices, les échanges consécutifs à ce trafic, reprissent toute leur splendeur. Byzance, bien que du rite orthodoxe grec, était cependant chrétienne. Le débarquement en Egypte fut donc plus facilement accepté par les Croisés ; « moyennant 85.000 marcs d'argent, la cité de Saint-Marc s'engageait à transporter en Egypte l'armée des Croisés et à la ravitailler pendant un an (2) ».

Le doge Dandolo profita de la difficulté qu'avaient les Barons à payer la somme fixée pour s'assurer en payement le concours de l'armée contre Zara qui fut prise. Les Vénitiens s'entendaient encore avec les Egyp-

(1) V. G. Kurth, *Les Origines de la civilisation moderne*. Louvain, 1886, t. I, Byzance.
(2) Diehl, *op. cit.*, p. 49.

tiens qui avaient les mêmes intérêts qu'eux au point de vue commercial, préféraient donc une action contre leurs ennemis byzantins plutôt que contre les Fatimides (1). Malgré l'opposition du pape Innocent, le doge mit alors en évidence un jeune prince grec, Alexis, qui s'offrit à conduire les Croisés « à condition qu'ils rétabliraient sur le trône son père Isaac l'Ange qui en avait été précipité » (1203) (2). La combinaison réussit : Byzance fut prise le 18 juillet 1203. Venise triomphait. En 1204, la République de Saint-Marc était, sans conteste, la maîtresse du commerce des épices, parvenait au fond de la Mer Noire, où elle échangeait ses produits avec les Tatars, envahisseurs de la Russie, concluait des traités avec les Turcs d'Iconium, premiers rapports annonciateurs des commerces futurs avec les Ottomans.

Quoi qu'il en soit, des croisades ressortirent la victoire, la puissance, la grandeur de Venise qui devait accaparer le commerce des épices et des aromates jusqu'à l'entrée en ligne du Portugal. L'ouverture définitive de la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance n'eut lieu qu'à la fin du xve siècle. Jusqu'à cette époque, Venise, directrice, sinon instigatrice des croisades telles qu'elles se firent, sut manœuvrer de telle sorte en Orient qu'elle reprit auprès des Musulmans l'influence et l'importance que les anciens traités lui accordaient. Et dans sa riva-

(1) L'idée d'attaquer la Syrie par Le Caire fut reprise par Saint Louis, roi de France (1218-1254). L'échec de La Mansourah interdit l'Egypte aux Croisés. Mais les Fatimides originaires de la Tunisie actuelle d'où était parti le Mahdi Obeid Allah, fondateur de la dynastie, étaient vulnérables à l'ouest de leur empire. Le roi de France tenta donc la croisade de Tunis, mais sans succès.

(V. Piquet, *Les Civilisations de l'Afrique du Nord*, chapitre VII, p. 94 et suiv.).

(2) Duruy, *Histoire de France*.

lité avec le Portugal, la République de Saint-Marc fut bien plus l'alliée des « payens », ses associés, que celle des Portugais chrétiens, partis pour une nouvelle croisade commerciale.

Vénitiens et Portugais. — La lutte pour le monopole du commerce des épices.

La crise économique. — L'Europe souffrait du contrôle économique de Venise et des Egyptiens sur le commerce des épices. La route de la Mer Rouge était seule ouverte aux marchands, par suite du développement des khanats turcs en Asie antérieure. Les transitaires savaient profiter de la situation ; les sultans, les soudans de l'Egypte appliquaient des droits de douane énormes sur les produits importés, faisant ainsi renchérir la valeur des marchandises au Caire et à Alexandrie. Les Vénitiens, payant fort cher les épices, les aromates, les revendaient nécessairement plus cher encore en Europe. D'où un malaise économique persistant sur la société chrétienne en pleine renaissance, à laquelle le poivre, le gingembre, la cannelle, la noix muscade, la noix de galle, l'or, les pierres précieuses, restaient indispensables. Il ne fallait pas songer à aller concurrencer les navires de la République de Saint-Marc aux échelles du Levant : les traités passés par elle avec les princes grecs et les souverains musulmans lui garantissaient une situation privilégiée, affermie par l'existence de colonies marchandes vénitiennes essaimées dans toutes les villes importantes de l'Asie Mineure et d'Egypte ; la papauté reconnaissait en plus à la Seigneurie le monopole exclusif du commerce avec les Musulmans.

1° *La route des Indes.* — Dans ces conditions, il était nécessaire de trouver au problème une autre solution. Les navigateurs des époques punique et romaine avaient songé à longer les côtes atlantiques de l'Afrique. Strabon rapporte même qu'un aventurier, nommé Eudoxe de Cyzique, avait conçu le projet de gagner l'Inde par mer. Le roi de Maurétanie, Bogud, pressenti, aurait promis de faire les frais de l'expédition, mais sur le conseil de son entourage, finit par exiler l'étranger qui, jamais plus, ne revint au Maroc. Il fallut attendre au XIVe siècle pour que le projet soit repris.

Le fils de Jean le Grand de Portugal, Henri le Navigateur, semble avoir été le premier qui eut l'idée de contourner l'Afrique et d'atteindre ainsi l'Hindoustan. Le prince consacra sa vie à organiser des expéditions de découverte avec cet objectif, mais mourut avant que ses capitaines n'aient doublé la pointe méridionale du continent noir.

Sous le règne de Jean II, Bartholomeu Diaz doubla le Cap des Tempêtes (1486). Le roi désigna Vasco da Gama pour atteindre l'Inde par la nouvelle route (1). Son successeur Manuel présida au départ de l'expédition en 1497. Les Portugais longèrent la côte orientale de l'Afrique, atteignirent Calicut où les hardis navigateurs s'émerveillèrent des splendeurs de l'Hindoustan (20 mai 1498). Entre temps, Christophe Colomb cherchait dans l'Ouest une autre route des épices, découvrait de nouvelles Indes, l'Amérique (1492).

Les successeurs de Vasco da Gama s'occupèrent activement d'assurer la route maritime en établissant des comptoirs sur les côtes orientales de l'Afrique et sur

(1) Sir Charles Eliott, *The East Africa Protectorate.* Notice historique.

celles de la péninsule indienne, poursuivirent leur navigation aventureuse jusqu'au détroit de Malacca et dans les mers de Chine, véritable croisade à la conquête des richesses de l'Orient, toison d'or promise aux Argonautes de l'Océan Indien.

La lutte pour le monopole des épices. — Par ces tentacules jetées au delà des océans sur les pays fabuleux d'où venaient les épices, les Portugais tiraient de leur vaste empire colonial toutes les précieuses denrées dont ils inondèrent bientôt l'Europe. On s'émut à Venise de telle sorte que des émissaires furent envoyés à Lisbonne (1) pour recueillir des informations précises sur la route nouvellement découverte, des ambassadeurs accrédités auprès du sultan d'Egypte pour lui représenter le désastre financier menaçant à bref délai son trésor et celui des doges, si le Portugal détournait ainsi le commerce des épices des voies anciennement tracées. La situation était d'autant plus grave que les Ottomans menaçaient la vallée du Nil. Venise risquait de perdre les privilèges commerciaux acquis par elle en Orient ; les Portugais, de leur côté, tenaient à se réserver le monopole exclusif du marché de l'Inde, tout en offrant aux Vénitiens de les approvisionner à leur tour.

Les représentations des doges à la cour des sultans mameluks d'Egypte ne furent pas inutiles. Les Musulmans souffraient, eux aussi, de l'arrivée des Portugais dans l'Océan Indien. Sans rappeler la destruction des Etats arabes de la côte orientale d'Afrique, Mozambique, Mombassa, Melindi, Kilwa et Zanzibar, de la soumission des royaumes islamiques de la côte des Ma-

(1) V. Diehl, *op. cit.*, p. 189.

labars, la situation faite par les Chrétiens aux marchands arabes dans ces régions devenait impossible. Etablis sur des bases côtières, embusqués dans la position stratégique des îles, les navires portugais pourchassaient toute embarcation marchande qui se risquait au trafic de ces mers. Dès 1502, les Portugais, avec une partie de la flotte de Vasco da Gama, fermaient le débouché méridional de la Mer Rouge, s'emparaient en 1506 de l'île de Socotora, interdisant ainsi aux Egyptiens, et par conséquent aux Vénitiens, la route des Indes.

Entrée en ligne des Musulmans. — Les souverains mameluks décidèrent d'intervenir par la force des armes. En 1504, sur le conseil de Venise, ils avaient bien songé à faire percer l'isthme de Suez, mais le projet ne fut pas poursuivi. Leurs représentations, celles des doges auprès de la papauté, rappelant les traités passés autrefois et réservant le monopole du transit des épices, n'ayant eu aucun succès, le sultan Kansuh el Ghuri résolut de chasser les Portugais de la « Mer arabe ». Depuis longtemps, les Mameluks maintenaient une flotte de guerre dans la Mer Rouge. L'amiral Husain fut envoyé, en 1508, sur les côtes du Gujarat, province de l'Inde septentrionale, avec une flotte bien équipée, montée par des marins qui avaient souvent combattu les Chrétiens en Méditerranée. Il fut rallié dans ces parages par la flotte du roi musulman de Gujarat, commandée par le gouverneur de Diu, en dépit des efforts du capitaine Lourenço d'Almeida. Les Musulmans de l'Inde, menacés dans le nord de la péninsule par l'expansion portugaise, profitaient de l'occasion pour essayer de rejeter l'envahisseur.

Victoire des Portugais. — Les deux flottes réunies, supérieures en nombre à celle des Chrétiens, la vainquirent près du port de Chaul, après un combat de deux jours, dans lequel périt le fils du célèbre vice-roi d'Almeida. Le 2 février 1509, il fut vengé par son père, don Francisco, qui vainquit les flottes alliées d'Egypte et de Gujarat (1). L'année suivante, le roi de ce dernier pays offrait à Albuquerque le port de Diu où fut installé un comptoir. La défaite des Musulmans consacrait, pour un temps, le monopole des épices aux commerçants portugais. Le retour offensif des Musulmans vers l'Afrique, lorsque les Seyyids de Mascate et d'Oman reprirent Mombassa et fondèrent le sultanat de Zanzibar, eut beau rejeter les Portugais d'un grand nombre de leurs possessions, la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance n'en restait pas moins ouverte.

D'ailleurs, Venise n'était plus assez puissante à ce moment-là pour tirer parti de l'offensive musulmane. Les Ottomans s'étaient emparés de l'Egypte (1517) ; les Turcs, maîtres de l'Asie, s'étendaient en Europe ; la République avait assez à faire pour défendre ses établissements en Méditerranée. Dès 1510, Lisbonne commençait à approvisionner l'Allemagne ; au début du XVIe siècle, le monopole du commerce d'Orient était nettement passé aux mains des Portugais ; si la Méditerranée était encore le centre du monde civilisé, le cadre de ce monde était bien agrandi.

La Croisade des épices avait donc eu pour résultat de faire abandonner la voie difficile de terre pour une route sans doute moins courte, mais plus pratique par

(1) Morse Stephens, *Albuquerque.* — V. *History of the Mediaeval India.*

le sud de l'Afrique ; surtout elle avait affranchi l'Europe de l'intermédiaire des Musulmans, ouvert l'Océan Indien, les mers de Chine, à l'activité industrielle et commerçante des Espagnols, des Hollandais, des Français et des Anglais, rivaux, héritiers et successeurs des Portugais.

La croisade des épices contemporaine.

La croisade des épices ne persiste-t-elle pas encore au xxe siècle ? La Seigneurie de Venise avait projeté le percement de l'isthme de Suez, rêve conçu par les Pharaons et les Grecs dès les âges les plus reculés. Aujourd'hui, d'énormes navires de charge traversent la mer des Arabes, doublent le cap qui fut celui des Tempêtes, et qui n'est plus, grâce à la vapeur, que celui de la Bonne-Espérance du gain et des profits. N'est-ce plus donc cette croisade des épices qui a poussé l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, à rivaliser de hardiesse, à lutter politiquement, diplomatiquement, pour s'établir sur toutes les côtes où jadis les Vasco da Gama, les Almeida, les Albuquerque, établissaient des points d'appui. Aux Dupleix, aux La Bourdonnaye, aux Surcouf, ont succédé les explorateurs, les marchands, les officiers, marins, soldats, des flottes de guerre, des troupes coloniales, qui ont développé les connaissances sur ces régions, planté le pavillon de leur patrie sur les vieux comptoirs des épices.

Ce ne sont plus seulement le poivre, la cannelle, le gingembre, la cardamone, la noix muscade, la noix de galle, la vanille, le musc et le benjoin qui sont l'attirance de ces mers où tant de sang coula pour le libre

trafic des épices et des aromates ; mais ce sont encore le coton, le jute, les fibres, le rafia, les arachides, le manioc, la canne à sucre, le riz, tous les produits de l'Afrique équatoriale, de Madagascar, de l'Inde ou de la Chine, aussi précieux maintenant que les perles, les pierres précieuses, les diamants de la Colchide ou de Golconde ; c'est tout ce que le commerce et l'industrie peuvent tirer de la richesse infinie des pays nouveaux qui attirent là-bas les peuples occidentaux ; ce n'est plus seulement le monopole exclusif de transport, de vente qui alimente et détermine la rivalité des grandes puissances, mais aussi la colonisation, la découverte de nouveaux débouchés pour l'Europe pléthorique. C'est maintenant la recherche du pétrole indispensable à la vie moderne (1).

La croisade des épices s'est élargie en un essor mondial, entraînant dans l'orbe des forts tous ceux qui n'ont pas le degré de civilisation et de puissance nécessaire à la résistance. Les besoins de l'Europe se sont centuplés depuis le temps où Venise accaparait le commerce des épices, luttait avec le Portugal ; depuis le siècle où Henri VI, fils de Barberousse, rêvait la marche vers l'Orient d'une Allemagne victorieuse. Les besoins se sont centuplés depuis la première croisade des épices : l'Occident veut tirer de l'Orient tout ce qui est indispensable à son bien-être, à sa richesse, à son luxe ; forcer les peuples indigènes à tirer parti des ressources inexploitées de leur pays, les inonder en échange de ses produits manufacturés.

(1) La Commission d'enquête des Etats-Unis signale en 1922 que le monde est menacé de manquer de pétrole avant vingt ans si la consommation actuelle continue et si de nouvelles poches ne sont pas trouvées : de là ces luttes politiques implacables pour la possession des terrains pétrolifères.

Et l'Hexapole, la Pentapole, la Mer Rouge, l'Océan Indien, par le Cap de Bonne-Espérance, ne suffisant plus au désir d'accélérer encore la production, n'est-ce pas une nouvelle croisade des épices que le rêve contemporain de l'empereur Guillaume, cherchant à ouvrir à son peuple, à la race germanique, la route de l'Orient, une nouvelle route plus courte, plus rapide, par Salonique, Constantinople, Baghdad, Bassorah, le Golfe Persique et les Indes ! Le monopole de la route de l'Orient a de tous temps été la hantise des nations commerciales, et comme on s'est battu jadis pour cet Orient prestigieux, on se bat encore pour lui au XXe siècle, dans lequel survit, ainsi qu'aux heures du paganisme, depuis l'origine des civilisations, l'identité des grandes routes commerciales et des grandes routes de guerre.

TROISIÈME PARTIE

LES MOUVEMENTS RÉGIONAUX ISLAMIQUES ISSUS DE L'EXPANSION TURCO-MONGOLE

Chapitre XIII. — L'Islam en Extrême-Orient.
— 1° L'Islam en Chine.
— 2° L'Islam en Indo-Chine.
— 3° L'Islam au Japon.
— XIV. — L'Islam en Russie.
— XV. — L'Islam dans l'Insulinde.
— XVI. — L'Inde musulmane.
— XVII. — La Perse, l'Afghanistan, le Bélouchistan.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. IMPRESSIONS SUR L'ISLAM ET SES TENDANCES ACTUELLES

CHAPITRE XIII

L'ISLAM EN EXTRÊME-ORIENT

I. — L'Islam en Chine.

Les Arabes. — Ce fut sous le règne du khalife Walid Ier (705-715) que l'Islam atteignit, pour la première fois, les frontières de la Chine. Un des gouverneurs du souverain, Al Hajjaj, envoya de l'Irak (Chaldée), vers 711, un général arabe, nommé Koutaïbah, vers les régions tatares. En même temps Al Hajjaj ordonnait à son cousin Mohammed ben Kasim de marcher sur l'Hindoustan. Walid n'autorisa ces expéditions lointaines qu'avec une extrême répugnance, mais fut convaincu par son gouverneur, lequel détermina ainsi l'expansion de l'Islam en Asie orientale (1).

Les étendards musulmans furent portés de Samarcande à Kashgar de 711 à 714 à travers le Tian-Chan. Les nomades tatars furent convertis de gré ou de force. Koutaïbah reçut même dans ses nouvelles conquêtes une députation de l'empereur de Chine lui demandant des renseignements sur la religion qu'il professait. Les historiens arabes rapportent que, vers 715, le général envoya au Fils du Ciel des délégués qui exposèrent au

(1) La Chine, du moins son nom, n'était pas inconnue de Mahomet. N'avait-il pas dit : « Cherchez la science jusque dans la Chine ! » Cependant quand il adressa des messages à tous les souverains pour qu'ils se convertissent, il n'envoya rien à l'Empereur de ce pays. Yesguerd III (ou Yesdeguert), souverain de Perse battu par les Arabes, fut assassiné en 652, en essayant de se réfugier près de l'Empereur chinois Taïtsong Ier.

souverain et à ses ministres la doctrine du Coran et les traditions familières aux disciples de Mahomet. Effrayé par les peintures guerrières que lui firent ces Musulmans, l'empereur aurait fait porter à Koutaïbah le tribut demandé par ce général (1).

Les premières relations des Musulmans et des Chinois, le développement de l'Islam en Chine sont très peu connus. Néanmoins, il y eut des rapports continus entre les deux mondes. L'empereur avait, sans doute, gardé un souvenir vivace de l'esprit militaire des guerriers de Koutaïbah, car en 755 après J.-C., menacé par le rebelle An-Lu-Shan, Su Tsung demanda secours aux Musulmans. Un corps de quatre mille hommes lui fut envoyé par le khalife Mansour. Le souverain victorieux, afin de montrer sa gratitude à ces soldats qui lui assurèrent la victoire, leur permit de se fixer à leur guise dans les grandes villes de son empire. Ces Musulmans se marièrent avec des Chinoises, mais gardèrent leur religion. Ils formèrent ainsi le premier noyau de l'Islam en Extrême-Orient.

Un mouvement similaire de pénétration se poursuivait par mer. Des marins arabes, et surtout des navigateurs persans, partis de Siraf dans le Golfe Persique, vinrent de bonne heure, en longeant les côtes, fonder des colonies sur les rivages de la Chine, par exemple à Canton. Les 4.000 Arabes de secours, envoyés par l'Abbasside Mansour, se rendirent très probablement par mer auprès de l'empereur. Dans les siècles suivants, le courant d'immigration de l'Ouest vers l'Est se poursuivit sans arrêt. Les foyers d'Islam se renforcèrent, mais restèrent localisés. La véritable pénétration fut consécutive à l'expansion des Turco-Mongols.

(1) D'après Margoliouth.

Les Turco-Mongols. — A la disparition de Gengis-Khan et de Tamerlan, les Turcs ottomans reprirent les projets grandioses des grands chefs de guerre, tandis que les souverains mongols, après l'usurpation de Khoubilaï, devenaient une dynastie purement chinoise, celle des Youen. D'ailleurs les Youen furent évincés plus tard du trône de Pékin par les lignées locales ou mandchoues. Les tribus mongols perdirent bientôt toute influence sur les sédentaires chinois. Il ne reste plus à l'heure actuelle que des nomades soumis à la Chine ou à la Russie. Il n'existe plus que le souvenir d'une épopée grandiose et, au point de vue islamique, des îlots de Musulmans.

Nombreux ils sont encore aujourd'hui dans la région de Hia-hin-Tse et de San-Tao-Ho, au nord du pays des Ordos, sur les confins du désert de Mongolie. Ces Musulmans sont très redoutés ; ce furent eux qui, en 1900, massacrèrent deux prêtres belges : profitant des troubles, les Musulmans avaient acheté des femmes chrétiennes chinoises que les Missionnaires, paraît-il, voulurent à tout prix retrouver, d'où le conflit.

La plus grande partie des Tatars musulmans est actuellement soumise à la Russie. Au début de 1917, les Mongols russes ont demandé au gouvernement provisoire, nommé par les révolutionnaires de Petersbourg, leur autonomie, dans un congrès de tous leurs princes réunis à Irkoutsk. Depuis l'intervention des Maximalistes, les Musulmans mongols ont suivi les différents courants politiques en cherchant toujours à rester indépendants.

La Chine musulmane. — La première mosquée construite en Chine le fut dans le Chan-Si en 742. L'expan-

sion islamique fut fortement favorisée par le mariage de Turcs Oïgours avec des femmes chinoises. Le métissage a donné naissance aux Doumganes, dont le type ethnique se rapproche du Chinois, et qui parlent la langue chinoise.

Gengis-Khan, en ouvrant à l'Islam la route de la Chine, fut la cause de nombreuses conversions dans les provinces de l'Est. La tolérance religieuse du grand conquérant poussa les Musulmans à se rendre en grand nombre en Extrême-Orient, où ils se marièrent et formèrent un peuple islamique de race mélangée. Parmi les émigrants furent de nombreux Persans qui apportèrent avec eux leur langue, devenue depuis la langue savante des Musulmans de Chine. C'est ainsi que les manuels religieux sont publiés en persan et non en chinois. L'arabe est seulement connu par le Coran qui ne doit être traduit dans aucune langue, et par des formules religieuses mécaniques. Sous les empereurs mongols, les Musulmans occupèrent les plus hautes charges dans l'Etat et vécurent librement.

Les récits de l'histoire musulmane dans les siècles qui suivirent sont généralement apocryphes. Cependant, le célèbre voyageur arabe Ibn Batouta trouva au XIVe siècle des Musulmans en de nombreuses régions de la Chine. Des villes entières étaient converties à la foi de Mahomet. Ces fidèles avaient l'habitude de payer l'aumône ordonnée par la religion et recevaient hospitalièrement, suivant la loi coranique, les voyageurs venant des pays d'Islam, ce qui semblerait indiquer une continuité et une facilité de relations considérables avec le monde musulman.

Lorsque furent tombées du pouvoir les dynasties mongoles, l'Islam n'eut plus le même succès parmi la

masse des Chinois. La nouvelle religion avait été apportée par les envahisseurs, et la nation réagissait contre les éléments extérieurs pour revenir à ses coutumes ancestrales. Néanmoins l'Islam subsista, notamment dans tout le nord de la Chine, où de nombreux villages restèrent musulmans. Ce qui favorisa le maintien et le développement de la foi nouvelle, ce fut la conversion de tous les Juifs chinois, fait difficile à expliquer, mais cependant prouvé.

Il semble qu'en Chine, plus que partout ailleurs, les Musulmans aient adopté une attitude respectueuse envers les autres religions. Peut-être aussi, le petit nombre des disciples de Mahomet noyés au milieu des fils de Han, les rendait-il prudents ; peut-être faut-il voir la raison de ce respect d'autrui dans l'esprit tolérant au point de vue religieux qui caractérise les races jaunes. Chaque race a plutôt adapté l'Islam à son tempérament qu'elle n'a été pliée par lui. Les Chinois, d'un libéralisme religieux traditionnel, ont apporté dans leur conversion les caractères habituels de la race jaune. Quoi qu'il en soit, les Musulmans qui résidaient surtout dans les villes, tout en restant animés d'un ardent prosélytisme, ont vécu en paix avec leurs voisins.

La conquête du Turkestan, en 1756, introduisit dans l'Empire du Milieu de nombreux Musulmans nouveaux. Une princesse turque fut mariée à l'empereur Kien-Loung. L'administration civile et militaire resta ouverte aux disciples de Mahomet. Malgré cette attitude favorable des souverains, une évolution s'est dessinée dans la Chine musulmane. De même que dans l'Inde, en Perse, où leurs frères combattaient pour acquérir des libertés politiques et sociales plus grandes, les Musulmans d'Extrême-Orient étaient soulevés par un mouvement

similaire. Ces derniers, bien qu'au courant de tout ce qui se passe dans le monde islamique, ont échappé jusqu'à présent, semble-t-il, à la formule ottomane. Capables d'amélioration, au moment où une Chine nouvelle cherchait à s'adapter aux progrès de la civilisation européenne, ils ont profité des mouvements jeunes révolutionnaires pour revendiquer leurs droits politiques et sociaux.

Le gouvernement dut combattre durement contre les Doumganes. En 1818, une première insurrection avait éclaté déjà dans le Yun-nam, d'autres avaient suivi en 1856 qui ne furent réprimées qu'en 1872, au Chan-Si de 1862 à 1878, au Turkestan en 1864. C'est contre les Musulmans Taï-Pings que le colonel anglais Gordon prêta son concours au gouvernement chinois : il devait succomber plus tard en Egypte à Khartoum, sous les coups des Musulmans soudanais. En 1900, dans le Chan-Si, au Turkestan, au Yun-nam, les adeptes du Coran profitèrent à nouveau des troubles pour affirmer leur vitalité. Beaucoup d'entre eux ont péri dans les guerres, mais leur nombre grandit vite à nouveau : les Musulmans achètent même, paraît-il, les enfants abandonnés dans les famines par les Chinois, les élèvent dans leur foi et repeuplent les territoires dévastés par les fléaux, comme au Kouan-Toung (1).

Il est assez difficile de les dénombrer. Les statistiques varient assez fortement. Les Musulmans semblent être une trentaine de millions en Chine. A Pékin même, on en compterait 20.000 familles avec 13 mosquées. L'islamisme gagne de plus en plus en Chine par le nombre de ses enfants et par le prosélytisme. Le grand principe enseigné dans les brochures publiées en chinois, en per-

(1) D'après Hartmann.

san, en arabe, imprimées sur des blocs de bois et répandues à des milliers d'exemplaires, est : Allah veut que l'Islam triomphe à travers et par la Chine ! (1)

Il est à remarquer qu'en Extrême-Orient, les Musulmans représentent l'élément remuant et turbulent. Leur évolution historique est une de ces manifestations qui font comprendre l'impossibilité de l'entente universelle des Musulmans, trop divisés en sectes différentes, de races trop diverses pour être dirigés vers un but commun. Chaque race a adapté l'Islam à son caractère particulier.

II. — L'Islam en Indo-Chine.

Les généraux mongols assurèrent aux Khans l'autorité sur le Yun-nam et le Tonkin. A la suite des soldats turco-mongols, l'Islam pénétra en Indo-Chine, mais à l'heure actuelle on n'y rencontre plus de Musulmans. M. Doutté pense cependant que les Chams, d'origine malaise, semble-t-il, qui fondèrent l'ancien empire de Champa (Annam actuel), et qui, chassés par les Chinois, les Cambodgiens, les Annamites, subsistent çà et là en Indo-Chine et au Siam, sont les derniers restes de ces Musulmans retournés aux croyances primitives (2).

MM. Russier et Brenier (3) disent : « Un certain nombre de Chams sont Musulmans. On les appelle Bani (de l'arabe beni, fils de l'Islam). Les autres sont brahmaniques, mais leur islamisme ou leur brahmanisme est

(1) D'après Hartmann.
(2) D'après Margoliouth.
(3) Russier et Brenier, *L'Indo-Chine française*. Paris, Colin, 1911, p. 157 et 158. — Une mosquée existerait, me dit-on, à Hanoï.

très corrompu et se réduit presque uniquement aux coutumes funéraires. Les Chams brahmanistes brûlent leurs morts, les Chams musulmans les enterrent. »

Au Siam on signale que sur 6 millions d'habitants, un million est aujourd'hui musulman. Une immigration venant de Chine et de l'archipel malais aurait causé cette islamisation rapide.

III. — L'Islam au Japon.

La prise de la Corée par les Mongols, la possession de la Chine, permirent aux missionnaires musulmans de pénétrer au Japon. Leur action est encore sensible dans les îles, puisqu'en 1907 seulement on comptait dans ce pays trois millions de conversions à l'islamisme. Ce fait n'était pas ignoré du monde islamique. M. Dicey (Londres, 1908) raconte que, pendant la guerre russo-japonaise, tous les peuples musulmans, même ceux des sources du Nil, étaient au courant des victoires du Mikado. Et l'on rappelait la croyance : le réveil de l'islamisme aura pour cause un mouvement de l'Orient !

Quoi qu'il en soit, la doctrine de Mahomet se répand parmi les peuples de race jaune, et fait plus grave, les Japonais veulent jouer un rôle dans la politique musulmane. « Grande puissance, le Japon estime qu'il doit être représenté dignement auprès de la Sublime Porte. Constantinople est un bon point d'où observer la politique russe et l'intérêt que les Japonais portent à l'Islam les rapproche du Commandeur des Croyants. Ils entendent exploiter le prestige que leur a donné dans le monde musulman comprimé par l'Europe leur victoire sur une nation chrétienne d'Europe. Des envoyés japonais étaient à La Mecque ces années der-

nières. Des fils de Musulmans indiens vont s'instruire au Japon. Les Musulmans d'Egypte et de l'Inde ont rêvé de convertir le Japon qui, bien que peu disposé à les écouter, ne les décourage pas. Les 30 millions de Musulmans de la Chine ne seraient pas des alliés méprisables. Le titre de protecteur de l'Islam en Asie peut être utile au mikado et à son peuple. Le sultan, jusqu'ici, n'a pas accordé aux Japonais leur ambassade ; la Russie et l'Allemagne s'y opposent, d'autre part, les pays représentés à Constantinople par des ambassadeurs ont droit aux Capitulations et le gouvernement turc cherche à restreindre et même à abolir les privilèges d'écoles, de missions, de cours consulaires qu'il juge contraires à la dignité d'un souverain indépendant (1). »

Ces lignes furent écrites en 1908 ; depuis, la guerre mondiale a changé bien des choses et le Japon n'a plus les mêmes raisons d'être au Bosphore pour surveiller la Russie en pleine anarchie.

Cependant le Japon a un Haut-Commissaire à Constantinople au même titre que les autres puissances de l'Entente. De même il s'est intéressé à l'existence des Capitulations que Moustafa Kemal a supprimées. Mais les gouvernements intéressés contestent cette suppression et avaient même étendu le régime à la Serbie, à la Roumanie et à la Yougo-Slavie. Le rôle du Japon aux commissions de la Société des Nations ne permet plus de le considérer comme négligeable dans le règlement des questions concernant le Proche Orient. L'Allemagne, qui visait pour son propre compte le protectorat musulman, n'est plus là pour s'opposer aux menées

(1) Louis Aubert, *Américains et Japonais*. Paris, Colin, 1908. Préface, p. 17.

japonaises. Les envoyés nippons qui, en 1912, visitaient le Caire, avaient de longs conciliabules avec les étudiants d'Al Ahzar, qui visitaient les groupements islamiques épars dans l'Océan Indien, ont dû continuer leur œuvre d'attraction des Jeunes Musulmans africains et indiens vers les centres d'études japonais. L'Islam est heureusement très divisé, mais il existe là un danger pour l'Extrême-Orient. Les Japonais peuvent appuyer leur politique d'influence sur les Musulmans asiatiques, notamment en Chine où ces derniers représentent l'élément avancé et remuant.

L'amitié japonaise devrait particulièrement attirer la France. En effet depuis Charlemagne, depuis François Ier, la France a toujours cherché en Orient une alliance pour renforcer sa puissance. De ce principe découle la politique traditionnelle de la France en Turquie, l'alliance avec la Russie. A mesure que les moyens de communication deviennent plus rapides, les peuples alliés d'Orient peuvent être plus lointains. L'intérêt de la France ne serait-il pas de chercher au Japon les sympathies et les alliances qui pourraient servir de contre-poids au développement des puissances germaniques ? L'intérêt que le Japon porte aux choses d'Islam indiquerait qu'en ce qui concerne notamment l'équilibre du monde musulman, nous ne saurions y perdre. La création du bloc Berlin-Moscou-Angora, germano-russe-touranien, la signature du traité de Rapallo et sa convention militaire secrète, font voir la nécessité pour la France de s'intéresser à la suggestion d'une entente avec le Japon.

Jusqu'à présent on ne signale aucune islamisation de l'Australie ni de l'Océanie. Par contre les Moluques,

les Soulouques et les Philippines ont déjà des adeptes de la foi musulmane qui se rejoignent avec ceux de l'Insulinde.

Les jaunes musulmans ont suivi avec intérêt les événements de Turquie pendant et après la guerre 1914-1918. Les bolchevistes russes ont essayé de soulever la masse islamique, mais si une alliance semble s'être conclue entre les soviets et les nationalistes ottomans, il ne paraît pas, malgré quelques mouvements locaux en Sibérie et au Turkestan, que l'ensemble des Musulmans extrême-asiatiques ait réellement bougé ; il y a là cependant un danger latent pour l'avenir.

CHAPITRE XIV

L'ISLAM EN RUSSIE ET AU CAUCASE

La Horde d'or. — A la mort de Gengis-Khan (1227), une des hordes (ordou, troupe) qui composaient l'armée de l'Empereur Inflexible s'était établie en Occident, sur les territoires soumis aux Mongols, du Dnïepr à la Caspienne. Le fils de Gengis Khan, Djoudi, fut le premier souverain régnant sur ces territoires. Puis le terrible Baty (mort en 1255), qui avait ravagé la Russie, la Silésie, la Hongrie, devant lequel avait tremblé l'Europe, avait constitué la Horde d'or en un puissant empire qu'il dirigeait de sa capitale Saraï (le Château), construite sur un des bras de la Basse-Volga. En 1260, lorsque l'usurpateur Khoubilaï alla s'établir en Chine, brisant ainsi avec les traditions de l'empire turco-mongol, la Horde d'or rompit les liens de vassalité qui l'unissaient au Khan, mais se démembra bientôt sous le règne des successeurs de Baty qui l'avait voulue unie et puissante. La dernière tentative de rénovation eut lieu au XIVe siècle sous le grand chef Ouzbeg, Tamerlan, qui redonna une seconde période de prospérité à la Horde, en rassemblant sous son autorité toutes les tribus de sang turco-mongol.

L'invasion des Asiatiques convertis à l'Islam faillit avoir de graves conséquences en Russie. Les peuples tatars firent connaître l'islamisme à la Russie païenne. Le tsar Wladimir (972-1015) souffrait alors de la crise religieuse que traversait son royaume entier. Suivant

le témoignage du moine Nestor (1), il ordonna une enquête pour savoir quelle était la meilleure des religions. On entendit, on visita des Musulmans, des Juifs, des Catholiques, des Byzantins. Wladimir ne voulut pas de l'Islam qui prescrivait la circoncision, et interdisait le vin lequel « fait la joie des Russes ». En définitive le rite orthodoxe grec l'emporta. Que serait-il arrivé si le tsar avait déclaré l'Islam religion officielle de l'empire ? Les tsars, musulmans, auraient peut-être pu hériter de l'imamat ; au lieu d'être les chefs de la religion orthodoxe, remplacer les khalifes, et, à la tête de la nation musulmane régénérée par l'esprit des races du nord, fonder un empire s'étendant sur le monde oriental, sur les mers libres, et au lieu de se heurter aux sultans ottomans, les entraîner à leur suite ! L'union aurait d'autant plus été possible que la Russie, à la limite de l'Europe et de l'Asie, sans cesse rejetée depuis de l'une à l'autre, et n'appartenant au fond ni à l'une, ni à l'autre, aurait été fixée ainsi dans l'évolution asiatique.

Le choix de Wladimir empêcha l'union avec les Asiatiques : les Russes devinrent les champions de la Croix contre le Croissant. La lourde servitude que les grands de Russie eurent à subir sous le joug tatar détermina la haine de tout ce qui était mongol et musulman. Les princes de Moscou profitèrent de la désorganisation de la Horde d'or, de sa division en tsarats de Kazan, de Saraï (Astrakhan), en horde des Nogaïs, en khanat de

(1) Rambaud, *Histoire de la Russie.*
A comparer la crise traversée par le Japon vers 1900. Ce pays envoya dans les différentes contrées des missions qui s'inquiètèrent de savoir quelle était la meilleure religion ; l'Islam fut particulièrement étudié à Constantinople.

Crimée, pour accomplir le « rassemblement de la terre russe ». Dès Ivan le Terrible (1462-1505), ce sera la revanche du christianisme sur l'islamisme. Pendant que dans un effort parallèle, l'Autriche et la Hongrie arrêtaient les Ottomans, songeaient à les refouler, de même, un moment subjuguée par les Tatars, la Grande Russie, noyau de la Russie moderne, s'affranchit du joug mongol, comme les provinces danubiennes le firent du despotisme turc. Depuis 1480, date à laquelle Ivan battit le khan Akhmet sur les bords de l'Oka, la Russie, limitée à l'Ouest par la Pologne, s'étendit vers l'Orient jusqu'à la Caspienne et l'Oural, recueillant les populations slaves qui fuyaient les Tatars (1), colonisant avec elles tout le bassin de la Volga, et vengeant dans les luttes contre les princes de race mongole, toutes les humiliations subies par leurs ancêtres.

Destruction de la puissance musulmane en Russie. — Ivan le Grand réunit bientôt à sa couronne Kazan et les peuples turco-tatars qui en dépendaient (2). D'un autre côté, en 1502, le khan de Crimée, allié au tsar contre ses frères de race, anéantit si complètement ce qui restait de la grande Horde, que Saraï, la capitale de Baty dans laquelle les princes russes avaient rampé devant les Mongols, est, depuis ce temps abandonnée aux reptiles. A son tour, en 1521, le khan de Crimée fut assassiné par le khan des Nogaïs. En 1523, Astrakhan tombait entre les mains du tsar Ivan dont Babour, le Grand Mogol, descendant de Tamerlan, recherchait l'amitié, pendant que le conquérant de l'Egypte,

(1) D'après Bourgeois.
(2) Tchérémisses, Mordves, Tchouvaches, Votiaks, Bachkyrs.

Sélim Ier, le roi de France, François Ier, lui envoyaient des ambassades.

Des luttes sans nombre avec des alternatives de succès et de revers s'engagèrent entre les Tatars de Crimée et les tsars successeurs d'Ivan. Le sultan de Turquie avait acquis, en sa qualité d'héritier de l'imamat, le pouvoir temporel sur la Crimée, mais l'avait pratiquement perdu par le traité de Kaïnardji (1774). Il revendiquait cependant encore la suprématie religieuse. Catherine II en 1783 prononça la réunion de la Crimée à la couronne, mais il fallut en 1784 la pression de la France pour que le sultan reconnût l'annexion à la Russie de cette contrée et du Kouban.

La croisade orthodoxe se continua contre les peuples islamiques pour l'extension de l'empire des tsars. En 1722, Pierre le Grand avait pris pied sur la Caspienne à Derbend et Resht. De 1786 à 1819, le Daghestan fut soumis par les Russes malgré la farouche résistance de Schamyl-Imam. En 1800, ce fut le tour de la Géorgie. En 1806, Derbend et Bakou, en 1878, à la fin de la guerre russo-turque, Kars, Batoum, Ardahan sont occupés par les Moscovites. De 1863 à 1876, eut lieu la grande poussée des Russes vers l'Orient qui leur livra le Turkestan, la Transcaspienne, les conduisant au milieu des steppes d'où l'Ouzbeg Tamerlan avait jadis surgi ! En 1868, Samarcande, la ville célèbre de l'Islam, était occupée, en 1876, le Khokand annexé au Turkestan, comme si le tsar Blanc voulait recueillir l'héritage du Terrible Boiteux.

L'avancée lente et continue du peuple russe depuis la fondation de Moscou au XIIIe siècle, son expansion dans la forêt, dans la terre noire, dans la prairie, suivies d'une colonisation et d'une mise en valeur immé-

diates des régions conquises sur les Mongols, laissées incultes par ces derniers, ont démontré par ce qu'en ont fait les Russes, l'inaptitude des Turco-Tatars à créer un empire durable. Les hordes, venues d'Asie s'établir en Europe, imposèrent aux populations soumises une domination rude et dédaigneuse, « les ont exploitées par une sorte de servage sans issue, mais leur ont laissé leur organisation familiale et communale, leur langue, leur religion, en un mot leur individualité sociale » (1). La réaction s'est produite dès que le caractère guerrier des successeurs de Gengis-Khan se fut affaibli ; mais l'emprise islamique importée par les Turco-Mongols est encore sensible en de nombreuses régions de la Russie.

L'Islam dans la Russie contemporaine. — Les Musulmans de Russie peuvent être estimés au nombre de seize millions d'âmes environ. Leurs agglomérations les plus denses se rencontrent dans le bassin de la Volga, autour de la Caspienne, en Crimée, dans le sud du Caucase, au Turkestan. En Europe même, les Musulmans russes se divisent en Tatars de Kazan, Nogaïs, Criméens (2). On en rencontre encore en Lithuanie « où des Tatars disséminés, ayant conservé la religion musulmane mais adopté le costume polonais, subsistent encore » (3). Le noyau le plus important est celui de la vieille ville tatare de Kazan sur la Volga où existe un centre scolaire musulman important ; à Tiflis se groupent les Caucasiens ; enfin les 27 millions d'hec-

(1) Poinsard.

(2) Les Nogaïs et les Caucasiens du Nord musulmans sont évalués par Vambéry, 1905, à 429.834 individus ; les Bachkyrs de Kazan, les Tatars du Volga, à 2.581.509 âmes.

(3) V. Bérard, *Religions musulmanes, Le Problème russe*, II, *Revue de Paris*, 15 mars 1905, p. 429.

tares de Bokhara et de Khïva forment de véritables provinces musulmanes sous l'autorité de princes indigènes, vassaux de la Russie. En Russie d'Europe le rite observé est le rite sunnite, chyite au Caucase ; enfin les Tatars de Crimée restent en dehors des autres Musulmans russes. Le gouvernement de Moscou maintenait un grand mufti appointé à la tête de chacun de ces groupements, subventionnait les couvents de religieux, les écoles et les confréries.

D'après les voyageurs, les Tatars de Russie sont des gens sobres, pacifiques, travailleurs, généralement petits artisans, petits commerçants, concierges, cochers, gardes, garçons de café, tandis que ceux d'entre eux qui sont nomades se livrent à l'élevage ou vivent de la pêche. Tous sont fermement croyants, opposent une résistance énergique à l'action des missionnaires chrétiens orthodoxes, font même une propagande considérable auprès des habitants des steppes de même race qu'eux.

Jusqu'en ces dernières années, les Musulmans russes ne portaient pas ombrage à l'autorité des tsars. Les souverains avaient consenti aux Tatars, lors de l'expansion de la Moscovie, un certain nombre de privilèges et de libertés qui maintenaient les descendants des grandes hordes dans un loyalisme étroit ; mais les Tatars reprochaient,avant 1914,au gouvernement de Saint-Pétersbourg d'avoir intentionnellement oublié les concessions et les privilèges accordés au moment où la Russie avait besoin d'aide militaire et n'était pas assez forte pour opprimer les Musulmans. La Russie était surtout accusée par eux d'avoir oublié toutes les anciennes lois de tolérance religieuse envers eux, dont les enfants étaient baptisés de force et russianisés par tous

les moyens (1). Cette tyrannie a causé de nombreux mouvements d'émigration vers la Turquie. M. Vambéry estime qu'un demi-million de Musulmans a fui la Russie par suite de la persécution religieuse.

Au point de vue social, l'expansion du peuple slave déterminait un changement dans les conditions de la vie tatare. Par des expéditions répétées, les Russes ont obligé de proche en proche les nomades à se cantonner dans un espace déterminé au lieu de parcourir librement la steppe. Cette contrainte amena les Tatars de l'Ukraine et du Don, puis les Bachkyrs de l'Oural à une transformation sociale. Les ressources de ces pasteurs étaient diminuées par le rétrécissement de leur aire de parcours. En Russie, se posait la même question qu'en Algérie après la conquête française. Le nomadisme devait laisser libres ses terrains de transhumance pour l'installation de colons nouvellement venus. Les Slaves forcèrent les Tatars à restreindre leur vie pastorale. Pour les empêcher de mourir de faim, le gouvernement les employa comme gardes frontières, leur allouant une solde en nature ou en argent. On leur facilita la construction de demeures fixes, au moins pour l'hiver, l'ac-

(1) Dans un article de *la Revue de Paris*, 15 mars 1905, *Le Problème russe, II, Nationalités et Religions*, M. V. Bérard défend la politique des tsars qui fut toujours très tolérante, dit-il. Il avoue cependant que « la sainte Russie n'a persécuté que certains Tartares du Volga, les Kérachines, qui, après conversion à l'orthodoxie, retournaient aux pratiques musulmanes ». Ils avaient sans doute été très mal convertis. — M. Bérard indique en outre quels services les tsars ont su tirer des agents musulmans en Perse, en Chine, au Caucase ; comment ces derniers vantaient la puissance du tsar blanc et faisaient de la propagande pour lui, et comment les Anglais, dont la politique en Arabie et en Egypte a toujours été si suivie, ont su profiter des plaintes des Tatars russes pour faire immédiatement relever le gant par les journaux musulmans du Caire.

quisition d'instruments aratoires ; on leur distribua des semences. Le type du semi-sédentaire fut ainsi créé dans la steppe, le type du Cosaque qui tend, d'après M. Poinsard, à évoluer vers le type du paysan vivant en communauté. Dans les villes, l'élément tatar se tournait vers le petit commerce et la petite industrie, pendant que, comme en Algérie encore, beaucoup de déracinés venaient échouer dans les centres urbains. Ces déracinés se joignirent, pour la plupart, aux éléments révolutionnaires qui ont, en 1905, ébranlé la monarchie des tsars.

L'agitation tatare a une autre cause. Le développement des moyens de communication a fait pénétrer parmi les Musulmans les idées nouvelles de civilisation. Des traductions persanes des auteurs occidentaux, des études critiques sur Schopenhauer ont été trouvées chez les Kirghiz. M. Vambéry rapporte qu'en 1904, Mohammed Fatih Gilmani publiait à Orenbourg un ouvrage intitulé : « *Un voyage en Crimée* », qui est l'ouvrage type résumant les nouvelles aspirations. Il fut édité à l'occasion du vingtième anniversaire du journal tatar « *Tordjman* », l'Interprète, lequel, tiré à 6.000 exemplaires, est imprimé en tatar, et lu non seulement dans la Russie méridionale, mais encore au Turkestan et dans l'Asie centrale. Cet ouvrage indique l'éveil du particularisme tatar, montre qu'il existe chez les Musulmans russes tout un mouvement religieux, politique et social vers l'adaptation des lois coraniques aux nécessités de la civilisation moderne.

Mohammed Fatih Gilmani, complètement acquis au progrès, attribue la regrettable stagnation de ses compatriotes à la politique à courtes vues, à l'ignorance, au fanatisme des Mollahs, directeurs spirituels des Ta-

tars. « Les lois de l'Islam, dit-il (1), sont facilement applicables aux nécessités de la vie moderne. L'arrêt chez nous est uniquement dû aux mollahs qui se soucient seulement de la lettre, et n'ont jamais pénétré l'esprit philosophique de l'Islam... Nous resterons dans cet état, tant que nous ne nous serons pas débarrassés de ces prêtres fanatiques ; et tant que nous n'aurons pas obtenu pleine possession de la liberté de conscience, nous serons incapables d'avoir une religion vraie, une politique vraie ! Les Musulmans des jours actuels ne vivent pas en vertu des prescriptions envoyées par Dieu, mais d'après les lois faites par les mollahs, venues des temps passés. Il existe chez nous des hommes de Dieu très pieux et très instruits, mais la grande majorité est composée de derviches superstitieux... Comme la plupart d'entre nous ne savent pas l'arabe — (langue dans laquelle est écrit le Coran qui ne doit pas être traduit) — nous ne lisons pas le Coran pour le comprendre en son esprit, mais nous en récitons les versets comme des perroquets... Nous autres Musulmans vivons encore au Moyen Age !...

Nos lois religieuses et ordonnances au sujet des femmes sont justes et libérales, mais elles sont mal appliquées par les hommes d'aujourd'hui. L'Islam n'ordonne pas la polygamie, mais la permet seulement sous certaines conditions... Actuellement nos femmes sont ignorantes de leurs droits ; leurs époux, sans instruction, sans frein, les considèrent comme des esclaves, agissent auprès d'elles en tyrans contre l'esprit de l'Islam. Notre religion commande aux femmes de se voiler la figure

(1) D'après traduction anglaise du Professeur A. Vambéry. Budapest, Université, janvier 1905. — Paru, Londres, Nineteenth Century, février 1905.

et les mains, mais ne leur défend pas de fréquenter les écoles, les collèges, de professer, de se rendre aux mosquées (1), d'écouter les sermons, de dire la prière, de visiter les marchés et d'y commercer, de cultiver les arts, d'écrire même, enfin de prendre part aux guerres et de se distinguer dans toutes les circonstances de la vie. Jadis de nombreuses Musulmanes ont été célèbres comme poètes, artistes, musiciennes, commerçantes (2), étudiantes, etc. » Et l'auteur ajoute : « La condition de nos femmes est, malgré tout, plus heureuse que celle des Européennes en général, car les veuves et les vieilles filles sont extrêmement rares chez nous (3). »

Ces aspirations de la classe musulmane instruite se retrouvent dans tous les pays d'Islam. En Russie elles ont coïncidé avec les transformations sociales qui jetèrent un grand nombre de déracinés dans les grandes cités méridionales. Ces éléments se joignirent aux révolutionnaires de 1905 et publièrent une véhémente protestation exprimant les griefs et les désirs de tous les Musulmans vivant en Russie. Sous forme de pétition, leurs revendications parurent au Caire dans le n° 60 du journal *Le Turc*. En résumé, les Tatars se plaignaient que la liberté de pensée, admise partout aujourd'hui, leur soit refusée, que les droits précédemment accordés

(1) En certaines mosquées de l'Afrique du Nord, il existe un emplacement réservé aux femmes.

Il n'est pas inutile de rappeler la note 4 de la sourate XX, verset 24, de la traduction du Coran par Kazirmiski. Cette note s'applique suivant la Sunna à une belle femme qui priait auprès du Prophète à la mosquée, et que certains attendaient pour la voir sortir.

(2) Khadidja, l'épouse du Prophète, était notamment une commerçante avisée.

(3) V. à ce sujet, *Conférences franco-marocaines*.

par les tsars soient continuellement réduits par l'augmentation constante de la tyrannie gouvernementale, en plein milieu du XXe siècle dans lequel règne l'esprit d'humanité. Après avoir énuméré les privilèges ainsi abolis, montré la propagande orthodoxe russe pour la conversion des Tatars à la religion officielle, la suppression des tribunaux et écoles islamiques, les Musulmans terminaient leur pétition par un vibrant appel aux grandes puissances européennes pour qu'elles intercèdent en leur faveur, déclarant que si eux-mêmes « gagneraient en satisfaction, le tsar y gagnerait en sécurité ». Cet appel fut remis en 1905 au tsar, au sultan, aux puissances européennes.

Le gouvernement russe dut tenir compte du réveil de ses populations musulmanes. Le droit de vote leur fut accordé. Dans les provinces où les Musulmans dominaient par le nombre, ils purent élire à la Douma une quantité de députés fixée et garantie par l'autorité centrale. A la Chambre siégèrent ainsi huit ou dix délégués de leur foi. Ayant en principe des droits politiques égaux à ceux des Chrétiens, les Musulmans servaient dans l'armée au même titre que ces derniers, étaient admis aux plus hauts grades sans qu'il fût tenu compte de leur religion. Cependant, par suite des anciennes conventions, les Tatars de Crimée continuèrent à former un régiment spécial de cavalerie.

La Révolution russe de 1917 a déterminé les Musulmans à rechercher leur unité et leur autonomie particulières, comme le firent à Irkoutsk les princes mongols. Bien que le gouvernement provisoire leur eût promis un délégué à l'Assemblée constituante (juin 1917), les Tatars de la Volga, aussi bien que les Caucasiens et les Transcaspiens, envoyèrent des députés à la Conférence

internationale de Stockholm pour réclamer l'autonomie des Musulmans russes, ou tout au moins le respect de leur nationalité. A Bakou se tint dans le même but un congrès musulman sous la direction de Toptschibashev, un des chefs les plus populaires de l'Islam en Transcaucasie, lequel siégea à la 1re Douma.

Au début d'octobre 1917 s'est dessiné un mouvement puissant parmi les montagnards musulmans du Caucase septentrional, lesquels revendiquent le droit de participer aux comités démocratiques et aux administrations locales, conformément au principe des nationalités. A la même époque, à Khiva, dès que furent connues les émeutes du Turkestan, de Tachkend, un mouvement turkmène s'est déclanché sous le commandement de ce Shah Djoumert qui s'était déjà fait connaître dans les révoltes de 1916. Il a appelé aux armes toute la population masculine de la région nord-ouest de Khiva et ses bandes ont coupé le pays aux Russes.

Les Soviets et l'Islam. — Il ne semble pas que l'on ait bien compris en Europe l'importance du mouvement musulman en Russie. Après la guerre 1914-18, les peuples musulmans de Crimée, de la Volga, du Turkestan, du Caucase, les Tatars, les Turkmènes, les Tcherkesses et les Géorgiens, jamais oublieux de leur indépendance détruite par les tsars, accueillirent avec enthousiasme les principes favorables aux petites nationalités élaborés par le Président Wilson. D'ailleurs le loyalisme des musulmans russes au tsar était une prérogative personnelle de ce dernier. Les tsars disparus, le serment de fidélité cessait de valoir. Il n'apparaît pas que les Alliés aient cru devoir saisir le moment de regrouper tous ces petits khanats, toutes ces petites

républiques de guerriers, lesquels, avec un peu d'aide, auraient pu vivre et fournir de loyaux défenseurs à la cause de la justice. De même que les Arméniens du Caucase, de même que les Assyro-Chaldéens d'Ourmiah que le Père Lazariste Decroo a conduits avec succès à la lutte aux confins de la Perse et du Kurdistan, jusqu'à la liaison avec l'armée russe, de même les Géorgiens, de même les Tcherkesses, lesquels avaient préféré la mort ou l'exil plutôt que la servitude russe, de même les Tatars, ne reçurent des Alliés aucune assurance solide pour la reconnaissance de leurs droits.

Et pourtant le général Lüdendorff dans ses « souvenirs » (pages 238-39) reconnaît que la rupture des communications pour l'envoi des pétroles entre Bakou et l'Allemagne, par suite des entreprises arméniennes, fut une des causes déterminantes de la défaite allemande. Pourtant les Musulmans du Caucase semblaient, après la défaite de la Turquie, disposés à créer au Caucase des états indépendants.

Pourtant, pendant la guerre mondiale, les Chrétiens du Caucase avaient joué un véritable rôle militaire en ces régions. Les Arméniens et les Assyro-Chaldéens avaient bravement combattu dans les rangs de l'armée russe ; à la débâcle qui suivit, en décembre 1917, l'abandon du front par les troupes russes du Caucase, « le gouvernement de Transcaucasie, avec l'aide des missions alliées de Tiflis, décida de former des troupes nationales pour se défendre contre l'invasion turque ; les corps arménien, géorgien, et tartare furent fondés » (1).

(1) A. Poidebard, *Rôle militaire des Arméniens sur le front du Caucase, après la défection de l'armée russe*, dans la *Revue des Etudes arméniennes*, 1920, t. I, fasc. 2. Paris, Geuthner.

Mais la Géorgie, sentant l'incapacité des alliés d'aider les peuples caucasiens, se retourna bientôt, au printemps, vers l'Allemagne et la Russie bolcheviste ; les Tatars, Musulmans très travaillés par les agents touraniens, firent rapidement cause commune avec les Turcs ; ils s'efforcèrent d'empêcher le ravitaillement des Arméniens venant de Perse et coupèrent les communications avec Tiflis. La Géorgie, où les Tatars étaient nombreux, ne les empêcha pas d'opérer ainsi. Les Arméniens restèrent seuls (1).

L'Armée arménienne comprenait trois divisions :

1re Division à Alexandropol, général Arecheff.

2e — à Erivan, général Silikoff.

3e — mobile, général Andranik.

Brigade de cavalerie, colonel Korganof.

L'ensemble était commandé par le général Nazarbékoff. Au sud, aux confins de Perse et de Turquie, opéraient les troupes assyro-chaldéennes comprenant :

La brigade chaldéenne, agha Petros,

— nestorienne, Patriarche Marshimoun,

un bataillon arménien, Stéphanian :

ces troupes étaient dirigées par un état major russe.

Mais ces derniers soutiens de l'indépendance du Caucase étaient bien peu devant l'ennemi : à fin mai 1918, les Allemands débarquèrent quinze mille hommes à Poti pour tenir la ligne Batoum-Bakou. Déjà 30.000 Turcs avaient formé la « Grande Armée caucasienne de l'Islam » qui, composée des divisions venues de Palestine, appuyée par les irréguliers Kurdes et Tatars, finit par avoir raison de l'héroïque résistance des Arméniens. Ces derniers résistèrent cinq mois, de janvier à

(1) Henry Barby, *Les extravagances bolcheviques et l'épopée arménienne*. Paris, Albin Michel.

mai 1918. Ourmiah tomba le 5 août 1918, Bakou le 15 septembre. Une petite brigade anglaise, venue de Perse, sous les ordres du général Dunsterville, parut à Bakou du 5 au 17 août, trop tard cependant pour sauver la ville.

Depuis, les peuples caucasiens ont essayé de vivre à l'état libre en profitant de l'anarchie régnant aussi bien en Turquie qu'en Russie. Mais très vite le besoin d'aide se fit sentir, surtout que grandirent bientôt les Bolchevistes d'une part, les Kémalistes de l'autre. Le Caucase est actuellement le point où se rejoignent l'impérialisme moscovite et l'impérialisme touranien, alliés pour une cause commune, la destruction de l'entente des puissances européennes.

Les Russes des Soviets semblent avoir repris pour leur propre compte le rêve allemand de l'Islam au service des pangermanistes, mais cette fois pour la plus grande domination des Bolchevistes. De 1919 à 1920 se multiplièrent les voyages des Commissaires du peuple, en Crimée, au Caucase, en Asie centrale, en Asie Mineure, en Perse, en Afghanistan, en Sibérie, peut-être même en Chine pour rallier les peuples musulmans autour des Soviets. Ceux qui combattaient recevaient subsides en or, munitions, matériel. A Kazan, sur la Volga, où réside le grand Mufti des Musulmans de Russie, Trotsky faisait fonder dès 1920 une école militaire destinée à former des officiers musulmans de toutes nations. Moustafa Kémal envoya à cette école un certain nombre de ses officiers. A Kazan les élèves ne recevaient pas seulement une instruction militaire, mais ils étaient encore spécialement instruits dans les doctrines bolchevistes et dans la haine due à l'Angleterre et à la France. Dans l'armée étaient créés des régiments de chaque nationalité

afin de bien montrer le caractère international de la lutte. Il est probable qu'une influence germanique donnait les directives.

Il semble que dès les années 1919 et 1920, les Soviets aient cherché à dresser l'Islam contre l'Europe. De là leurs efforts politiques auprès de tous les princes musulmans d'Asie, et leur réelle sollicitude pour le mouvement kémaliste. En effet l'amitié de la Turquie, siège héréditaire du khalifat, leur était nécessaire. Les premiers contacts furent bons. Les Caucasiens bolchevisés se tournèrent naturellement contre les Caucasiens chrétiens. Les Tatars se joignirent pour l'écrasement de l'Arménie aux Ottomans du général kémaliste, commandant l'armée du Caucase, Kiazim Karabékir pacha. Malgré une héroïque résistance, les Arméniens qui séparaient encore le bolchevisme du kémalisme, furent submergés par la vague islamique. Mais alors intervinrent les Russes. Lenine et Trostky reprennent volontiers, quand ils le peuvent, l'impérialisme des tsars. Après avoir visé à leur tour Tsarigrad, Constantinople, ils se souvinrent que l'Arménie avait été pour les Moscovites le bastion avancé vers Constantinople et la domination en Asie antérieure. L'Arménie déclara se rallier au bolchevisme. Il est certain d'ailleurs qu'au milieu de ses puissants ennemis, l'Arménie ne pouvait exister qu'avec l'appui des Russes. Quoi qu'il en soit, les Bolcheviks intervinrent près des Kémalistes et exigèrent que l'Arménie soit épargnée.

D'ailleurs les dirigeants russes et turcs dominés par l'inspiration allemande s'entendent fort bien, malgré les désaccords de détail. Le germanophile Enver pacha à la solde de Berlin et très en faveur à Moscou — que l'on voudrait faire passer pour un ennemi de Moustafa

Kemal — paraît partout où ce dernier négocie. Enver a fait aboutir les négociations kémalistes à Berlin, à Moscou, au Turkestan, en Afghanistan ; son titre actuel de « Président du Caucase musulman soviétique » lui permet en ce nœud vital des races, des religions, qu'est le Caucase, d'agir dans tout l'Orient, et de mettre cet Orient à la disposition de ses patrons. Kemal craint Enver et Enver, s'il n'avait pas une meilleure situation, pourrait songer à renverser Kemal ; mais ces hommes sont tous au service des mêmes ambitions et doivent se supporter. Le paysan turc est foncièrement hostile aux principes anarchiques, mais encore le bolchevisme est assez souple pour ne pas heurter de front ceux dont il a besoin. D'ailleurs la transformation récente des Soviets en gouvernement autocratique et capitaliste sous la direction des Allemands ne fait nullement prévoir la possibilité d'une rupture Moscou-Angora, au contraire. Le bloc puissamment outillé de l'Allemagne, de la Russie, de la Turquie, est à craindre.

Pour ces raisons, il est indispensable de suivre les agissements des Soviets dans le monde musulman et l'évolution des groupements islamiques en Russie et au Caucase. La nomination du Cheikh Senoussi, comme Président du Comité panislamique de Moscou, de ce cheikh qui a déjà reçu le titre de maréchal d'empire turc commandant les tribus arabes contre les Français et les Anglais, de ce cheikh contre lequel combattent les Italiens en Tripolitaine et qui a une si grosse influence en Afrique, doit particulièrement attirer l'attention.

Au Caucase gît, semble-t-il, le nœud de la question orientale. Supposons que tous les groupements chré-

tiens puissent se rassembler, lutter, être soutenus, qu'autour d'eux s'unissent les tribus musulmanes hostiles aux Turcs — ce qui se fait déjà, — le pantouranisme sera étouffé dans l'œuf : si les Grecs d'Asie Mineure agissent de même dans l'Ouest, il est certain que le bloc Angora-Moscou sera dissocié et la puissance germanique affaiblie.

Crimée. — La Crimée qui fut le dernier refuge de l'indépendance musulmane en Russie a obtenu au début de l'année 1922 la reconnaissance de son indépendance par les Soviets. Le gouvernement de Moscou a ratifié les 24 articles proposés par le Congrès national tatar criméen comme devant servir de base aux institutions de la nouvelle république. Cette république avait déjà été votée par le Kouriltaï (assemblée de 1917), et prend maintenant consistance.

Les langues officielles de la République sont le tatar et le russe. Sous le régime des tsars, les Tatars formaient un régiment de cavalerie indépendante. Le nouvel Etat aura son armée à part avec des instructeurs russes.

Il est à noter que les Tatars de Crimée ont maintes fois prononcé leur attachement au sultan khalife ottoman et qu'en Turquie existent de nombreux groupements de Tatars criméens partis de leur pays pour avoir préféré l'exil à la servitude aux Moscovites.

CHAPITRE XV

L'ISLAM DANS L'INSULINDE

I. — L'islamisation.

Les Iles de la Sonde comprennent aujourd'hui plus de trente-six millions de Musulmans. Les groupements les plus importants se trouvent à Java, Sumatra et Madura. Bornéo est islamisé sur tout son pourtour. Les marins arabes et persans qui allaient en Chine, passaient par le détroit de Malacca, faisaient escale dans l'Insulinde. Ces navigateurs laissèrent dans les îles de nombreux missionnaires qui finirent par s'installer dans l'archipel malais. Les auteurs arabes indiquent que dès l'année 850 après Jésus-Christ, les Musulmans pénétrèrent dans ces régions, mais la véritable expansion islamique n'eut lieu que beaucoup plus tard.

L'Islam pénétra dans Sumatra vers 1170, grâce à de puissantes missions venues de l'Inde. A Java, le premier missionnaire musulman, Malik Ibrahim, mort en 1419, fut suivi de Raden Rahmat (1467) (1). Les deux hommes venaient de la côte du Malabar, région dans laquelle régnait le rite shafeite ; ce fut par suite ce système qui fut introduit à Sumatra et à Java. Les missionnaires, suivant l'enseignement donné par le Coran, employèrent d'abord la persuasion, puis la force, dès que leurs disciples furent assez nombreux pour imposer leur volonté aux incrédules.

(1) Hartmann, *der Islam* ; Margoliouth, *Mohammedanism*.

Des royaumes musulmans se fondèrent dans les îles. Ibn Batouta, dès 1436, signale l'un d'entre eux sur la côte septentrionale de Sumatra ; en 1500, celui de Menang Kabau fut célèbre. Enfin en 1518, les Hindous qui étaient les maîtres du pouvoir en Insulinde, furent chassés et remplacés par les Musulmans comme ils le furent pareillement en Hindoustan. L'Islam devint la religion dominante au sud et au nord de Java, à Sumatra, gagna la périphérie de Bornéo, les Moluques, les Philippines, les Soulouques, sans que les Hollandais puissent arrêter cette islamisation.

II. — Les Européens en Insulinde.

La croisade des épices qui s'était poursuivie le long des côtes orientales de l'Afrique et de l'Inde avait amené, à la suite des Portugais, les Hollandais jusque dans l'Insulinde. Ces derniers atteignirent les îles de la Sonde vers le milieu du XVIe siècle, fondèrent Batavia en 1610. En 1749, un des princes indigènes abdiqua en leur faveur ; la compagnie hollandaise des Indes de l'Est, maîtresse du privilège d'exploitation dans l'archipel, essaya d'administrer la région, mais ne put tirer parti des avantages obtenus jusqu'en 1758, date à laquelle, après de violents combats, les Hollandais réussirent à imposer leur autorité à toute l'île de Java. Se réservant le gouvernement direct de toutes les provinces côtières du nord, ils restaurèrent dans l'intérieur et dans les districts méridionaux, les princes indigènes qui furent déclarés indépendants (1808). En 1811 Java fut occupée par les Anglais, mais restituée aux Hollandais par le traité de Paris. Depuis cette époque, les Néerlandais administrent les îles de la Sonde.

III. — Les Musulmans de l'Insulinde.

Le nombre des Musulmans dans l'Insulinde augmente annuellement. Le but commercial, politique, religieux, des premières expéditions avait eu pour résultat le mariage de nombreux Musulmans avec des femmes indigènes, et par suite l'apparition de métis attachés au pays. C'est par eux que l'Islam a pris un caractère spécial dans ces régions. En raison de leur énergie, de leur fortune bientôt gagnée, de leurs esclaves, les disciples de Mahomet, au milieu d'une population native, douce et facile, acquirent bientôt une grande considération et l'Islam avec eux. En conséquence, la persuasion jointe à la force causa le succès de la nouvelle religion dans l'archipel malais.

Aux missionnaires venus de l'Inde, à leurs descendants, aux natifs convertis, s'ajoute aujourd'hui un nouvel élément, l'élément purement arabe. A Java les Arabes sont représentés le plus souvent par des émigrés venus du Hadramaout, province d'Arabie. Ils sont 17.000 à Java, 8.000 dans les possessions extérieures (1).

Ces Arabes sont avant tout des commerçants, venus dans l'archipel pour s'enrichir, et tiennent à retourner dans leur pays aussitôt que possible. Cette situation les détermine à suivre une politique spéciale vis-à-vis du gouvernement. Malgré leur zèle religieux réel, ils cherchent à ne pas se rendre défavorables les Hollandais dont ils ont besoin pour leurs affaires. Dans tous leurs actes, ils invoquent les préceptes coraniques qui peuvent leur servir, mais même ceux d'entre eux qui ont acquis sur les

(1) J. Chailley-Bert, *Java et ses habitants*. Colin, Paris, 1900, p. 104.

indigènes une grande influence morale et religieuse tiennent surtout à faire preuve d'une correction absolue, ou relative, envers les maîtres du pouvoir.

« Il existe à Batavia un chef religieux célèbre, nommé Saïd Osman ben Abdallah Alaoui. Il est en relations étroites avec les autorités spirituelles de La Mekke. Il enseigne le droit musulman et se montre sur le terrain scientifique, dans son cercle restreint d'auditeurs, très intransigeant sur les doctrines fondamentales de l'Islam. Il publie fréquemment de petits livres semblables aux tracts protestants, dans lesquels il vise à purifier la religion islamique de Java de tous les apports d'origine chinoise ou européenne qui ont altéré son caractère et sa pureté. Mais ce qu'il doit à la religion ne lui fait pas oublier ce qu'il doit à l'Etat. Il professe en toute occasion le respect aux autorités établies ; condamne sévèrement la doctrine pseudo-islamique en vertu de laquelle il serait méritoire de s'approprier les biens d'un roumi ; enfin dans les petits tracts que je viens de dire, où il ne s'agit plus, comme dans les cours, de droit, de science, mais d'art et d'application, il a soin de consulter des amis européens sur la correction politique des opinions qu'il professe, et sur le jugement qu'en porteront les autorités hollandaises. » (1)

Cette citation de M. Chailley-Bert indique l'état d'âme des Arabes résidant à Java. Quant à la population indigène, elle ne semble pas d'un islamisme bien farouche. Sous le couvert de préceptes coraniques, se retrouvent, de ci de là, l'adoration des vieilles divinités locales, les vagues souvenances de l'hindouïsme qui se marquent par le respect de fétiches, d'animaux sacrés, et de

(1) Chailley-Bert, *op. cit.*, p. 107.

représentations qui ne sont guère conformes au Coran. Le climat est pour beaucoup dans cet amollissement de l'ardeur musulmane. Les métis d'arabes et de natifs seraient sans doute plus portés à se grouper, mais ce serait sans doute pour des revendications politiques. Une constatation se fait cependant : les naturels ont le plus grand respect pour tous ceux qui ont approché La Mekke et pour tous ceux qui proviennent des régions voisines de la patrie du Prophète. Les Arabes du Hadramaout, pourtant éloignés du Hedjaz, ont ainsi un ascendant réel personnel sur les indigènes de l'archipel (1).

Quoi qu'il en soit, l'on peut dire que les Musulmans ont, dans les îles de la Sonde, accepté, après un certain nombre de révoltes, la domination hollandaise. Le fanatisme musulman n'existe pour ainsi dire pas, malgré quelques explosions, dans l'archipel malais. Peut-être l'Islam, au terme de sa course, n'avait-il plus assez de force expansive pour soulever les nouveaux convertis ? Peut-être encore, le climat amollissant, qui dans l'Inde avait fait perdre aux farouches conquérants nordiques leur vigueur première, le climat dévorateur d'énergies, qui a créé, dans ces régions, une race douce et facile, sauf quelques rares exceptions, peut-être le climat est-il la cause de la faiblesse, de l'inefficacité de l'Islam en ces régions ?

(1) D'après Chailley-Bert, *op. cit.* — Le nombre des pèlerins augmente en raison de la facilité des moyens de transport.

Année	Java et Madoura	Possessions Extérieures
1890.	2.257 pèlerins . . .	3.528 pèlerins
1891.	2.536	. . . 4.011
1892.	3.160	. . . 4.306
1893.	3.897	. . . 4.766
1894.	3.835	. . . 4.335
1895.	7.088	. . . 4.395
1896.	4.805	. . . 4.195

Les tendances modernes. — Cependant, vers 1900 et les années précédentes, on signalait aux îles de la Sonde une action plus vive des confréries religieuses, une recrudescence du nombre de pèlerins se rendant à La Mekke. Le panislamisme de l'Ottoman Abd ul Hamid avait-il touché ces régions ?

Il semble qu'il se soit produit là un mouvement semblable à ceux qui se sont produits dans les autres pays musulmans. La politique des ordres religieux s'est opposée un peu partout à l'occupation européenne de la fin du XIXe siècle. Les moyens de transport étendus ont en même temps facilité les voyages. Or les habitants de l'Insulinde tiennent beaucoup au rite extérieur, à la considération que procure le titre de hadji. Il ne faut sans doute pas voir dans cette recrudescence de pèlerins une conséquence du panislamisme ottoman. Chez les métis plus attachés aux revendications, chez les naturels lettrés, ce mouvement indique sans doute comme ailleurs les premières tentatives vers un essai de « self-control ». Mais il ne semble pas que les indigènes arrivent de longtemps à un résultat tangible.

Pendant la guerre mondiale, il y eut aux îles de la Sonde une sérieuse agitation d'origine allemande, laquelle a causé des appréhensions sérieuses au gouvernement hollandais. Il y eut d'ailleurs à cette époque des pourparlers importants entre le représentant des Javanais à La Mekke, qui est un algérien, et le Consul de Hollande à Djeddah. Cette influence hollandaise par les Musulmans n'était pas favorable à l'Entente, et en particulier hostile à l'Angleterre.

Les Hollandais sont solidement établis dans l'Insulinde. Ils ne pourraient en être chassés que par une puissance militaire et navale considérable. Les Arabes

seuls sont impuissants. D'ailleurs le gouvernement n'a maintenu que très peu de princes musulmans et surveille de très près ceux qui restent. Il possède en M. Snoucke-Hurgronje un islamisant des plus distingués qui connaît à fond les mouvements de l'âme musulmane ; et qui connaît cette âme la possède, l'empêche de nuire, et peut la diriger dans le sens le plus convenable aux intérêts de la métropole. Cependant les progrès de l'Islam dans les Indes hollandaises sont considérables. Il s'y imprime des journaux en arabe. Dès 1910, le sultan marocain, Moulay Hafid, recevait de ce pays des lettres, des journaux, des télégrammes approuvant sa répression de la révolte du Rogui Bou Hamara, répression que l'Europe au contraire avait jugée barbare et féroce. Les pèlerins de Java constituent, à La Mekke, le plus fort des groupements, celui qui apporte le plus d'argent et dépense avec le plus de somptuosité. Une colonie javanaise importante demeure à La Mekke et à Médine (1). Pendant la guerre de 1914-18, elle n'a point dissimulé ses affinités germaniques. Le gouvernement hollandais, d'ailleurs, comme celui des Indes anglaises, a marqué vis-à-vis des groupements musulmans dépendant de lui une condescendance qui les a enhardis, et en 1920 a causé de légitimes inquiétudes,

(1) Le consul de Hollande à Djeddah, port de La Mekke, y possède, du fait de l'importance des capitaux importés par ses ressortissants, une situation de premier plan, qui causa pendant la guerre des appréhensions assez fortes au gouvernement britannique pour que ce consul, capitaine de frégate en congé, ait été mis dans l'obligation de ne correspondre avec son gouvernement qu'en français et sans se servir de codes chiffrés. Il devait en outre remettre au Lieutenant-Colonel britannique à Djeddah copie de ce qu'il écrivait et de ce qu'il recevait : des précautions devaient d'ailleurs être prises au Caire pour réparer les omissions qu'il aurait pu commettre.

Heureusement, la race est peu belliqueuse, la direction hollandaise est très avisée, ses ressortissants se conforment rigoureusement à ses directives et aujourd'hui une accalmie est survenue. La même question se pose là pour l'avenir que dans toutes les régions peuplées par des Musulmans.

CHAPITRE XVI

L'INDE MUSULMANE

L'Inde actuelle compte environ trois cents millions d'habitants dont plus du sixième est musulman, soit environ 50 millions de Musulmans. Neuf cents ans auparavant, l'Islam n'avait pas un adepte à l'Est de l'Hindus ; aujourd'hui, le roi d'Angleterre possède plus de sujets musulmans que n'en ont le sultan de Turquie et le shah de Perse réunis.

Certains historiens ont voulu voir dans la conquête de l'Inde par l'Islam, moins une expansion voulue par les chefs musulmans, que le résultat d'un de ces courants séculaires qui poussent de temps à autre les tribus de l'Asie centrale, Huns, Mongols ou Turcs, vers l'Europe ou la Chine. L'histoire démontre le contraire. Si les conquérants arabes ne firent qu'effleurer la terre des radjahs, leurs successeurs turcs, eux, firent de l'Inde un empire musulman, suivant une volonté raisonnée.

Premiers contacts de l'Islam et de l'Inde. Les Arabes. — Les marins arabes étaient des familiers des ports hindous. L'Islam leur donna le prétexte de raids vers les villes côtières, d'où ils rapportèrent de grandes richesses. Ainsi sous le khalife Omar, en 637, Tana (Bombay) fut pillé. Mais ces expéditions maritimes ne furent guère que des aventures de corsaires : les Arabes cherchèrent la voie de terre par l'Afghanistan actuel pour atteindre les Indes. Ils furent longtemps retardés par

la constitution physique du sol. En effet, si au VIIe siècle, les « Sarrasins » brisèrent presque toutes les résistances humaines, ils furent souvent obligés de s'arrêter devant les obstacles naturels. C'est ainsi que les hautes cimes de l'Hindou-Kousch sauvèrent longtemps l'Hindoustan.

Les attaques arabes dans l'Est eurent lieu relativement tard, car les Musulmans furent occupés par les Berbères d'Afrique jusqu'à la fin du VIIe siècle. Cinq ans avaient suffi pour soumettre la Syrie, deux pour l'Egypte, sept pour la Perse, mais Carthage dura plus d'un demi-siècle et les Berbères furent en perpétuelle révolte. Aussi les khalifes envoyaient-ils plutôt dans l'Ouest leurs forces disponibles. Cependant au VIIe siècle le Bélouchistan (Makran) fut occupé, et en 664 Kaboul en Afghanistan fut enlevé. De nombreuses conversions à l'Islam suivirent la conquête.

Le premier succès arabe dans l'Inde coïncida avec deux autres succès importants des Musulmans en des régions opposées du globe. L'Espagne gothique fut écrasée en 710 à la bataille du Guadalete. Les étendards de l'Islam furent portés en 711-14 de Samarcande à Kashgar, dans le Turkestan chinois actuel. La vallée de l'Hindus fut envahie en 712. Ces trois succès marquent l'apogée de la puissance ommeyyade.

Le même Al Hajjaj, gouverneur de Chaldée (Irak), qui envoya vers le nord Kutaïbah porter l'Islam sur les frontières tatares, chargea vers la même époque son cousin Mohammed ben Kasim de marcher sur l'Inde. Cette continuité de vues contre lesquelles d'ailleurs le khalife marqua quelque répugnance, prouve la volonté de l'expansion islamique vers l'Hindoustan.

Mohammed ben Kazim conquit rapidement la vallée

de l'Hindus. Les peuples soumis furent si bien traités que la mémoire du général arabe est longtemps restée populaire. Malheureusement Mohammed ben Kazim périt victime d'intrigues de cour. Al Hajjaj lui-même était mort. Les Arabes conquérants du Sind (714-717), ne reçurent aucun renfort. Ils fondèrent alors des dynasties indépendantes dans la vallée de l'Hindus. Masoudi vers le xe siècle signale leurs groupements.

Ainsi se termina la tentative d'Al Hajjaj vers l'Inde. L'affaire fut reprise trois siècles plus tard.

Les sultans de Ghazni. — Les armées de Mohammed ben Kazim étaient composées d'Arabes. Les conquérants de l'Inde furent de race turque ; c'est de l'Afghanistan que partirent ces Turcs musulmans.

La chute de la dynastie ommeyyade, le déplacement de la capitale de Damas à Baghdad par les Abbassides, furent suivis d'un afflux d'influences persanes. Le déplacement de la capitale de Damas à Baghdad marqua la reprise de la prédominance asiatique sur la civilisation hellénique. Les Persans, plus souples, moins rudes que les Arabes, remplacèrent ces derniers dans la plupart des postes ; comme le pouvoir central devenait de plus en plus faible, les gouverneurs de provinces éloignées se rendirent pratiquement indépendants du khalifat. Ils fondèrent même de véritables dynasties dont la plus puissante fut celle des Samanides dans la région de l'Oxus. En même temps, les khalifes s'entourèrent de prétoriens, jeunes enfants turcs capturés sur les frontières nord-est de l'empire et dressés au métier des armes. Les sultans ottomans devaient plus tard reprendre cette institution en créant les Janissaires, qui au lieu d'être de jeunes enfants, de race turque, furent de jeunes Chrétiens recrutés de

force et convertis à l'Islam. Graduellement, les officiers de cette garde prétorienne obtinrent d'être mis à la tête des provinces. Ainsi du Caire à Samarcande, les Turcs devinrent rapidement la race dominante.

Dans l'Est la dynastie samanide, après deux siècles de puissance, devint également la proie d'aventuriers turcs. Parmi eux un ancien esclave des Samanides, Alptigin (962), se déclara indépendant comme chef de la petite principauté dont la capitale fut Ghazni entre Kaboul et Kandahar. Son deuxième successeur (977), Sabouktigin prit le titre d'émir. Plus tard il reçut du khalife le titre de « Nasir ed din ». Ce Sabouktigin incursionna dans l'Inde proprement dite, mais ce fut son fils Mahmoud qui porta à son plus haut degré la gloire des princes de Ghazni. Il fut le premier chef musulman de ces régions à se parer du titre de sultan. En effet Mahmoud était un croyant convaincu, et comme tel, s'efforça de propager l'Islam ; il étudiait les Sourates et copiait lui-même le Coran. Le khalife de Baghdad, ému de ses qualités guerrières et religieuses, lui envoya le titre de « sultan de Ghazni et Khorassan ». Dans sa joie, le nouveau sultan fit le vœu de prêcher chaque année la guerre sainte contre les infidèles de l'Hindoustan. Il fit ainsi quinze ou dix-sept expéditions dont la conséquence lointaine fut l'islamisation de l'Inde.

Dix ans après la mort de Mahmoud, les sultans de Samarcande avaient repris la Perse. Vers 1038, Toghrul beg le Sedjoucide fit rentrer dans la vassalité les sultans de Ghazni. Ghazni fut, en 1150, détruite par les gens de Ghor. Le dernier descendant de Mahmoud, Masoud, s'enfuit dans sa province indienne de Lahore. Sa dynastie y resta maîtresse jusqu'en 1186, date à laquelle Mohammed de Ghor s'empara de la région.

Les sultans de Ghor et de Ghazni. — Le frère cadet du prince de Ghor fut placé sur le trône ruiné de Ghazni (1173-74). Il fut appelé sultan Muizz ed-din ou encore Mohammed de Ghor. De 1175 à 1187, ce prince soumit Moultan, le Sind et Lahore. Le sultan voulut s'engager dans les riches provinces de l'Inde supérieure ; il fut d'abord vaincu par les Radjpouts hindous, mais en 1193, s'empara de Delhi et de Benarès, en 1196, de Gwalior, en 1203 de Kalanjar. Ce dernier succès complétait la soumission de l'Inde supérieure.

Vainqueur, Mohammed de Ghor, qui avait succédé à son frère en 1203, retourna à Ghazni et tourna ses armes vers le nord. Il fut vaincu dans le Khwarizm (Khiva), et se borna à son empire. Rappelé dans l'Inde, en 1205, par la révolte des Khokars, Mohammed noya l'insurrection dans le sang, mais fut assassiné au retour par un fanatique (mars 1206).

Avec Mohammed de Ghor, l'occupation de l'Inde par les Musulmans devint effective et permanente. Sans doute le souverain fut toujours un Afghan aux yeux aussi bien tournés vers l'Oxus que vers l'Hindus, mais il laissa dans l'Inde un vice-roi. Ce vice-roi donna naissance à la fameuse dynastie des Rois Esclaves de laquelle part cette longue suite de souverains musulmans qui, de Delhi, ont gouverné l'Inde jusqu'à la désastreuse révolte des Hindous contre les Anglais. C'est ainsi que par Mohammed de Ghor se fait la liaison entre le khalifat islamique et l'Inde musulmane.

Les sultans turcs de Delhi : 1°) *Les Rois Esclaves.* — Le vice-roi laissé dans l'Inde par Mohammed de Ghor fut le général Malik Koutb ed-din Ibak. Né dans le Turkestan, il avait été acheté comme esclave par le prince dé-

funt. Ses victoires éclatantes lui valurent de la part du sultan Ghiyas ed din, successeur de Mohammed de Ghor, l'envoi du titre de sultan, avec Delhi comme capitale.

Il ne faut pas s'étonner de voir un esclave parvenir aux plus hautes dignités. L'Islam est égalitaire : l'esclave fait partie de la famille à laquelle il est tout dévoué. Dans l'empire sedjoucide les esclaves jouèrent un rôle important. La garde mameluk de l'empereur Malik shah fut une école de gouverneurs capables.

En ces temps-là le prince, faute de fils, désignait souvent un esclave comme général ou comme gouverneur. Avoir été esclave de Malik shah constituait alors un véritable titre au respect. Les grands vassaux esclaves des Sedjoucides furent aussi loyaux que les Bâtards du Moyen Age. Quand ils assumèrent à leur tour le pouvoir royal, ils transmirent à leur lignée les hautes qualités de leur seigneur et maître ainsi que les traditions de la maison princière. Quelqu'un déplorait devant Mohammed de Ghor que ce prince n'eût pas d'enfant mâle : « N'ai-je pas des milliers de fils en mes esclaves turcs ! » Aussi, ne trouva-t-on rien d'extraordinaire à ce que Ghiyas ed din envoyât le titre de sultan au général Koutb ed din, le plus célèbre des esclaves du Ghori. D'ailleurs il est possible que les Sultans préfèrent employer leurs esclaves plutôt que des gens de grande famille : les grands, surtout les princes, font toujours figure de prétendants à un moment donné.

La facilité avec laquelle les Musulmans montèrent sur le trône de Delhi n'a, non plus, rien d'extraordinaire. La hiérarchie des castes dans l'Inde avait préparé les habitants à se soumettre au pouvoir existant. Il y eut seulement une caste de plus, celle des Musulmans. Les Hindous reconnaissaient avec la même résignation le

souverain quel qu'il fût, Radjpoute, Musulman, Mongol, sans se laisser, d'ailleurs, entamer dans leurs mœurs et dans leurs croyances. Dupleix et ses Français, puis les Anglais furent également acceptés plus tard avec la même facilité, comme représentant une caste supérieure.

Les sultans musulmans de l'Inde furent complètement indépendants des khalifes, bien qu'ils aient reconnu leur suzeraineté. Les rois de Ghor et Ghazni reçurent le titre de sultan ; de même, les sultans de Delhi recevront avec joie et vénération l'investiture du Commandeur des Croyants, mais pratiquement les souverains de l'Inde eurent toujours une politique et une action indépendantes. Les princes musulmans de l'Inde régnèrent surtout par la force : les armées ne leur firent pas défaut ; en effet, ils savaient pouvoir toujours trouver dans le nord des guerriers de leur foi susceptibles de s'engager le cas échéant dans leurs armées. Dès lors commence véritablement l'histoire de l'Inde en tant qu'Etat islamique.

En peu de temps, Sultan Kouth ed-din, aidé par son général Mohammed Bakhtyar, un Turc encore, assura son autorité de l'Hindus au Bengale. Le fils du sultan parut incapable de lui succéder : ce fut un de ses esclaves turcs, Iltoutmish, qui fut placé sur le trône par les chefs de l'armée (1211).

Iltoutmish combattit d'abord ses frères esclaves ; le Turkestan, la Perse, l'Afghanistan, l'Inde furent à ce moment-là ébranlés par l'invasion mongole de Gengis-Khan. Les trônes s'écroulaient, les princes et les peuples fuyaient vers l'Inde. L'émotion fut profonde dans toute la péninsule, mais le « Fléau de Dieu » renonça à sa première idée de revenir en Mongolie par la vallée du Gange et l'Assam. Iltoutmish sortit de la tempête plus fort que jamais. Ses rivaux disparurent.

Iltoutmish atteignit l'apogée de sa puissance en 1229, quand le khalife de Baghdad le reconnut comme sultan de l'Inde. Il mourut dans toute sa gloire en 1236. Des princes insignifiants lui succédèrent. Enfin, en 1246, Nasir ed-din Mohammed, roi fainéant, prit comme maire du palais un Turc esclave, du nom de Balban.

D'abord ministre, puis sultan à la mort de son maître, Balban reforma l'empire musulman, combattit les raids incessants des Mongols vers l'Inde où se réfugiaient tous les fugitifs de l'Asie centrale. Balban mourut en 1287.

Les fameux esclaves héritiers d'Aybek n'existaient plus ; Balban s'entoura à son tour d'esclaves khaljis d'Afghanistan. Son fils Kaïkobad fut déposé par ces esclaves qui élevèrent au trône un des leurs, Djelal ed-din (1290).

2°) *Les rois Khalj ou Khilji.*— Djelal ed-din eut encore à lutter contre les Mongols. Fort avancé en âge, il laissa la direction de l'empire à son neveu et gendre, Ala ed-din. Ce dernier fut le premier qui porta les étendards de l'Islam dans l'Inde méridionale (1294). Le butin fait dans ses conquêtes permit à Ala ed-din de gagner le peuple de Delhi. Il fit assassiner Djelal ed-din et monta sur le trône (1296).

Sous le règne de ce prince, les Mongols parvinrent jusqu'à Delhi, mais la vigoureuse résistance des Musulmans leur permit de refouler l'envahisseur. Ala ed-din vainqueur jugea ne pouvoir se fier aux Mongols convertis à l'Islam, lesquels habitaient un quartier spécial. Un massacre général eut lieu en 1297.

De 1302 à 1311, un général du sultan, Malik Kafour, plaça des gouverneurs musulmans dans l'Inde du sud

jusqu'au Malabar et sur la côte de Coromandel. D'immenses trésors furent apportés à Delhi. Ala ed-din mourut en 1316, maître de l'Inde entière.

Les intrigues du harem, une réaction hindoue, les querelles intestines succédèrent à l'ordre établi par Ala ed-din. Aussi en 1320, las des troubles, les nobles offrirent-ils le trône à Ghazi-Khan Toughlak, gouverneur du Pandjab, qui vingt-neuf fois avait mis les Mongols en déroute.

3°) *La dynastie Toughlak.*— Ghazi-Khan prit le nom de Ghiyas ed-din. Lui-même était un esclave de Balban. Il semble que, dans toutes ces dynasties, un souverain énergique épuise toute les facultés d'une famille : Les enfants sont incapables de recueillir sa succession. Sans doute le climat meurtrier de l'Inde, le luxe, les plaisirs sensuels détruisaient rapidement les qualités héréditaires des montagnards ; sans doute les plaines de l'Hindoustan étaient fatales aux qualités physiques et aux facultés morales des guerriers venus du nord-ouest. Peut-être aussi, les Sultans élevaient-ils leurs enfants dans la mollesse et dans l'ignorance pour n'avoir rien à craindre d'eux. C'est en tout cas une constatation qui se vérifie depuis le début de l'histoire de l'Inde.

Ghiyas ed-din fut remplacé en 1325 par son fils, Mohammed ben Toughlak, lequel, suivant la loi traditionnelle, porta à son plus haut degré de puissance l'empire des Toughlak, que ses successeurs laissèrent décliner. Le prince, pendant son règne de vingt-six années, aspira à la renommée universelle de conquérant. Après avoir soumis à nouveau, les unes après les autres, toutes les provinces de l'Etat, il réunit une grande ar-

mée pour soumettre la Perse. Cette armée se dispersa sans avoir rien fait. Le souverain pensa même à conquérir la Chine : il rassembla dans ce but une centaine de mille hommes dont près de quatre-vingt mille périrent dans les monts Himalayas.

Pour trouver les fonds nécessaires à ses folles entreprises, Mohammed, surnommé le Prince des Monnayeurs, semble avoir voulu d'abord employer le papier-monnaie inventé en Chine par le souverain mongol Khoubilaï-Khan, et les billets dont les Mongols usaient couramment. Son expérience ne réussit pas ; de même échoua sa tentative de faire accepter par son peuple le cuivre comme petite monnaie à la place de l'argent. Mohammed ben Toughlak était certainement un précurseur, mais il ne parvint pas à donner confiance aux Hindous.

Dans les derniers mois de son règne, le sultan compléta la soumission du Dekkan. Malgré les rébellions, il gouvernait alors un état plus grand que celui de n'importe lequel de ses prédécesseurs. Grâce à ses victoires, Mohammed ben Toughlak obtint du khalife abbasside réfugié au Caire le titre de « Roi orthodoxe de l'Inde ». Il admit même à sa brillante cour de Delhi un descendant misérable des khalifes de Baghdad. Malgré ces titres à l'attachement des Musulmans, le souverain ne fut pas aimé. A la fin du règne, le Bengale et le Dekkan se séparaient du trône ; des insurrections éclataient de toutes parts. Mohammed ben Tughlak, bien que lettré et savant éclairé, fut un prince trop brutal pour comprendre les besoins de son peuple.

Son successeur fut Sultan Firoz, son cousin, un homme pieux qui réussit à rassembler à nouveau l'empire, se fit aimer par l'utilité des travaux publics entrepris.

Sous son règne, commença à prévaloir le système des présents annuels au sultan, système qui devint plus tard une taxe onéreuse sous l'empire mogol. Les vassaux durent envoyer des esclaves, des chameaux, des chevaux, de l'or et de l'argent : le prince qui envoyait les présents les plus considérables était naturellement le plus estimé. La cour de Delhi devint ainsi riche et opulente.

Mais Firoz, homme juste, comprit que le système d'impôts employé par son prédécesseur ne pouvait être maintenu. Les paysans étaient soumis aux taxes les plus dures. Sur l'avis du vizir hindou Makboul, la dette des agriculteurs fut annulée. Les taxes furent ramenées au taux fixé par le Coran et les exactions furent sévèrement punies. Naturellement cette mesure rendit le prince populaire.

Pour la première fois depuis l'arrivée au pouvoir des Musulmans dans l'Inde, le sultan associa des Hindous au pouvoir. En effet, le recrutement des esclaves turcs dans le nord était tari : les souverains de Delhi, en se civilisant, avaient d'ailleurs perdu tout contact avec leurs montagnes natales. C'est alors qu'apparurent les Hindous dans le gouvernement ; il semble d'ailleurs que leur entente avec les Musulmans ait donné d'excellents résultats.

L'Islam n'en fut pas oublié pour cela. Firoz resta, avant tout, un prince musulman. Fervent Sunni, il fit brûler des schismatiques et des idolâtres. En dévot orthodoxe, il organisa des prières et des fêtes publiques. A la prière du vendredi, il ordonna de prononcer l'invocation à Dieu au nom de ses prédécesseurs les plus renommés, au nom du khalife qui l'avait consacré sultan, et au sien propre. Cette mesure montre de quelle ma-

nière les Musulmans indiens comprenaient leur attachement au khalifat : grand respect traditionnel et moral du khalife, mais compréhension parfaite de leur valeur et de leur autonomie.

Le prosélytisme islamique se développa sous Firoz. Les Hindous furent encouragés à embrasser l'Islam. En même temps que les brahmanes étaient imposés — ce qui ne s'était jamais fait — les nouveaux convertis étaient exemptés de la Capitation (Djizya). Naturellement nombre d'Hindous se convertirent. D'ailleurs le prince interdisait la construction de nouveaux temples hindous sous prétexte que le peuple ne devait pas prendre de telles libertés « dans un pays musulman ! »

Malgré tout, Firoz fut aimé de tous ses sujets. Malheureusement, à sa mort (1388), aucun prince ne fut capable comme lui de maintenir l'entente entre Musulmans et Hindous ; une anarchie terrible régna dans l'empire. Tout le monde fut mis d'accord par l'invasion des Mongols de Tamerlan.

Le Terrible Boiteux ravagea la vallée du Gange. Musulman fervent, il n'épargna pas ses coreligionnaires de l'Inde, sous prétexte que leur foi était dégénérée. Maître de Delhi d'où s'était enfui le dernier Toughlak, le Khan mongol, en partant pour l'Occident, laissa le pouvoir dans l'Inde à Khizr-Khan, un Seyyid — ou descendant du Prophète — chef de la famille la plus influente de la capitale.

Vice-roi de Moultan, le Seyyid eut d'abord à combattre le dernier Toughlak, Mahmoud (1405), toujours de nom sultan de Delhi. Ce dernier mourut en 1413 sans héritiers.

4°) *Les dynasties sayyid et pathan.* — Khizr Khan

mourut en 1421, après sept ans de guerres continuelles. Prudemment, il ne s'était considéré dans l'Inde que comme le représentant de Tamerlan. Il conserva ce rôle même quand il assuma le pouvoir suprême en 1414.

Ses successeurs, limités comme inflence au seul voisinage de Delhi, régnèrent sans gloire. Le dernier, Ala ed-din, fit appel, en 1451, à un noble afghan, Bahlol Lodi, lequel remplit une fois de plus l'office de « maire du palais ».

Son fils, Sultan Sikandar, agrandit le royaume. Musulman fanatique, il détruisait tous les temples hindous qu'il rencontrait. Il mourut en 1517 après un règne prospère de vingt-huit ans.

L'empire avait été trop ébranlé par l'invasion mongole. L'autorité royale n'était plus respectée. De continuelles révoltes dévastaient l'Etat. A la fin, le gouverneur du Pandjab, Daoulat Khan Lodi, appela à son aide contre le sultan de Delhi, un Mongol, Babour, roi de Kaboul, lequel saisit l'occasion d'envahir l'Hindoustan. En 1526, à Panipat, Babour fit subir à Ibrahim, le dernier des sultans turcs de Delhi, une cruelle défaite qui coûta à ce dernier le trône et la vie.

Les Mongols arrivaient à leur tour à la souveraineté dans l'Inde. Ils la trouvaient déjà habituée au joug musulman. Sans doute la majorité de la population restait hindoue, mais les conversions à l'Islam étaient de plus en plus nombreuses. En outre les conquérants turcs et afghans avaient amené très peu de femmes avec eux, s'étaient mariés dans le pays : la conquête des sultans turcs de Delhi avait ainsi abouti à la création d'une véritable « nation » musulmane dans l'Inde. L'Etat musulman fut développé par l'organisation mongole, qui dans l'Inde comme en Asie antérieure et mineure eut un rôle prépondérant.

Les sultans mongols de Delhi (les Grands Mogols). — Babour était issu du sang des deux grands conquérants mongols, Gengis-Khan et Tamerlan. Turc par son père, Mongol par sa mère, il joignait aux qualités de ses ancêtres la finesse et l'urbanité du Persan. Il a laissé des « Mémoires » fort intéressants. De l'immense empire de Tamerlan, trop hâtivement construit, bâti de parties trop disparates, ses descendants ne purent conserver qu'un petit royaume dans les monts afghans. En 1494, Babour, héritier du Terrible Boiteux, Musulman comme lui, devint par droit de succession, souverain du Ferghana, près de l'Iaxartes. Il aurait voulu régner à Samarcande comme son ancêtre l'avait fait, mais en fut empêché par l'hostilité des tribus ouzbeg. Après dix ans d'efforts infructueux (1512), Babour se résigna à devenir roi de Kaboul (Afghanistan actuel), souverain de la petite principauté que Tamerlan avait constituée lors de son raid sur l'Inde. Impuissant à réclamer l'héritage de ses aïeux vers le nord, Babour se tourna vers l'Hindoustan et réclama également de ce côté l'héritage de Tamerlan.

Maître de Delhi à la suite de sa victoire de Panipat (1525), Babour réduisit en trois batailles la résistance des princes radjpoutes de l'Inde supérieure. Victorieux, Babour apporta dans les provinces l'administration militaire mongole. Ce furent des officiers qui perçurent la taxe sur les agriculteurs, les impôts sur les commerçants, et la fameuse taxe due par les Hindous aux Musulmans. Babour mourut en 1530, avant que l'empire ne soit solidement organisé.

Son fils Houmayoun (1530-1536) fut rejeté quelque temps en Afghanistan, mais parvint à reconquérir Delhi. A peine maître de sa capitale, le souverain mourait. Il fut remplacé par son fils Akbar.

Le long règne d'Akbar (1506-1605) marque le début de la longue période de splendeur qui caractérise la souveraineté des Grands Mogols. Le prince mit vingt années à soumettre l'Hindoustan ; même à sa mort, d'ailleurs, la soumission n'était pas complète.

Akbar essaya d'appliquer à l'Inde les grands principes de tolérance qu'avaient jadis mis en honneur les Khans mongols, lesquels faisaient officier devant eux des prêtres de toutes les religions. Akbar tenta de réaliser la fusion entre Musulmans et Hindous. Dans la neuvième année de son règne, il abolit même la Djizya imposée par la loi de l'Islam aux non Musulmans, c'est-à-dire aux seuls Hindous qui formaient la majorité de la population. Il épousa une princesse radjpoute et fit contracter à ses cousins de semblables mariages.

Akbar supprima les taxes appliquées aux pèlerinages hindous, disant qu'il ne fallait mettre aucun obstacle entre un homme et son Dieu. Cependant, tout en accordant ces faveurs aux Hindous, le sultan interdit dans leurs coutumes tout ce qui lui paraissait devoir offenser l'humanité. Il interdit le mariage des enfants, les épreuves du jugement de Dieu, les sacrifices d'animaux. Il permit aux veuves de se remarier, interdit formellement leur holocauste sur le bûcher de l'époux défunt. Le prince insista également pour que le consentement des fiancés fût requis avant le mariage ; idée toute nouvelle dans l'Inde où les parents mariaient leurs enfants sans les consulter.

Il semble que, malgré ces restrictions, les Hindous répondirent à l'appel d'Akbar. Le souverain eut des contingents hindous dans ses armées, et même des généraux radjpoutes, ce qui ne s'était pas encore vu. Le financier le plus renommé de l'époque fut un Hindou,

Radja Todal Mal, lequel organisa le budget de l'empire en se basant sur les revenus du sol ; toutes les terres furent imposées, sauf celles accordées en récompense de services militaires.

Ces réformes ne plurent naturellement pas aux Musulmans. L'écrivain Badaoui attaqua violemment le sultan dans ses écrits. Les Orthodoxes d'Islam ne pouvaient évidemment pas accorder leur confiance à un souverain qui ne faisait aucune différence entre Croyants et Hindous. Les Sunnis reprochaient également à Akbar de ne pas suivre aveuglément l'enseignement coranique et de subir des influences étrangères.

En effet, Akbar, très curieux des problèmes religieux comme ses ancêtres mongols,se fit expliquer leur différentes doctrines par des Hindous,des Jains et des Musulmans. Il écouta même les explications des Jésuites, mais ne voulut se prononcer pour aucune religion. Les Khans mongols avaient jadis fait de la religion un instrument de domination : il semble qu'Akbar, souverain d'un pays où les religions diverses se partageaient le peuple, ait voulu régner impartialement, à la manière des Gengis-Khan, sans se préoccuper des croyances populaires autrement que pour les connaître.

C'est vraisemblablement pour faire admettre dans l'état cette égalité religieuse, qu'Akbar, en 1579, promulgua que l'Islam ne disait pas la vérité. Il voulait sans doute abattre l'idée ancrée chez les Musulmans que l'Islam seul était juste et donnait tous les droits dans l'état aux seuls croyants. Dans le même ordre d'idées, en 1579 également, Akbar obligea les théologiens musulmans à affirmer officiellement que le sultan avait le droit de statuer sur les questions religieuses et que nul ne pouvait se soustraire à sa décision reli-

gieuse. Le Sultan devenait ainsi le maître de la foi, unissant en fait le pouvoir spirituel et temporel. Il est probable qu'Akbar voulait ainsi renforcer son autorité et empêcher toute immixtion étrangère dans l'empire. L'Islam devenait ainsi dans l'Inde une religion localisée. Comme lors de sa mort, Akbar professa ouvertement la religion musulmane, il semble que dans toute cette campagne, il ait voulu agir suivant la raison d'Etat.

Comme naturellement les Musulmans obéissaient difficilement, le sultan ne maintint pas avec eux sa tolérance primitive envers tous. Des chefs religieux furent exilés à La Mekke ; les prières publiques furent interdites ainsi que le Ramâdan et le pèlerinage. Akbar fit même une déclaration de chyite panthéiste : pour tenter d'unir l'empire dans une même croyance, il voulut créer une nouvelle religion basée sur l'unité de Dieu, la « Divine Foi » (Din-i-Illahi), sorte de panthéisme éclectique où les conceptions brahmaniques voisinaient avec les idées des missionnaires portugais, et dans laquelle le soleil représentait le créateur. Cette nouvelle religion n'eut aucun succès.

Akbar, souverain aux idées larges et généreuses qui dépassaient son époque, avait voulu politiquement et religieusement fusionner l'Inde. Il échoua car les Musulmans conquérants ne voulaient aucune compromission avec les infidèles, et ne purent pardonner au sultan les atteintes portées à la foi qui n'admettait aucune vérité en dehors d'elle.

Nous ne suivrons pas les souverains mogols, qui, après Akbar, régnèrent sur l'Hindoustan avec des alternatives de puissance et de déclin. L'Islam et la lignée issue de Babour reprirent tout leur éclat de 1568 à 1707 avec Aurangzeb.

Aurangzeb fut, lui, un vrai Musulman sunni. Il persécuta les non Musulmans et même les dissidents chyites. Nulle crainte d'impopularité, nulle raison politique, ne purent lui faire abandonner sa piété et son ascétisme. Il reconquit tout l'immense empire d'Akbar que ses prédécesseurs avaient laissé s'émietter, et porta l'empire de Delhi à son plus haut degré de puissance. Aurangzeb rétablit en 1679 la Djizya dont Akbar avait décrété la suppression.

Le rétablissement de cet impôt et les persécutions déterminèrent de nombreuses révoltes dont les plus importantes furent celles des Mahrattes et des Radjpoutes. L'armée mogole avait perdu ses qualités guerrières dans la vie facile de l'Inde, ainsi que l'avaient jadis prévu les conseillers de Tamerlan. Par contre, le peuple mahratte, avide d'indépendance, avait acquis l'énergie et la foi perdues par les Mogols. Aussi en 1706, Aurangzeb, battu par les Mahrattes, se retira à Ahmadnagar où il mourut en 1707, à l'âge de 88 ans. Son intolérance religieuse envers les Hindous et les Chyites avait ruiné l'empire musulman de Dehli.

Les successeurs d'Aurangzeb ne purent réédifier l'état musulman. L'Islam ne survécut pas au Grand Sunni en tant que puissance temporelle dans l'Inde. Les Hindous et les Mahrattes fondèrent des royaumes puissants au milieu desquels le « Grand Mogol » de Delhi ne fut plus que l'ombre d'Akbar.

L'Inde musulmane et les Européens. — A la mort d'Aurangzeb, dans l'anarchie générale, les Mahrattes devinrent pour quelques années le plus fort pouvoir de l'Inde. Mais la chute de l'empire mogol avait ouvert de nouveau aux envahisseurs les passes du nord-ouest.

Une armée persane désola le Pandjab et saccagea Delhi. Dans les champs de Panipat où se jouent d'ordinaire les destinées de l'Inde supérieure, Persans et Afghans réunis forcèrent les Mahrattes au combat (1761). Mis en pleine déroute, ces derniers retournèrent en grande hâte dans le Dekkan ; ils avaient perdu la seule occasion qu'ils eussent eue de fonder un empire hindou. Quand, quelques années plus tard, ils s'aventurèrent à retourner dans l'Inde du nord, une nouvelle puissance était survenue.

Au début de l'année 1600, avec la permission du gouvernement mogol, les Anglais, à la suite des Portugais et des Hollandais, s'étaient établis sur différents points de la côte indienne. Dans cet épisode de la croisade des épices, Portugais et Hollandais se bornèrent aux comptoirs côtiers ; les Français au XVIIIe siècle s'établirent dans le Dekkan, les Anglais, eux, eurent affaire aux Musulmans du Bengale et aux derniers Grands Mogols de Delhi à la puissance bien déchue. Ce n'est pas le lieu de décrire ici les différentes étapes de la lutte entre Français et Anglais pour la suprématie aux Indes. Il est à remarquer simplement que les Français s'appuyèrent plutôt sur les Hindous et les Anglais sur les Musulmans. Pourtant Dupleix, avant les Anglais, eut affaire au Grand Mogol duquel il reçut le titre de Soubab souverain (1).

La Compagnie des Indes orientales (East India Company), association de marchands londoniens, devint une véritable organisation politique, militaire et navale pour développer ses comptoirs contre les indigènes hos-

(1) Dupleix eut sa politique extérieure à l'Inde. Il fit ainsi occuper Moka par une garnison et envoya une mission à Sanaa pour s'assurer le commerce du café.

tiles et les Européens rivaux. La supériorité maritime britannique et le résultat des guerres d'Europe causèrent la ruine de la puissance française aux Indes. En vain, Dupleix, sa femme la Bégum Jeanne, son lieutenant de Bussy, furent-ils aimés des princes hindous, créèrent-ils des armées, des revenus locaux, des confédérations de princes, sans secours, sans renforts et qui plus est, attaqués à Paris même, ils durent renoncer à la lutte (1). Les méthodes politiques de Dupleix seraient intéressantes à comparer avec celles des Galliéni et des Lyautey, car elles procèdent du même point de départ : la compréhension parfaite des besoins physiques, politiques et moraux de l'indigène. Quoi qu'il en soit, le désastreux traité de Paris (1763), signé par Louis XV, nous fit perdre le résultat de tant d'efforts. Plus tard, Napoléon Ier fit de gros efforts pour secourir l'Inde contre les Anglais, en passant par Maurice et la Réunion, mais le temps était passé pour la reprise d'un empire français en ces régions.

La Compagnie anglaise des Indes, en 1756, fit marcher ses contingents européens et indigènes contre le nabab du Bengale qui avait ordonné des massacres. Le nabab, vaincu à Plassey, vit passer ses Etats sous le contrôle de la Compagnie. En 1764, le nabab d'Oudh, autre vassal de la cour de Delhi, fut battu à Buxar ; le « Grand Mogol », fugitif, réclama la protection de la Compagnie, lui accordant en retour l'administration du Bengale. Dès lors, les Anglais tendirent de plus en plus à recueillir l'héritage des empereurs de Delhi.

Quelques années après Plassey, la Compagnie soutint

(1) Lire Malleson, *Les Français dans l'Inde au XVIIIe siècle* ; G. A. Martineau, *Dupleix et l'Inde française*.

de vives luttes contre les chefs pillards, contre les aventuriers, pour la plupart anciens officiers de l'Etat mogol qui cherchaient à créer des royaumes ou tout simplement à piller. Les Anglais eurent surtout à combattre les Mahrattes. Le danger grandit quand le plus puissant des princes du Dekkan, Scindia, chargea des officiers français d'instruire et de commander ses armées ; à la fin du siècle il possédait une armée supérieurement organisée. Dans le sud du Dekkan, le roi musulman de Mysore, Tippoo Sahib, formait également des troupes solides à l'aide d'officiers français. Napoléon Ier, en guerre avec l'Angleterre, pensait que la possession de l'Orient faisait la force de l'Empire britannique ; aussi rêvait-il l'alliance avec le tsar de Russie pour chasser les Anglais d'Orient. Napoléon s'efforça d'ouvrir la route des Indes par terre ; en Perse, en Afghanistan aussi bien qu'aux Indes, on suit la trace de ses agents de ses officiers dont le plus célèbre fut Lascaris.

En 1798, alors que la guerre faisait rage entre la France et l'Angleterre, le marquis de Wellesley devint « gouverneur général » de la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec pleins pouvoirs en Hindoustan. En cinq années, Tippoo Sahib et ses Musulmans furent écrasés, les Mahrattes vaincus et obligés d'abandonner à la Compagnie un grand nombre de leurs territoires. Par une série de traités, les princes indigènes furent obligés de subir le contrôle britannique, de fournir des contingents auxiliaires et de restreindre leur politique extérieure. Depuis ce temps (1805), la Compagnie est restée le plus fort pouvoir de l'Hindoustan (1).

Dans cette lutte acharnée contre les Musulmans et

(1) D'après *Peoples and Problems of India*, par Sir T. W. Holderness. London, Williams and Norgate.

contre les Hindous, les Anglais trouvèrent un auxiliaire précieux dans la secte des Sikhs. Déjà le Grand Mogol Akbar (1556-1605) avait essayé de concilier les religions de l'Inde. Un marchand de Lahore, Nanak, né en 1465, avait de même créé une secte religieuse nouvelle, celle des Sikhs ou Disciples. Bien qu'il repoussât à la fois les doctrines musulmanes et les doctrines hindoues, Nanak s'inspirait du monothéisme islamique pour prendre une base religieuse. La secte fut persécutée par Aurangzeb, puis par les Afghans. Pour résister à leurs oppresseurs, les héritiers de Nanak donnèrent à la secte une organisation militaire. Doué d'un réel génie, le maharadjah Ranjit Singh battit à plusieurs reprises, de 1800 à 1839, les Musulmans, chassa les Afghans du Pandjab et devint roi à Lahore. Sa mort en 1839, arrêta l'expansion des Sikhs, devenus nation en armes. A la suite de deux longues guerres (1845-1848), les Sikhs, tombés dans l'anarchie, acceptèrent le contrôle britannique et fournirent à leurs suzerains le meilleur de leurs contingents indigènes.

Malgré leurs revers, les Musulmans ne pouvaient oublier leur ancienne splendeur et n'attendaient qu'une occasion pour chasser l'envahisseur anglais. Les Hindous étaient également mécontents. En 1857, éclata la plus formidable révolte qui ait jamais ensanglanté la péninsule. Les cipayes ou soldats indigènes se soulevèrent les premiers, prétendant que leurs cartouches étaient enduites de graisse de vache, l'animal sacré des Hindous. Les rebelles se rallièrent autour du Grand Mogol de Delhi dont la famille avait vécu sans gloire depuis Aurangzeb. L'insurrection fut étouffée dans des flots de sang. Le descendant de Babour fut exilé à Rangoon en Birmanie. Les Musulmans perdirent à ja-

mais leur influence temporelle ; les Hindous reprirent le joug. Cependant ces événements avaient fait du bruit ; pour en éviter le retour, en 1858, par un acte du Parlement anglais, la Compagnie dut céder ses droits dans l'Inde à la Couronne britannique.

L'administration anglaise aux Indes. — Dans l'immense empire des Indes, les Anglais ont employé différents systèmes suivant les peuples à administrer. La politique les forçait à tenir compte de l'extrême variété de religions et de races qui divisaient la péninsule. Suivant qu'ils avaient affaire aux Hindous, aux Musulmans, aux Sikhs, etc., les Britanniques ont appliqué des méthodes différentes dont l'origine se retrouve dans l'étude de l'histoire. Suivant la forte expression d'un auteur contemporain, les Anglais sont devenus les constables de l'Hindoustan.

Les radjas hindous, dont le loyalisme n'a pu être suspecté, ont été maintenus dans un état pratique d'indépendance, plus ou moins grand suivant les cas. Ces princes ont leur armée personnelle, leurs impôts particuliers ; seulement un Commissaire britannique se trouve auprès du souverain, théoriquement à titre honorifique, en réalité dans un but de surveillance. Un précepteur anglais est chargé de l'éducation du prince héritier.

L'Angleterre a imposé le régime de l'administration directe aux Etats dans lesquels des mouvements insurrectionnels pourraient être craints. Les Musulmans représentent dans l'Inde l'élément combatif et révolutionnaire. Avant la grande révolte de 1857, le Grand Mogol de Delhi avait conservé titre et résidence impériale. Après les troubles, les Musulmans perdirent toute

indépendance dans l'Inde supérieure. Cependant, par une politique habile, les Anglais se sont servi des Musulmans pour tenir les Hindous.

En résumé, les Anglais, au contraire des Français qui pratiquent une politique « d'assimilation », pratiquèrent une politique de « fédération ». Alors que le peuple français est avant tout un peuple éducateur, l'Anglais est dominateur. Avec l'économie pour eux de forces et de dépenses la plus grande, ils veulent dominer un pays pour en tirer le plus grand parti possible au point de vue économique. Comme les Anglais connaissent merveilleusement leurs indigènes, le système de fédération leur permet de satisfaire les aspirations des peuples soumis vers la liberté, en leur dosant leurs libertés suivant leur loyalisme, les nécessités du moment, et les ressources purement anglaises dont les maîtres pourraient avoir besoin le cas échéant. De là, dans l'Inde cette mosaïque d'Etats, de principautés, de territoires régis directement, sans compter encore les provinces frontières du nord-ouest. Ces dernières régions, transition entre l'Inde et les Etats indépendants voisins, ont nécessairement un régime de « marche-frontière » qui permet de passer insensiblement de l'extérieur à l'intérieur. Dans ces provinces, les chefs indigènes administrent directement sous le contrôle de l'autorité militaire britannique.

Un tel système fédératif, aux nuances et aux combinaisons politiques infinies, nécessite un personnel administratif de choix. C'est ce que représente l'Indian Civil Service. En principe, le concours d'admission au Service est ouvert à tous les candidats, mais les élèves des Universités d'Oxford et de Cambridge jouissent à l'examen de grands avantages. Les officiers de l'armée peu-

vent être autorisés à entrer dans les Services Civils, mais difficilement. Les postes où leur expérience militaire peut être mise à profit leur sont généralement confiés. Le Service des Renseignements de l'Inde est merveilleusement organisé. Il suffira de lire le roman célèbre de Rudyard Kipling, Kim (1), pour en avoir une idée. Au sommet de tous les organes administratifs, est le vice-roi des Indes lequel part d'Angleterre avec un programme fixé par le Conseil des Ministres qui le nomme. Ce vice-roi a pleins pouvoirs dans l'Inde.

Le gouvernement indien a sa politique personnelle, même en dehors de l'Inde. En étudiant la question arabe, nous avons vu lord Curzon, vice-roi des Indes, créer un véritable front arabe, dès avant la guerre mondiale. Pendant et après la guerre de 1914-18, le gouvernement des Indes, en Mésopotamie, en Turquie centrale, au Levant, en Cilicie, a eu ses agents, lesquels, comme ceux d'Egypte d'ailleurs, ont pu faire constater parfois l'antagonisme politique existant entre les « coloniaux anglais » et les Anglais d'Angleterre. Notamment dans leurs relations avec les Français, les Anglais qui avaient passé par le front de France se sont toujours montrés d'une correction impeccable, alors que les « Coloniaux » ont manqué parfois de mesure. D'ailleurs, les dissentiments étaient chaque fois effacés par les chefs, mais il convenait de noter l'existence de ces faits.

L'Inde musulmane contemporaine. — Malgré le régime de surveillance auquel ils sont astreints, les Musulmans n'ont pas abdiqué dans l'Inde. L'Islam comprend aujourd'hui dans la péninsule, soixante-six millions six

(1) Lire également : *Le Prophète au Manteau Vert.* Collection Nelson.

cent quarante-sept mille Musulmans, sunnites ou chyites. Les Musulmans forment la majorité de la population dans le Pandjab, les provinces frontières du nord-ouest, le Bengale, l'Assam, le Kashmir. L'Islam, dans l'Inde, est essentiellement remuant et enclin au prosélytisme : d'après les statistiques, près de cinquante mille Hindous se font « Turcs » chaque année. Les influences sociales et économiques se sont jointes maintenant au caractère traditionnel agressif de l'Islam en ces régions.

Il y a une trentaine d'années, les Musulmans ont contribué à la formation du « Congrès National Indien », lequel avait pour but de réunir les dirigeants du libéralisme indien, sans distinction de race ou de croyance, afin de discuter les réformes politiques et sociales à suggérer au gouvernement.

L'organe le plus actif des Musulmans avant la guerre mondiale était « la Ligue musulmane de toute l'Inde », « All India Moslem League ». Cette association représentait les aspirations politiques de la communauté musulmane instruite de l'Inde. Fondée en 1906, la Ligue réclame une représentation populaire tenant compte de la caste spéciale des Musulmans. Par son action, la Ligue a obtenu d'importantes concessions du gouvernement des Indes ; elle admettait en 1914 avoir obtenu une représentation convenable dans les conseils. La Ligue musulmane possède un programme large et varié, tendant vers le « self-government » de l'Inde. Depuis son existence, elle organise des conférences publiques, combat pour une représentation des Musulmans, séparée de celle des Hindous, dans les fonctions de district et de municipalité, revendique un plus large accès aux charges publiques, et défend les intérêts de la communauté islamique partout où ils paraissent attaqués. La Ligue

a longtemps désiré une Université musulmane aux Indes. Le Collège d'Aligahr fut fondé en réponse à cette tendance, il y a environ 35 ans. C'était un simple collège, mais il a prospéré et il est devenu une véritable université. Dès 1911 l'activité de la Ligue s'étendait dans tous les domaines et permettait même la création de filiales en Angleterre.

Les mouvements d'idées remuées pendant la guerre de 1914-18 ont affecté les Indes. De même qu'en 1789 et en 1848 la Révolution française avait transformé les tendances intellectuelles de l'Occident, de même la guerre de 1914-18 a ébranlé les assises fondamentales du monde, et précipité le développement des idées et des tendances. Le gouvernement anglais, fidèle à son système de fédération, ne pouvait ignorer ce mouvement. Aussi dès le 9 juillet 1918, le *Journal de Genève* pouvait publier l'article suivant :

« Les propositions pour la réforme constitutionnelle du gouvernement de l'Inde constituent un événement historique de premier ordre. Le but que vise cette réforme est d'éduquer le peuple hindou aux formes du gouvernement responsable. Le problème est évidemment colossal et difficile, étant données la profonde ignorance de la majorité de la population et les différences de castes sociales et religieuses, ainsi que la traditionnelle hostilité entre les races. Bien que les conditions actuelles de l'Inde ne rendent pas urgente une réforme constitutionnelle, l'Angleterre veut prendre les devants et prévenir tout mouvement politique en faveur de l'autonomie. La fidélité avec laquelle l'Inde a épousé la cause anglaise pendant la guerre et la conscience toujours plus claire des principes fondamentaux de la lutte mondiale actuelle ont poussé le gouvernement

impérial à hâter la transformation de l'Inde en une nation sœur, telle que l'Australie et l'Afrique du sud.

« Chaque province aura un gouverneur et un gouvernement qui sera constitué en deux sections : la première formée par le gouverneur et par un conseil exécutif de deux membres, dont l'un Anglais et l'autre Hindou ; la deuxième section, présidée aussi par le gouverneur, comprendra un ou plusieurs ministres choisis parmi les membres élus par le conseil législatif. Les ministres deviendraient ainsi responsables de leurs actes devant les conseils législatifs, dont les deux tiers seraient nommés par les électeurs. On ferait de cette façon une véritable expérience éducative de gouvernement constitutionnel. Jusqu'ici l'erreur capitale, dans la vie politique hindoue, était que les représentants élus par le peuple n'avaient qu'une simple fonction, exempte de toute responsabilité précise dans le gouvernement de l'Etat. Avec ce projet, l'Inde pourra bientôt s'acheminer vers la voie du gouvernement autonome, et l'Angleterre aura donné, après sa généreuse conduite envers l'Afrique du sud, une autre preuve du courage et de la sagesse avec lesquels elle conçoit sa mission envers les peuples, encore en état d'évolution, de son gigantesque empire. »

Il ne semble pas cependant que le peuple ait répondu à cette évolution des dirigeants britanniques.

Comme nous l'avons déjà dit, les Anglais se servirent des Musulmans pour tenir les Hindous ; leur politique, celle de Lord Montagu, a consisté à toujours céder aux Musulmans pour se les rendre favorables. Comme de coutume, ces derniers ont abusé de la situation. Après bien des tâtonnements, une politique plus forte a été inaugurée en 1922, mais après bien des incidents

aux Indes. En effet, les Hindous avaient été atteints par l'évolution des idées consécutive à la guerre mondiale : les Musulmans depuis 1919 ne furent pas les seuls à réagir contre le gouvernement ; les Hindous eux-mêmes se sont mis en action. Un véritable ascète, M. Gandhi, a pris la tête d'un mouvement considérable contre l'étranger ; il préconise la méthode dite de « non coopération ». Nulle marchandise de provenance anglaise ne doit être achetée ; « la désobéissance civile est le seul moyen civilisé et effectif qui puisse remplacer la rébellion armée lorsque tous les autres moyens ont échoué devant le gouvernement ». En même temps les frères Ali, Laradj Patrai, conduisaient les Musulmans vers des résistances plus effectives.

Le résultat de cette campagne unifiée des Musulmans et des Hindous ne s'est pas fait attendre : l'Inde, d'administration directe, à la fin de 1921, a accueilli le passage du prince de Galles par des grèves et par des manifestations (1) ; en même temps, le 30 décembre 1921, s'est ouvert à Ahmedabad la session annuelle de la Ligue musulmane. Il est nécessaire de citer le passage suivant de *l'Echo de l'Islam* qui relate les travaux de la Ligue :

A la Ligue musulmane.

La session annuelle de la Ligue musulmane indienne s'est ouverte le 30 décembre à Ahmedabad.

Parmi les personnes présentes se trouvaient M. Ghandi et d'autres personnalités notables.

Le président a préconisé une république indienne qui serait dénommée Etats-Unis de l'Inde et qui serait proclamée le 1er janvier 1922.Tous les moyens possibles devraient, selon lui,

(1) Au contraire, les souverains indiens, sentant l'orage monter aussi contre eux, appuient les Anglais de toutes leurs forces et ont fait un accueil enthousiaste au Prince de Galles.

être employés, y compris la guerre de guérillas, dans le cas où on proclamerait la loi martiale.

Le président a en outre invité M. Ghandi à établir de son côté, le 1er janvier, un gouvernement parallèle, ayant son propre Parlement et ses propres armées, bien que ce gouvernement ne puisse pas être maintenu par des moyens pacifiques, attendu que le gouvernement britannique de l'Inde a recours lui-même à la violence et aux mitrailleuses.

Le président a exprimé l'avis qu'il fallait recourir à la violence. Il a déclaré, pour calmer les appréhensions des Hindous, que l'Inde appartenait également aux Hindous et aux Mahométans.

Il a ajouté que l'évacuation de Smyrne par les Grecs et le retour de la Thrace à la Turquie ne satisferont pas les musulmans, lesquels ne seront contents que lorsque tout leur territoire aura été soustrait aux influences qui ne sont pas islamiques. Enfin il a déclaré que les Musulmans soutiendraient les Hindous jusqu'au bout dans la lutte pour l'indépendance de l'Inde.

Le congrès national indien poursuit ses travaux. Au cours des séances, un membre du congrès ayant suggéré qu'il serait peut-être utile de provoquer une conférence où les représentants de l'Inde seraient présents en même temps que ceux du gouvernement britannique, M. Gandhi, le leader nationaliste, s'est nettement opposé à cette proposition ; il a donné pour motifs que l'attitude intransigeante du gouvernement et le fait que la dignité du congrès serait atteinte si l'on s'adressait au gouvernement en ayant l'air de demander une conférence au moment même où le vice-roi annonce que la politique de répression doit continuer, empêchent que l'on fasse cette démarche. « Cependant, a ajouté M. Gandhi, la porte n'est point fermée aux négociations, pour peu que le gouvernement se montre disposé à les favoriser. Je suis un homme de paix, mais non de paix à tout prix. »

La commission spéciale du congrès a approuvé l'attitude du leader nationaliste.

L'assemblée a ensuite voté une motion où on lit entre autres choses : « Le congrès déclare que le pays a fait de formidables progrès en ce qui concerne le respect de soi-même et l'esprit de sacrifice, que le mouvement de non-coopération a sérieusement atteint le prestige gouvernemental, que l'Inde évolue rapidement vers un gouvernement autonome, qu'elle est déterminée à déployer une vigueur encore plus grande jusqu'à ce que soit établie cette autonomie et que le contrôle du gouvernement passe aux mains du peuple. La désobéissance civile est le seul moyen civilisé et effectif qui puisse remplacer la rébellion armée, lorsque tous les autres moyens ont échoué

devant le gouvernement ; c'est pourquoi tous les efforts du congrès doivent être concentrés vers la désobéissance civile. »

M. Gandhi a prononcé en outre cette parole menaçante :

« Nous disons au gouvernement : Prenez garde à ce que vous faites et craignez de faire de 320 millions d'Hindous vos ennemis éternels. »

Echo de l'Islam, janvier 1922.

Les Anglais ont beau réprimer dans le sang l'insurrection des Moplah, comme ils ont réprimé en 1921 les émeutes du Pandjab, la situation aux Indes reste sérieuse. Pour la première fois, Musulmans et Hindous se sont unis pour réclamer l'autonomie de l'Inde sans les Anglais. Les extrémistes ne se cachent pas de vouloir rejeter, coûte que coûte, les Britanniques à la mer, faudrait-il quarante ans pour le faire. Hindous et Musulmans réclament leur indépendance entière, en dehors de tout Dominion. Ils réclament le droit de pouvoir fabriquer dans le pays les objets manufacturés que les Anglais leur revendent très cher après les avoir fabriqués en Angleterre avec les matières premières venues de l'Inde. Ils réclament le droit de ne plus payer les douanes trop fortes qui imposent toutes les entrées dans l'Inde. Il semble enfin qu'il y ait dans l'Hindoustan une volonté unanime de s'affranchir de la domination anglaise. Les Hindous réclament déjà des techniciens pour assurer le fonctionnement de leurs futures usines, car, disent-ils, « nous ne voulons plus des Anglais comme guides ». Il est à craindre que l'Allemagne ne trouve en ces régions un nouveau moyen de combattre l'Entente.

Au point de vue islamique, les Musulmans reprochent d'avoir fait combattre des Musulmans les uns contre les autres en Turquie, d'avoir séquestré le sultan khalife, d'avoir démembré la Turquie, dernier Etat libre de l'Islam. Leurs dirigeants, les frères Ali, ont été emprisonnés.

Gandhi lui-même a été condamné. Beaucoup de zèles ont été refroidis par la répression anglaise. Depuis que la politique britannique est devenue plus sévère, la situation s'est améliorée aux Indes. Elle reste sérieuse, car la volonté anglaise s'impose par la force ; dans les révoltes précédentes de l'Inde, la force anglaise a toujours fini par avoir le dernier mot, car la révolte ne dépassait pas les limites de l'Inde. A l'heure actuelle, la question est plus grave ; elle est devenue mondiale ; les métropoles peuvent souffrir d'avoir à éparpiller leurs forces. Dans l'Inde bouleversée par la guerre de 1914-1918, qui, comme la Révolution de 1789, a précipité des ferments dans le monde, les principes wilsoniens ont rappelé aux peuples le droit d'avoir à disposer d'eux-mêmes ; or l'Inde musulmane a fourni un terrain tout préparé aux agents pantouraniens qui ont su faire vibrer la corde islamique. L'Islam, une fois de plus, sert à une race ambitieuse de moyen de combat. Le combat est dirigé par l'Allemagne, le Bolchevisme, la Turquie contre la France et l'Angleterre. L'Inde représente un des terrains de la lutte ; le salut, là comme ailleurs, viendra de la coopération mondiale de la France et de l'Angleterre.

CHAPITRE XVII

LA PERSE. — L'AFGHANISTAN LE BÉLOUCHISTAN

I. — La Perse.

La Perse est un des pays les plus anciennement conquis par les Musulmans, qui défirent la dynastie sassanide régnante (642 652), dans une brève campagne. La Perse avait été, dans l'antiquité, le berceau d'empires fameux et renommés : dans l'Islam, ce pays joue encore un rôle considérable. Les Alides dont nous avons vu l'histoire, s'unirent par mariage à la famille de Yesguerd (1), le dernier roi de Perse sassanide, chassé de ses Etats par la première épopée arabe islamique. La Perse constitua pour les Alides une sorte de fief dans lequel se développèrent, mieux que partout ailleurs, leurs théories et par suite, le chyisme, surtout après la mort d'Ali et d'Hussein, traîtreusement assassinés par les Sunnis. Le gendre et le fils adoptif du prophète Mahomet devinrent en Perse les objets d'un culte spécial dont Kerbela et Nedjef furent les lieux saints. Ces deux localités — en ruines — sont situées en Mésopotamie, près de Baghdad. Les Britanniques, profitant de la guerre de 1914-

(1) Ou Yesdeguerd (634-652). Il fut soutenu contre les Arabes par l'empereur chinois Taï-tsong Ier. Yesdeguerd échoua encore sur l'Oxus, après ses défaites précédentes, par suite de la trahison des Turcs. Il fut assassiné en essayant de se réfugier près de Taï-tsong. Les Arabes furent arrêtés à l'Oxus et au Caucase par les Huns et les Turcs.

18, ont naturellement occupé ces lieux saints du chyisme afin d'avoir une emprise sur le mouvement chyite. Pendant la même guerre, les Ottomans ont pillé les puits où depuis des générations les Chyites jetaient leurs bijoux, en se rendant en pèlerinage à la Mekke (1).

De nombreuses sectes persanes prirent naissance du chyisme, tantôt limitant leur rôle à la reconnaissance d'Ali comme successeur du Prophète, tantôt au contraire l'élevant au rang de divinité. L'on peut dire également que le Chyisme persan est une réaction de la Perse aryenne contre la domination des Arabes Sunnites. La Perse islamique est ainsi restée le vieux foyer de civilisation, berceau des idées et des convictions religieuses, qui, déjà avant Mahomet, avait fait sentir son influence sur l'Orient tout entier, et qui, à la suite du Prophète, nuança la rigidité des versets coraniques, par la souplesse et l'élévation des idées aryennes introduites dans l'Islam. C'est de Perse que partit le soufisme lequel, comme nous l'avons vu, devait transformer les destinées religieuses du monde musulman.

Dans l'empire arabe à son déclin, les émirs persans jouèrent un rôle capital après que la révolution partie de Perse eut détrôné les Ommeyyades pour confier l'empire aux Abbassides. La vague mongole (2) ayant emporté le khalifat arabe, une dynastie de Khans mongols gouverna la Perse et se convertit à l'Islam. Au début du XVIe siècle, ces Mongols furent chassés par Ismaïl el Safawi, lequel, non seulement soumit tout le pays à son

(1) La région de Kerbela est un vaste cimetière, car les Chyites croient que ceux enterrés là seront sauvés à la Résurrection. C'est la persistance d'une croyance, déjà en faveur aux temps de Babylone, et vivante à La Mekke.

(2) Houlagou Khan, le vainqueur de Baghdad (1258), fit disparaître la dynastie des Assassins qui régnait alors en Perse.

autorité, mais encore établit le chyisme en Perse comme religion d'état. Bien que les dynasties persanes n'aient eu que peu de stabilité, les choses en sont restées ainsi jusqu'à nos jours.

Il serait fastidieux d'énumérer la longue suite de dynasties qui se succédèrent en Perse. Le plus grand monarque persan fut Abbas Ier (1557-1628), qui monta sur le trône en 1586, battit les Ouzbegs à Hérat (1597), les Turcs en de nombreuses rencontres (1601-1609), chassa les Portugais d'Ormuz en 1622 avec l'aide des Anglais, et posséda un empire qui s'étendit du Tigre à l'Hindus. Sa capitale était Ispahan.

La dynastie actuellement régnante des Kajars fut fondée par Agha Mohammed Khan en 1794. Le début du xxe siècle a été marqué par une tentative faite pour introduire le gouvernement constitutionnel en ce pays.

Le babisme. — Le fait qui domine incontestablement l'histoire musulmane de la Perse, qui domine même l'établissement du chyisme en ce pays, et la création du soufisme, est l'apparition du babisme.

Un nommé Ali Mohammed, né à Chiraz en 1812, Seyyid, c'est-à-dire descendant du Prophète par Hussein, fils d'Ali, avait longuement étudié les Evangiles, discuté avec les Israélites de Chiraz, étudié les Guèbres, naturellement poussé à fond les études coraniques et visité les lieux saints de l'Islam. Il était le continuateur de la secte dite « Cheikhsme » surtout répandue chez les savants. Or en Perse comme dans le monde entier, la Révolution française de 1789 avait ému les esprits. Devant les exactions des princes et des gouverneurs, et surtout en raison du caractère conservateur et rétrograde des mollahs chyites, le mécontentement était

général dans le peuple. Ali Mohammed apparut dans ce monde alide comme le nouveau mahdi chargé de conduire les hommes à un nouveau progrès vers Dieu. Ses causeries, ses prêches, son exemple lui donnèrent une armée de partisans. Il fut bientôt appelé le Bâb — la porte par laquelle on arrive à Dieu — Nokteh, la pointe, le créateur et la manifestation de la vérité divine et il reçut enfin la qualification d'Altesse Sublime.

« *La doctrine du bâbysme.* — Le bâbisme admet, comme l'Islam, l'unité et l'éternité de Dieu ; mais son Dieu ne vit pas séparé du monde, il est *vivant* et *agissant ;* il y a des rapports ininterrompus entre le créateur et la créature par l'intermédiaire des prophètes ; à la fin des temps, les bons, les purs se réuniront à Dieu et vivront en lui, participant à ses perfections et à ses félicités ; les méchants seront anéantis. La morale du bâbysme est aimable et douce ; elle prescrit le développement des sentiments d'affection, de l'hospitalité, de la sociabilité, de la politesse et de la charité ; elle condamne la polygamie, le divorce, l'usage du voile ; elle répudie le célibat, resserre les liens de la famille, relève la condition de la femme dont elle fait l'égale de l'homme, se préoccupe de l'éducation et de l'instruction des enfants, prohibe les punitions corporelles. Le bâbysme n'est pas une secte communiste, il ne recommande point le partage égal des propriétés ; il glorifie les arts, l'industrie, le commerce et n'est pas hostile au luxe, mais il fait de l'aumône un devoir essentiel, et ordonne aux riches de se considérer comme les préposés de Dieu pour le soulagement des pauvres (1). Quant à la forme du gouvernement, le Bâb ne la discute pas, par

(1) Lire Cte de Gobineau, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, in-8o, 1865, chap. VI et XII.

prudence ; mais la doctrine tout entière, qui repose sur les aspirations et les sentiments les plus nobles du cœur humain, est la condamnation même du despotisme oriental.

Ali-Mohammed s'attaquait moins aux principes de l'Islam qu'aux formes extérieures et à l'interprétation du culte officiel ; il flétrissait avec vigueur l'orgueil et la corruption des mollahs, la rapacité et les vices des fonctionnaires, le relâchement des mœurs publiques et privées. Les prêtres du Farsistan, effrayés des progrès rapides du bâbysme, dénoncèrent le faux prophète à Téhéran. De son côté, Ali-Mohammed protesta auprès du shah de la pureté de ses intentions, de la nécessité d'une réforme morale, offrit de venir discuter à Téhéran en présence du souverain et du peuple contre tous les mollahs de l'Empire, et de se soumettre humblement ensuite à la volonté du Roi des rois. Le gouvernement central, sourdement hostile au haut clergé, dont il redoutait l'influence, se contenta d'interdire aux deux partis les conférences contradictoires sur les doctrines nouvelles, et défendit au Bâb de sortir de sa maison. Les mollahs irrités continuèrent leurs discussions théologiques ; le Bâb obéit, mais ses disciples, les Bâbys, devinrent alors les apôtres de la foi nouvelle,et allèrent la prêcher partout (1844) » (1).

Malgré la soumission du Bâb, les persécutions continuèrent contre ses partisans. La doctrine se propageait d'ailleurs avec une rapidité inouïe. En 1848, ce fut une véritable guerre religieuse qui désola la Perse. Bien que le Bâb eût été condamné à mort et exécuté, son supplice ne fit qu'augmenter sa gloire. Un nouveau Bâb fut nommé, lequel s'établit à Baghdad (1852).

(1) Lanier, *L'Asie française*, Paris, Belin, 1re Partie, *La Perse*, pages 544 et 545.

Les persécutions contre les Bâbistes redoublèrent à la suite d'une tentative d'assassinat manquée contre le souverain. Les plus belles pages du christianisme martyr furent égalées par la manière dont moururent dans les supplices des milliers de Bâbistes, hommes, femmes et enfants.

Depuis 1852, le bâbisme n'a plus causé en Perse de troubles sérieux. Cependant l'atrocité des supplices ne l'a pas empêché de faire de nouveaux progrès. Le bâbisme s'est transformé en confrérie secrète. Parmi les Bâbistes semblent se cacher tous les dissidents de l'Islam ; si ce fait se vérifie, la beauté de la doctrine du Bâb, à l'origine très douce et très belle, pourrait servir de base à des revendications farouches.

Il serait intéressant de connaître l'attitude des sectateurs du Bâb pendant la guerre de 1914-18, et surtout pendant les années qui suivirent.

La Perse et l'Europe. — Dans la période contemporaine, la Perse a servi de marche entre l'empire russe et l'empire des Indes. Avant que l'expansion moscovite ait été nettement arrêtée par le Japon dans les plaines mandchoues, le gouvernement des tsars et celui de Londres se sont âprement disputés politiquement les points d'appui qui pouvaient d'un côté permettre aux Russes de descendre le plus loin possible vers le sud, de l'autre côté, aux Britanniques, de défendre l'accès des passes menant aux Indes.

Les visées politiques de la Russie vers l'Orient, et en particulier vers les Indes, déterminèrent, dès l'abord, à pousser de Merv un embranchement du Transcaspien vers le sud, amorce d'une ligne vers Téhéran. Les Anglais protestèrent. Les Russes, à la recherche de la mer

libre, pensaient devoir la trouver dans le Golfe Persique et la mer d'Oman par les ports de Bouchir et d'Abbas. La « Compagnie de Navigation » d'Odessa avait même décidé la création de musées commerciaux à Bouchir et à Bassorah, pendant que ses navires, dès 1901, atteignaient le sud de la Perse et que par le nord, le commerce russe se répandait dans le pays. A la cour des shahs de Perse, les agents diplomatiques de la Russie et de la Grande-Bretagne se sont disputés la suprématie jusqu'en 1914 où un nouveau concurrent, pour la première arrivée au fond du Golfe Persique avec le Berlin-Byzance-Baghdad-Bassorah, jeta le poids de son épée dans la balance.

Pendant la guerre de 1914-18, la Perse servit de champ de bataille aux Russes et aux Anglais contre les Turcs. Lorsque les Soviets eurent remplacé le tsarisme, les Anglais se crurent d'abord les maîtres. Mais les temps avaient changé. Les principes wilsoniens ont permis aux petites nationalités de revendiquer hautement leur patrimoine ; les Soviets aidés par les Turcs ont repris les idées impérialistes des tsars. Les Anglais ont dû reculer. D'ailleurs l'Angleterre s'intéresse surtout à la Perse côtière, où se trouve du pétrole exploité par l' « Anglo-Persian C° », et où se trouvent ses troupes indiennes reliées par mer à l'Inde.

D'accord avec Moscou, sans doute aussi avec Berlin, un Turc, Djémal pacha, qui se distingua en Syrie pendant la guerre, a été nommé commandant du front persan et caucasien. C'est la lutte contre l'Angleterre et contre les Alliés qui continue. Le Shah de Perse a envoyé en 1922 des étudiants dans les écoles de France et est venu lui-même à Paris par Bombay. Il semble que la Perse, menacée au nord par le Bolchevisme, ait

cependant cherché à garder son autonomie. En 1921 des traités d'alliance ont été conclus entre Téhéran, Angora et Moscou ; mais la Perse manque d'argent ; elle est en pleine voie de réorganisation. Elle paraît en tout cas être nettement influencée par les Soviets, qui, déjà, au Congrès de Bakou, préconisèrent l'occupation par les Bolchevistes des territoires du nord de la Perse. Cette action est évidemment dirigée contre l'Angleterre.

II. — L'Afghanistan.

L'histoire de l'Afghanistan est intimement unie à celle de la Perse et à celle de l'Inde. Sa position géographique en a fait un lieu de passage continuel entre les deux pays. Les invasions successives traversèrent l'Afghanistan sans que rien de bien intéressant se soit passé au point de vue islamique. La ville de Ghazni, d'où partirent des peuplades turques à la conquête de l'Hindoustan, était située dans les montagnes afghanes.

La création d'une nation afghane n'eut lieu que très tard. L'établissement du royaume d'Afghanistan est généralement attribué à Mir Wa'iz, qui, en 719, fonda une dynastie indigène dont les princes furent assez forts pour envahir la Perse, mais furent absorbés par les conquêtes de Nadir Shah. Ahmad shah, le chef du contingent afghan de ce sultan, affirma, après l'assassinat de son souverain, l'indépendance de la contrée (1747). Un de ses descendants Mahmoud shah fut détrôné par la famille de son vizir, Fathi-Khan (1818). Un des fils de ce vizir, Dost Mohammed, s'empara du pouvoir en 1835 et prit le titre d'Amir al Moumenin, Commandeur des Croyants.

Les Afghans sont Sunnis ; cette différence de secte avec les Persans a fortement gêné les relations entre

les deux peuples, surtout depuis que le chyisme est devenu la religion officielle de la Perse.

Les visées politiques des Russes vers l'Inde amenèrent la Grande-Bretagne à défendre l'accès des passes de Kandahar, porte de l'Hindoustan. Dès 1838, une première expédition anglaise était dirigée contre l'Afghanistan. Le but en était de détrôner Dost Mohammed qui aurait engagé des pourparlers avec les Russes et de le remplacer par un descendant anglophile d'Ahmad Shah. Par le traité de Gandamak (26 mai 1879), le souverain promit d'agir toujours diplomatiquement en liaison avec la Grande-Bretagne. De son côté, la Grande-Bretagne garantissait l'immunité du territoire afghan contre toute agression étrangère.

Jusqu'à la guerre de 1914-18, l'Afghanistan est pratiquement resté sous l'influence anglaise ; cependant il est à remarquer que le brigandage n'a jamais cessé dans les montagnes, ni aux frontières de l'Inde. Le gouvernement indien a dû maintenir dans ces régions des forces de police importantes, très souvent employées. Pendant la guerre, les Afghans enrégimentés dans l'armée britannique ont fait merveille ; mais après la guerre, sous la pression des Soviets russes, sous l'action énergiquement poussée des Enver, des Djemal et d'officiers ottomans continuateurs de la lutte allemande contre l'Anglais, les forces indiennes ont dû reculer.

L'Afghanistan fut ainsi une cause de soucis pendant toute la guerre. Il fut maintenu dans l'alliance anglaise, ou à peu près, par l'influence personnelle du précédent Emir, qui fut assassiné après la défaite allemande, trop tard heureusement.

Depuis, la princesse régente d'Afghanistan semble en 1920 avoir voulu reprendre les projets ambitieux de

Dost Mohammed. Sous le prétexte que le Commandeur des Croyants, le sultan de Constantinople, était prisonnier des Alliés à Stamboul, la princesse envoya à tous les Musulmans une adresse demandant de reconnaître son fils comme le padishah, commandeur de tous les croyants ; cette adresse procède toujours de la même idée : l'Etat spirituel et l'Etat temporel sont intimement unis dans l'Islam ; le Commandeur des Croyants, puissance spirituelle, doit avoir réellement un commandement temporel, pour ce faire régner sur un territoire libre de toute emprise étrangère. La Turquie est divisée, militairement occupée en partie ; le sultan ne règne réellement pas ; donc le pouvoir de l'imamat doit passer à un souverain musulman libre.

Il ne semble pas que cette adresse des Afghans ait eu un gros succès, en raison de leur territoire peu important. Actuellement, l'Emir d'Afghanistan, Aman Oullah Khan, a pris le titre de Majesté, a fait reconnaître son indépendance par la Grande-Bretagne, et a envoyé en Europe une ambassade pour notifier cette indépendance aux puissances. Cette ambassade a été reçue officiellement à Paris et à Londres. Aman Oullah Khan porte l'uniforme turc, est entouré d'officiers Kémalistes, a reçu Enver pacha, s'est allié à Angora et à Moscou. Il a envoyé à Angora un ambassadeur, Ahmed Khan, a adhéré au Croissant Rouge, a reçu un ambasssadeur Kémaliste, Fakri pacha. Enfin le prince a conclu une alliance avec la Perse et une entente défensive avec la Turquie. Il est donc facile de reconnaître les tendances afghanes, et de noter le réveil national très sensible du peuple afghan. Il est malheureux cependant de constater que tous ces petits peuples vont chercher leurs conseillers et leurs techniciens soit à Moscou, soit à Angora.

III. — Le Bélouchistan.

De même que celle de l'Afghanistan, l'histoire du Bélouchistan est intimement unie aux destinées de l'Inde et de la Perse (1). Le pays fut la proie des conquérants successifs. Au XVIe siècle, la région fut annexée par Akbar à l'empire mogol. En 1738, Nadir Shah conquit le Bélouchistan, mais laissa sur le trône le prince indigène, se contentant de le réduire à la vassalité. A la mort du chef, Abdallah Khan se rendit indépendant. En 1838, l'expédition d'Afghanistan mit les Anglais en contact avec les Bélouchis. Un traité signé fut violé par les indigènes : une colonne anglaise en profita pour occuper Kelat en 1839. Par le traité d'octobre 1841, le Khan fut déclaré vassal de l'Amir d'Afghanistan et dut suivre les directives données par un résident britannique. En 1854, fut signé un accord, ratifié en 1876, par lequel le Bélouchistan acceptait le contrôle britannique sur ses relations diplomatiques avec l'étranger (d'après Margoliouth).

Pendant la guerre de 1914-18, les Bélouchis ont fourni des troupes solides aux Britanniques. Depuis la guerre, ils semblent avoir, comme les Afghans, causé de grosses difficultés au gouvernement des Indes.

Les Bélouchis sont Sunnis. Une bonne partie d'entre eux appartiennent aux sectes les plus fanatiques. Au nombre d'un demi-million, les Bélouchis ne sont guère civilisés encore et représentent plutôt une population de sauvages guerriers.

(1) L'histoire musulmane de la Perse, de l'Afghanistan et du Bélouchistan a été résumée dans les mouvements régionaux issus de l'expansion turco-mongole, car si les premières influences islamiques en ces régions furent arabes, il appert que leur développement moderne est plutôt turco-mongol.

QUATRIÈME PARTIE

CONCLUSIONS GÉNÉRALES. — IMPRESSIONS SUR L'ISLAM ET SES TENDANCES ACTUELLES

« Nous qui voulons toujours garder raison ! »
(Maxime des Rois de France en politique étrangère.)

L'Islam apparaît, dès le début de son histoire, comme une réaction politique des Arabes contre les Perses, les Byzantins, les Abyssins. Le Prophète Mahomet fit de l'Islam une religion qui a sa valeur, mais il semble que cette empreinte politique première ait à jamais marqué les destinées de l'Islam. Dès la mort du Prophète, nous avons vu comment les discussions et les rivalités politiques ont fait de la foi une arme au service des individus, des clans, des familles et des races. L'Islam s'est diversifié suivant les races qui l'ont embrassé.

Les premiers et extraordinaires succès du prosélytisme musulman s'expliquent non seulement par l'état d'affaiblissement des peuples voisins, mais encore par la supériorité relative et la simplicité dogmatique de ce système, dans sa facilité morale, qui consiste bien plus — le mot d'ordre étant admis — dans un ritualisme tout extérieur que dans la poursuite intérieure et constante du « règne de Dieu » et enfin dans l'ardeur guerrière des premiers Musulmans attirés vers la guerre

sainte par l'attrait du nouveau et l'appât du butin. Les schismes religieux qui ont diversifié l'Islam suivant les races, représentent une réaction des familles contre le pouvoir central, afin de s'emparer du trône, au besoin en modifiant le monothéisme primitif de l'Islam, suivant les conceptions traditionnelles locales. Les discussions relatives à la transmission de l'Imamat servirent ainsi bien des ambitions personnelles.

L'Islam recrute actuellement la plupart de ses adeptes chez les païens d'Afrique, gagne sur les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon, mais n'atteint pas le Christianisme. En échange, bien que dans l'Aurès, en Kabylie, sur le Chéliff, il existe quelques villages d'arabes chrétiens, l'on peut dire que le Christianisme est inopérant contre l'Islam. Si, philosophiquement, on poussait au fond des choses, il semblerait qu'au train dont marchent les événements actuels, le Christianisme et l'Islamisme devraient à un moment donné se partager le monde. Et toutes les agitations politiques de l'heure présente ne sont-elles pas pour un peu, toutes choses étant égales d'ailleurs, la résultante du choc de ces deux grands courants d'idées, tous deux actifs, et agissant directement ou indirectement sur l'immensité des peuples. Cependant, l'Islam manque de cohésion, souffre de l'absence d'une direction unique ; les schismes politico-religieux ont détruit le prestige de l'Imamat.

En tant que religion, l'Islam apporta avec lui une civilisation qui, souvent, fut très belle, mais cette civilisation ne fut pas unique dans ses manifestations ; elle procéda toujours des peuples antérieurs à elle, et se développa dans les différents pays d'Islam suivant les formules locales. Marquée par l'hellénisme, cette civilisation, d'arabe devint bientôt persane, égyptienne, ber-

bère, andalouse ; là encore se retrouve le cachet propre des races sous le grand voile islamique. Cette civilisation a cependant ceci de caractéristique qu'elle s'oppose partout en son ensemble à la civilisation européenne. Les Musulmans, en général, ne nous méprisent pas, ne nous estiment pas non plus : ils craignent de nous voir transformer l'état de choses existant chez eux ; de nous voir modifier avec nos traditions et nos habitudes, leurs mœurs et leurs coutumes dont ils se contentent parfaitement ; et c'est là l'origine de la plupart des malentendus entre Européens et Musulmans ; les premiers, qui par leur seule présence sont déjà une cause d'évolution, doivent savoir ménager les transitions pour que l'adaptation et les transformations soient lentes, presqu'insensibles. La civilisation musulmane n'existe plus en tant que manifestation d'ensemble, mais il serait puéril de nier l'influence qu'elle eut, particulièrement au Moyen Age.

Faire pénétrer dans l'Islam la civilisation européenne est tâche à peu près impossible : une opposition formelle existe entre les deux civilisations dont les esprits sont irréductibles. L'Islam pourra prendre les formes de notre civilisation, il n'en prendra pas l'esprit, il ne peut le prendre. Suivant la formule donnée par Waldeck-Rousseau, il vaut encore mieux laisser les Musulmans se développer dans leur civilisation particulière, en les guidant quand nous le pourrons, plutôt que d'essayer à les transformer directement. Les Musulmans n'évolueront pas suivant notre formule à nous, mais il est facile de constater qu'au point de vue extérieur, quelque chose, tout de même, est changé dans le monde islamique. Le Coran est définitivement fixé, restera rigide en sa forme ; cependant, dans ses manifestations, l'Islam

recommence à agir, cherche avec ses penseurs, les textes et les commentaires qui peuvent servir de base, non pas à une évolution religieuse, mais à l'action en rapport avec les nécessités de l'heure présente. N'est-ce pas là, d'ailleurs, un semblant, un commencement d'évolution ?

L'Islam, comme le monde entier, subit une crise ; trop longtemps, l'âme islamique a servi de prétexte à des ambitions politiques. Actuellement, le monde se transforme politiquement et économiquement ; les Musulmans ne peuvent échapper au mouvement. Les tendances religieuses de l'Islam ne pourront être clairement sondées que lorsque ses peuples auront retrouvé leur quiétude ; cependant, si l'on veut bien songer qu'au XIVe siècle, paraissait inébranlable le Christianisme, lui qui ne subissait pas alors le contact d'une civilisation agissante — comme l'Islam subit maintenant celui de la civilisation moderne, — si l'on veut bien songer que le Christianisme subit alors simplement le retour d'influence de la vieille civilisation gréco-latine, un instant étouffée, il pourra être admis que l'Islam ne restera pas immuable et se transformera, comme tout ce qui existe sur la terre. L'Islam, si l'on date suivant son ère, est actuellement en 1341, en retard sur nous de six ou sept siècles : c'est sur cette base que l'observateur doit raisonner et juger.

*

* *

La France a toujours été une puissance curieuse d'expansion politique aussi bien que scientifique. Elle a toujours eu dans le monde oriental ou extrême-oriental, des savants, des consuls, des officiers, des agents, qui

ont su voir et comprendre, l'âme en apparence immobile, immuable, en réalité tenace dans ses buts lointains et ses méthodes toujours les mêmes, de tous ces peuples, blancs, jaunes ou noirs qui ont embrassé l'Islam. Sans parler des agents et des émissaires qu'eurent les Rois de France, il est bon de rappeler que Napoléon Ier s'intéressa de tous temps au monde musulman, à la route des Indes dont la possession devait lui permettre d'abattre l'Angleterre. En 1807, le capitaine Burel est auprès du Sultan marocain ; en Orient, Lascaris réussit dès 1812 à ouvrir par terre la route des Indes, mais mourut en 1813 en plein succès (1) ; le capitaine Boutin, après avoir reconnu en 1808 la Régence d'Alger, celle de Tunis, la côte de Tripoli, finit par être assassiné en Asie Mineure après avoir parcouru la Syrie et le Liban. Mais il semble que la conquête de l'Algérie ait rétréci notre champ de vision : depuis lors, les Français paraissent ne plus connaître que le Musulman turc ou nord-africain ; le dernier sursaut de notre action sur le monde musulman lointain fut vraisemblablement l'abandon de notre droit de pavillon sur les boutres de Mascate et d'Oman (2). Il est certain que nous ne pouvons disperser nos efforts et devons concentrer nos ressources

(1) Ses papiers renvoyés en France furent capturés par une frégate anglaise et n'ont jamais reparu. Lascaris eut à lutter contre Lady Stanhope, sœur de Pitt, qui, installée au Liban, s'était créé une situation privilégiée dans le pays. Lascaris réussit à réconcilier les Anazeh et les Wahabites et à leur faire conclure un traité favorable à Napoléon Ier.

(2) Au moment où les Anglais étaient très embarrassés par la guerre des Afridis, le consul de France à Mascate étant M. Laronce, les barques de Mascate et d'Oman firent une grosse contrebande de guerre et ne pouvaient être arrêtées puisqu'elles battaient pavillon français. En échange de la reconnaissance de nos droits sur Madagascar par l'Angleterre, la France abandonna ce droit de pavillon.

sur notre empire colonial, mais il est nécessaire de ne pas perdre de vue le reste de l'Islam qui compose en fait la plus grande partie du monde islamique, et dont chacune des manifestations a chez nous ses contrecoups apparents ou cachés.

La guerre de 1914-18 a démontré que la France était la digne continuatrice de Rome en politique coloniale. L'expérience vient de démontrer que les populations asiatiques ou africaines françaises ont été plus loyalistes envers leur métropole que celles des colonies anglaises. Rome adoptait toutes les croyances de ses administrés, et latinisait l'autochtone en même temps qu'elle le colonisait par l'admiration que « la Ville » suscitait chez lui. Nos méthodes, dérivées de celles de Rome, développées par les Dupleix, les Montcalm, les Galliéni, les Lyautey, appliquées par tous ces Français obscurs que les Français ignorent et dont les indigènes gardent le souvenir, se sont démontrées bonnes, malgré des erreurs inévitables et des expériences trop souvent renouvelées qui auraient pu être évitées par la leçon du passé. Il n'est pas besoin aux Français d'envier à tel autre pays sa méthode coloniale ; la nôtre a fourni ses preuves. Etudions l'étranger pour tirer parti de ce qu'il fait, mais ne prenons pas modèle sur lui ; pour l'étude et la maîtrise des populations d'Afrique ou d'Asie, ne prenons conseil que de notre cœur : Nous intéresser, aimer, voilà les meilleures manières d'intéresser et d'être aimé. L'indigène aime qui l'aime... Et nous, si nous connaissons son histoire, si nous respectons ses mœurs, si nous l'éduquons, nous nous l'attacherons. La France doit être avant tout éducatrice et non dominatrice.

*
* *

Pour pouvoir enseigner, il faut déjà savoir soi-même. En ce qui concerne l'Islam, une religion de cette sorte, une idée qui souleva des peuples, s'imposent seulement parce qu'elles sont déjà pressenties et désirées obscurément par ces peuples, parce qu'elles répondent à leurs aspirations intimes. L'Islam fut créé par un nomade pour des nomades, et toutes les crises traversées par lui proviennent du choc de la loi dogme nomade avec les nécessités de la vie du sédentaire. Le désert crée des mouvements centrifuges ; il semble que l'Islam soit la réalisation idéologique de ce phénomène ; c'est pourquoi, au lieu d'être unificateur, il est resté diversificateur.

Avec l'Islam, l'Arabe, nomade, a conquis un monde ; de l'Islam, le Turco-Mongol, nomade, s'est servi comme d'un excellent moyen de domination : le dogme est devenu le glaive du conquérant. Les peuples conquis sédentaires ont été soumis, mais ont gardé leur civilisation propre, à peine voilée par la religion islamique : c'est pourquoi il est nécessaire d'aller en-dessous de ce voile de l'Islam chez les races, pour saisir l'âme réelle, subtile et profonde, particulière à chaque pays à chaque peuple des islamisés. Connaître cette âme donne en presque totalité la solution des problèmes concernant l'Islam, car en s'appuyant sur l'histoire du passé compris de cette manière, il est facile de prévoir les événements.

*
* *

Les mouvements d'idées jaillis de la guerre mondiale

n'ont pas épargné l'Islam. La guerre a tout remué : hommes et pensées. Le calme reviendra forcément un jour, mais les êtres et les choses ne seront plus ce qu'ils étaient auparavant ; en cinq ans, plusieurs siècles ont passé. De 1919 à 1922, profitant de toutes les fautes, l'Islam s'est ressaisi dans ses particularismes locaux issus de la souche arabe et de la greffe turco-mongole. D'accord avec la tradition de sa race depuis Tamerlan, le Turco-Mongol — le Touranien — cherche à grouper autour de sa dictature militaire, à peine dissimulée par le prétexte fallacieux d'une apparente lutte religieuse, toutes les aspirations de liberté, d'idéologisme, des particularismes musulmans. Loin de nous la pensée d'incriminer le peuple turc lequel, comme ses victimes, est souvent la victime de ses meneurs ; toutefois il ne faut pas cacher que le meneur turco-mongol, allié des gens de Moscou et de Berlin, tend à rallier vers lui toutes les oppositions au monde chrétien, représenté en l'occurrence par la France et par l'Angleterre. Si cette tendance touranienne était acceptée par l'ensemble du monde musulman, elle devrait le soulever à nouveau dans une vague immense du Croissant contre la Croix. En Asie Mineure, les luttes religieuses ont conservé une acuité que ne connaît guère plus l'Afrique du Nord, plus religieuse sans doute, mais moins fanatique. En Afrique du Nord, les oppositions de races, bases des querelles religieuses, sont moins violentes qu'en Asie où se heurtent la race jaune, la race blanche, et tous leurs métissages ; en Afrique du Nord également, l'instruction primaire franco-arabe, l'activité agricole et commerciale ont déterminé une sécurité que ne connaît pas encore l'Asie turque, ignorante, dans laquelle chaque race conserve sa place de caste et son rôle social particulier.

Les intérêts économiques communs lient les peuples ; le fait se vérifie entre Français et Arabo-Berbères ; il ne se réalise pas encore en Orient entre Musulmans et Chrétiens, parce que les premiers sont restés des nomades dans l'état et parce que les derniers sont divisés. Ce déséquilibre économique et social du monde musulman cause la crise et empêche son union.

De même que les Arabes, la plupart des peuples islamiques veulent maintenir leur vitalité en dehors de l'influence turque : après avoir été un grand « unificateur » d'énergies au temps de la conquête, l'Islam se prouve un grand « dissociateur », parce que la foi collective des premiers âges, créatrice de fanatisme, s'est transformée chez chaque peuple en une série d'égoïsmes nationaux. Ces égoïsmes nationaux peuvent se rencontrer quelque jour dans un intérêt commun, s'allier alors ; toutefois l'alliance durera seulement tant que l'intérêt commun subsistera. Il en est de l'Islam comme du Christianisme ; comme ce dernier, l'Islam doit peu à peu céder le pas aux nationalités, puis au pouvoir laïque ; il se débat à l'heure actuelle dans cette dernière transformation. En la plupart des cas, l'Islam a dû subir le pouvoir laïque des Européens parce qu'il se montrait incapable de l'établir lui-même ; les dirigeants musulmans réagissent à l'heure actuelle, pour, sans toucher au Coran, laïciser l'Etat ; certains ont échoué, d'autres ont progressé en affirmant cependant l'intangibilité de la loi-dogme ; quoi qu'il en soit, la tendance semble s'amplifier. Ces crises où se débat l'Islam, la diversité des climats et des habitats, empêchent, malgré la religion commune, la formation d'un intérêt commun musulman. L'union ne peut se faire que pour un certain temps contre un ennemi déterminé ; mais faute de base reli-

gieuse solide, l'alliance n'est pas durable : des peuples aussi divers que ceux de l'Islam, par leurs origines, leurs sectes, leurs schismes, aussi opposés par leur genre de vie, ne peuvent avoir longtemps d'intérêts communs. Pour que l'union soit durable, il serait nécessaire qu'un peuple musulman s'imposât aux autres : la Perse, l'Afghanistan l'ont tenté ; la Turquie de Kemal cherche à s'imposer, en donnant comme prétexte la lutte à mener contre le Français et l'Anglais, destructeurs du Khalifat.

Livrés à eux-mêmes, les Turcs ne parviendraient sans doute pas à prendre la tête du monde islamique ainsi unifié, car le Turc a montré son incapacité à gouverner partout où il est passé ; les particularismes nationaux reprendraient comme autrefois bien vite leur existence propre. Mais le Kémaliste reçoit l'inspiration bolcheviste et l'inspiration allemande. Il existe un mouvement islamique comparable — toutes choses étant égales d'ailleurs — à celui du monde catholique à la chute des Etats de l'Eglise ; celui-là n'est pas dangereux ; mais il s'est formé un mouvement panislamique politique antifrançais et antianglais, lequel cherche à se faire confondre avec le premier ; le dernier est très dangereux, car il forme « bloc » avec le pangermanisme et le bolchevisme. Ces deux courants n'ont de commun que les apparences ; il ne faut pas les confondre. Il est à remarquer d'ailleurs que les peuples islamiques ralliés au courant anti-ententiste sont pour ainsi dire tous des islamisés issus de l'expansion musulmane turco-mongole : le fait se passe de commentaires. Au lieu de prendre Moustafa Kemal pour le chef de l'Islam, il aurait été plus conforme à la tradition politique musulmane française de développer l'idée du maréchal Lyautey :

le khalifat de l'Afrique du Nord au Maroc ; de suivre l'idée franco-britannique de 1916, le khalifat arabe de La Mekke ; et pour l'ensemble du monde islamique, de reconnaître que le Sultan khalife est toujours à Constantinople où il attend qu'on utilise son prestige toujours très grand sur les masses.

***

La plus grande partie des peuples musulmans ralliés à l'idée d'un mouvement panislamique anti-ententiste sont des islamisés datant de l'expansion turco-mongole... Pendant des siècles, Byzance fut le musoir où vinrent se heurter, se diviser, se briser, les flots montants de la marée asiatique, à l'autre bout de la Méditerranée, les Francs, les Berbères, formèrent la digue où vinrent s'user les flots arabes et turcs... *Gesta Dei per Francos*... Ainsi, pendant le Moyen Age, la Chrétienté fut sauvée : la Croix et le Croissant eurent dès lors leur domaine respectif. Dans la période contemporaine, la Croix (1), prenant à son tour l'offensive, a délivré du joug asiatique turc un certain nombre de peuples chrétiens, a repris pied dans l'Asie elle-même. Depuis 1919, les Asiatiques se sont ressaisis à l'appel de Moscou, qui, durant toute son histoire, a hésité entre l'Europe et l'Asie. Le mouvement turco-mongol reprend vers l'Ouest ; il peut

(1) Je dis exprès la Croix pour synthétiser tout un ensemble d'idées. En réalité, l'Europe, le Baghdadbahn, c'est la civilisation, la route des Indes, le commerce. Je ne voudrais pas utiliser l'idée chrétienne comme le panislamisme utilise l'Islam : je dis exprès la Croix, car aux yeux des Musulmans, nous sommes toujours le chrétien, quoi que nous fassions. Et le Chrétien pour eux représente sinon l'ennemi, tout au moins l'être inférieur et dangereux qui risque de faire perdre par sa civilisation sa qualité de bon Croyant au Musulman.

réussir avec les cadres allemands qui font de ce mouvement, un mouvement nettement germanique ; il est, en tout cas, inquiétant. Le nouvel éveil asiatique serait réellement dangereux si un peuple jeune, moderne, en prenait la direction ; or il est certain que le Japon s'est intéressé et s'intéresse au monde musulman, dont tant de jaunes font partie.

La France, au cours des âges, a cherché des alliés à l'Orient de ses ennemis : parmi ces alliés furent ainsi les Suédois, les Turcs et les Russes. A mesure que les communications deviennent plus faciles et plus rapides, les alliances peuvent être cherchées plus loin. Le Japon nous a toujours donné des marques indéniables de sympathie. Pourquoi ne pas chercher dans ce peuple guerrier le contrepoids qui nous est nécessaire à l'orient de nos ennemis, et ne serait-ce pas le meilleur moyen d'endiguer un mouvement islamique jaune, toujours possible, bien plus dangereux, sans doute, que son avant-garde, le mouvement pantouranien ? Les Musulmans croient à leur salut, lequel viendra, disent-ils, d'Extrême-Orient. Précédons-les dans cette voie. Bien que l'entente franco-anglaise soit une nécessité pour la paix générale, notamment pour la sécurité du Levant, l'alliance japonaise serait une garantie contre la mainmise anglo-saxonne sur le monde. Le Japon n'a rien à craindre de nous ; nos intérêts sont communs sur beaucoup de points ; il nous appartient de savoir faire estimer par lui notre force et notre valeur.

***

« Nous qui voulons toujours garder raison », disaient les Rois de France, dans une de leurs maximes favorites en affaires étrangères ! Garder raison, c'est ne pas

oublier que l'Islam est divers et mondial ; c'est se souvenir de ce que nos Musulmans africains ont fait pendant la guerre, c'est par conséquent continuer la politique qui leur a été appliquée, politique dont les deux mots d'ordre sont « force et justice », mais force d'abord. Garder raison, c'est ne pas imiter les Italiens en Tripolitaine, qui ont poursuivi des buts incroyables, comme s'ils étaient seuls au monde, et comme si, sans la force, il était possible de s'imposer. Garder raison, c'est être toujours calme et juste, savoir en même temps que les intérêts de la France, sauvegarder ceux des indigènes qui vous sont confiés ; c'est, en Asie comme en Afrique, en tenant compte des civilisations et des tendances locales, appliquer la politique du Maroc : restaurer un Sultan-Khalife avec son Maghzen, vivants et agissants, ayant intérêt et profit à s'employer avec nous. Garder raison, c'est surtout ne pas jeter l'Islam, non préparé, dans le trouble des démocraties modernes, où la confusion est trop souvent la règle ; c'est également ne pas confondre l'Islam et le panislamisme, le Musulman et le Touranien. Et ce sera sur le vœu d'une entente parfaite entre Français et Musulmans que nous voudrons conclure, nous qui voulons toujours garder raison dans l'étude de l'Islam et des races.

P. J. André.

Juin 1922.

TABLE DES MATIÈRES

TOME II

LES RAMEAUX
(MOUVEMENTS RÉGIONAUX ET SECTES)

Pages

INTRODUCTION 1

LIVRE SECOND. — PREMIÈRE PARTIE

Les Schismes et les Sectes.

CHAPITRE Ier. — **Kharedjisme et Chyisme** 5

I. Les divergences arabes, 5. — II. Le Kharedjisme, 6. — III. Les Alides, 11. — IV. Le Chyisme, 12.

CHAPITRE II. — **Le Mysticisme dans l'Islam. Soufisme et Confréries religieuses** 21

I. Le Soufisme, 21. — II. Les Confréries religieuses, 28. — III. Influence des confréries religieuses, 55. — IV. Le Wahabisme, 58.

CHAPITRE III. — **Les transformations mystiques de l'Islam** . 63

CHAPITRE IV. — **Le Fanatisme musulman** 73

La guerre sainte pendant la guerre mondiale, 73.

LIVRE SECOND. — DEUXIÈME PARTIE

Les Mouvements régionaux issus de l'expansion arabe.

CHAPITRE V. — **La question arabe** 87

CHAPITRE VI. — **L'Égypte et la Tripolitaine** 94

I. L'Egypte, 94. — II. La Tripolitaine, 100.

CHAPITRE VII. — **L'Afrique du Nord et l'Islam** 105

Introduction. — L'Afrique, 105. — La nation berbère avant l'Islam, 106. — La conquête musulmane vers l'Ouest, 115. — Luttes pour l'indépendance berbère, 119. — Les grandes dynasties berbères, 127. — Les conséquences de l'invasion musulmane sur l'ethnographie en Afrique du Nord, 143. — L'occupation turque en Algérie, 150. — Conquête française, 153.

CHAPITRE VIII. — **L'Islam chez les noirs** 157

Introduction, 157. — A. L'Afrique noire française, 160. — B. Le centre du Continent noir, 167. — C. L'ancienne Afrique orientale allemande, 171.

CHAPITRE IX. — **L'Islam en Abyssinie** 173

CHAPITRE X. — **Les Sultanats de l'Océan Indien** 179

CHAPITRE XI. — **Le Sultanat de Zanzibar et Madagascar** . 196

I. Zanzibar, 196. — II. Madagascar, 205.

CHAPITRE XII. — **Luttes commerciales de la Croix et du Croissant** 209

La Croisade des Epices, 209. — Venise. — Le monopole des épices, 210. — Vénitiens et Portugais. — La lutte pour le monopole du commerce des épices, 218. — La Croisade des épices contemporaine, 223.

LIVRE SECOND. — TROISIÈME PARTIE

Les mouvements régionaux issus de l'expansion turco-mongole.

CHAPITRE XIII. — **L'Islam en Extrême-Orient** 229

I. L'Islam en Chine, 229. — II. L'Islam en Indo-Chine, 235. — L'Islam au Japon, 236.

CHAPITRE XIV. — **L'Islam en Russie et au Caucase** 240

Chapitre XV. — **L'Islam dans l'Insulinde** 258

I. L'Islamisation, 258. — II. Les Européens en Insulinde, 259. — III. Les Musulmans de l'Insulinde, 260.

Chapitre XVI. — **L'Inde musulmane** 266

Chapitre XVII. — **La Perse. L'Afghanistan. Le Bélouchistan** 298

I. La Perse, 298. — II. L'Afghanistan, 305. — III. Le Bélouchistan, 308.

LIVRE SECOND. — QUATRIÈME PARTIE

Conclusions générales. — Impressions sur l'Islam et ses tendances actuelles 309

Etablissements André BRULLIARD, St-Dizier.

HAr
A555i
187517
Author André, Pierre J.
Title L'Islam et les races. Vol.2
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU